



**HAL**  
open science

## Le rire d'Aristophane

Simon Byl

► **To cite this version:**

Simon Byl. Le rire d'Aristophane. Presses universitaires de la Méditerranée, 278 p., 2010, Mondes anciens, 978-2-84269-891-1. <hal-03292030>

**HAL Id: hal-03292030**

**<https://hal.science/hal-03292030v1>**

Submitted on 20 Jul 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Cahiers du GITA n° 17  
Sous la direction de Marie-Pierre Noël

# Le rire d'Aristophane

Simon BYL

2010  
PRESSES UNIVERSITAIRES DE LA MÉDITERRANÉE

*Illustration de couverture : Plat apulien, Musée royal de Mariemont, n° inv. Ac. 77/6,  
vers 370-360 avant J.-C. (attribué au Peintre de l'Ilioupersis),  
face B, détail : Dionysos et ménades © Musée royal de Mariemont*

## Avant-propos

Ce livre n'est pas une synthèse sur Aristophane. Le lecteur ne doit pas s'attendre à y trouver une notice sur le poète athénien (ca. 446-385), un résumé circonstancié de ses onze comédies conservées (sur les quarante-quatre que l'Antiquité connaissait), des considérations sur ses prédécesseurs (tels qu'Épicharme, Chionidès, Magnès, Cratinos et Cratès), sur ses rivaux (Phrynichos, Platon le Comique et Eupolis) et sur ses successeurs relevant de ce que les spécialistes du théâtre grec ont appelé la Comédie Moyenne (Alexis et Antiphane) et la Comédie Nouvelle (Ménandre). Le lecteur ne découvrira pas non plus une bibliographie exhaustive reprenant les milliers de titres d'ouvrages et d'articles consacrés au poète comique. La bibliographie, que j'ai placée à la fin du volume, ne reprend que les travaux qui ont été cités dans les différents chapitres du livre. Ceci ne signifie évidemment pas qu'il n'existe pas, à côté de ces titres, d'excellents ouvrages : s'ils n'ont pas été mentionnés, c'est que la matière de mon livre, son contenu, ne s'y prêtait pas. Ainsi, de nombreux livres, dont j'ai rendu compte avec éloge dans des revues scientifiques, ne figurent pas dans la bibliographie. Tout ce que j'ai écrit depuis trente ans n'a pas été repris ici ; de mes nombreuses recherches sur l'initiation éleusiniennne, je n'ai retenu que quelques titres.

Je tiens à prévenir le lecteur : je ne prends pas Aristophane au sérieux ; ce qui ne signifie nullement que je nie son génie qui est immense, mais je ne prends pas pour argent comptant tout ce que le poète a écrit au sujet de sa haine pour Cléon, de son hostilité pour Socrate et Euripide... Comme j'ai tenté de le montrer, Aristophane, avec une intelligence et une finesse rares, n'a eu qu'un seul but : faire rire ses concitoyens durant l'époque la plus pénible qu'a traversée Athènes, durant la guerre interminable du Péloponnèse qui s'échelonna de 431 à 404 et qui vit les succès athéniens alterner avec des échecs désastreux (comme celui de l'expédition de Sicile). Mais le Poète a réussi à atteindre pleinement ce but grâce à une panoplie de moyens intellectuels, au premier rang

desquels il faut citer sa formidable érudition (il connaissait tous les courants de pensée de son époque) et son sens inné du comique.

C'est pourquoi, durant trente ans, j'ai lu et relu son œuvre, parfois avec mes étudiants de l'Université, parfois seul. Chaque lecture m'apportait des surprises, des découvertes : ce n'est qu'à la cinquième lecture, peut-être à la sixième, que j'ai découvert la raison pour laquelle Aristophane avait appelé sa comédie de 423 *Les Nuées*. L'étude du génial comique exige une lecture et une relecture à plusieurs niveaux. C'est donc sous des angles très différents que je présente le poète : de l'histoire à la géographie, de la condition féminine à la vieillesse, de l'initiation éleusinienne à la vie judiciaire...

Mon livre s'achève par une très brève étude de ce qui en allemand s'appelle la *Rezeption*, c'est-à-dire l'analyse de la façon dont Aristophane fut reçu tout au long des siècles. J'ai conscience que ce dernier point mériterait tout un livre.

Simon BYL, Université libre de Bruxelles

*PS : J'exprime mes sentiments de vive gratitude à ma collègue, Marie-Pierre Noël, pour l'aide précieuse qu'elle m'a apportée dans la réalisation du présent ouvrage.*

## Chapitre premier

# La comédie d'Aristophane, un jeu de massacre

Ce n'est pas moi qui le premier ai défini la Comédie ancienne, celle d'Aristophane, comme un jeu. Mais, à ma connaissance, c'est Platon dans une page de son dernier dialogue *Les Lois*, écrit vers 350 a.C., c'est-à-dire environ cent ans après la naissance d'Aristophane. Ce texte platonicien est long et, vu son importance, il mériterait une exégèse approfondie. Je devrai cependant me contenter de le citer en traduction française : « Quant aux corps laids et aux pensées laides, quant aux esprits portés vers le rire et les moqueries dans la parole, le chant, la danse et dans les imitations qui tournent tout cela en comédie, il nous faut, à toute force, les étudier et les juger. Connaître, en effet, le sérieux sans connaître le ridicule, et connaître l'un sans l'autre, quelque contraires qu'ils soient, est impossible à qui veut devenir un homme de jugement. Mais pratiquer l'un et l'autre n'est pas non plus possible, si l'on veut participer quelque peu à la vertu. C'est précisément pour cela qu'il faut cependant connaître le comique lui-même, pour ne jamais faire ni dire, par ignorance et contre toute convenance, des choses ridicules. C'est aux esclaves, à des étrangers salariés, qu'il faut commander ces sortes d'imitations, mais elles ne doivent jamais, à aucun degré, être objet d'une attention sérieuse, et l'on ne doit voir aucune personne libre, homme ou femme, les apprendre : elles doivent toujours, au contraire, avoir, par quelque endroit, un aspect non familial. Voilà donc, pour les jeux (παίγνια) du rire<sup>1</sup> que tous nous appelons comédie (κωμωδία), les règles qu'imposent la loi et la raison<sup>2</sup>. » Ce texte fondamental — qui atteste le discrédit attaché très longtemps au métier d'acteur comique et même aussi à la comédie — définit la comédie comme un jeu et même un jeu d'enfants (παίγνιον). C'est là déjà l'amorce d'une des thèses d'Henri Bergson. En effet, l'auteur de l'extraordinaire livre sur *Le rire. Essai sur*

---

1. Sur le problème du rire chez Platon, cf. M. MADER, *Das Problem des Lachens und der Komödie bei Plato*, Stuttgart, 1977.

2. Cf. PLATON, *Lois VII*, 816d-817a (trad. A. DIÈS).

*la signification du comique*, 1899, considère que la comédie est un jeu et un jeu qui rappelle les jeux des enfants qui manœuvrent poupées et pantins. Le philosophe de *l'Évolution créatrice* écrit notamment : « Du pantin que l'enfant manœuvre avec une ficelle à Géronte et à Argante manipulés par Scapin, l'intervalle est facile à franchir<sup>1</sup>. » Cette théorie annonce certaines des considérations que fit valoir Sigmund Freud en 1905 dans *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten*<sup>2</sup>. En effet, si dans le restant de son livre, Freud a étudié le rire hostile et le rire obscène — qui seront splendidement représentés dans l'œuvre d'Aristophane —, il a consacré la dernière partie de son livre à étudier le comique en général. C'est ainsi que le Père de la psychanalyse écrit qu'« est comique tout ce qui ne sied pas à l'adulte » ; il reste néanmoins prudent puisqu'il ajoute : « Je n'oserais pourtant, vu mon attitude en présence du problème du comique, défendre cette proposition avec la même conviction que les précédentes. Je ne saurais décider si la dégradation "vers l'enfant" n'est qu'un cas particulier de la dégradation comique ou si le fond de tout comique réside dans une dégradation vers l'enfant<sup>3</sup>. »

Il est sans doute assez inutile de dire que mon attitude à l'égard de la comédie-jeu est beaucoup moins pessimiste que celle de Platon. Il y a exactement trente ans, je clôturais une conférence intitulée *Le rire dans les Guêpes d'Aristophane*<sup>4</sup> en disant : « Aristophane est un génie qui a su utiliser merveilleusement toutes les ressources de son art ; il a atteint un sommet que plus aucun poète comique ne dépassera et s'il est parvenu à dérider le peuple d'Athènes à l'époque la plus sombre de son histoire, pendant toute la guerre du Péloponnèse, il nous amuse encore aujourd'hui follement, près de deux mille quatre cents ans après sa disparition<sup>5</sup>. »

Je vais m'appliquer à tenter de démontrer qu'Aristophane, pour parvenir à ses fins, c'est-à-dire dérider son auditoire, a eu très souvent recours à ce que Sigmund Freud a appelé l'esprit agressif<sup>6</sup> et Eugène Dupréel<sup>7</sup>, le rire d'exclusion : il s'en prend très souvent à des gens haut placés et à des célébrités artistiques ou scientifiques ; en d'autres termes, il ne cesse pas de se livrer à un véritable jeu de massacre. Mais en agissant ainsi, Aristophane ne fait que s'inscrire dans la tradition de toute la Comédie ancienne, comme nous l'apprend un passage d'un pamphlet oligarchique *La Constitution des Athéniens* attribuée à Xénophon et datée par un de ses commentateurs, Claudine Leduc<sup>8</sup>, des environs de 421-418 : « Pour ce qui est de la comédie, les Athéniens interdisent d'y

1. Cf. H. BERGSON, *Le rire...*, éd. 1967 p. 59.

2. Cet ouvrage a été traduit en français par Marie BONAPARTE et M. NATHAN, sous le titre *Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*, Paris, 1930<sup>16</sup>.

3. Cf. Sigmund FREUD, *op. cit.*, trad. fr., p. 266.

4. In *D'Eschyle à nos jours*, ULB, 1978 (éd. G. CAMBIER), p. 25-44.

5. *Ibid.*, p. 38.

6. *Op. cit.*, p. 116 sq.

7. Cf. Eugène DUPRÉEL, *Le problème sociologique du rire*, in *Revue philosophique*, CVI (1928) (repris dans *Essais pluralistes*, Paris, PUF, 1949, p. 27-69 ; voir notamment la p. 41).

8. Cf. Claudine LEDUC, *La Constitution d'Athènes attribuée à Xénophon*, Paris, 1976, p. 201.

mettre en scène le peuple et d'y déblatérer contre lui, pour ne pas avoir mauvaise réputation. Mais, si c'est à un particulier qu'un auteur s'en prendra, ils le permettent, car ils savent pertinemment que celui qu'on met en scène, la plupart du temps, n'appartient ni au peuple, ni à la masse, et qu'il s'agit, au contraire, soit d'un riche, soit d'un noble, soit d'un puissant. Il y a, en effet, peu de pauvres et d'hommes du peuple mis en scène, et ils ne le sont que s'ils se font remarquer et cherchent à s'élever au-dessus du peuple : de sorte que les Athéniens ne se sentent pas touchés lorsque de tels hommes sont mis en scène<sup>1</sup>. »

Sans doute Aristophane est-il le seul représentant de la Comédie ancienne dont nous possédions des œuvres entières : 11 comédies, s'échelonnant de 425 à 388 et totalisant 15.290 vers, sans compter d'assez nombreux fragments. Mais les débris de l'œuvre de ses prédécesseurs ou de ses contemporains attestent que toutes les célébrités — surtout politiques — ont été brocardées par la comédie.

L'homme d'État athénien Cimon, fils de Miltiade, le vainqueur de Marathon, fut accusé par Eupolis<sup>2</sup> d'ivrognerie et d'inceste avec sa sœur. Le même Eupolis a mis en scène dans les *Dèmes* Périclès et le général Myronidès<sup>3</sup>. Cratinos, de loin l'aîné d'Aristophane, prit pour cibles Périclès et Aspasia, sa maîtresse. Voici comment il décrit Périclès, « cet homme » dit Pierre Devambez « dont le nom brille entre tous dans l'histoire universelle<sup>4</sup> » : « Avec sa tête d'oignon marin s'avance notre Jupiter qui depuis qu'il n'a plus d'ostracisme à craindre porte l'Odéon sur le crâne<sup>5</sup>. » Dans la *Théogonie parodique*, Cratinos affirme qu'Aspasia, la fille aux yeux de chienne, a été enfantée par la débauche<sup>6</sup>.

Ces quelques fragments nous permettent de conclure que l'attaque des personnalités le plus en vue à Athènes s'inscrit dans une tradition qui remonte sans aucun doute aux origines de la comédie et qu'elle n'a vraisemblablement pas d'intention hostile. C'est dans cette tradition que s'inscrit Aristophane lorsqu'il évoque, sur le mode le plus badin, les causes d'un événement extrêmement grave : la guerre du Péloponnèse qui s'éternisa de 431 à 404, mettant aux prises Sparte et ses alliés contre Athènes et son empire : « Les Mégariens (= à qui de jeunes Athéniens ont enlevé une putain)... enlevèrent à Aspasia deux putains : et voilà pourquoi la guerre éclata, mettant aux prises tous les Grecs pour trois catins ! Là-dessus, colère de Périclès : l'Olympien lance l'éclair, fait gronder son tonnerre, bouleverse l'Hellade<sup>7</sup>. » Faut-il préciser que cette « expli-

1. *Ibid.*, II, 18. À la p. 216 de sa thèse, Claudine Leduc écrit : « Sans doute a-t-il (le Ps.-Xénophon) commis une... outrance en affirmant qu'il est interdit, à Athènes, de mettre le peuple en scène. »

2. Fr. 208 = 221.

3. Cf. PLUTARQUE, *Périclès*, 24.

4. Cf. Pierre DEVAMBEZ, *L'art au siècle de Périclès*, Lausanne, 1955, p. 11.

5. Cf. Fr. 71. Voir PLUTARQUE, *Vie de Périclès*, 3.

6. Cf. PLUTARQUE, *Vie de Périclès*, 24.

7. Cf. *Acharniens*, 526-531 (trad. H. VAN DAELE, légèrement modifiée).

cation » de la guerre est une pure fantaisie<sup>1</sup>? Aristophane ne nous donne-t-il pas aussi un peu l'impression d'expliquer l'origine de la guerre qui le préoccupa tellement, lui<sup>2</sup> et tous ses contemporains, comme s'il voulait rappeler à son public l'origine mythique de la guerre de Troie, l'enlèvement de la belle Hélène? Mais le poète n'aura guère l'occasion de s'en prendre à Périclès, car l'homme d'État était mort en 429 et les *Acharniens*, la première pièce d'Aristophane conservée, datent de 425; c'est sur ses successeurs que porteront ses attaques: Cléon d'abord, mort en 422, Hyperbolos ensuite, mort en 411.

Aristophane consacra deux comédies entières à Cléon: les *Cavaliers* (424) et les *Guêpes* (422), mais il se moque de lui dès les *Acharniens* et aussi dans les *Nuées* (423), la *Paix* (421) et les *Grenouilles* (405). Il s'en prend à Cléon avec une virulence extrême. Ne voit-on pas le charcutier des *Cavaliers* s'adresser au Paphlagonien (alias Cléon) qui vient de lui dire:

— Je t'exterminerai, par la proédie<sup>3</sup> qui me vient de Pylos.

— Voyez ça, la proédie! Comme je te verrai, déchu de ta proédie, assis au dernier rang des spectateurs<sup>4</sup>!

Pour comprendre tout le sel de ces trois vers, il faut savoir qu'après sa victoire sur les Spartiates à Pylos en 425, Cléon avait réellement reçu la *στίσις ἐν Πρυτανείῳ* (l'honneur de prendre ses repas au Prytanée) et la proédie et il faut aussi se dire que le maître d'Athènes assistait plus que vraisemblablement à la représentation des *Cavaliers*, assis effectivement au premier rang. Sur ce chef d'État, comblé par les plus grands honneurs et qui allait trouver la mort sur le champ de bataille devant Amphipolis, Aristophane allait déverser une foule de moqueries, si nombreuses qu'une petite anthologie pourrait en être constituée. Je devrai me limiter à quelques exemples, à quelques échantillons: Cléon est qualifié de maître braillard<sup>5</sup>, de voleur<sup>6</sup>, de lâche et de prostitué<sup>7</sup>, de rapace<sup>8</sup> (*ἄρπαξ*), de coquin, de publicain (*τελώνην*), de gouffre, de Charybde des rapines<sup>9</sup>, de hâbleur<sup>10</sup>, d'ennemi des dieux, de mouette (oiseau vorace qui tient toujours le bec ouvert pour saisir), de corrompu<sup>11</sup> et de marchand de cuir qui bouleversait l'Hellade<sup>12</sup>. Je voudrais ajouter à ce tableau

1. Cf. H. VAN DAELE, *Aristophane*, Paris, 1972<sup>10</sup>, p. 8, parle de « l'in vraisemblance de cette assertion ».

2. Πόλεμος (la guerre) se rencontre 54 fois dans l'œuvre d'Aristophane, εἰρήνη (la paix), 42 fois. Cf. O.J. TODD, *Index Aristophaneus*, Cambridge, 1932, s.v.

3. La proédie est le droit, accordé aux citoyens les plus méritants, d'occuper une place au premier rang des spectateurs au théâtre.

4. Cf. *Cavaliers*, 702-704.

5. Cf. *Guêpes*, 596-597.

6. Cf. *Guêpes*, 758-759.

7. Cf. *Acharniens*, 664.

8. Cf. *Cavaliers*, 136-137.

9. Cf. *Cavaliers*, 247-250.

10. Cf. *Cavaliers*, 269.

11. Cf. *Nuées*, 591-594.

12. Cf. *Paix*, 269-270.

édifiant — mais incomplet — des amabilités que lui adresse ou lui fait adresser Aristophane — une peinture plutôt extraordinaire du maître d'Athènes : « Avec une ardeur d'Héraclès, il (= Aristophane) assaillit les plus grands, et hardiment du premier coup se mesura avec la bête elle-même (= Cléon) aux dents acérées<sup>1</sup>, malgré les si terribles regards de ses yeux de Cynna<sup>2</sup> qui lançaient des éclairs : cent têtes d'exécrables flatteurs<sup>3</sup>, en cercle, la pouléchaient tout autour de sa tête ; elle avait la voix d'un torrent dévastateur, la puanteur d'un phoque, les testicules sales d'une Lamie<sup>4</sup>, le derrière d'un chameau. À la vue d'un tel monstre<sup>5</sup> (τέρας) ... » De ce tableau absolument monstrueux de Cléon — on se demande avec quelle égalité d'âme le leader athénien assistait au spectacle — retenons notamment qu'Aristophane insiste avec beaucoup d'emphase sur le fait qu'il s'attaque aux plus grands, aux μέγιστοι et non à des hommes ordinaires<sup>6</sup>. Dans ce passage de *La Paix*, le poète va réaffirmer cette ligne de conduite : « Ce n'étaient pas d'obscurs particuliers (ἰδιώτας ἀνθρωπίσσοις) qu'il brocardait (κωμωδοῦν) ni des femmes (γυναικας), mais avec une ardeur digne d'Héraclès, il s'attaquait aux plus grands<sup>7</sup> (τοῖσι μεγίστοις)... » Agissant ainsi, Aristophane se conformait à toute la tradition de la Comédie ancienne : des fragments de cette dernière et un passage de la *Constitution des Athéniens* du Pseudo-Xénophon nous l'ont révélé<sup>8</sup>.

Mais ce serait une erreur de prendre l'affirmation d'Aristophane à la lettre, car le poète n'a jamais hésité, contrairement à ce qu'il soutient, à se gausser d'êtres qui passaient de son temps pour inférieurs : les femmes et les esclaves notamment. Il ne faut pas oublier, en effet, que si Aristophane consacra deux de ses comédies à Cléon, il en consacra trois au monde des femmes : *Lysistrata* (411), les *Thesmophories* (411) et *L'Assemblée des femmes* (392). Personne ne sera dès lors étonné d'apprendre que la littérature récente sur le sujet est abondante<sup>9</sup>. Aristophane se livre à l'égard des femmes à un jeu de massacre analogue à celui exercé à l'égard des politiciens, mais avec des procédés différents.

1. C'est dans ce passage des *Cavaliers* (v. 1077) qu'apparaît pour la première fois la comparaison de Cléon avec Cerbère, le chien des Enfers.

2. Cynna, d'après le scholiaste, était une prostituée ; mais ici son nom est employé comme une modification comique de κυνός. Aristophane pense vraisemblablement au vers de *Illiade*, I, 225 κυνός ὄμματ' ἔχων (le chien est un symbole d'impudence pour les Grecs. À ce sujet, cf. Saara LILJA, *Dogs in Ancient Greek Poetry*, Helsinki, 1976, p. 72-73).

3. Au lieu de flatteurs (κολακων), on s'attendait à serpents (ὄφεων). Aristophane semble combiner Cerbère avec deux autres monstres : l'Hydre qui avait cent têtes et Typhon, un géant avec des serpents en guise de cheveux.

4. Monstre avec lequel les nourrices effrayaient les enfants.

5. Cf. *Guêpes*, 1030-1036.

6. Cf. *Guêpes*, 1029. Sur le μέγιστον, cf. déjà *Nuées*, 549-550.

7. Cf. *Paix*, 751-754.

8. Cf. *supra*.

9. Cf. entre autres travaux : Edmond LÉVY, *Les femmes chez Aristophane*, in *Ktèma*, 1976, p. 99-112 ; Philippe MALFAIT, *La femme et le rire dans le théâtre d'Aristophane*, mémoire de licence, ULB, 1978-1979 ; Aristophane, *les femmes et la cité*, in *Les Cahiers de Fontenay*, n° 17, décembre 1979. Voir aussi R.G. USSHER, *Aristophanes Ecclesiazusae*, Oxford, 1973.

Il va, en effet, attribuer très généreusement aux femmes de nombreux vices, défauts ou travers parmi lesquels la lubricité, l'ivrognerie et la gourmandise.

Dans l'œuvre d'Aristophane comme dans celle de tous les poètes de la Comédie ancienne, l'obscénité est souveraine<sup>1</sup> : elle peut heurter certains d'entre nous et elle choquait déjà Aristote, comme l'atteste son jugement exprimé dans l'*Éthique à Nicomaque* : « Ce qui faisait rire les anciens (dans la comédie), c'était l'obscénité, les modernes, ce sont plutôt les sous-entendus ; or, c'est là un notable progrès du point de vue de la bienséance<sup>2</sup>. » Mais c'est sans doute ce même Aristote qui nous explique la présence constante de l'obscénité dans les œuvres de la Comédie ancienne lorsqu'il écrit dans la *Poétique* : « La comédie... remonte aux auteurs de ces chants phalliques encore en honneur aujourd'hui dans maintes cités<sup>3</sup>. » L'obscénité peut donc être liée aux origines de la comédie<sup>4</sup> ; elle relève du jeu de massacre qui, par essence, n'épargne rien ni personne et surtout pas la femme. La profusion d'obscénités de type sexuel dans le théâtre d'Aristophane est d'ailleurs étroitement liée à la mise en scène de femmes. Le chercheur néerlandais T. M. de Wit-Tak a ainsi pu dénombrer dans *Lysistrata* 95 obscénités de type sexuel et 6 de type scatologique, dans les *Thesmophories*, 42 obscénités de type sexuel et 9 de type scatologique, dans l'*Assemblée des femmes*, 34 obscénités de type sexuel et 28 de type scatologique<sup>5</sup>. Force me sera donc de me limiter à quelques exemples très brefs d'obscénités de type sexuel ; je le ferai d'autant plus facilement que chacun a en mémoire la scène de *Lysistrata* éminemment érotique au cours de laquelle Myrrhine exécute un numéro de « strip-tease » intégral, commenté dans un style fort suggestif et très émoustillant<sup>6</sup>. Pour mettre en évidence la prétendue lubricité de la femme, Aristophane déclare que la « femme aime à être saccagée<sup>7</sup> (συναμωρομένη) », qu'elle a l'habitude de « lever les jambes<sup>8</sup> » plutôt que les bras (pour voter), qu'elle n'est pas « sans connaître de nombreuses secousses<sup>9</sup> », qu'elle passe pour être une « excellente cavalière » quand il s'agit de « monter le cheval de selle<sup>10</sup> », qu'« elle se fait tisonner par les esclaves et les muletiers<sup>11</sup> », qu'elle va même jusqu'à se livrer à l'inceste

1. Cf. sur ce sujet J. HENDERSON, *The Maculate Muse. Obscene Language in Attic Comedy*, New Haven et Londres, 1975.

2. Cf. ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, IV, 13, 1228a (trad. R.A. GAUTHIER et J.-Y. JOLIF).

3. Cf. ARISTOTE, *Poétique*, 1449a 11-12 (trad. J. HARDY).

4. C'est déjà l'opinion de T. M. de WIT-TAK, *The Function of Obscenity in Aristophanes' Thesmophoriasuzae and Ecclesiazusae*, in *Mnemosyne*, 1968, p. 358 : « The traditional function of obscenity in comedy has its origin in comic tradition, in so far as this is built on cultic ecstasy and the ritual procession. »

5. Cf. T. M. de WIT-TAK, *op. cit.*, p. 365.

6. Cf. *Lysistrata*, 885-951.

7. Cf. *Nuées*, 1070. Sur l'emploi de συναμωρεῖν au sens de βινεῖν, cf. Jean TAILLARDAT, *Les images d'Aristophane*, Paris, 1965, 2<sup>e</sup> éd., p. 103.

8. Cf. *Assemblée des femmes*, 265.

9. *Ibid.*, 257.

10. Cf. *Lysistrata*, 676-678. Sur κελητίζειν, voir Jean TAILLARDAT, *op. cit.*, p. 105 et J. MARCADE, *Eros Kalos*, Genève, 1962, p. 58.

11. Cf. *Thesmophories*, 491-492.

avec ses frères<sup>1</sup>. C'est surtout sur la prétendue infidélité des femmes qu'insiste Aristophane<sup>2</sup> qui, par ailleurs, n'hésite pas à entrer dans les détails du coït *a tergo*<sup>3</sup>, pour ne citer que lui. Faut-il dire que les spécialistes en la matière ne parviennent à interpréter ces détails qu'en recourant aux lumières des scholiastes<sup>4</sup>?

Aristophane raille beaucoup moins l'esclave que la femme, bien qu'il accorde à l'esclave un assez grand rôle au point qu'une thèse récente lui a été consacrée et éditée à Thessalonique<sup>5</sup>. Je ne mentionnerai qu'un seul exemple de moquerie, d'ailleurs assez timide. Dans le *Ploutos*<sup>6</sup>, Hermès dit à l'esclave Carion : « Appelle le maître — cours vite — puis sa femme et ses petits enfants, puis les serviteurs, ensuite la chienne, puis toi-même, ensuite la truie. » C'est évidemment la place de l'esclave Carion, dans cette énumération, entre la chienne et la truie qui peut faire rire.

Il me faut dire un mot aussi du traitement qu'inflige Aristophane aux vieillards qui sont pourtant arrivés à l'âge du respect et de la vénération. Au premier siècle de notre ère, Plutarque, à la suite d'Homère<sup>7</sup>, le rappelle : « Les mots γέρας (honneur) et γεραίρειν (honorer) conservent, je pense, un sens de vénération et dérivent du nom des vieillards<sup>8</sup> (ἀπὸ τῶν γερόνων)... » Au contraire, pour Aristophane, les mots *idiot* (ἄνοητος) et *sénile* (γέρων) sont synonymes<sup>9</sup>. Pour le poète comique, si la jeunesse est synonyme de vie, de joie, de rayonnement mental, la vieillesse est tout le contraire : c'est l'époque des infirmités physiques, de la dégradation des facultés intellectuelles, des travers caractéristiques poussés à l'extrême ; c'est l'époque de l'existence où l'on n'a plus que l'apparence d'un homme, où l'on n'en a plus que l'habit ; en un mot, c'est l'âge ridicule par excellence, suscitant aisément la moquerie, le rire. Je vais me dispenser d'illustrer mon affirmation par des exemples qui pourraient être extrêmement nombreux, car j'ai consacré naguère une étude assez longue sous le titre *Le vieillard dans les comédies d'Aristophane*<sup>10</sup>.

De cette étude, j'épinglerai néanmoins cette considération, car elle annoncera déjà la conclusion de la présente communication : « Nous ne nous proposons pas de préciser les idées que le poète professait intimement à l'égard

1. Cf. *Grenouilles*, 1081.

2. Cf. par exemple, *Thesmophories*, 478-489 et 493-496.

3. Cf. *Lysistrata*, 231 ; *Thesmophories*, 488-489.

4. Cf. par exemple, J. HENDERSON, *op. cit.*, p. 180.

5. Cf. I.E. Στεφανης, *Ο δούλος στις κωμωδίες του Αριστοφάνη*, Thessalonique, 1980.

6. Cf. *Ploutos*, 1102-1106.

7. Cf. HOMÈRE, *Iliade* IV, 323 : τὸ γὰρ γέρας ἔστὶ γερόνων. Sur cette étymologie, voir P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck, 1968, t. I, p. 216 : γέρας ; p. 220 : γῆρας.

8. Cf. PLUTARQUE, *An Seni*, 789F. Sur ce texte, voir mon étude *Plutarque et la vieillesse*, in *Les Études Classiques*, XLV, 2 (1977), p. 115.

9. Cf. *Cavaliers*, 1349.

10. In *L'Antiquité Classique* XLVI (1977), p. 52-73. Voir aussi mon étude *La γραῦς du Ploutos (v. 959-v. 1096) d'Aristophane*, in *Grec et Latin en 1981*, Bruxelles, ULB, 1981 (éd. Ghislaine VIRÉ), p. 21-35 (reproduite dans le présent ouvrage p. 125-135).

de la vieillesse ; ce serait là une tâche extrêmement difficile, sinon impossible, car le but d'un auteur comique ne se confond pas avec celui d'un sociologue, d'un moraliste ou d'un philosophe, mais il est d'abord de faire rire les spectateurs<sup>1</sup>... » « On peut donc s'attendre à voir un poète comique insister, même lourdement, sur les infirmités et les défauts des gens âgés dont la caricature est aujourd'hui encore une source infaillible d'hilarité populaire<sup>2</sup>. »

Après cette digression consacrée aux personnes réputées inférieures (= les femmes), aux choses (= les esclaves) et aux êtres faibles (= les vieillards), revenons-en aux célébrités athéniennes qui occupent le devant de la scène et rappelons-nous que neuf des onze comédies d'Aristophane furent représentées en pleine guerre. En passant sous silence le sort réservé par le poète à Hyperbolos<sup>3</sup>, le successeur de Cléon, arrivons-en à celui qu'il inflige à deux des principaux généraux, Lamachos et Lachès, tous deux tombés sur le champ de bataille, le premier en 414, le deuxième en 418. Dans les *Acharniens*, Lamachos est qualifié de « héros » (ἥρωας) des panaches et des bataillons<sup>4</sup>, de « Sire de la Haute-Paie (μισθαρχιδης<sup>5</sup>) » « qui ne payait ni son écot ni ses dettes<sup>6</sup> ». Comme l'a fort justement noté Hilaire Van Daele, le poète « a fait (dans la personne de Lamachos)... un matamore grotesque aux ridicules rodomontades<sup>7</sup> ». Les historiens de la littérature ont toujours considéré que « lorsque mourut Lamachos, Aristophane changea complètement de ton et parla de lui comme d'un héros, sans aucun sarcasme<sup>8</sup> (*Thesmophories*, 841, *Grenouilles*, 1040) ». Je ne partage pas du tout cette opinion, car Aristophane ne regrette rien, car, comme nous le verrons, il n'avait rien à regretter. Certes au v. 1040 des *Grenouilles*, le poète évoque le héros Lamachos (Λάμαχος ἥρωας) ; le lecteur attentif s'apercevra néanmoins que ce héros est assimilé à Pantoclès, l'inepte achevé (τὸν σκαϊότατον) et à d'autres braves à qui l'aigrette (λόφον) du casque a profité<sup>9</sup>. En réalité, Aristophane ne fait que rappeler à son spectateur sa pièce de 425 et plus précisément le v. 575 des *Acharniens* : ὦ Λάμαχ', ἥρωας τῶν λόφων καὶ τῶν λόχων. De la même façon, Cléon, qualifié de Cerbère au v. 1030 des *Cavaliers*, est toujours appelé le « fameux Cerbère d'en bas » au v. 313 de la *Paix*, soit peu de temps après sa mort. Le général Lachès, qui donna son nom à l'un des dialogues de Platon, est ridiculisé dans les *Guêpes* où il est

1. Cf. *Le vieillard...*, *op. cit.*, p. 54.

2. *Ibid.*, p. 55. À ce sujet, voir David VICTOROFF, *Le Rire et le Risible. Introduction à la psychosociologie du rire*, Paris, PUF, 1953, p. 123.

3. Aristophane cite 11 fois le nom d'Hyperbolos, dans les *Acharniens*, les *Cavaliers*, les *Nuées*, les *Guêpes*, la *Paix*, les *Thesmophories* et les *Grenouilles*. Hyperbolos avait été l'objet de plusieurs comédies, d'Eupolis dans son *Maricas*, d'Hermippos dans les *Boulangères* (Ἄρτοπωλίδες) de Platon le Comique. Cf. *Nuées*, 551-559. Pour le commentaire de ces vers, voir K.J. DOVER, *Aristophanes « Clouds »*, Oxford, 1968.

4. Cf. *Acharniens*, 575.

5. *Ibid.*, 597.

6. *Ibid.*, 615.

7. *Op. cit.*, t. I, p. 5.

8. Cf. Alan H. SOMMERSTEIN, *Acharnians*, Warminster, 1980, p. 184.

9. Cf. *Grenouilles*, 1036-1040.

métamorphosé en chien au nom évocateur de Labès, dans un passage qui a séduit Racine au point qu'il l'a imité dans *Les Plaideurs*. Il faut noter que le nom du chien, Labès, est un nom créé de toutes pièces, combinant celui de Lachès et le verbe grec λαβεῖν, prendre, ce qui implique que Lachès était un voleur. Les attaques d'Aristophane contre d'autres politiciens, dont beaucoup ne sont plus pour nous que des noms, sont innombrables : Cléonymos, par exemple, qui aurait jeté son bouclier, est vilipendé nommément vingt et une fois par le poète<sup>1</sup>. Je viens d'employer le mode conditionnel, car si Cléonymos avait réellement abandonné son bouclier — un crime puni par la privation des droits civiques<sup>2</sup> — les spectateurs n'auraient pas perçu cet acte comme une matière à plaisanter<sup>3</sup>. Aristophane a consacré toute une comédie, *Les Nuées* — la plus célèbre de son œuvre — au plus illustre des philosophes de son temps, à Socrate qu'il mentionnera encore une fois dans les *Oiseaux* et une fois dans les *Grenouilles*. La pièce, dans laquelle Socrate apparaît suspendu dans une corbeille d'où il observe le soleil, est beaucoup trop connue pour que j'en rappelle les données. J'aimerais seulement dire que, derrière cette caricature apparemment grossière, se cachent des intentions beaucoup plus fines et qui devaient même échapper à un certain nombre de contemporains du poète, telle cette allusion, qui traverse toute la pièce, aux mystères d'Éleusis<sup>4</sup>. Mais c'est Euripide, le dernier des trois grands tragiques, qui fut le plus souvent cité par Aristophane : il fut l'objet de deux comédies, les *Thesmophories* et les *Grenouilles*<sup>5</sup> et il fut cité nommément 57 fois dans l'œuvre du comique (ce qui constitue un record). Les attaques d'Aristophane contre le tragique sont tellement nombreuses que je me limiterai à une seule : pour faire rire du génial dramaturge, le comique ne cesse de le présenter comme le fils d'une marchande de légumes (λαχανόπωλις<sup>6</sup>), c'est-à-dire d'une femme très humble exerçant une des professions généralement méprisées par les couches aisées de la population athénienne<sup>7</sup>. Il m'est difficile de réfuter absolument l'« accusation » d'Aristophane, mais je ferai seulement remarquer que ce n'est sans doute pas un hasard si Hermippe a intitulé les *Boulangères* (Ἀρτοποιίδες) la comédie dans laquelle il s'attaque notamment à la mère d'Hyperbolos, la traitant (fr. 10) de ὤ σαπρὰ

1. Sur Cléonymos, cf. Douglas M. MACDOWELL, *Aristophanes Wasps*, Oxford, 1971, p. 130 qui nous apprend que ce personnage déposa deux décrets, l'un en 426/5, l'autre en 415.

2. Cf. ANDOCIDE I, 74.

3. Cf. Malcolm HEATH, *Political Comedy in Aristophanes*, Göttingen (HYPOMNEMATA, 87), 1987, p. 28.

4. Cf. en dernier lieu mon étude *Pourquoi Aristophane a-t-il intitulé sa comédie de 423 « Les Nuées » ?*, in *Revue de l'Histoire des Religions*, Paris, 1987, p. 239-248 (avec la bibliographie de mes travaux sur le sujet à la n. 8), reproduite dans le présent ouvrage p. 47-52.

5. Voir notamment les études de R.E. WYCHERLEY, *Aristophanes and Euripides*, in *Greece and Rome*, 1946, p. 98-107 et de C. RUCK, *Euripides' Mother. Vegetables and the Phallus in Aristophanes*, in *Arion*, 1976, p. 13-87.

6. Cf. *Acharniens*, 478 ; *Thesmophories*, 387 ; *Grenouilles*, 840.

7. Cf. V. EHRENBERG, *The People of Aristophanes. A Sociology of Old Attic Comedy*, New York, 1961<sup>3</sup>, p. 113-165 ; R. FLACELIÈRE, *La vie quotidienne en Grèce au siècle de Périclès*, Paris, p. 59-64, 75-80, 147-150, 160-168 et E. LÉVY, *op. cit.*, p. 105-106.

καὶ πᾶσι πόρνη καὶ κάπραινα (vieille pourriture, putain s'offrant à tous, truie<sup>1</sup>). La tradition antique est, par ailleurs, unanime à considérer Euripide comme un homme très fortuné, car il aurait compté parmi les anciens réputés pour la richesse de leur bibliothèque<sup>2</sup>.

J'ai dit plus haut qu'Aristophane n'épargnait rien ni personne ; j'ajoute maintenant qu'il n'épargnait pas les dieux non plus. Le poète met même en doute ou semble mettre en doute leur existence<sup>3</sup>, insinue qu'à l'instar de leurs statues les dieux tendent le creux de la main, non pas dans la pensée de donner à ceux qui les invoquent, mais pour recevoir<sup>4</sup>. Aristophane n'hésite pas non plus, dans les *Grenouilles*<sup>5</sup>, à déguiser ainsi le dieu Dionysos : il porte une robe de femme couleur safran, une crocote, sur laquelle il a jeté la peau de lion d'Héraclès ; chaussé de cothurnes, il porte en main une massue, car il a l'intention de descendre dans les Enfers. Le poète n'hésite pas non plus à tourner en dérision l'affreux sacrilège de la mutilation des Hermès, peu avant le départ fixé pour l'expédition de Sicile<sup>6</sup>. Si l'on souhaite répondre à la question de savoir si Aristophane était athée ou non, il suffit de se souvenir que le poète se moquait de Dionysos dans le théâtre même du dieu sous le regard de son prêtre qui siégeait au premier rang des spectateurs — et ce, sans encourir la moindre accusation d'impiété.

Des dizaines de fois, Aristophane critique le Peuple (le Dèmos) ou bien il s'en prend aux spectateurs eux-mêmes. Force me sera aussi de limiter les exemples innombrables. Le poète compare le Peuple siégeant sur la Pnyx à une assemblée de moutons<sup>7</sup>, signale qu'il a un masque hébété quand il siège<sup>8</sup>, qu'il ne prend que de mauvaises résolutions<sup>9</sup>, qu'il prend des décrets qui ressemblent à ceux de gens ivres<sup>10</sup>. Les acteurs prennent souvent à partie les spectateurs, les traitant d'imbéciles, de pierres, de vain troupeau de moutons, d'amphores placées en tas<sup>11</sup>, de larges culs ou d'homosexuels passifs<sup>12</sup>, de myriades sans nombre<sup>13</sup>, de voleurs gourmands, tire-laine, bouffons et marchands d'esclaves<sup>14</sup>, de parricides et de parjures<sup>15</sup>. Faut-il rappeler que ces amabilités,

1. Cf. J. TAILLARDAT, *op. cit.*, p. 238.

2. Cf. ATHÉNÉE, *op. cit.*, I, 3a. Sur ce texte, voir ma *Petite Anthologie de la Biologie d'Aristote*, Liège, H. Dessain, 1974 (Livre du Maître), p. 16-17.

3. Cf. *Cavaliers*, 32-35.

4. Cf. *Assemblée des femmes*, 778-783.

5. Cf. *Grenouilles*, 42-47.

6. Cf. *Lysistrata*, 1093-1094.

7. Cf. *Guêpes*, 31-36.

8. Cf. *Cavaliers*, 395-396.

9. Cf. *Nuées*, 587-589.

10. Cf. *Assemblée des femmes*, 136-143.

11. Cf. *Nuées*, 1201-1203.

12. Cf. *Nuées*, 1083-1103.

13. Cf. *Guêpes*, 1010-1011.

14. Cf. *Thesmophories*, 814-818.

15. Cf. *Grenouilles*, 274-276.

dont la liste est loin d'être complète, s'adressaient aussi à ces juges (κριταί) qui décerneront les prix et établiront le classement ?

C'est pourquoi je vais m'efforcer de déterminer s'il faut prendre au sérieux ce qui peut paraître le « message » d'Aristophane. L'immense majorité des spécialistes de l'histoire politique, de l'histoire de la littérature et de l'histoire de la philosophie a pris à la lettre le texte d'Aristophane. André Bonnard en témoigne lorsqu'il écrit : « (la satire d'Aristophane) cloue au pilori les démagogues menteurs, profiteurs et détrousseurs, les généraux vaniteux et imbéciles, la sottise du Peuple-Souverain abusé de sophismes et de flatteries ; elle étale au grand jour les méfaits de l'éducation nouvelle ; elle note d'infamie le règne aveugle de la Langue sur le peuple des Bras-Croisés<sup>1</sup>. » Il est donc tout à fait clair que, pour André Bonnard comme pour tant d'autres chercheurs, Aristophane a écrit des pièces sérieuses divulguant un message politique<sup>2</sup> et éducatif destiné à édifier les Athéniens et qu'il a réellement attaqué avec haine et hostilité Cléon, Hyperbolos, Lamachos, Lachès, Socrate, Euripide et tant d'autres.

Je me limiterai au seul cas de Socrate, brocardé tout au long des *Nuées*, en passant d'abord en revue quelques-uns des avis exprimés par les plus éminents spécialistes de la deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Léon Robin évoque « l'injustice aveugle (d'Aristophane) envers Socrate » et il ajoute que « Platon exècre Aristophane<sup>3</sup> ». Marie Delcourt n'est pas moins sévère en précisant que « c'est à propos de Socrate qu'Aristophane a commis l'erreur qu'on lui pardonne le plus difficilement<sup>4</sup> ». Jacqueline de Romilly, plus récemment, est encore du même avis quand elle écrit que « les *Nuées* sont de 423 et constituent une attaque contre Socrate — *fort injustement* présenté comme le représentant des idées à la mode, soucieux des recherches abstruses sur le monde et prêt à encourager le mépris des lois<sup>5</sup>. » Jacqueline de Romilly reproche, comme Léon Robin, l'injustice d'Aristophane à l'égard de Socrate et elle croit donc implicitement que le poète comique est le peintre de la réalité. Or, Hilaire Van Daele avait, inconsciemment mais très justement, écrit dès 1923, dans la *Notice* qui précède sa traduction pour la Collection des Universités de France : « Pour mieux comprendre (la satire d'Aristophane contre Socrate), il faut se rappeler que la Comédie ancienne admettait contre les particuliers des attaques qui aujourd'hui paraîtraient odieusement diffamatoires, mais qui en somme n'avaient qu'un médiocre effet pratique sur le public. Le même peuple qui applaudit frénétiquement les *Cavaliers*, satire violente de Cléon, n'en continua pas moins d'honorer ce personnage et le nomma stratège<sup>6</sup> ! »

1. Cf. André BONNARD, *Civilisation grecque*, II, Lausanne, La Guilde du Livre, s.d., p. 213.

2. Voyez aussi, entre autres, G.E.M. de STE CROIX, *The Origins of the Peloponnesian War*, Londres, 1972, p. 355-376.

3. Cf. Léon ROBIN, Platon. *Le Banquet*, Paris, 1951<sup>5</sup>, p. LIX.

4. Cf. Marie DELCOURT, *La Comédie*, in *La Civilisation grecque de l'Antiquité à nos jours*, sous la direction de Charles DELVOYE et Georges ROUX, Bruxelles, 1963, p. 437.

5. Cf. Jacqueline de ROMILLY, *Précis de littérature grecque*, Paris, PUF, 1980, p. 108.

6. *Op. cit.*, p. 152.

Je vais tenter, pour clôturer mon exposé, de prolonger cette défense d'Aristophane. Nous avons vu que la Comédie ancienne, de par ses origines, a été tenue de brocarder les célébrités de l'époque. Or Socrate, en 423, âgé de 46 ans, devait être la célébrité intellectuelle d'Athènes. Il fut mentionné au moins par quatre auteurs de la Comédie ancienne : Callias, Ameipsias, Eupolis et Télécleides, et Ameipsias, comme nous l'apprend Diogène Laërce, le mit en scène revêtu de son vieux manteau<sup>1</sup>. Nous pouvons, mais avec prudence, faire état d'une anecdote rapportée par un traité attribué à Plutarque, le *de liberis educandis*<sup>2</sup>, 10 c-d : interrogé sur le point de savoir s'il n'était pas ennuyé par le fait qu'il était maltraité dans la comédie, Socrate a répliqué, dit-on : « Moi, pas du tout, par Zeus : en effet, je suis raillé (σκώπτομαι<sup>3</sup>) au théâtre comme au cours d'un grand banquet ». Dans ce cas, Socrate se serait conformé à la morale prônée plus tard par Aristote qui précise : « Ceux qui ne disent eux-mêmes rien qui puisse faire rire et se fâchent contre ceux qui le font passent pour des rustres et des renfrognés<sup>4</sup>. » Mais les arguments les plus convaincants pour laver Aristophane de toute accusation d'hostilité réelle à l'égard de Socrate vont nous venir de son disciple, Platon. Si Platon avait réellement exécuté le poète comique, il ne lui aurait jamais accordé la place qu'il lui donne dans le *Banquet*, une œuvre composée vers 385, c'est-à-dire vraisemblablement très peu de temps après la mort d'Aristophane. C'est ainsi qu'est particulièrement édifiant l'accueil que Socrate fait au comique arrivant au *symposium* qu'offre, pour célébrer sa victoire, le poète tragique Agathon<sup>5</sup>, qui n'est plus qu'un nom aujourd'hui, mais qui a joui d'une célébrité extraordinaire. En voyant le poète comique, Socrate s'écrie sur un ton qui allie l'ironie et l'amitié : « Aristophane, lui dont Dionysos et Aphrodite font toute l'occupation<sup>6</sup>... » Dans le long discours que lui prête Platon, Alcibiade rend deux hommages authentiques au poète des *Nuées*. Tout d'abord, Alcibiade cite Aristophane à côté de Socrate dans l'énumération des convives « qui, c'est un fait, se sont laissé entraîner par le délire philosophique (τῆς φιλοσόφου μανίας) avec ses transports bachiques<sup>7</sup> ». Le même Alcibiade est capable de citer de mémoire le v. 362 des *Nuées* qui s'applique à Socrate, dans un éloge de celui qui aurait été la victime du comique. « Et j'avais, (à Délion<sup>8</sup>), oui tout à fait l'impression que, comme dit ce vers qui est de toi, Aristophane, là aussi Socrate circulait, exactement comme dans Athènes : "se rengorgeant et lançant des coups d'œil

1. Cf. W.K.C. GUTHRIE, *Socrates*, Cambridge University Press, 1971, p. 40. Voir le livre II de DIOGÈNE LAËRCE.

2. L'authenticité du traité *De l'éducation des enfants* a été mise en doute par plusieurs philologues parmi lesquels D. WYTTENBACH, *Animadversiones in Plutarchi Opera Moralia*, Leipzig, 1920, t. I, p. 1-30.

3. Σκώπτω est un verbe très fréquent chez Aristophane : on le rencontre 23 fois.

4. Cf. ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, 1128a 7-8 (trad. GAUTHIER-JOLIF).

5. Aristophane cite 16 fois Agathon, particulièrement dans des fragments.

6. Cf. *Banquet*, 117 e (trad. L. ROBIN).

7. Cf. *Banquet*, 218 a-b.

8. Délion se trouve en Béotie, sur la frontière de l'Attique : les Athéniens y furent battus par les Thébains en 424.

obliques !". » Mais le plus bel éloge d'Aristophane se lit dans la dernière page du *Banquet* qui fut splendidement commentée par Pierre Vidal-Naquet<sup>2</sup> lorsqu'il note : « À la fin du *Banquet* de Platon, trois personnages demeurent en scène et "continuent à rester éveillés et à boire dans une grande coupe qu'ils se passaient de gauche à droite" (223 c), ce sont Agathon, le poète tragique, Aristophane et Socrate. Tous les autres se sont effondrés dans le sommeil ou ont disparu... Restaient donc la tragédie, la comédie et la philosophie. La scène du dialogue se vide avec le triomphe de la philosophie. Celui qui définit cette hiérarchie des genres est naturellement un philosophe. Le banquet d'un historien se terminerait, lui, par la victoire de l'histoire... » Si Platon en avait, je le répète, voulu à Aristophane et s'il l'avait réellement tenu pour responsable du procès et de la mort de Socrate, jamais il ne lui aurait accordé cette place d'honneur dans son *Banquet*. Sans doute, s'il se présentait un avocat du diable, il pourrait me faire remarquer qu'aux pages 18 et 19 de l'*Apologie de Socrate*, Platon semble faire retomber sur Aristophane et ses *Nuées* l'accusation formulée en 399 contre Socrate par Anytos et consorts. J'ai le sentiment — et je ne suis pas le seul<sup>3</sup> — que Platon, en insinuant que les accusations portées en 399 contre Socrate étaient fondées sur un tas d'absurdités provenant de la comédie, a eu l'intention de discréditer l'accusation judiciaire. Si telle fut réellement l'intention de Platon, c'est qu'il se sentait capable de rappeler aux juges que les portraits comiques manquaient de réalité et qu'ils n'auraient jamais dû influencer l'opinion des spectateurs en dehors du théâtre, ni en 423 et encore beaucoup moins 24 ans plus tard. Cette interprétation s'oppose à la thèse trop souvent répétée d'après laquelle Aristophane manifestait des intentions réellement hostiles à l'égard de toutes ses « victimes », de Socrate en particulier.

Il me reste à tenter de répondre à une question : comment peut-on essayer d'expliquer cette licence absolue accordée à tous les poètes de la Comédie ancienne ? L'origine du théâtre grec est religieuse ; dès l'origine, l'obscénité la plus débridée et les lazzi les plus extravagants à l'égard surtout de célébrités de la cité d'Athènes ont été introduits, tolérés et encouragés dans l'enceinte du théâtre de Dionysos. Ce n'est qu'au IV<sup>e</sup> siècle que cette situation changea radicalement. Les poètes comiques tels Cratino, Eupolis et Aristophane étaient donc protégés d'éventuelles représailles par les traditions religieuses. Des vers des *Grenouilles* semblent en témoigner : « (que cède la place à nos chœurs celui) qui, orateur, rogne le salaire des poètes pour avoir été bafoué (κωμωδηθεὶς) dans les initiations ancestrales de Dionysos<sup>4</sup> (ἐν ταῖς πατρι-οῖς τελεταῖς τοῦ Διονύσου) ». Dois-je dire qu'en insistant sur les raisons religieuses de sa liberté de calomnier, de médire, d'injurier, d'insulter, de proférer

1. Cf. *Banquet*, 221 b.

2. Cf. Pierre VIDAL-NAQUET, *Aristophane et la double illusion comique*, in *Aristophane, les femmes et la cité*, Les Cahiers de Fontenay, n° 17, décembre 1979, p. 5.

3. Voyez notamment l'excellente plaquette déjà citée de Malcolm HEATH, *op. cit.*, p. 9.

4. Cf. *Grenouilles*, 367-368 (trad. H. VAN DAELE modifiée). Τελετή désigne les initiations d'Éleusis en *Nuées*, 304.

des grossièretés les plus obscènes, Aristophane insiste ici sur la totale inconvenance du prétendu faux pas de l'orateur<sup>1</sup>? Dois-je aussi rappeler que les très saintes initiations à Éleusis étaient précédées par un moment appelé d'un nom évocateur, *l'aischrologia* (αἰσχρολογία)?

Trop de nos éminents contemporains se sont égarés dans leur interprétation de l'œuvre d'Aristophane parce qu'ils ne se sont pas souvenu des considérations de Platon que j'ai mentionnées tout au début de cet exposé : « Ces sortes d'imitations... ne doivent jamais être l'objet d'une attention sérieuse... Voilà donc, pour les jeux du rire que tous nous appelons comédie, les règles qu'imposent la loi et la raison<sup>2</sup>. »

La comédie d'Aristophane est un jeu, un jeu de massacre qui a eu pour seul but de faire rire les spectateurs, en recourant à des moyens éminemment complexes fondés sur la langue, le chant et la danse. Ce rire devait provoquer une authentique *catharsis* analogue à celle provoquée par l'émotion de la tragédie<sup>3</sup>.

---

1. Cf. Malcolm HEATH, *op. cit.*, p. 27.

2. Cf. *Lois*, VII, 817a.

3. Cf. ARISTOTE, *Poétique*, 1449 b 28.

## Chapitre 2

# Index géographique, ethnographique et topographique des comédies d'Aristophane

Aristophane est un poète comique et non un historien-géographe comme Hérodote, son aîné de quelques dizaines d'années. Son œuvre fourmille cependant d'un nombre prodigieux de noms géographiques : mers, continents, pays, îles, villes, régions, peuples, montagnes et fleuves ; elle compte un total de trois cent un lemmes (si l'on emploie le langage de l'informatique) et des milliers de mots-formes, c'est-à-dire trois fois plus que l'ensemble des traités hippocratiques des <sup>v</sup><sup>e</sup> et <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècles qui totalisent pourtant quatre-vingts termes géographiques<sup>1</sup>. Dans l'œuvre d'Aristophane, le nombre de mots-formes varie de 1 (comme par exemple Ἰθάκος) à 41 (comme c'est le cas pour Ἀθηναῖος) mais la plupart des toponymes n'est employée qu'une seule fois.

Je me suis d'abord efforcé de relever tous les termes géographiques, ethnographiques et topographiques que comptent les onze comédies du poète qui s'échelonnent de 425 à 388. J'ai ensuite classé ces mots selon des rubriques géographiques, en essayant de suivre d'abord l'ordre adopté par Pausanias dans sa *Périégèse de la Grèce*<sup>2</sup> : Athènes, l'Attique, la Mégaride, la Corinthie, l'Argolide, la Laconie, la Messénie, l'Élide, l'Achaïe, la Béotie, la Phocide et la Locride. Je n'ai pas omis les rubriques consacrées à la Phtiotide, à l'Étolie, à l'Épire, à la Thrace et à la Chalcidique et à l'Illyrie. J'ai réservé une partie de l'index aux îles du monde grec, à la Grande Grèce et à l'Ibérie. L'index s'achève par une liste de mots relatifs à la Libye antique et à l'Asie. Chaque mot est accompagné d'un

---

1. Cf. mon étude *L'aire géographique des médecins hippocratiques*, in *Ancient Medicine in its Sociocultural Context*, ed. Ph.J. van DER EIJK, H.E.J. HORSTMANSHOFF, P.H. SCHRIJVERS, Amsterdam, 1995, p. 225-235.

2. Pour la carte de la Grèce de Pausanias, il faut se reporter à la p. XXX de l'édition de Pausanias avec traduction et commentaire, livre I, Paris, Les Belles Lettres, 1992 (éd. Michel CASEVITZ *et al.*). Pour les cartes des régions décrites par le Périégète, voir J.G. FRAZER, *Pausanias's Description of Greece*, Londres, Macmillan and Co., 1913, vol. 6 (*in fine*).

chiffre qui indique sa fréquence vérifiée sur les trois concordances ou index suivants :

- H. Dunbar, *A Complete Concordance to the Comedies and Fragments of Aristophanes*, Oxford, Clarendon Press, 1883 (révisée en 1973 par B. Marzullo, Hildesheim et New York, Olms).
- H.A. Holden, *Onomasticon Aristophaneum*, Cambridge, 1902 (réimprimé en 1970, Hildesheim et New York, Olms).
- O.J. Todd, *Index Aristophaneus*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1932 (réimprimé en 1962, Hildesheim et New York, Olms).

Il ne faut cependant pas perdre de vue qu'un mot tel qu'Éleusis peut n'être jamais cité par le poète et cependant occuper une place considérable dans son œuvre<sup>1</sup>.

### Athènes et les principaux lieux

- Ἄγορᾱ (*passim*)
- Ἀθάναζ'² (2)
- Ἀθηναίοισιν (41)
- Ἀθήνας (19)
- Ἀκαδήμειαν (1)
- ἀκρόπολιν (5)
- Βάραθρον (5)
- Ἡλιάει (1)
- Θεσμοφορείῳ (2)
- Θησεῖον (1)
- ἰχρίων³ (1)
- Κανθάρου (λιμῆν) (1)
- Κεραμεικόν (3)
- Κεραμῆς (1)
- Κλειψύδρα (2)
- κυκλοβορέω (κάκυκλοβόρει) (2)
- Λίμναισιν (1)
- Λυκαβηττούς (1)
- Λύκειον (2)
- Πανός (1)
- Πελαργικόν (2)
- πνύξ (13)
- Πόλει (*passim*)

1. Voir notamment ma communication *Aristophane et Éleusis*, in *Cahiers de la Villa Kérylos*, n° 10, Paris, Institut de France, 2000, p. 141-154. Cf. *infra*.

2. Les chiffres entre parenthèses indiquent le nombre d'occurrences du mot ; le mot est cité tel qu'il se rencontre pour la première fois dans l'œuvre du poète.

3. Ce mot désigne les échafaudages, les gradins sur lesquels s'asseyaient à l'époque les spectateurs (θέατρον).

προπυλαίων (2)  
 πρυτανεῖον (15)  
 Χλόης (1)  
 Ὠιδείω (1)

### ἸΑττικὴ μετὰ τὰ δῆμα<sup>1</sup>

Ἀθμονεύς (2)  
 Αἴγινα (3)  
 Ἀλιμουνατάδε (1)  
 Ἀναγυρουπόθεν (1)  
 Ἀναφλύστιος (1)  
 Ἀττικόν (8)  
 Ἀττικωνικοί (1)  
 Ἀχαρνέας (6)  
 Ἀχαρνῆϊδαι (1)  
 Ἀχαρνική (1)  
 Ἀχαρνικοί (5)  
 Ἀχραδοῦσιος (1)  
 Βαλληνάδε pro Παλλήναδε (1)  
 Βραυρώνιδ' (1)  
 Βραυρωνίους (1)  
 Γαργητόθεν (1)  
 Διακρίων (1)  
 Διομειλαζόνας (1)  
 Θυματίδα (1)  
 Κεφαλήσιν (1)  
 Κικυνῆς (1)  
 Κλωπιδῶν pro Κρωπιδῶν (1)  
 Κοθωκιδῶν (1)  
 Κονθυλεῦ (1)  
 Κόπρειος (1)  
 Κριῶθεν (1)  
 Κυδαθηναεὺς (2)  
 Κωλιάδος (2)  
 Λαυρειωτικαί (1)  
 Λειψύδριον (1)  
 Λεπρῶν (1)  
 Μαραθῶνι (8)  
 Μαραθωνομάχαι (2)

1. Sur les dèmes, cf. D. WHITEHEAD, *The Demes of Attica, 508/7-ca. 250 B.C.*, Princeton, 1986; J.S. TRAILL, *Demos and Tritys. Epigraphical and Topographical Studies in the Organization of Attica*, Toronto, 1986.

Μελίτης (1)  
 Μέταλλα<sup>1</sup> (1)  
 μυστοδόκος δόμος<sup>2</sup> (1)  
 Παιονίδης (1)  
 Παράλους (1)  
 Πάρνηθ' (1)  
 Παρνήσσιοι (1)  
 Πειραιεύς (4)  
 Περγασήσιν (1)  
 Πρασιαί (1)  
 Σαλαμίνη (3)  
 Σαλαμινία (2)  
 Σκαμβωνίδης (1)  
 Σουνιάρατε (1)  
 Σουνιέρακε (1)  
 Σούνιον (1)  
 Σφήττιος (2)  
 Τειθράσαι (1)  
 Τριχορυσία (1)  
 Φαληρικάς (2)  
 Φελλέως<sup>3</sup> (2)  
 Φιβάλεως<sup>4</sup> (1)  
 Φλυεύς (1)  
 Φυλασίου (1)  
 Φυλῆς (2)  
 Χολαργεών (1)  
 Χολλήδης (1)

## Mégare

Μέγαρα (2)  
 Μεγαράδε (1)  
 Μεγαρέων (11)  
 μεγαριεῖς (1)  
 Μεγαρικά (8)  
 Μεγαρόθεν (1)  
 Μεγαροῖ (1)

1. Ce mot désigne les mines du Laurion (note d'Alphonse WILLEMS, *Aristophane. Traduction avec notes et commentaires critiques*, Paris-Bruxelles, 1919, tome I, p. 243. Cette note concerne le v. 362 des *Cavaliers*).

2. L'expression désigne le sanctuaire d'Éleusis.

3. Sur ce mot, cf. Raoul BALADIÉ, *Le Péloponnèse de Strabon. Étude de géographie historique*, Paris, Les Belles Lettres, 1980, p. 121, n. 11.

4. Selon le scholiaste, ville de l'Attique ou de la Mégaride.

**Corinthie**

- Ἴσθμια (1)
- Κορίνθιον (7)
- Κόρινθον (6)
- Σικυῶνος (1)

**Argolide**

- Ἄργει (5)
- Ἄργεῖοι (3)
- Ἐπίδαυρον (1)
- Ὀρνεαῖς (1)

**Laconie**

- Ἀμύκλαις (1)
- Εὐρώταν (2)
- Λάκαινα (3)
- Λακεδαιμονίους (16)
- Λακεδαίμονος (10)
- Λακωνικήν (22)
- Λάκωσιν (19)
- Πρασιαί (1)
- Σπάρτην (8)
- Ταινάρω (2)
- Ταύγετον (2)

**Messénie**

- Μεσσήνη (1)
- Πύλω (18)

**Élide**

- Ἄλφειόν (51)
- Ἴηλεῖον (1)
- Κυλλήνην (4)
- Λέπρεον (2)
- Ὀλυμπίασιν (2)
- Ὀλυμπικόν (1)

**Achaïe**

Πελλήνης (2)

**Arcadie**

Ἄρκαδίας (2)

**Béotie**

Βοιωτίαν (1)

Βοιωτίδιον (1)

Βοιώτιος (7)

Βοιωτοῖς (10)

Θεῖβαθεν (1)

Θηβαία (2)

Θήβας (1)

Κιθαιρώνιος (1)

Κωπαίδας (4)

Πλαταιᾶς (1)

Τροφωνίου<sup>1</sup> (1)

**Phocide**

Δελφίσιν (1)

Δελφοῖς (4)

Παρνασσίαν (1)

Παρνασσῶν (2)

Πυθικήν (3)

Πυθίους (4)

Πυθοῖ (1)

Πυθώδε (1)

Πυθῶνι (2)

**Phtiotide**

Ἐχινούντα (1)

Μηλιᾶ (1)

Πύλαις (1)

Σπερχειέ (1)

Φθιώτ' (1)

---

1. Trophonios avait son oracle à Lébadée.

**Thessalie**

Θετταλήν (4)  
 Θετταλίας (1)  
 Ὀλυμπιάδες (1)  
 Ὀλύμπιος (14)  
 Ὀλύμπου (7)  
 Πενέσταισι<sup>1</sup> (2)  
 Φάρσαλον (1)

**Locride**

Λοκρίδος (1)  
 Ὀπούντιοι (3)

**Étolie**

Αἰτωλοῖς (1)

**Épire**

Δωδώνη (1)  
 Χάοσιν (3)

**Thrace-Chalcidique**

Βυζαντίω (2)  
 Ἐβρον (1)  
 Θράκιες (5)  
 Θράκη (7)  
 Θράτταν (7)  
 Καρδίας (1)  
 Ὀδομάντων (4)  
 Ὀλοφύξιοι (1)  
 Ποτειδαίας (1)  
 Σαίων (1)  
 Σκιώνην (1)  
 Τριβαλλοί (5)  
 Φλέγρας (1)  
 Χαλκιδικόν (1)  
 Χερρονήσου (1)

---

1. Sur les Pénestes de Thessalie, cf. Douglas M. MACDOWELL, *Aristophanes, Wasps*, Oxford, 1971, p. 297.

**Illyrie**

Ἰλλυριοί (1)

**Les îles***La Sicile*

Αἶτναῖον (1)

Αἶτνας (1)

Γέλα (1)

Καμαρίνη (1)

Κατεσικέλιζε (1)

Σικελία (2)

Σικελικήν (2)

*La Sardaigne*

Σαρδοῦς (1)

*Les îles ioniennes*

Ζακυνθίων (1)

Ἴθακος (1)

Κορκυραῖα (1)

*Les autres îles*

Ἄμοργίδος (2)

Ἄμοργίνοις (1)

Ἄρτεμισίω (1)

Γεραίστιε (1)

Δήλιε (3)

Δήλον (2)

Ἐλύμνιον? (1)

Εὔβοι' (2)

Θασίαν (4)

Καρυστίους (2)

Κεῖος (1)

Κιμωλίας (1)

Κρηῆτες (1)

Κρητικός (1)

Κρητικῶς (1)

Κυθήρων (1)

Κυνθίαν (1)

Κύπρου (2)  
 Λεσβιάζω (1)  
 Λεσβιᾶν (1)  
 Λεσβίους (1)  
 Λημνίας (2)  
 Μήλιος (3)  
 Μυτιλήνης (1)  
 Νάξος (1)  
 Πάρον (1)  
 Παφίαν (1)  
 Πάφου (1)  
 Πραμνίου (1)  
 Ῥόδιον (1)  
 Σαμοθράκη (1)  
 Σάμω (2)  
 Σεριφίων (1)  
 Τήιος (1)  
 Τηνίων (1)  
 Φαναῖσι (1)  
 Χαλκιδέας (1)  
 Χίων (6)  
 Ὠρεοῦ (2)

## Grande Grèce

Θουριομάντις (1)  
 Συβαριάζειν (1)  
 Συβαρίτης (1)  
 Συβαριτικόν (1)  
 Συβαρῖτις (1)

## Ibérie

Ἰβηρας<sup>1</sup> (2)

## Libye<sup>2</sup>

Αἰγυπτίους (4)  
 Αἰγύπτω (5)  
 Ἄμμων<sup>3</sup> (2)

1. Le mot se trouve dans les fragments 550 et 551.

2. Cf. HÉRODOTE, II, 16; IV, 45 divise le monde en 3 continents : l'Europe, l'Asie et la Libye. Cf. Jacques DESAUTELS, *L'image du monde selon Hippocrate*, Québec, Université Laval, 1982, p. 122.

3. L'oracle d'Ammon était situé en Libye.

ἐρυθρᾶς... θαλάσσης (2)  
 Καρχηδόνια (2)  
 Κυρήνης (2)  
 Λιβύην (2)  
 Λιβυκόν (1)  
 Νείλου (2)

## Asie

Ἀσιάδος (1)  
 Βαβυλῶνα (1)  
 Δαρδανίς (1)  
 Ἐχβάτανα (5)  
 Ἑλλάς (πόρον) (1)  
 Ἐφέσου (1)  
 Κᾶρες (2)  
 Καρίαν (1)  
 Καρικῶν (1)  
 Καυστρίων (1)  
 Κλαζομέναις<sup>1</sup> (1)  
 Κυζικηνικόν (1)  
 Λυδῶν (2)  
 Λύκιε (1)  
 Μαιῶτιν (1)  
 Μηδικῶν (2)  
 Μήδοις (11)  
 Μιλησίους (7)  
 Μίμαντος (1)  
 Μύσιον (1)  
 Μυσόν (2)  
 Παφλαγόνια (26)  
 Πέρσαι (3)  
 Περσίδ' (1)  
 Περσικαί (9)  
 Πόντου (1)  
 Σάρδεις (1)  
 Σαρδιανικόν (2)  
 Σιδώνιον (1)  
 Σιμουντίδι (1)  
 Σκαμανδρῖοις (1)  
 Σκαμάνδρους (1)  
 Σκύθαινα (1)

---

1. Ce toponyme se trouve au fragment 543.

Σκυθρώπαζ' (1)  
 Σκυθῶν (11)  
 Ταυροπόλον (1)  
 Τραγασαίου (2)  
 Τροία (1)  
 Φασιανικός (1)  
 Φασιανός (1)  
 Φοίνικες (1)  
 Φοινίκης (1)  
 Φρυγίων (2)  
 Φρύξ (3)

### Généralités

Αἰγαίου (1)  
 Ἀχαιῶν (2)  
 Δωριστί (1)  
 Δωροδοκιστί (1)  
 Ἑλλάνιε (1)  
 Ἑλλάς (20)  
 Ἑλληνικόν (2)  
 Ἑλληνίς (2)  
 Ἑλλησι (26)  
 Ἰοαναῦ (2)  
 Ἰωνία (1)  
 Ἰωνικός (3)  
 Ἰωνικῶς (2)  
 Νύσιον<sup>1</sup> (2)  
 Πελοποννησίους (7)  
 Ταρτησσία<sup>2</sup> (1)  
 Ὠκεανοῦ (2)

Nous aimerions maintenant nous demander pourquoi Aristophane a multiplié les toponymes au point de faire voyager les spectateurs dans presque tout le monde connu aux v<sup>e</sup> et iv<sup>e</sup> siècles.

Il est normal qu'Athènes<sup>3</sup> et l'Attique occupent ici la toute première place puisque le poète, Athénien lui-même, dans le théâtre de Dionysos à Athènes, s'adressait à un public composé essentiellement d'Athéniens; de plus, la

1. Emplacement inconnu de la naissance de Bacchus.

2. Pays plus ou moins fabuleux placé en Espagne.

3. Cf. le beau livre de Douglas M. MACDOWELL, *Aristophanes and Athens*, Oxford University Press, 1995. Voir aussi les ouvrages plus anciens de Maurice CROISSET, *Aristophane et les partis à Athènes*, Paris, 1906; Victor EHRENBERG, *The People of Aristophanes. A Sociology of Old Attic Comedy*, Oxford, 1951<sup>2</sup>.

grande majorité de ses pièces est censée avoir Athènes pour cadre et des Athéniens éminents comme héros : des hommes politiques tels que Cléon et Hyperbolos, des philosophes tels que Socrate, des poètes tragiques tels qu'Euripide, cité 57 fois, des généraux tels que Lamachos et Lachès ; ce sont les institutions judiciaires d'Athènes qui sont critiquées ; la guerre du Péloponnèse, qui va opposer, de 431 à 404, Athènes et son empire (d'après Aristophane qui en exagère les limites, l'empire athénien va de la Carie à Carthage [*Cavaliers*, 173-174] et du Pont à la Sardaigne [*Guêpes*, 700]) à Sparte et à ses alliés, sera au centre de plusieurs comédies dans lesquelles le poète se fait le chantre de la paix (les *Acharniens*, la *Paix* et *Lysistrata*) : Aristophane s'adresse à un public qui, comme les habitants d'Acharnes, ont souffert et souffrent encore d'une guerre qui s'éternise et finira par épuiser complètement Athènes.

Sans doute, le public athénien devait-il rire lorsque le poète critiquait le Peuple (le Dèmos), lorsqu'il le comparait siégeant sur la Pnyx à une assemblée de moutons<sup>1</sup>, signalait qu'il avait un masque hébété quand il siégeait<sup>2</sup>, qu'il ne prenait que de mauvaises résolutions<sup>3</sup>, qu'il prenait des décrets ressemblant à ceux de gens ivres<sup>4</sup>.

Mais ces mêmes spectateurs devaient être envahis par un sentiment de fierté nationale lorsqu'en 423 ils entendaient cet éloge d'Athènes : « Vierges qui portons la pluie, allons vers le pays splendide de Pallas, la patrie des héros, la terre aimable de Cécrops, où se célèbrent des rites ineffables ; où, pour recevoir les initiés, un sanctuaire s'ouvre en de saintes cérémonies, cependant qu'aux dieux célestes on offre des présents ; là se dressent des temples au faîtes élevés et des statues, là ont lieu les très saintes processions des bienheureux, et avec de belles couronnes, des sacrifices en l'honneur des dieux et des festins en toutes saisons ; le printemps y ramène la fête de Bromios, l'exaltation des chœurs mélodieux et le frémissement grave des flûtes<sup>5</sup>. » Dans ces vers splendides, ni Athènes, ni Éleusis et son *telestèrion* ne sont cités nommément mais tous les spectateurs aux Grandes Dionysies de 423 reconnaissaient Athènes dans les expressions poétiques « pays splendide de Pallas », « terre aimable de Cécrops » : Pallas étant l'épiclèse d'Athéna, Cécrops étant le roi mythique, fondateur d'Athènes.

Pour redonner du moral à ses concitoyens qui souffraient de la guerre fratricide qui déchirait la Grèce depuis 431, Aristophane leur rappelle souvent la vaillance dont ont fait preuve leurs aïeux lors des guerres médiques<sup>6</sup> et les vic-

1. Cf. *Guêpes*, 31-36.

2. Cf. *Cavaliers*, 395-396.

3. Cf. *Nuées*, 587-589.

4. Cf. *Assemblée des femmes*, 136-143. Sur les critiques adressées au peuple athénien par Aristophane, voir mon article *La comédie d'Aristophane, un jeu de massacre*, in *Les Études Classiques*, 1989, p. 111-126. Voir, dans le présent ouvrage, p. 7-20.

5. Cf. *Nuées*, 299-313 (traduction H. VAN DAELE).

6. Cf. mon article *Aristophane et les guerres médiques*, in *L'Antiquité Classique*, 2001, p. 35-47. Cf. pour Marathon : *Nuées*, 985-986 (Μαροαθωνομάχαι) ; *Acharniens*, 180-181 ; 692-700 ; *Cavaliers*, 781-785 ; *Lysistrata*, 283-285 ; *Grenouilles*, 1296-1297... ; pour Salamine : *Acharniens*, 676-678... Cf. *infra*.

toires de Marathon et de Salamine. Les spectateurs devaient se sentir encouragés en entendant les vers que le poète place dans la bouche du coryphée des jeunes Cavaliers qui exalte la bravoure de leurs ancêtres et qui trouve dans leur héroïsme un modèle de vertu les poussant à déployer le même courage pour la défense de leur cité : « Nous voulons glorifier nos pères pour s'être montrés dignes de ce pays et du péplos (d'Athéna) dans les combats sur terre comme dans les batailles navales ; partout vainqueurs, constamment ils ont illustré cette cité. Jamais aucun d'eux, en voyant les ennemis, n'en fit le compte ; mais leur courage à l'instant était ce qui les défendait<sup>1</sup>. »

Il faut noter qu'à partir des *Oiseaux* représentés aux Grandes Dionysies de 414, les allusions à des événements ou à des personnages relatifs aux guerres médiques se font plus rares et elles disparaîtront presque totalement dans les pièces du IV<sup>e</sup> siècle, l'*Assemblée des femmes* (392 a.C.) et le *Ploutos* (388) : la fin de la guerre du Péloponnèse et la défaite d'Athènes en 404 sont sans doute responsables de cette disparition. Une cité, accablée et humiliée par le désastre et la disette a-t-elle encore le goût et la fierté d'évoquer les exploits de ses illustres aïeux ?

Le poète s'est naturellement préoccupé beaucoup plus encore des événements de la guerre du Péloponnèse dont il a souffert personnellement pendant plus d'un quart de siècle. Il n'est donc pas étonnant qu'en face d'Athènes le toponyme de Sparte et celui de ses alliés soient très souvent cités. C'est surtout vrai dans *Lysistrata* où Sparte, avec l'Eurotas (*Lysistrata*, 1302 ; 1309) et le Taygète (*Lysistrata*, 117 ; 1297), et la Laconie sont mentionnées une trentaine de fois. De cette longue guerre, contentons-nous d'épingler l'épisode de la capture des Lacédémoniens réfugiés dans l'île de Sphactérie près de Pylos en Messénie, au cours de laquelle s'illustra Cléon en 425. L'affaire fit grand bruit et Cléon, devenu le maître d'Athènes, reçut l'honneur de prendre ses repas au Prytanée (la σίτησις ἐν Πρυτανείῳ) et la proédrie. Aristophane témoigne de l'importance de l'événement au point de citer dix-huit fois Pylos, non seulement dans les *Cavaliers*, représentés en 424, mais aussi dans les *Nuées*, la *Paix* et *Lysistrata* ; certes, il ne traite pas l'affaire en historien mais en poète comique. Ainsi, dans les *Nuées*, v. 186, au disciple du *Phrontistèrion* qui lui demande à qui ressemblent les élèves de Socrate, le vieux Strepsiade répond : « Aux prisonniers laconiens de Pylos », les captifs étant fort amaigris par la disette due au siège et à la captivité.

C'est aussi en poète comique qu'Aristophane explique la cause de la guerre<sup>2</sup> qu'il attribue à l'attitude de Mégare (qui figure avec sept lemmes différents et vingt-cinq mots-formes) : « Les Mégariens (= à qui de jeunes Athéniens ont enlevé une putain)... enlevèrent à Aspasia deux putains : et voilà pourquoi la guerre éclata, mettant aux prises tous les Grecs pour trois catins ! Là-dessus, colère de Périclès : l'Olympien lance l'éclair, fait gronder son tonnerre, bou-

1. Cf. *Cavaliers*, 565-570.

2. Cf. E.G.M. de SAINTE CROIX, *The Origins of the Peloponnesian War*, Londres, Duckworth, 1972, p. 225-290.

leverse l'Hellade<sup>1</sup>. » Aristophane ne nous donne-t-il pas un peu l'impression d'expliquer l'origine de la guerre qui le préoccupa tellement, lui<sup>2</sup> et tous ses contemporains, comme s'il voulait rappeler à son public l'origine mythique de la guerre de Troie, l'enlèvement de la belle Hélène ?

Revenons à Athènes et à l'Attique et surtout à ses dèmes. En effet, le poète mentionne une trentaine de dèmes. Sans doute, ce faisant, il capte l'attention et la bienveillance des démates qui se sentent concernés ; mais de plus, il n'hésite pas à jouer sur les mots, ce qui lui permet de faire montre de son talent et de son esprit. Limitons-nous à quelques exemples.

Au v. 234 des *Acharniens*, Aristophane remplace le mot Παλλήναδε (Pallène étant un dème) par Βαλλήναδε, pour faire un jeu de mots avec le verbe βάλλων (...λίθοις), jeter des pierres, du v. 236.

Au v. 362 de l'*Assemblée des femmes*, se lit le mot Ἄχραδοῦσιος qui évoque le dème d'Acherdonte et qui établit un jeu de mots avec ἀχράς du v. 355, la poire sauvage qui constipe le malheureux Blépyros (sur cette poire, cf. le traité du *Régime*, II, 55 [L VI, 562 = p. 176 éd. Joly-Byl]).

Au v. 79 des *Cavaliers*, on rencontre le mot Κλωπιδῶν qui fait songer aux habitants de Cropeia mais qui en même temps résonne comme le mot κλώψ, le voleur. Le vers qui précède contient déjà un jeu de mots au point qu'il n'est pas sans intérêt de donner la traduction des v. 73-79 : « Il est impossible qu'au Paphlagonien (= Cléon) rien échappe ; il a l'œil à tout, lui-même. Il a un pied à Pylos, l'autre à l'Assemblée, et s'est fendu d'un tel écart que son derrière est bel et bien en Chaonie (Χάοσιν), ses deux mains chez les Étoliens et son esprit en Clodidie. » Les Chaoniens, peuple d'Épire, ont un nom qui évoque le verbe χάσκω, être bouche bée, être béant (ce verbe a une fréquence très élevée chez Aristophane qui l'emploie 26 fois<sup>3</sup>).

Au v. 899 de l'*Assemblée des femmes*, figure le mot Κόπρειος, habitant du dème de Κόπρος qui signifie aussi « merde ».

Aux v. 66-68 de *Lysistrata*, Cléonice se bouche le nez en voyant quelques femmes qui s'avancent et elle demande à Lysistrata d'où elles viennent. Cette dernière lui répond : « D'Anagyronte », ce qui entraîne la réflexion de sa voisine : « Oui, par Zeus. On peut le dire. On a secoué l'anagyre. » Pour com-

1. Cf. *Acharniens*, 526-531 (trad. H. VAN DAELE, légèrement modifiée).

2. Πόλεμος (la guerre) se rencontre 54 fois dans l'œuvre d'Aristophane, εἰρήνη (la paix), 42 fois.

3. Sur le Paphlagonien et la Paphlagonie, cf. A.M. BOWIE, *Aristophanes. Myth, Ritual and Comedy*, Cambridge, 1993, p. 59-66. Sur l'emploi de χάσκω comme métaphore, voir Jean TAILLARDAT, *Les images d'Aristophane*, Paris, Les Belles Lettres, 1965<sup>2</sup>, p. 264-267. D'après J. HENDERSON, *The Maculate Muse*, New Haven-London, 1975, p. 211, Aristophane, en plaçant Cléon ἐν Χάοσιν, veut insinuer que le démagogue est un homosexuel passif. Le scholiaste note : ἅμα δὲ τοὺς εὐρυπρώκτους διασύρει διὰ τὸ χαίνειν τὸν πρωκτόν. Au v. 604 des *Acharniens*, certains jeunes hommes sont aussi ἐν Χάοσιν. Quant à Αἰτωλοῖς, A. WILLEMS, *op. cit.*, I, p. 121 le rapproche de αἰτεῖν : Cléon est aussi un quémandeur.

prendre ces vers, il faut savoir qu'Anagyronte est un dème dont le nom vient de celui d'arbrisseaux à l'odeur fétide<sup>1</sup>, les anagyres.

Au v. 1240 des *Guêpes*, sous le verbe ἀλωπεκίζειν se cache peut-être le nom du dème d'Alopekê (selon l'hypothèse de D.M. LEWIS, *Historia*, XII [1963], p. 23).

Il n'y a d'ailleurs pas que les toponymes des dèmes qui soient utilisés comme jeux de mots. Ainsi, au v. 171 de la *Paix*, l'île de Chios est amenée par sa ressemblance avec χέζειν, « chier ». C'est Trygée, monté dans les airs sur un escarbot avide d'excréments, qui s'adresse à un homme qui défèque sur le sol, en lui disant : « Si en tombant d'ici il m'arrive malheur, ma mort coûtera cinq talents à la cité des Chiotes, par la faute de ton derrière. » (v. 169-172).

Aux v. 149 et 151 des *Oiseaux*, c'est la ville de Léprée qui est citée. La Huppe demande à Évelpidès : « Que n'allez-vous habiter Léprée, en Élide ? » et Évelpidès lui répond : « Hé, parce que, par les dieux, sans l'avoir vue, j'abhorre Léprée à cause de Mélanthios. » Aristophane fait ici un jeu de mots avec λέπρα, la « lèpre » dont l'acteur Mélanthios aurait été atteint.

Au v. 710 des *Nuées*, le pauvre Strepsiade, couché sur le grabat sacré, se plaint de ce que les Corinthiens (Κορίνθιοι) le mordent, lui dévorent les flancs, lui arrachent les testicules et lui fouillent le cul. Il y a ici un jeu de mots sur κόρες, les punaises, cité déjà au v. 699, mais aussi aux v. 634 et 725 (κόρεων) : ce mot semble avoir été en Attique le sobriquet des Corinthiens, ennemis des Athéniens.

Au v. 242 de la *Paix*, le toponyme Πρασιά, port de la Laconie, fait songer à πρασόν, poireau, que Polémos, à l'instar d'autres cités ou régions (v. 245 τῆς Λακωνικῆς ; v. 246 Μέγαρα Μέγαρ' ; v. 249 Μεγαρεῦσιν ; v. 250 Σικελία ; v. 252 τᾶττικόν ; v. 254...) s'apprête à broyer dans son grand mortier.

L'épithète Μηλίω (de Mélos), au v. 186 des *Oiseaux*, qualifie une faim, une famine (λιμῶ) : c'est Pisthétairos qui veut convaincre les oiseaux que s'ils construisent une cité, ils feront périr les dieux par une faim mélienne. Pour comprendre l'allusion, il faut savoir qu'en 416 Mélos, île dorienne, avait été assiégée par Nicias et avait connu une terrible famine.

Dans son admirable traduction d'Aristophane, *op. cit.*, Alphonse Willems a patiemment expliqué tous les jeux de mots du poète sur les noms des dèmes et des toponymes en général. Je citerai rapidement ceux que je n'ai pas encore mentionnés :

*Acharniens*, 726 Φασιανικός (le Phase, fleuve de Colchide) — φάσις (dénonciation).

*Acharniens*, 808 Τραγασαί (en Troade) — τραγεῖν (croquer).

*Acharniens*, 853 Τραγασαίου — τράγος (bouc).

1. Cf. François CHAMOUX, *Pausanias*, livre I, *op. cit.*, p. 235 ; A.M. BOWIE, *op. cit.*, p. 187-188 et plus récemment Suzanne AMIGUES, *Contribution d'un voyageur anglais à la phytonomie grecque : Gervais de Tilbury et l'anagyre*, in *Revue de Philologie*, LXXIII, 1999, p. 147-154.

*Cavaliers*, 1081, 1082, 1083, 1084 Κυλλήνην (en Élide) — κυλλός (membre déformé).

*Oiseaux*, 399 Ὀρνειαίς (en Argolide) — ὄρνιθες (oiseaux).

*Oiseaux*, 476 Κεφαλήσιν (dème de l'Attique) — κεφαλή (tête).

*Oiseaux*, 1041-1042 Ὀλυφύξιοι (sur le mont Athos) et Ὀτοτύξιοι-ὀτοτύζειν (se lamenter).

*Oiseaux*, 1474 Καρδίας (en Chersonnèse de Thrace) — καρδία (cœur, courage).

*Oiseaux*, 1694 Φαναῖσι (sur l'île de Chios) — φαίνειν (dénoncer).

*Lysistrata*, 299 Λήμνιον (île de l'Égée) — λήμη (chassie des yeux).

Dans ce dernier cas, comme dans les précédents, le jeu de mots était d'autant plus facilement perçu que le toponyme était suivi du mot qu'il était censé annoncer : λήμη se lit au v. 301.

Quelques toponymes rappellent l'*Illiade* et l'*Odyssée* : ce sont Troie, le Scamandre, le Simoïs et Ithaque.

Il arrive parfois que le poète mêle géographie, érotisme et politique. En témoignent les v. 1169-1170 de *Lysistrata* dans lesquels le Prytane dit au Laconien : « Livrez-nous tout d'abord cet Échinous, et le golfe Maliaque (τὸν Μηλιαῖ / κόλπον), qui est derrière, et les jambes (σκέλη) de Mégare. » Ces deux vers demandent une assez longue explication. Le toponyme Ἐχινούς (une ville de Thessalie) fait songer à ἐχίνος, le hérisson ; mais ce dernier mot désigne aussi le sexe de la femme ; le golfe Maliaque est une expression à double entente : κόλπος signifie bien « golfe » mais le mot désigne aussi le vagin (cf. Soranos, I, 61) et Μηλιαῖ évoque μήλα, les coings mais aussi, par métaphore, les seins. Quant à σκέλη, ce mot est mis pour τείχη, les murs, allusion aux deux murs qui reliaient Mégare à la mer. Ces deux vers illustrent remarquablement la virtuosité avec laquelle le poète joue avec l'obscénité.

Parfois, la mention d'un toponyme permet à un acteur d'exprimer une réflexion marquée par un certain sadisme destiné à provoquer le rire. C'est ainsi que, dans les *Nuées*, v. 211-212, lorsque le disciple de Socrate montre à Strepsiade l'Eubée représentée sur une carte, en lui précisant : « l'Eubée, comme tu vois, la voici, étendue à côté, toute en longueur, fort loin », le candidat à l'initiation socratique lui dit : « Je sais ; nous l'avons assez étirée, nous et Périclès. » Au παρατέταται du disciple (l'Eubée qui longe les côtes de l'Attique, de la Béotie et de la Phtiotide a une longueur de 176 km sur une largeur de 50 km) répond le παρατάθη de Strepsiade : Périclès, en 445, avait très sévèrement réprimé une révolte de cette île.

Le nom des pays étrangers sert souvent à désigner les esclaves ; ainsi, dans les *Guêpes*, au v. 433 Φρύξ, 828 Θράττα, 1371 Δαρδανίς (la joueuse de flûte qu'a enlevée Philocléon).

Il arrive souvent aussi que le poète cite une ville — ou un lieu — parce qu'elle est très réputée pour ses produits commerciaux : l'Attique est citée pour

son miel<sup>1</sup>; le lac Copaiïs pour ses anguilles<sup>2</sup>; Phalère pour ses anchois<sup>3</sup>; Pramnios<sup>4</sup>, Lemnos<sup>5</sup>, Thasos<sup>6</sup> et Chios<sup>7</sup> pour leur vin; Cyzique<sup>8</sup> pour sa teinture jaune; Amorgos<sup>9</sup> pour ses fins tissus transparents; Cimolos<sup>10</sup> pour sa poudre détergente; Milet<sup>11</sup> pour sa laine; Ténos<sup>12</sup> pour son ail et Sphettos<sup>13</sup> pour son vinaigre. Sparte était réputée pour la confection d'élégantes chaussures d'hommes appelées *Λακωνικά*<sup>14</sup> et pourvues de lacets; le v. 405 de l'*Assemblée des femmes* nous apprend aussi que la Laconie produisait une plante médicinale, le *τιθύμαλλος*, de la famille des Euphorbiacées.

La religion amène le poète à mentionner les grands sanctuaires : Olympie (avec 14 occurrences) et surtout Delphes qui est représenté par 7 lemmes auxquels il faut ajouter 2 lemmes relatifs au Parnasse. Je choisis deux passages qui évoquent les sanctuaires.

Le premier est un vers unique des *Oiseaux* où les volatiles s'adressant aux mortels : « hommes, qui par nature vivez obscurs, semblables à la feuille, impuissantes créatures pétries de limon, fantômes inconsistants pareils à des ombres, êtres dépourvus d'ailes, éphémères mortels, hommes semblables à des songes<sup>15</sup> », leur disent : « Nous sommes pour vous Ammon, Delphes, Phoïbos Apollon<sup>16</sup> »; et ils ajoutent : « N'est-il pas évident que nous sommes pour vous l'oracle d'Apollon<sup>17</sup> ? »

Le deuxième passage est extrait d'un chœur des *Nuées* : « Sois aussi à mes côtés, seigneur Phoïbos, dieu de Délos, qui occupes la roche Cynthienne au pic élevé, et toi, bienheureuse, qui as dans Éphèse une demeure toute d'or, où les filles des Lydiens te vénèrent avec magnificence; et toi, notre déesse nationale, qui manies l'égide protectrice de la cité, Athéna; comme aussi celui qui, occu-

1. Cf. *Paix*, 252-254. Le miel d'Attique est souvent mentionné dans le Corpus hippocratique.

2. Cf. *Acharniens*, 880; *Paix*, 1005.

3. Cf. *Acharniens*, 901.

4. Cf. *Cavaliers*, 107.

5. Cf. *Paix*, 1162.

6. Cf. *Lysistrata*, 206; *Assemblée des femmes*, 1117; *Ploutos*, 1021. Ce vin est mentionné deux fois en *Maladies III*. Sur ce vin, cf. R.G. USSHER, *Aristophanes. Ecclesiazusae*, Oxford, 1973, p. 228.

7. Cf. *Assemblée des femmes*, 1139. Sur le vin de Chios, cf. R.G. USSHER, *op. cit.*, p. 230-231.

8. Cf. *Paix*, 1176.

9. Cf. *Lysistrata*, 150.

10. Cf. *Grenouilles*, 712.

11. Cf. *Lysistrata*, 729.

12. Cf. *Ploutos*, 718.

13. Cf. *Ploutos*, 720.

14. Cf. entre autres : *Assemblée des femmes*, 74; 269; 345; 508 et 542 mais déjà en *Guêpes*, 1157-1165 dans un passage dans lequel Bdélycléon éprouve quelque hésitation à se chauffer de laconiennes qu'il considère comme ennemies.

15. *Oiseaux*, 685-687. Pour un commentaire de ces vers, cf. Pascal THIERY, *Aristophane. Théâtre complet*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1997, p. 1186 et surtout Nan DUNBAR, *Aristophanes Birds*, Oxford, 1995, p. 429-432.

16. Cf. *Oiseaux*, 716.

17. *Ibid.*, 722.

pant la roche Parnassienne, luit au milieu des torches, parmi les Bacchantes delphiennes, noble figure, l'ami du cômpos, Dionysos<sup>1</sup>. »

C'est avec un lyrisme d'une finesse extrême qui contraste fort avec l'obscénité comique qui est souvent la sienne qu'Aristophane évoque l'Académie et ses arbres à Athènes, le cap Sounion, le Cithéron en Béotie, l'Olympe et même — et peut-être surtout — Sparte<sup>2</sup> :

Tu descendras à l'Académie où, sous les oliviers sacrés, tu prendras ta course, couronné de léger roseau, avec un ami de ton âge, fleurant le smilax, l'insouciance et le peuplier blanc qui perd ses chatons, jouissant de la saison printanière, quand le platane chuchote avec l'orme<sup>3</sup>.

Dieu des coursiers, Poseidon, toi que charment leur galop sonore comme l'airain, et leurs hennissements, et les trières rapides, à l'éperon bleu sombre, rapportant des bénéfiques, comme aussi la lutte des jeunes gens tout glorieux sur leurs chars en dépit des disgrâces du sort, viens ici dans notre cœur, ô toi qui portes un trident d'or, qui règne sur les dauphins, dieu invoqué à Sounion, honoré à Géreste, fils de Cronos, de tous les dieux le plus cher et à Phormion<sup>4</sup> et aux Athéniens pour l'heure présente<sup>5</sup>.

Tout autour (de toi, Dionysos), aux bruits s'associe l'écho du Cithéron, les monts ombreux au sombre feuillage et les vallons rocheux frémissent; et t'entourant de sa vrille le lierre aux belles feuilles fleurit<sup>6</sup>.

Tels les cygnes, tio tio tio tio tio tinx, unissant leurs cris et tout ensemble battant des ailes, clament Apollon, tio tio tio tinx, posés sur la berge le long de l'Hébro, tio tio tio tinx; à travers la nue éthérée passe leur cri : alors se blotissent les tribus bigarrées des animaux sauvages, les flots sont assoupis, pas un souffle dans le ciel serein, to to to to to to to tinx; tout l'Olympe retentit; une stupeur a saisi les dieux; les Charites à ces accents et les Muses olympiennes répondent par des clameurs, tio tio tio tinx<sup>7</sup>.

Quitte encore l'aimable Taygète, Muse laconienne, et viens, viens glorifier le dieu d'Amyclées<sup>8</sup>, digne de notre respect, et Athéna au temple de bronze, et les vaillants Tyndarides, qui le long de l'Eurotas prennent leurs ébats. Allons ferme, fais un pas; oh! bondis avec légèreté, pour que nous célébrions Sparte

1. Cf. *Nuées*, 595-606.

2. Malgré 3 lemmes, ne comptant chacun qu'un mot-forme, qui désignent la Crète, le poète ne fait aucune allusion au paysage de la plus grande des îles grecques, sans doute parce que les villes de la Crète, si magnifiquement chantée par Homère aux v. 172-179 de l'*Odyssée*, ne participèrent ni aux guerres médiques ni à la guerre du Péloponnèse; l'Ida est néanmoins mentionné au v. 1156 des *Grenouilles*, mais dans un emprunt aux *Crétois* d'Euripide.

3. *Ibid.*, 1005-1008.

4. Amiral athénien, vainqueur des Corinthiens à Naupacte en 429.

5. Cf. *Cavaliers*, 551-564. Dans *Électre*, 432-441, Euripide décrit aussi les ébats du dauphin. Au v. 401 des *Nuées*, Aristophane, se souvenant d'un vers d'Homère (*Odyssée*, III, 278), évoque Sounion, promontoire d'Athènes (Ἄαρρον Ἀθηναίων).

6. Cf. *Thesmophories*, 995-1000.

7. Cf. *Oiseaux*, 769-784. Pour un commentaire de ces vers, voir Alan H. SOMMERSTEIN, *The Comedies of Aristophanes*, vol. 6, *Birds*, Warminster, 1991<sup>3</sup>, p. 248.

8. Apollon.

qui aime les chœurs des dieux et le battement des pieds, lorsque, pareilles à des pouliches, les jeunes filles le long de l'Eurotas bondissent, à pas pressés soulevant la poussière ; et les chevelures s'agitent comme celles des Bacchantes brandissant le thyrsé et s'ébattant. À leur tête, la chaste fille de Lédà mène le chœur, belle à voir<sup>1</sup>.

Nous avons sans doute du mal à croire que cette magnifique évocation de Sparte a été composée en 411 par un poète athénien, moins de deux ans après le désastre de Sicile<sup>2</sup>, même si nous nous souvenons que cet éloge a été précédé du rappel de la vaillance des Athéniens lors des guerres médiques<sup>3</sup> par un Laconien. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'Aristophane, à l'instar d'Euripide<sup>4</sup>, s'est révélé, au fil des années, de plus en plus sensible aux atrocités de la guerre et aux souffrances des belligérants ; comme le poète tragique, il se montre de plus en plus convaincu de l'absurdité de la guerre et de la vanité de la victoire.

Si, en 412, Euripide lance des cris fervents contre la folie de la guerre : « Vous êtes insensés, vous qui cherchez la gloire dans les combats, parmi les armes belliqueuses, croyant, dans votre ignorance, y trouver un remède à la misère des humains<sup>5</sup>... », Aristophane, l'année suivante, compose le vers suivant : « Que les femmes délivrent de la guerre et des folies l'Hellade et mes concitoyens<sup>6</sup> » et celui-ci : « Il n'est nullement besoin de faire la guerre<sup>7</sup>. »

Tout le pacifisme des deux poètes contemporains se trouve exprimé dans ces vers qui n'excluent nullement leur patriotisme<sup>8</sup>.

1. Cf. *Lysistrata*, 1296-1315. La fille de Lédà est Hélène (et non Artémis, comme l'écrit Pascal THIERRY, *op. cit.*, p. 1231).

2. Cf. THUCYDIDE, VIII, 1.

3. Cf. *Lysistrata*, 1247-1253.

4. Cf. mon article *Les Troyennes d'Euripide : contexte historique et message moral*, in *Les Études Classiques*, 68 (2000), p. 47-53.

5. Cf. *Hélène*, 1151-1154.

6. Cf. *Lysistrata*, 342.

7. *Ibid.*, 497.

8. Il est utile de se souvenir de la thèse de Malcolm HEATH, *Political Comedy in Aristophanes*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1987, p. 14-16. Selon ce philologue, « Étant donné la situation militaire d'Athènes très défavorable en 411, personne n'aurait pu s'attendre à ce que Sparte ouvre des négociations ou, si Athènes en prenait l'initiative, qu'elle offre des conditions acceptables ; c'est pourquoi il n'est pas probable que *Lysistrata* ait été écrite pour louer la paix comme si elle était un but réalisable dans le monde réel ou que son public l'aurait comprise dans ce sens... C'est pourquoi la paix dans *Lysistrata* est une matière de pure fantaisie et la comédie peut n'avoir eu aucune influence directe sur l'évolution du débat politique, en dehors du théâtre. » Après avoir analysé les v. 1112-1187 dont de SAINTE CROIX, *op. cit.*, p. 368 avait jugé « le caractère comme tout à fait sérieux, sans la moindre plaisanterie », Heath écrit : « La conclusion de la paix dans *Lysistrata* n'est rien d'autre qu'une fantaisie et nous n'hésitons pas à conclure que la comédie dans laquelle la paix était prônée ne peut pas être interprétée comme si elle avait eu une intention sérieuse. » Il est bien évident que *Lysistrata* a pour but premier de faire rire les spectateurs, surtout que ceux-ci connaissaient une situation très anxieuse depuis près de vingt ans ; mais même si *Lysistrata* n'est qu'une utopie, elle témoigne de l'immense aspiration de la paix chez Aristophane et chez une grande partie de son public.

Le nombre de lemmes relatifs à l'Asie est élevé : 44. Ceci s'explique par le fait qu'Aristophane, comme je l'ai montré, rappelle souvent à son public les hauts faits des Athéniens et des Grecs en général lors des guerres médiques ; de plus, durant la guerre fratricide commencée en 431, les relations entre Athènes et la Perse n'avaient pas cessé. En témoignent les v. 85-86 des *Acharniens*, dans lesquels l'Ambassadeur athénien rentré de Perse raconte que le Grand Roi a fait servir aux envoyés « des bœufs entiers cuits au four ». Ce détail, emprunté à Hérodote (I, 133), figure dans un passage dans lequel la Perse est présentée comme un véritable Eldorado possédant des montagnes d'or (v. 82). Il faut remarquer qu'il y a sur l'Asie d'autres détails que le poète emprunte à l'historien. Ainsi les v. 277-278 ne s'éclairent que si nous les rapprochons de chapitres du livre VII d'Hérodote : Pisthétairos et Évelpidès sont reçus par Térée, la Huppe, qui leur présente plusieurs oiseaux :

LA HUPPE. — Son nom (= au coq) est le Mède.

ÉVELPIDÈS. — Le Mède? Seigneur Héraclès! Et comment alors, s'il est Mède, a-t-il volé ici sans chameaux?

Pour comprendre la réaction d'Évelpidès, il faut se reporter à l'époque des guerres médiques, plus particulièrement à l'invasion perse de 480, lorsque les Perses appelés « Immortels » étaient transportés par des chameaux (*Histoires*, VII, 83) et que leur armée comprenait un contingent d'Arabes qui montaient tous des chameaux (*Histoires*, VII, 86-87).

Un autre emprunt à l'historien concerne Babylone. Au v. 552 des *Oiseaux*, Pisthétairos propose de créer une cité « [...] en construisant des murailles en grosses briques cuites comme à Babylone » (περιτειχίζειν πλίνθους ὀπταῖς). C'est au chapitre 179 du livre I des *Histoires* consacré à la construction de Babylone qu'Aristophane a lu : τὸ τεῖχον... πλίνθους ἰκανὰς ὤπτησαν.

Au v. 704 des *Acharniens*, Aristophane compare Euathlos, fils de Céphissodémos, au désert des Scythes (τῆ Σκυθῶν ἐρημίᾳ), désignant ainsi un homme qui fait le vide autour de lui. Ces mots se trouvent textuellement, mais sans emploi métaphorique, au chapitre 18 du traité hippocratique *Des airs, des eaux et des lieux* (L II, 68 = p. 231 éd. J. Jouanna) : ἡ... Σκυθῶν ἐρημία et Eschyle déjà, dans le *Prométhée enchaîné*, v. 2 avait écrit : Σκύθη... εἰς ἐρημίαν. Hésychius, s.v. Σκυθῶν ἐρημία nous apprend que l'expression était passée en proverbe. Ce n'est sans doute pas un hasard si, après avoir cité les Scythes au v. 704, le poète recourt au v. 726 au mot Φασιανός, du Phase, qui se rencontre déjà en A.E.L., XV, 2 (L II, 62 = p. 226 éd. J. Jouanna).

Quittons l'Asie sur une citation empruntée à Pindare (fragment 179 Bowra), dans laquelle le poète comique joue sur le double sens de πόρος, passage et moyen de salut. Aux v. 306-308 des *Guêpes*, un enfant demande à son père s'il a

« quelque bon espoir à... donner ou seulement le passage sacré d'Hellé<sup>1</sup> » (πóρον Ἑλλάς ἱερόν). L'expression est empruntée à Pindare qui désignait ainsi l'Hellespont. L'érudition d'Aristophane n'a pas de limites !

---

1. Sur la légende d'Hellé, cf. mon chapitre *Les Mystères d'Éleusis dans les Nuées*, p. 45-46 de *Mythe et Philosophie dans les Nuées d'Aristophane* (Simon BYL et Lambros COULOUBARITSIS edd.), Bruxelles, Ousia, 1994.



## **Première partie**

Quelques comédies



*Les Nuées* (423)



### Chapitre 3

## Pourquoi Aristophane a-t-il intitulé sa comédie de 423 *Les Nuées* ?

Nombreux sont les historiens de la littérature grecque qui ont tenté de trouver la raison pour laquelle le grand poète comique athénien a composé le chœur de sa pièce avec les divinités Nuées (Νεφέλαι) qui, à leur tour, ont donné leur nom à la comédie, la plus étudiée des œuvres d'Aristophane<sup>1</sup>.

C'est le grand mérite de Daniella Ambrosino d'avoir démontré, dans un article long et récent<sup>2</sup>, que la mise en question de la signification emblématique des Nuées était restée vaine jusqu'à ce jour. C'est ainsi, par exemple, qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle A.W. Schlegel écrit : « Parmi les principaux instruments comiques d'Aristophane, il y a celui de prendre les métaphores à la lettre et de les placer devant les spectateurs. Et comme on dit d'un homme plongé dans des rêveries incompréhensibles qu'il est dans les nuages, voici aussi Socrate qui, installé dans un panier, plane vraiment dans les airs et semble tomber des nues<sup>3</sup>. » Cent cinquante ans plus tard, K.J. Dover continue à interpréter de la même façon le titre de la pièce de 423 ; dans l'introduction à son édition critique des *Nuées*, il écrit notamment : « Les poètes qui emploient (comme on dit couramment) un langage "élevé" sont classés parmi les intellectuels (331 s.) et représentés volant dans l'air (*Paix*, 827 s. ; *Oiseaux*, 1373 s.) ; cf. nos expressions "avoir la tête dans les nuages", "ne pas

---

1. J'en connais trois commentaires pour le XX<sup>e</sup> siècle : W.J.M. STARKIE, *Aristophanes. « The Clouds »*, Amsterdam, 1966<sup>2</sup> (1911<sup>1</sup>) ; K.J. DOVER, *Aristophanes « Clouds »*, Oxford, 1968 ; A.H. SOMMERSTEIN, *The Comedies of Aristophanes III « Clouds »*, Warminster, 1982.

2. Daniella AMBROSINO, *Nuages et sens. Autour des Nuées d'Aristophane*, in *Quaderni di Storia*, Bari, IX (1983), n<sup>o</sup> 18, p. 3-60.

3. A.W. SCHLEGEL, *Ueber dramatische Kunst und Literatur*, Vorlesungen von A.W. SCHLEGEL, Heidelberg, 1817<sup>2</sup>, I, 6, Vorlesung, p. 306-307.

avoir les pieds sur terre’... Les nuées constituaient la réponse parfaite au problème d’Aristophane<sup>1</sup>. »

Daniella Ambrosino n’a aucune peine à prouver que ces interprétations sont erronées car, à l’époque d’Aristophane, des clichés comme « descendre de son nuage », « avoir la tête dans les nuages » ne se rencontrent jamais mais apparaissent, après lui, en particulier chez Platon.

De la réfutation entreprise par Daniella Ambrosino, j’extraits ces lignes : « On ne peut pas continuer à lire *Les Nuées* comme si notre code d’images était naturel et éternel, préexistant à Aristophane, lorsque ce code dépend, entre autres, des textes d’Aristophane même, filtrés par des siècles d’exégèse<sup>2</sup>. »

Après cette réfutation, la philologue italienne entreprend, pendant près de quarante pages, d’expliquer le choix des Nuées et c’est ici qu’elle me convainc beaucoup moins.

De cette très longue tentative pour démontrer que les déesses Nuées établissent un lien étroit entre l’air d’une part et la pensée et le langage de l’autre, j’épingle une phrase de la dernière page : « Il est pour le moins étrange que Zeus et les siens aient totalement délégué à des divinités inconnues la tâche de faire reconnaître leur existence<sup>3</sup>. »

Daniella Ambrosino a donc consacré quarante pages à son exégèse pour conclure que les Nuées étaient des divinités inconnues ! Si elle avait creusé le contenu de sa note 53, elle serait peut-être parvenue à identifier ces divinités. En effet, elle y écrit : « L’apparence féminine des Nuées n’est pas une simple illusion, car, si les Nuées ne sont pas des femmes, elles sont bien des divinités féminines, avec tout ce que cela entraîne dans l’imaginaire des anciens Grecs, notamment la capacité d’enfanter. Aux Nuées appartient d’ailleurs également le côté masculin (pour les Grecs) de la fertilité, celui de la pluie fécondatrice (cf. la formule *éleusinienne* ἕε-χύε<sup>4</sup>). » Éleusis, voilà la clef d’interprétation de tout le chef-d’œuvre d’Aristophane ! Depuis des années, je tente de démontrer<sup>5</sup> que les *Nuées* sont une authentique parodie d’une initiation à Éleusis et j’espère l’avoir établi de façon exhaustive.

Le lien intime entre la comédie d’Aristophane et les Nuées est tout à fait évident : Νεφέλαι (le pluriel de νεφέλη devait s’imposer, car les choreutes sont au nombre de vingt-quatre) est employé quatorze fois<sup>6</sup>, νέφος une fois<sup>7</sup>. Le lien entre l’initiation à Éleusis et la Nuée est tout aussi certain, mais personne

1. K.J. DOVER, *op. cit.*, p. XVII.

2. *Op. cit.*, p. 8.

3. *Op. cit.*, p. 45.

4. *Op. cit.*, p. 55. C’est moi qui souligne.

5. Cf. Simon BYL, *Parodie d’une initiation dans les Nuées d’Aristophane*, in *Revue belge de Philologie et d’Histoire*, 58 (1980) ; *Mention d’un saurien dans les Nuées (v. 170 et s.) d’Aristophane et ses rapports avec les Mystères d’Éleusis*, in *Revue de Philosophie ancienne*, t. III (2), 1985, p. 107-132 (voir dans le présent volume p. 61-77) ; *Pourquoi Athamas est-il cité au v. 257 des Nuées d’Aristophane ou de l’utilité des scholies*, in *Les Études Classiques*, 1987, 3, p. 333-336 (voir dans le présent volume p. 79-82).

6. Cf. *Nuées*, 252, 265, 269, 275, 291, 316, 335, 338, 341, 346, 370, 793, 1453, 1462.

7. Cf. *Nuées*, 287.

ne paraît l'avoir relevé. Avant de le montrer, je souhaiterais rappeler que le spectateur de 423, Athénien et initié, avait déjà pu percevoir une quinzaine d'allusions à Éleusis avant d'entendre Socrate, au v. 252, prononcer le mot Νεφέλαισιν<sup>1</sup>. Arrivons-en au rapport unissant l'initiation éleusienne et la Nuée. Il vaut la peine, même si le texte est assez long, de reproduire la traduction du chapitre 65 du livre VIII des *Histoires* d'Hérodote :

Voici ce que racontait Dikaios fils de Théokydès, Athénien banni qui était devenu quelqu'un de considéré chez les Mèdes. Qu'en ce temps-là, alors que la campagne d'Attique, vide d'Athéniens, était saccagée par l'armée de terre de Xerxès, se trouvant dans la plaine de Thria avec le Lacédémonien Démarate, il avait vu venir d'Éleusis (ἀπ' Ἐλευσίνος) un tourbillon de poussière tel qu'auraient pu en soulever trois myriades d'hommes ; ils se demandaient avec surprise quels êtres humains pouvaient bien soulever cette poussière ; et voici que soudain un bruit de voix (φωνῆς) s'était fait entendre ; et il lui avait semblé que c'était l'invocation des mystes à Iacchos (φαίνεσθαι τὴν φωνὴν εἶναι τὸν μυστικὸν Ἰακχόν) ; Démarate, qui n'était pas instruit des cérémonies d'Éleusis (τῶν ἱερῶν τῶν ἐν Ἐλευσίνι), lui avait demandé qui ce pouvait bien être qui proférait ce bruit (τὸ φθεγγόμενον) ; et il lui avait dit : « Démarate, il n'est pas possible qu'un grand désastre n'atteigne pas les armées du Roi ; car il est évident, l'Attique étant déserte, que cette voix est divine (ὅτι θεῖον τὸ φθεγγόμενον) ; elle vient d'Éleusis (ἀπ' Ἐλευσίνος ἰδὸν) ; elle va au secours d'Athènes et des alliés. Si elle s'abat sur le Péloponnèse, le danger sera pour le Roi lui-même et les troupes qui sont sur la terre ferme ; si elle se dirige vers les vaisseaux qui sont à Salamine, c'est la flotte royale qui sera en danger de périr. Cette fête est une fête que les Athéniens célèbrent tous les ans en l'honneur de la Mère et de la Fille, au cours de laquelle quiconque le veut, d'entre eux et des autres Grecs, peut se faire initier ; et le bruit de voix (τὴν φωνὴν) que tu entends est celui que font pendant la fête leurs invocations à Iacchos... » Et de la poussière d'où sortait le bruit de voix, une nuée se forma qui s'éleva en l'air et se porta sur Salamine vers le camp des Grecs<sup>2</sup> (ἐκ δὲ τοῦ κονιορτοῦ καὶ τῆς φωνῆς γενέσθαι νέφος καὶ μεταρσιωθὲν φέρεσθαι ἐς Σαλαμίνα ἐπὶ τὸ στρατόπεδον τὸ τῶν Ἑλλήνων).

Commentant ce chapitre d'Hérodote consacré au miracle de la Nuée éleusienne, à la légende de ces Mystères-fantômes, Roland Crahay écrit : « Dikaios est certainement un témoin fictif. La vision rapportée sous son nom fait partie

1. Cf. mes études citées à la n. 5 page ci-contre. Je montre dans la dernière de ces études *Pourquoi Athamas...* que la première mention des *Nuées* au v. 252 a déjà une connotation éleusienne : καὶ ξυγγενέσθαι ταῖς Νεφέλαισιν... J'y écris notamment : « Strepysiade n'a pas compris... qu'il allait être appelé à une union mystique avec ces divinités » et je confirme ce que j'avais écrit dans mon article *Parodie d'une initiation...*, *op. cit.*, p. 10. Il vaut la peine d'épingler la n. 37 de la p. 52 de l'article de Daniella Ambrosino : « *Nuées*, v. 252. P. Vidal-Naquet m'a fait remarquer que ξυγγενέσθαι... εἰς λόγους est une expression à double sens, car ξυγγενέσθαι fait aussi allusion aux rapports sexuels ; la tendance des *Nuées* à s'entretenir avec les hommes n'a donc pas de limites. À cause de ce double sens, les discours reliant les initiés à leurs déesses deviennent des relations très intimes et très risquées pour des mortels. »

2. Traduction de Ph.-E Legrand que j'ai corrigée plusieurs fois.

de la propagande de Thémistocle destinée à conjurer le découragement parmi les Athéniens<sup>1</sup>. »

Avant de montrer de façon explicite l'emprunt qu'Aristophane a fait à Hérodote, nous devons nous demander s'il est légitime de penser que le poète comique a eu connaissance du texte de l'historien. La chronologie nous amène à le croire puisque Hérodote est mort entre 430 et 424, plus précisément sans doute entre 428 et 427 et que son œuvre a dû être publiée immédiatement après sa mort : G. Perrotta a pu ainsi prouver qu'Aristophane avait parodié dans les *Acharniens* représentés en 425 le proème des *Histoires*<sup>2</sup>. Le vocabulaire grec du chapitre 65 du livre VIII des *Histoires* d'Hérodote, que j'ai mis en évidence en le reproduisant, se rencontre dès le v. 287 des *Nuées* qui sera suivi, dix vers plus bas, de l'éloge des Mystères d'Éleusis :

v. 287 : νέφος.

v. 302-304 : οὐ σέβας ἀρρήτων ἱερῶν, ἵνα  
μυστοδόκος δόμος  
ἐν τελεταῖς ἀγίαις ἀναδείκνυται<sup>3</sup>

Je crois utile de citer les vers suivants :

ΣΩ. 291 : ὦ μέγα σεμναὶ Νεφέλαι, φανερωῶς ἠκούσατέ μου καλέσαντος  
292 : Ἡσιθου φωνῆς  
ΣΤ. 314 : τίνες εἶσ', ὧ Σώκρατες, αὐται  
315 : αἱ φθεγγόμεναι τοῦτο τὸ σεμνόν ;  
ΣΩ. 316 : Ἡμιστ' ἀλλ' οὐράναια Νεφέλαι, μεγάλαί τιεαὶ  
ΣΤ. 319 : Ταῦτ' ἄρ' ἀκούσασ' αὐτῶν τὸ φθέγγμ'  
ΣΤ. 364 : ὦ Γῆ, τοῦ φθέγγματος ὡς ἱερὸν καὶ σεμνὸν καὶ τερατώδες

La parenté du texte d'Hérodote et de celui d'Aristophane, tous deux dans un contexte éleusinien, me semble absolument lumineuse.

Daniella Ambrosino est tellement loin de mon interprétation qu'elle commente ainsi les vers que je viens de citer :

Pour se rendre compte de l'importance que les Nuées attachent aux sons, il ne faut pas oublier qu'elles se manifestent par leurs voix, avant de se rendre visibles. Aux bruits de la terre, aux invocations des hommes, les Nuées répondent immédiatement par un son humain et inhumain à la fois : « As-tu perçu leur voix (Ἡσιθου φωνῆς;) en même temps que les mugissements sacrés du tonnerre? » (*Nuées*, v. 292). La voix, les chants et les mugissements du tonnerre résonnent de manière terrible et fascinante : « Ô terre, quelle voix ! (ὦ Γῆ, τοῦ φθέγγματος). Comme elle est sacrée, auguste, prodigieuse ! » (*Nuées*, v. 364), s'écrit Strepsiade en l'écoutant. Pour évoquer la voix des Nuées, Aristophane

1. Roland CRAHAY, *La littérature oraculaire chez Hérodote*, Paris, Les Belles Lettres, 1956, p. 304.

2. Cf. G. PERROTTA, *Erodoto parodiato da Aristofane*, in *Rendiconti d. Istituto Lombardo di Scienze e Lettere*, LX (1926), p. 105-114.

3. Même Hilaire VAN DAELE, *Aristophane*, t. I, Paris, Les Belles Lettres, 1972<sup>10</sup>, p. 176, n. 2, est forcé d'admettre que le poète fait allusion au « sanctuaire de Déméter et de Perséphone à Éleusis ».

emploi donc, avec le mot φωνή, les expressions φθέγμα, φθέγγομαι (cf. v. 315 et 319), qui peuvent être employées pour des sons émis par des objets inanimés aussi bien que par des êtres vivants<sup>1</sup>.

Le récit du miracle de la Nuée éleusinienne développé, pour la première fois, par Hérodote est donc à l'origine de la composition du chœur et du titre de la merveilleuse comédie de 423 ; il sera repris et amplifié encore par Plutarque, au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, et par Ælius Aristide, au deuxième.

Dans sa *Vie de Thémistocle*, Plutarque raconte :

Le combat en était à ce point lorsqu'une grande lueur s'éleva, dit-on, du côté d'Éleusis, tandis qu'un cri et une clameur (φωνήν) remplissaient la plaine de Thria jusqu'à la mer, comme si une multitude d'hommes conduisait ensemble la procession du mystique Iacchos. Puis au-dessus de cette foule criante, un nuage (νέφος), s'élevant peu à peu de la terre, sembla ensuite retomber et s'abattre sur les trières... Les autres... gagnèrent, comme dit Simonide, cette magnifique et fameuse victoire, la plus brillante que jamais Grecs ou barbares aient remportée sur mer, grâce sans doute au courage et à l'ardeur générale des combattants, mais aussi au jugement et à l'habileté de Thémistocle<sup>2</sup>.

Ælius Aristide raconte ainsi la bataille de Salamine :

La flotte perse arriva : les plus grands embarras et dangers s'abattaient non seulement sur la Grèce mais aussi sur tout ce qui était en dehors de l'Empire perse.

Beaucoup de sanctuaires flambent et en outre la capitale de la Grèce, la cité des Athéniens. Tant de choses écrasèrent Éleusis qu'elle ne demeura pas, pour ainsi dire, inexpugnable, mais même que, lorsque le combat naval fut engagé, Iacchos sortit pour prendre part au combat ; une nuée (νέφος) s'élança d'Éleusis, s'éleva au-dessus des navires, s'abattit sur les vaisseaux des barbares en même temps que le chant mystique. Xerxès fut frappé de stupeur et prit la fuite : la situation des Mèdes était anéantie<sup>3</sup>.

Les historiens de la littérature grecque qui ont tenté une exégèse des *Nuées*, l'œuvre d'Aristophane « qui a le plus provoqué de polémiques et de travail d'interprétation<sup>4</sup> », auraient peut-être moins erré s'ils avaient tenu compte des renseignements souvent précieux fournis par les scholiastes.

C'est ainsi qu'ils auraient lu dans une scholie du v. 304 :

Dans des cérémonies d'initiation sacrées : dans des cérémonies très saintes, c'est-à-dire dans les mystères. C'est à bon droit que le poète présentait les

1. Daniella AMBROSINO, *op. cit.*, p. 15.

2. PLUTARQUE, *Vie de Thémistocle*, 15. Texte établi et traduit par Robert FLACELIÈRE, Émile CHAMBRY, Marcel JUNEUX, Paris, Les Belles Lettres, 1961. J'ai apporté une légère correction à cette traduction. Plutarque, dans sa *Vie de Phocion*, 28, 2-3, rappelle ces voix et apparitions mystiques d'Éleusis qui jadis frappaient d'effroi et d'épouvante les ennemis (τὰς μυστικὰς ὀψεις καὶ φωνὰς).

3. ÆLIUS ARISTIDE, *Eleusinos* (éd. DINDORF, I, p. 418-419).

4. Daniella AMBROSINO, *op. cit.*, p. 4.

Nuées comme faisant d'abord l'éloge des mystères, car les Nuées ont une parenté avec ces divinités et les récoltes qui poussent grâce à elles. En effet, si la pluie est l'apanage des Nuées et s'il est impossible d'avoir des récoltes sans pluie, comment les propos que tiennent les Nuées sur ces divinités ne seraient-ils pas de circonstance ? si toutefois (?) elles avaient célébré aussi par un chœur de danse Iacchos en personne, en l'honneur des déesses, comme le raconte Hérodote ; en effet, pendant la bataille navale aux alentours de Salamine, il raconte que, comme les Grecs étaient de loin inférieurs à la masse des navires perses, Déméter et Corè ont secouru les Athéniens, après leur avoir montré le témoignage le plus important et le plus manifeste de leur assistance. Alors que déjà les Grecs et les barbares allaient en venir aux mains, d'abord une énorme poussière s'éleva d'Éleusis et fut visible à toute l'armée ; ensuite elle monta jusqu'au ciel et devenue une nuée (νέφος) elle vola au milieu du camp en criant « Iacchos ». L'histoire concerne les mystères<sup>1</sup>.

Est-il encore besoin de dire que, de très nombreux siècles avant le nôtre, un scholiaste anonyme avait lumineusement répondu à la question que Daniella Ambrosino a eu le mérite de poser : « Nuages et sens. Autour des *Nuées* d'Aristophane<sup>2</sup> » ?

1. J'ai traduit cette scholie d'après l'excellente édition de D. HOLWERDA, *Prolegomena de comœdia scholia in «Acharnenses», «Equites», «Nubes»*, fasc. III, 1 : *continens Scholia vetera in «Nubes»*, Groningen, 1977. Le lecteur trouvera aussi le texte grec de cette scholie dans mon étude *Mention d'un saurien...*, *op. cit.*, p. 107-108 (reproduite dans le présent ouvrage, p. 61-77).

2. Mon interprétation n'exclut néanmoins pas pour Aristophane la possibilité de jouer sur la polysémie de νεφέλη, comme je l'ai montré dans mon étude *Le vocabulaire de la mêtis dans les Nuées d'Aristophane*, in *L'Antiquité Classique*, L (1981), p. 112-119 (voir dans le présent ouvrage p. 53-59). Aux p. 119-120 de cet article, j'écrivais : « Il est un mot qui me semble merveilleusement traduire l'illusionnisme verbal des sophistes dont est victime le pauvre Strepsiade : c'est νεφέλη lui-même qui a donné son nom à la comédie : le mot apparaît quatorze fois (quinze fois même si l'on ajoute νέφος du v. 287) et il peut, même chez Aristophane, désigner un piège, une espèce de filet. Dans les *Oiseaux*, au v. 194, Épops ne jure-t-il pas ainsi : μᾶ γῆν, μὰ παγίδας, μὰ νεφέλας, μὰ δίκτυα ?

« L'homme à mêtis qu'est le sophiste, le στροφαῖος, ne triomphe-t-il pas de ses semblables par des discours entrelacés, des pièges, στρεφόμενα ou νεφέλα, dans lesquels viennent se prendre ses adversaires ? »

Ce n'est pas Daniella Ambrosino qui songera à me démentir puisqu'elle écrit à la p. 56, n. 59 de son étude : « En grec, les νεφέλα sont aussi des filets très fins pour attraper des oiseaux : cf. *Oiseaux*, v. 194 et scholie relative. » Elle aurait peut-être pu citer ici, comme je l'ai fait (*op. cit.*, p. 119, n. 44), le prodigieux livre de Marcel DETIENNE et de Jean-Pierre VERNANT, *Les ruses de l'intelligence. La mêtis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974, p. 51.

## Chapitre 4

# Le vocabulaire de la *mêtis* dans les *Nuées*

En publiant en 1974 un livre intitulé *Les ruses de l'intelligence. La mêtis des Grecs*<sup>1</sup>, Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant ont eu l'immense mérite de réhabiliter une « catégorie » mentale refoulée dans l'ombre par les philosophes grecs depuis Platon et largement méconnue par les hellénistes. Les auteurs ont notamment démontré que la *mêtis* des Grecs s'exerçait dans des domaines d'activité très différents : ceux de l'aurige, du pêcheur, du chasseur, du forgeron, du tisserand, du pilote, du charpentier, du stratège, du médecin, du politique et du sophiste.

Or les *Nuées* sont, de toutes les comédies d'Aristophane, l'œuvre par excellence dirigée contre les Sophistes<sup>2</sup>. Si nous devons nous en convaincre, nous n'aurions qu'à songer à la fréquence d'emploi de σοφός et des mots de la même famille : on y trouve seize fois σοφός<sup>3</sup>, deux fois σοφῶς<sup>4</sup>, sept fois σοφία<sup>5</sup>, trois fois σοφιστής<sup>6</sup>, 1 fois σοφίζομαι<sup>7</sup>, une fois σόφισμα<sup>8</sup>, une fois μετεωροσοφιστής<sup>9</sup> et une fois θυμόσοφος<sup>10</sup>.

Il n'est donc pas surprenant qu'une grande partie du vocabulaire de la *mêtis* mis en évidence par M. Detienne et J.-P. Vernant apparaisse dans la comédie de 423.

Cette courte note n'a d'autre but que de le révéler.

---

1. Paris, Flammarion.

2. R.A. GAUTHIER et J.Y. JOLIF, *Aristote. L'Éthique à Nicomaque*, Paris-Louvain, 1970<sup>2</sup>, t. II, p. 485, ont pu soutenir avec raison que « Les *Nuées* d'Aristophane sont tout entières une satire de la *sophia*. »

3. Cf. les *Nuées*, 94, 489, 520, 526, 535, 575, 764, 841, 895, 899, 1057, 1202, 1207, 1370, 1378 (bis).

4. *Ibid.*, 522, 773.

5. *Ibid.*, 361, 412, 491, 517, 925, 955, 1024.

6. *Ibid.*, 331, 1111, 1309.

7. *Ibid.*, 547.

8. *Ibid.*, 205.

9. *Ibid.*, 360.

10. *Ibid.*, 877.



lui-même responsable de son malheur, pour s'être tourné vers de mauvaises pratiques :

v. 1455 στρέψας σεαυτὸν εἰς πονηρὰ πράγματα.

En réalité, Strepsiade a eu le tort de vouloir devenir un être madré, un sophiste, un σοφιστής comme l'appelle le chœur<sup>1</sup>, un σοφός comme il se nomme lui-même<sup>2</sup>.

Or le sophiste est passé maître dans l'art de tordre (στρέφειν) les discours et de retourner contre son adversaire l'argument dont il s'est servi ; les textes en témoignent.

Critias proclame la faiblesse de la loi face à la parole en constatant qu'on peut fléchir (διαστρέψαι) et tirer la loi en tous sens<sup>3</sup> (ταράσσων).

Platon fait dire à Socrate que les gens qui passent la plus grande partie de leur temps dans les tribunaux se vantent d'être capables (δαινός) d'être injustes et de connaître l'art de s'assouplir de mille manières (πάσας... στρόφας στρέψεσθαι) et de se plier comme l'osier (ἀποστραφῆναι λυγιζόμενος) pour éviter un châtement<sup>4</sup>.

Pour le vieux Strepsiade, l'art du sophiste n'est rien d'autre que la fourberie. C'est ainsi que, lorsque Socrate lui confie que Phidippide a appris le fameux raisonnement (l'injuste qui triomphe du juste), l'ἄγροικος laisse éclater sa joie :

v. 1150 εὖ γ', ὦ παμβασίλει' Ἀπαιόλη<sup>5</sup>.

Ἀπαιόλη est formé de l'adjectif αἰόλος, un mot qui relève du champ sémantique de la *mêtis*<sup>6</sup> et qui évoque la mobilité, la souplesse et la rapidité de l'être rusé.

À plusieurs reprises, la comédie d'Aristophane nous apprend en quoi consiste la *mêtis* du sophiste.

C'est ainsi que le Raisonnement injuste, porte-parole des Sophistes, fait valoir que son art, qui consiste à choisir des raisons plus faibles et avec cela de l'emporter, vaut plus de dix mille statères :

v. 1042 αἰρούμενον τοὺς ἤττονας λόγους ἔπειτα νικᾶν.

1. Cf. *Nuées*, 1309.

2. *Ibid.*, 1202.

3. V.S.<sup>14</sup> 88 B 22 (dans STOBÉE, *Flor.*, III, 37, 15). Remarquons qu'au v. 1037 des *Nuées*, le Raisonnement injuste se targue de confondre (συνταράξαι) tous les propos du Raisonnement juste par des maximes contraires.

4. Cf. PLATON, *La République*, III, 405 c. Voir aussi *Gorgias*, 511 a : [...] στρέφεις ἐκάστοτε τοὺς λόγους ἄνω καὶ κάτω (ce texte est cité par Laurence KAHN, dans son livre *Hermès passe ou les ambiguïtés de la communication*, Paris, 1978, p. 148). Les scholiastes expliquent l'adjectif στρόφαιον du *Ploutos*, 1153 de la façon suivante : [...] τὸν εἰδότα συμπλέκειν καὶ στρέφειν λόγους καὶ μηχανάς.

5. Au v. 729, la coryphée recommande à Strepsiade, durant son initiation, de trouver un tour captieux, καπαιόλημ'. Les scholiastes expliquent ainsi ce mot : καπαιόλημα M ἀποπλάνησις ENM πανουργία, ἀπάτησις ENM<sup>bis</sup>.

6. Cf. M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 25-28.

Je ne peux m'empêcher ici de rapprocher ce vers des paroles que Nestor adresse à son fils Antiloque, au v. 322 du chant XXIII de l'*Illiade*, dans l'épisode des Jeux : « Qui connaît les tours (κέρδεα), même s'il conduit des chevaux médiocres (lit. moins bons) (ἐλαύνων ἥσσονας ἵππους) l'emporte<sup>1</sup> » et de rappeler le morceau dans lequel l'orateur de Pylos chante les louanges de la *mêtis* : « C'est par la *mêtis*, plus que par la force, que vaut le bûcheron. C'est par la *mêtis* que sur la mer vineuse l'homme de barre guide le bâtiment de course. C'est par la *mêtis* que le cocher l'emporte sur son concurrent<sup>2</sup>. »

Cette idée que le sophiste est capable de l'emporter, en faisant du discours le plus faible le plus fort, est reprise tout au long de la comédie. Strepsiade la développe déjà au cours du premier entretien qu'il a avec son fils :

v. 112-115 εἶναι παρ' αὐτοῖς φασιν ἄμφω τὼ λόγῳ,  
τὸν κρείττον', ὅστις ἐστί, καὶ τὸν ἥττονα.  
τούτοιον τὸν ἕτερον τοῖν λόγοις, τὸν ἥττονα,  
νικᾷν λέγοντά φασι τᾶδικώτερα.

Il la reprend encore lorsqu'il conduit son fils chez Socrate et qu'il prie le Maître d'apprendre à Phidippide « le raisonnement faible (τὸν ἥττονα) qui, tout en plaidant l'injuste, renverse le fort<sup>3</sup> (ἀνατρέπει τὸν κρείττονα) ». D'autres passages des *Nuées* nous apportent des éclaircissements sur la nature de la *mêtis* du sophiste.

Ainsi Socrate fait comprendre à Strepsiade qu'il n'a pas, comme le charcutier des *Cavaliers*<sup>4</sup>, les qualités requises du sophiste, car il n'a pas l'esprit fécond en expédients : il est ἄπορος comme nul autre :

v. 628-629 οὐκ εἶδον οὕτως ἄνδρ' ἄγροικον οὐδένα  
οὐδ' ἄπορον οὐδὲ σκαιὸν οὐδ' ἐπιλήσιμονα.

Le chœur et Socrate ne cessent de répéter au vieillard qu'un sophiste doit être capable de trouver une issue à des situations inextricables<sup>5</sup> et qu'il ne doit pas céder à l'envie de dormir<sup>6</sup> :

v. 705-706 ὕπνος ἀπέ-  
στω γλυκύθυμος ὀμμάτων.

1. Texte cité par M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 19.

2. HOMÈRE, *Illiade*, XXIII, 315-318 (texte cité par M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 19).

3. *Nuées*, 883-884. — Voyez aussi le v. 894, où le Raisonnement faible se targue de l'emporter sur le fort : ἀλλά σε νικῶ τὸν ἐμοῦ κρείττω φάσκοντ' εἶναι... L'idée que la ruse d'un plus faible a souvent surpris et fait échouer un plus fort a été exprimée aussi par PINDARE, *Isthmiques*, 4, v. 34-35. — On s'accorde à voir dans les v. 112-115 des *Nuées* une imitation de l'enseignement de Protagoras (= V.S.<sup>14</sup> 80 C 2). Cf. V.S.<sup>14</sup> 80 B 6 b : ... τὸν ἥττω... λόγον κρείττω ποιεῖν (= ARISTOTE, *Rhét.*, B 24, 1402 a 23).

4. Le charcutier des *Cavaliers* (758-759) est un parfait sophiste, car : Ποικίλος γὰρ ἀνὴρ / καὶ τῶν ἀμηχάνων πόρους εὐμήχανος πορίζειν. Il en est de même de Prométhée : δεινὸς γὰρ εὐρεῖν καὶ ἀμηχάνων πόρον (cf. ESCHYLE, *Prométhée enchaîné*, v. 59). Sur ce dernier texte, cf. L. KAHN, *op. cit.*, p. 97.

5. Cf. *Nuées*, 703-705 ; 743-745.

6. Sur ce trait qui caractérise la *mêtis*, cf. M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 37-38.

Le sophiste est l'homme de la δεινότης, de l'habileté terrifiante dans les procès et les contestations oratoires<sup>1</sup>. C'est précisément cette δεινότης, comme le chœur le fait remarquer, que Strepsiade a voulu faire acquérir par son fils :

v. 1311-1318 οἴμαι γὰρ αὐτὸν αὐτίχ' εὐρήσειν ὅπερ  
πάλαι ποτ' ἐζήτει,  
εἶναι τὸν υἱὸν δεινόν οἱ  
γνώμας ἐναντίας λέγειν  
τοῖσιν δίκαιοις, ὥστε νι-  
κᾶν ἅπαντας, οἷσπερ ἂν  
ξυγγένηται, κᾶν λέγῃ  
παμπόνηρ<sup>2</sup>.

C'est encore le chœur qui déclare à Phidippide, devenu un sophiste accompli, que, pour l'emporter dans le débat qui l'oppose à Strepsiade et faire admettre qu'il est juste de battre son père, il doit rechercher une πειθώ qui lui donne l'apparence de dire ce qui est juste :

v. 1397-1398 σὸν ἔργον, ὃ καινῶν ἐπῶν κινήτᾳ καὶ μοχλευτά,  
πειθῶ τινα ζητεῖν, ὅπως δόξεις λέγειν δίκαια.

Avant Platon<sup>3</sup>, Aristophane<sup>4</sup> décrit déjà la sophistique comme un art de persuasion, une πιθανουργικὴ τέχνη et, avant le fondateur de l'Académie<sup>5</sup>, il a mis en évidence la δύναμις du sophiste. C'est ainsi que Phidippide, qui vient de recevoir l'enseignement de Socrate, proclame sa joie :

v. 1399-1400 ὡς ἤδῃ καινοῖς πράγμασιν καὶ δεξιοῖς ὀμιλεῖν  
καὶ τῶν καθεστῶτων νόμων ὑπερφρονεῖν δύνασθαι.

C'est dire que Phidippide a acquis la δύναμις sophistique que son père priait Socrate de lui procurer :

v. 887-888 τοὔτό νυν μέμνησ', ὅπως  
πρὸς πάντα τὰ δίκαι' ἀντιλέγειν δυνήσεται.

Le Raisonnement injuste fait clairement entendre que l'homme, pris en flagrant délit d'adultère, est perdu, s'il ne possède pas cette δύναμις, c'est-à-dire s'il est incapable de parler :

v. 1077 ἀπόλλωλας ἄδύνατος γὰρ εἶ λέγειν<sup>6</sup>.

1. Sur le sens de δεινός, cf. Jean-Paul DUMONT, *Les Sophistes. Fragments et Témoignages*, Paris, 1969, p. 248. Sur la notion de δεινότης, cf. M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 39-40.

2. Sur la δεινότης des Sophistes, voir notamment PLATON, *Protagoras*, 338 e; *Phèdre*, 267 c-d; *Ménon*, 95 c. Cf. aussi les *Nuées*, 1034.

3. Cf. *Sophiste*, 222c; voir aussi le *Gorgias*, 456 a-b. Cf. L. KAHN, *op. cit.*, p. 149.

4. Cf. aussi les *Nuées*, 875, où Socrate se demande comment Phidippide sera capable d'acquérir une χάλυψιν ἀναπειστηρίαν (SUIDAS, I, 181, 16 explique par : δυνάμενῃν πείθειν τοὺς ἀκούοντα).

5. Cf. *Sophiste*, 233 a : τῆς σοφιστικῆς δυνάμεως θαῦμα. Voir L. KAHN, *op. cit.*, p. 148.

6. Sur cette δύναμις sophistique, cf. aussi PLATON, *Protagoras*, 318 e-319 a; *Gorgias*, 449 e.

Cette puissance sophistique est ruse et tromperie (ἀπάτη<sup>1</sup>). C'est pour avoir été trompé qu'à la fin de la comédie, Strepsiade propose à son fils de faire périr Socrate et Chéréphon :

v. 1464-1466                      νῦν οὖν ὄπως, ὦ φίλτατε,  
    τὸν Χαιρεφῶντα τὸν μισρὸν καὶ Σωκράτη  
    ἀπολείς μετ' ἐμοῦ λήθων, οἷ σὲ κάμ' ἐζηπάτων.

Cet effet d'illusion que produit le sophiste pour induire son adversaire en erreur n'est pas sans faire songer aux sortilèges d'un magicien ou aux pièges d'un chasseur. Socrate ne définit-il pas son art comme une τερατεία (v. 318), un « art d'opérer des prestiges<sup>2</sup> » ? La coryphée ne salue-t-elle pas Strepsiade comme le chasseur (θηρατά) de doctes discours<sup>3</sup> (v. 358) ?

Parmi les innombrables images dont se sert le poète pour peindre le portrait de l'être roué et retors qu'est le sophiste, — Aristophane se sert de vingt-et-une expressions pour tracer le portrait du sophiste idéal dans le catalogue des v. 445 à 451 —, il en est encore plusieurs qui font partie du champ de la *mêtis*.

Socrate promet à Strepsiade, s'il suit son enseignement, de faire de lui

v. 260    λέγειν [...] τριῖμμα, κρόταλον, παιπάλη

et le vieillard est prêt à subir tous les (mauvais) traitements, s'il est assuré de devenir non seulement un στρόφις mais encore un κίναδος (v. 448).

Παιπάλη, tout comme παιπάλημα, désigne au sens premier la fine fleur de farine<sup>4</sup> et de là, au sens métaphorique, l'être subtil et fin, et le κίναδος est le nom sicilien du renard, l'animal qui, avec le poulpe, a toujours incarné pour les Grecs la ruse<sup>5</sup>, la πανουργία<sup>6</sup>.

Ces deux mots, traduisant l'être pourvu au plus haut point de *mêtis*, figurent parfois dans la même énumération.

Ainsi Épops, dans les *Oiseaux*, 430-431, peint-il Pisthétairos comme un

1. Sur l'ἀπάτη, puissance sophistique, cf. notamment PLATON, *Protagoras*, 313 c : μὴ... ὁ σοφιστῆς ἐξαπατήσῃ ἡμᾶς, et XÉNOPHON, *Traité de la Chasse*, 13, 8. Voir J.P. DUMONT, *op. cit.*, p. 247 et M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 29.

2. Sur τέρας, cf. Louis GERNET, *Anthropologie de la Grèce ancienne*, 1976<sup>2</sup>, p. 131-132; M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 184. Au v. 318 des *Nuées*, τερατεῖαν est coordonné à κρούσιν, dont le sens figuré semble avoir été usuel dans la Sophistique. Cf. PLATON, *Théétète*, 154 d et ARISTOPHANE, *Cavaliers*, 1379.

3. Sur le sophiste-chasseur, cf. PLATON, *Banquet*, 203 d (Socrate à propos d'Éros) : θηρευτῆς δεινός, αἰετίνων πλέκων μηχανάς... σοφιστής; *Sophiste*, 231 d. Voir M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 54.

4. Cf. Scholie des *Oiseaux*, 430 : παιπάλημα... κυρίως δὲ τὸ λεπτὸν ἄλευρον. Voir l'excellent ouvrage de J. TAILLARDAT, *op. cit.*, p. 230 et le livre de M. DETIENNE et de J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 38.

5. Cf. J. TAILLARDAT, *op. cit.*, p. 227-228; M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 32-57 (les auteurs ont intitulé un chapitre de leur livre : *Le renard et le poulpe*).

6. Cf. ARISTOTE, *Histoire des Animaux*, I, 1, 488 b 20 : καὶ τὰ μὲν πανοῦργα καὶ κακοῦργα, οἷον ἄλώπηξ. Il faut noter ici que le verbe πανουργεῖν traduit chez Aristophane l'activité du sophiste. Cf. *Nuées*, 1309-1310 : τὸν σοφιστὴν / ὧν πανουργεῖν ἤρξατ'.

Πυκνότατον κίναδος  
 σόφισμα, κύρμα, τριμμα, παιπάλημ' ὄλον<sup>1</sup>.

Sans doute une lecture plus attentive des *Nuées* nous ferait-elle découvrir d'autres termes qui relèvent du champ sémantique de la *mêtis*<sup>2</sup>, mais il est un mot qui me semble merveilleusement traduire l'illusionnisme verbal des Sophistes dont est victime le pauvre Strepsiade : c'est νεφέλη lui-même qui a donné son nom à la comédie : le mot apparaît 14 fois (15 fois même si l'on ajoute νέφος du v. 287) et il peut, même chez Aristophane, désigner un piège, une espèce de filet<sup>3</sup>.

Dans les *Oiseaux*, au v. 194, Épops ne jure-t-il pas ainsi :

μὰ γῆν, μὰ παγίδας, μὰ νεφέλας, μὰ δίκτυα?

L'homme à *mêtis* qu'est le sophiste, le στροφαῖος, ne triomphe-t-il pas de ses semblables par des discours entrelacés, des pièges, στρεφόμενα<sup>4</sup> ou νεφέλαι, dans lesquels viennent se prendre ses adversaires ?

1. Cf. aussi LUCIEN, *Pseudol.*, 32 : τὸ παιπάλημα καὶ τὸ κίναδος... On remarquera que τριμμα, désignant un vieux routier « usé par le métier », se rencontre tant dans les *Oiseaux*, 431 que dans les *Nuées*, 260 (où il apparaît aussi associé à παιπάλη). Περίτριμμα δικῶν se lit au v. 447 des *Nuées* et τριβῶν au v. 869.

2. Signalons des expressions ou des termes tels que ἐπαλαμήσατο (v. 176), σόφισμα (v. 205), μάσθλης (v. 449), μηχανάς (v. 479), στρόβει πυκνώσας (v. 702), ἄφυκτον (v. 1047), λυσανίας (v. 1162) et κέρδη (v. 1202).

3. M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 51.

4. Cf. PLATON, *Théétète*, 194 b.



## Mention d'un saurien dans les *Nuées* (v. 170 sqq.) d'Aristophane et ses rapports avec les mystères d'Éleusis

Les scholiastes antiques et médiévaux des *Nuées* se sont parfois rendu compte que cette comédie représentée aux Grandes Dionysies (mars) de 423 était une véritable parodie des mystères d'Éleusis ou en tout cas qu'elle pouvait être écoutée ou lue selon deux niveaux d'interprétation.

En témoignent les scholies suivantes<sup>1</sup> :

Σ. v. 17a<sup>2</sup> voyant la lune qui ramène les jours de la vingtaine : soit parce qu'après les jours de la vingtaine le mois se rapproche des jours de la trentaine et que les intérêts des dettes s'accroissent, soit parce que les jours de l'initiation étaient coûteux.

Σ. v. 303a<sup>3</sup> là où se trouve une demeure qui reçoit les mystes : propre aux mystes et sacrée, c'est-à-dire qui reçoit les mystes.

Σ. v. 303b<sup>4</sup> le poète veut désigner Éleusis où se trouvait un sanctuaire où s'accomplissent les mystères de Déméter et de Corè.

---

1. Je citerai les scholies des *Nuées* d'Aristophane d'après l'excellente édition de D. HOLWERDA, *Prolegomena de comoedia scholia in Acharnenses, Equites, Nubes, Fasc. III* 1 continens Scholia vetera in *Nubes*, Groningen, 1977.

2. Σ17a ὀρών ἄγουσαν ΕΘΝ τὴν σελήνην RN : ἢ ὅτι προσεγγίζει μετὰ REΘΝ τὴν R εἰκάδα ὁ μῆν, καὶ τῆ τριακάδι, καὶ τῶν δανείων οἱ τόκοι ἀυξάνονται, REΘΝ ἢ ὅτι αἱ μυστικάι ἡμέραι δαπανηραὶ ὑπῆρχον ΕΘΝ.

3. Σ303a ἴνα μυστοδόκος δόμος R : μυστικός καὶ ἱερός, τουτέστι RV τοὺς μύστας ὑποδεχόμενος RVE.

4. Σ303b τὴν Ἐλευσίνα λέγει, RVMatr ἐν ἣ ἱερὸν ἐτύγγαεν, Matr ἔνθα τὰ Δῆμητρος καὶ Κόρης ἐπιτελεῖται μυστήρια RVMatr.

Σ. v. 304a<sup>1</sup> dans des cérémonies d'initiation sacrées : dans des cérémonies très saintes, c'est-à-dire dans les mystères. C'est à bon droit que le poète présentait les Nuées comme faisant d'abord l'éloge des mystères, car les Nuées ont une parenté avec ces divinités et les récoltes qui poussent grâce à elles. En effet, si la pluie est l'apanage des Nuées et s'il est impossible d'avoir des récoltes sans pluie, comment les propos que tiennent les Nuées sur ces divinités ne seraient-ils pas de circonstance ? si toutefois (?) elles avaient célébré aussi par un chœur de danse Iacchos en personne, en l'honneur des déesses, comme le raconte Hérodote ; en effet, pendant la bataille navale aux alentours de Salamine, il raconte que, comme les Grecs étaient de loin inférieurs à la masse des navires perses, Déméter et Corè ont secouru les Athéniens, après leur avoir montré le témoignage le plus important et le plus manifeste de leur assistance. Alors que déjà les Grecs et les barbares allaient en venir aux mains, d'abord une énorme poussière s'éleva d'Éleusis et fut visible à toute l'armée ; ensuite elle monta jusqu'au ciel et devenue un nuage, elle vola au milieu du camp en criant : « Iacchos ». L'histoire concerne les mystères.

Σ. v. 304b<sup>2</sup> célébration des mystères : rites sacrés.

Σ. v. 304<sup>3</sup> est consacré au moment de la célébration des mystères sacrés.

Σ. v. 305<sup>4</sup> dieux célestes : par opposition aux dieux infernaux.

α) Déméter et Corè. Le poète a mentionné ceci car il veut montrer que la cité est extraordinairement pieuse

β) parmi lesquels Déméter et Corè. Le poète a mentionné les dieux célestes car il veut montrer que la cité est extraordinairement pieuse.

Σ. v. 497b<sup>5</sup> dépose ton manteau : ce qu'on faisait à ceux qu'on initiait aux mystères ; Socrate veut que Strepsiade dépose son manteau.

1. Σ304a ἐν τελεταῖς ἀγίαις R : ἐν τελεσιουργίαις ὁσιωτάταις, τουτέστι τοῖς μυστηρίοις. εἰκότως δὲ τὰς Νεφέλας πρῶτον σεμνολογούσας περὶ τῶν μυστηρίων RV ἐπεὶ ἔχουσί 'τινα' πρὸς τε τὰς θεὰς ταύτας καὶ τοὺς δι' αὐτὰς καρποὺς τελειομένους οἰκειότητα. V εἰ γὰρ τῶν Νεφελῶν βρέχειν, ἀδύνατον δὲ καρποὺς ἄνευ ὄμβρου γεωργεῖν, πῶς οὐκ οἰκείος ὁ περὶ τῶν θεῶν ταῖς Νεφέλαις λόγος ; εἴ γε καὶ τὸν Ἰακχον αὐτὸν ἐχόρευσαν ταῖς θεαῖς, RV ὡς Ἡρόδοτος ἱστορεῖ. ἐν γὰρ τῇ περὶ Σαλαμίνα ναυμαχίᾳ κατὰ πολὺ λειπομένων τῶν Ἑλλήνων τοῦ πλήθους τῶν περσικῶν νεῶν συμμαχῆσαι τοῖς Ἀθηναίοις τὴν Δήμητρα καὶ τὴν Κόρην ἱστορεῖ μέγιστον τῆς συμμαχίας ἐπιδειξαμένης καὶ ἐναργέστατον τεκμήριον. μελλόντων γὰρ λοιπὸν τῶν Ἑλλήνων καὶ τῶν βαρβάρων εἰς χεῖρας ἦξει πρῶτον μὲν πλεῖστον ὅσον κονιορτὸν ἀπὸ τῆς Ἐλευσίνοσ ἀίρόμενον πάσῃ τῇ στρατιᾷ κατάδηλον γενέσθαι. εἶτα τοῦτον εἰς οὐρανὸν ἀνιόντα καὶ γενόμενον νέφος διὰ τοῦ στρατοπέδου μέσου παρίπτασθαι τὸν Ἰακχον βοῶντα. μυστικὸς ὁ λόγος. V Les scholastes font allusion au récit rapporté par Hérodote au livre VIII des *Histoires*, c. 65, où se rencontre entre autres le mot νέφος.

2. Σ304b τελεταῖς] θυσίαις E.

3. Σ304c ἀναδείκνυται] κατὰ τὸν καιρὸν τῶν ἀγίων τελετῶν E.

4. Σ305 οὐρανόις τε θεοῖς RBarb : πρὸς ἀντιδιαστολὴν τῶν καταχθονίων, RVBarbMatr.

α τῆς τε Δήμητρος καὶ Κόρης. ἐπήγαγε δὲ τοῦτο ὑπερβαλλόντως εὐσεβῆ τὴν πόλιν δεῖξαι βουλόμενος Barb.β ὧν ἡ Δημήτηρ καὶ Κόρη, τὸ « οὐρανόις » δὲ « θεοῖς » ἐπήγαγεν ὑπερβαλλόντως εὐσεβῆ βουλόμενος ἀποδείξαι τὴν πόλιν RVMatr.

5. Σ497b κατάθου RM θοιάτιον M : ὅπερ ἐποίουν ἐπὶ τῶν μουμένων τὰ μυστήρια, ἀποδοῦσαι αὐτὸν βούλεται τὴν ἐσθήτα RVM.

Σ. v. 814b<sup>1</sup> Strepsiade jure par le Brouillard car il est devenu un myste des philosophes ; il les imite.

Σ. v. 824b<sup>2</sup> comme lui-même (= Strepsiade) en a reçu le mot d'ordre : il faut considérer ces enseignements comme des mystères (les scholies renvoient ici au v. 143 de la comédie).

Les philologues des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ont à leur tour mentionné parfois quelques éléments parodiques du rituel de la purification initiatique qu'ils ont repérés dans les *Nuées*, mais ils l'ont fait d'une façon extraordinairement timide et sans tenir compte des données des scholies. Le premier d'entre eux est, à ma connaissance, C. Petersen<sup>3</sup>.

Un peu moins de cinquante ans plus tard, Albrecht Dieterich, sans connaître apparemment l'étude de son prédécesseur, ou sans le citer, estimait que les *Nuées* ne visaient pas les mystères d'Éleusis<sup>4</sup> et il concluait son article<sup>5</sup>, plein d'intérêt mais quelque peu rapide, par ces mots : « La scène des *Nuées* (notamment depuis le v. 250 jusqu'à la fin de la prière de Socrate v. 275) est une imitation parodique des mystères orphiques et des hymnes orphiques<sup>6</sup>. »

Le grand historien de la philosophie et de la religion grecques W.K.C. Guthrie<sup>7</sup> a consacré un peu plus de trois pages au problème de la parodie d'une initiation dans ce passage et il adopte une opinion qui n'est pas toujours d'une très grande clarté ; c'est ainsi qu'il écrit à la p. 235 : « [...] pourquoi ne pas admettre qu'Aristophane ait voulu parodier Éleusis ? » et qu'à la p. 237, il note : « à tout prendre la thèse d'une parodie de rites orphiques est assez plausible » ; il conclut finalement à la même page : « Le plus vrai doit être que, pour corser l'effet comique, Aristophane ait mélangé certains rites. »

En 1980, j'ai repris cette recherche sur de nouveaux frais en la complétant autant que possible<sup>8</sup>. J'ai alors relevé une cinquantaine d'éléments parodiques dans le texte — en me référant aux scholies — qui avaient échappé

1. Σ814b ὡς μύστης γεγενημένος τῶν φιλοσόφων τὴν Ὀμίχλην ὄμνυσι VENp μιμούμενος αὐτοῦς VE.

2. Σ824b ὡς καὶ αὐτὸς παρηγγέλθη νομίσαι δὲ ταῦτα χρὴ μυστήρια RVE.

3. Cf. C. PETERSEN, *Der geheime Gottesdienst bei den Griechen*, Hambourg, 1848, p. 41.

4. Albrecht DIETERICH, *Ueber eine Scene der aristophanischen Wolken*, in *Rheinisches Museum*, 48, 1893, p. 278... *die sich gewiss nicht auf Eleusis beziehen*.

5. *Id.*, *ibid.*, p. 275-283.

6. *Ibid.*, p. 283. L'essentiel de l'étude d'A. Dieterich a été repris par Jane Ellen HARRISON dans ses *Prolegomena to the Study of Greek Religion*, Cambridge, 1908<sup>2</sup>, p. 511-516 et par Thomas GELZER, dans son article *Aristophanes und sein Sokrates*, publié dans le *Museum Helveticum*, 13, 1956, p. 65-93 (particulièrement aux p. 67-68). Deux contributions plus récentes s'interrogent sur les raisons d'un vocabulaire mystique dans les *Nuées* : cf. A.M.H. ADKINS, *Clouds, Mysteries, Socrates and Plato*, in *Antichthon*, 4, 1970, p. 13-24 et G.J. de VRIES, *Mystery Terminology in Aristophanes and Plato*, in *Mnemosyne*, 1973, p. 1-18 (cet article est la réfutation du précédent qui tente de démontrer que la présentation des faux mystères dans les *Nuées* a eu pour but d'insister sur l'attitude blasphématoire de Socrate).

7. W.K.C. GUTHRIE, *Orphée et la religion grecque* (trad. de l'anglais par S.M. GUILLEMIN), Paris, 1956, p. 233-237.

8. Cf. Simon BYL, *Parodie d'une initiation dans les Nuées d'Aristophane*, in *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 58, 1980, p. 5-21.

à mes prédécesseurs et je croyais naïvement que j'avais rédigé une étude exhaustive.

Durant l'année académique 1984-1985, j'ai de nouveau inscrit au programme de mon cours d'auteurs grecs des premières et deuxième licences en philologie classique de l'Université de Bruxelles la comédie de 423 et j'ai été amené à constater que j'avais moi-même omis de révéler des dizaines d'allusions parodiques aux mystères athéniens par excellence, ceux d'Éleusis : je sais gré à mes étudiantes et à mes étudiants dont l'intérêt et l'enthousiasme m'ont incité à reprendre une lecture que je croyais définitive.

Dans le cadre de cet article, j'aimerais montrer qu'Aristophane fait une allusion rapide mais certaine à l'un des éléments du rituel éleusien, à l'un des moments préliminaires de l'initiation, à l'*aischrologia* (αἰσχρολογία) que le spectateur, athénien et initié, devait incontestablement percevoir en écoutant le dialogue entre le disciple de Socrate qui reçoit Strepsiade à la porte du pensoir et l'*agroikos* (ἄγροικος) qui veut apprendre l'enseignement du Maître (*Nuées*, v. 169-174).

Demandons-nous d'abord quelles allusions parodiques aura perçues le spectateur initié avant qu'il n'entende les six vers que je viens de mentionner.

Dès le début du prologue, il a pu remarquer, au v. 17, que Strepsiade évoque la célébration prochaine des mystères d'Éleusis, en employant le terme εἰκάδες (= les jours de la vingtaine) qui peut recevoir une acception mystique et qui annonce la célébration prochaine des cérémonies dans l'enceinte sacrée, du 20 au 23 Boédromion<sup>1</sup>.

Aux v. 75-77, il perçoit, toujours dans la bouche du vieil homme, deux mots qui ont une résonance eschatologique : Strepsiade précise, en effet, qu'il sera sauvé (σωθήσομαι) s'il parvient à convaincre son fils de suivre le sentier réservé aux initiés (ἀτραπόν<sup>2</sup>), c'est-à-dire de se faire initier.

Au v. 121, le spectateur entend le vieillard, qui se rend compte que son fils est bien décidé à ne pas lui obéir, jurer par Déméter<sup>3</sup>, l'une des deux déesses d'Éleusis, puis il le voit reçu sans ménagement à la porte du *Prontistêrion* (προντιστήριον) socratique par un disciple qui lui signifie, au v. 140, qu'il ne peut rien lui révéler et qui emploie l'expression οὐ θέμις, fréquemment utilisée pour traduire l'interdiction de divulguer les mystères<sup>4</sup>.

Ensuite le spectateur attentif relève que le γέρων se sert dans sa réponse d'un *verbum mysticum*, θαρρεῖν<sup>5</sup> (v. 141) et il entend le disciple expliquer à Strepsiade qu'il faut considérer l'enseignement et les recherches socratiques comme des mystères (v. 143 [...] μυστήρια<sup>6</sup>).

1. *Ibid.*, p. 5-6. Cf. les scholies citées *supra*.

2. *Ibid.*, p. 6-7.

3. *Ibid.*, p. 7.

4. *Ibid.*, p. 8.

5. *Ibid.*, p. 8.

6. *Ibid.*, p. 9.

Le spectateur remarque ensuite que Strepsiade clame son admiration pour les hautes spéculations du Maître qui vient de calculer la distance du saut de la puce et la production du son dans l'intestin du cousin, en parodiant la traditionnelle formule du μακαρισμός<sup>1</sup> :

v. 166 ὦ τρισμακάριος τοῦ διεντερεύματος  
v. 168 ὅστις δίοιδε τοῦντερον τῆς ἐμπίδος<sup>2</sup>.

Immédiatement après avoir entendu cette formule, le spectateur perçoit une allusion à l'*aischrologia* qui, s'il était initié, devait, d'après moi, avoir une très riche connotation mystique. Donnons d'abord la traduction des v. 169 à 174 que je fournis d'après le texte établi par K.J. Dover<sup>3</sup> :

LE DISCIPLE. — Avant-hier Socrate fut frustré d'une grande pensée par un ἀσκαλαβώτης.  
STREPSIADE. — De quelle façon ; Dis-le-moi.  
LE DISCIPLE. — Alors qu'il observait le cours et la circonférence de la lune et qu'il regardait le ciel, bouche ouverte, du haut du toit, en pleine nuit, un γαλέωτης lui chia dessus.  
STREPSIADE. — Je me marre en entendant cette histoire du γαλέωτης qui a chié sur Socrate.

Ces six vers ont toujours été, à ma connaissance, interprétés selon un seul et même niveau de lecture. J'en veux pour preuves les explications fournies de ce passage par les deux meilleurs commentateurs des *Nuées* de ce siècle, W.J. Starkie et K.J. Dover :

170. ἀσκαλαβώτου : l'histoire de la mésaventure de Socrate est une parodie du fameux récit relatif à Thalès ; voir Platon, *Théét.* 174A, Diog. L i § 34, Anti. AP vii 172-7, Crusius à propos de Babrius, p. 203. Joël (Der echte Sokr. etc. ii, p. 852) prétend qu'il y a ici une allusion aux Cyniques, puisque le passage dans le *Théète* fait référence à Antisthène, et, dans Diog. L. vi § 28, Diogène ricane devant les philosophes qui, regardant dans le ciel, ne savent pas voir ce qui est à leurs pieds.

1. Cf. G.L. DIRICHLET, *De veterum macarismis*, Giessen, 1914, p. 62-64 ; E. NORDEN, *Agnostos Theos*, Leipzig, 1913, p. 100, n. 1 ; N.J. RICHARDSON, *The Homeric Hymn to Demeter*, Oxford, 1979<sup>2</sup>, p. 480 ; W. BURKERT, *Griechische Religion der archaischen und klassischen Epoche*, Stuttgart, 1977, p. 431 : « Das "Dreimal selig", wird in der eleusinischen Liturgie erklungen sein » ; P. LEVÉQUE, « Ὀλβιος et la félicité des initiés », in *Rayonnement grec. Hommages à Charles Delvoye*, Bruxelles, 1982, p. 113-126 ; cf. aussi mon article *Parodie...*, p. 9, 17-18.

2. Sur le bonheur qu'octroient les déesses d'Éleusis, voir l'*Hymne homérique à Déméter*, v. 480-482 ; 486-489 ; PINDARE, fr. 137a Snell, Thrènes, 6 Puech ; SOPHOCLE, fr. 837 Radt

ὦς τρισόλβιοι  
κεῖνοι βροτῶν, οἳ ταῦτα δερχθέντες τέλη  
μόλωσ' ἔς Ἄδου · τοῖσδε γὰρ μόνοις ἐκεῖ  
ζῆν ἔστι, τοῖς δ' ἄλλοισι πάντ' ἔχειν κακά.

Sur l'importance de la vue de l'initié, cf. surtout le remarquable ouvrage de Léonce PΑQUET, *Platon. La médiation du regard*, Leyde, 1973, e.a. p. 296-356.

3. K.J. DOVER, *Aristophanes Clouds*, Oxford, 1968.

173 Schol. V ἀσκαλαβώτης se dit aussi γαλεώτης et ὄροφή [R : -ης V] est du féminin et ὁ ὄροφος du masculin « οὐ πρὸς τὸν ὀ. ἀ. τὸν Περσικά [sic : τὰ M.R.] » dans *Lysistrata* (230), cf. Su. s.v.<sup>1</sup>

170 ἀσκαλαβώτου : L'animal appelé ἀσκαλαβώτης ici et (plusieurs fois) chez Arist. *H.A.* est sans doute le même que celui qui est appelé ἀσκάλαβος chez Nic. *Ther.* 484 et peint (avec l'utile inscription ΑΣΚΑΛΑΒΟΣ) sur un vase corinthien (MDAI[A] IV [1897], pl. 18). Le même animal est appelé γαλεώτης aux v. 173 sq. Une différence dialectale dans la mention d'une espèce est relativement courante, mais que le même personnage, dans un seul et même contexte, emploie deux noms différents pour la même espèce est difficilement admissible. L'affirmation d'O. Keller (*Die antike Tierwelt* [Leipzig, 1909-13] ii, 278) d'après laquelle Galeotes était le mot attique pour Askalabotes est dépourvue de sens. La conclusion qui s'impose est que l'un des noms est plus spécifique que l'autre et nous devrions nous attendre à ce que celui qui vient en premier lieu est le moins spécifique. Une histoire qui commence par « il a été mordu par un serpent » et qui contient l'affirmation « il y avait un cobra dans son lit » semble plus plausible que si l'on change l'ordre des mots « serpent » et « cobra ». En fait, Aristote emploie ἀσκαλαβώτης dans un sens général ; dans l'*H.A.* 538a 27 « les serpents, les araignées, les ἀσκαλαβῶται et les grenouilles » sont cités comme exemples de tout le monde des animaux à sang froid autres que les poissons. Dans l'*H.A.* 599a 31 cependant, ἀσκαλαβῶται et σαῦροι (lézards) sont mentionnés séparément ; ce fait, ajouté à la peinture sur le vase corinthien, indique qu'ἀσκαλαβώτης signifie « gecko » et comme l'on trouve plus d'une espèce de gecko en Grèce γαλεώτης peut être le nom d'une espèce (Hsch. p. 108 γαλιῶται · ἀσκαλαβῶται. Λάκωνες ne s'oppose pas à cette interprétation<sup>2</sup>).

J'ai moi-même commenté ces vers dans une de mes publications pédagogiques<sup>3</sup> : j'en restais à l'interprétation traditionnelle en précisant toutefois les passages où Aristote mentionnait l'ἀσκαλαβώτης : *H.A.* 538a 27 ; 599a 31 ; 600b 22 ; 607a 27 ; 609a 29-30 ; 614b 4 ; *I.A.* 713a 17<sup>4</sup>.

Je signalais de plus que l'anecdote relative à Thalès<sup>5</sup> était citée également dans la fable d'Ésope n° 40 et dans celle de La Fontaine, *L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits*. Commentant le v. 171 sur les éventuelles recherches astronomiques de Socrate et sur celles d'Anaxagore, je faisais état<sup>6</sup> du témoignage que Claire Préaux a exprimé dans un ouvrage qui honore la philologie classique<sup>7</sup>. Mais je ne me doutais absolument pas que les v. 169 à 174

1. W.J.M. STARKIE, *Aristophanes. The Clouds*, Amsterdam, 1966<sup>2</sup> (1911)<sup>1</sup>, p. 47-48. Le scholiaste de V cite effectivement le v. 230 de *Lysistrata* :

Κλ. — οὐ πρὸς τὸν ὄροφον ἀνατενῶ τὰ Περσικά.

2. K.J. DOVER, *Aristophanes Clouds*, Oxford, 1968, p. 116-117.

3. Cf. SIMON BYL, *Socrate dans les Nuées d'Aristophane*, v. 169-190, in ΔΙΔΑΣΚΑΛΙΚΟΝ, Liège, 37, mars 1976, p. 13-22.

4. Id., *ibid.*, p. 16.

5. Aucun commentateur ne semble s'être aperçu qu'Aristophane songeait réellement à l'histoire de Thalès en composant les v. 169 à 174, puisqu'il cite nommément Thalès au v. 180.

6. Cf. la page 17 de mon article cité à la n. 29.

7. Cf. CLAIRE PRÉAUX, *La lune dans la pensée grecque*, Mémoires de la Classe des Lettres de l'Académie Royale de Belgique, Bruxelles, 1973, p. 227-228.

contenaient une allusion à l'*aischrologia*. Il en va de même, à ma connaissance, de tous les hellénistes qui se sont penchés sur ce passage. Ainsi J. Henderson, commentant ce texte, écrit simplement :

Des références qui ne concernent que le fait de souiller quelqu'un sont uniformément vulgaires ; elles reflètent la bassesse de caractère de celui qui souille et de celui qui est souillé. Le ridicule Strepsiade a beaucoup apprécié l'histoire du γαλεώτης qui lâcha sa fiente sur Socrate en train d'observer les cieux, perdu dans ses pensées<sup>1</sup>.

Je commencerai par faire remarquer que je n'ai pas encore traduit moi-même ici les deux mots essentiels du passage d'Aristophane : demandons-nous maintenant d'abord quels sont l'histoire et le sens de ces deux termes.

La première mention du mot ἀσκάλαβος se rencontre sur une olpè trouvée à Loutraki et qui se trouve aujourd'hui au Musée National d'Athènes ; ce vase, souvent décrit<sup>2</sup>, est daté de l'époque que les archéologues appellent le corinthien récent, c'est-à-dire des environs de 560-550<sup>3</sup> ; il est décoré de la représentation d'un quadriges qu'accompagne un conducteur nommé Akamas et d'un gecko à côté duquel se lit l'inscription ἀσκάλαβος.

C'est sans doute au v. 170 des *Nuées* qu'apparaît pour la première fois, dans nos sources littéraires, le mot ἀσκαλαβώτης qui, contrairement à ce qu'affirme P. Chantraine, n'est donc pas plus anciennement attesté qu'ἀσκάλαβος<sup>4</sup>.

Nous avons vu plus haut déjà que le Stagiritte avait mentionné l'ἀσκαλαβώτης à de nombreuses reprises. Les étymologistes contemporains les plus réputés sont unanimes pour reconnaître que l'origine d'ἀσκάλαβος est ignorée et que le mot est peut-être égéen<sup>5</sup>.

C'est, à ma connaissance, aux v. 173 et 174 des *Nuées* qu'apparaît pour la première fois le terme γαλεώτης que l'on retrouve dans une œuvre du *Corpus aristotélicien*, le Περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων :

1. J. HENDERSON, *The Maculate Muse. Obscene Language in Attic Comedy*, New Haven et Londres, p. 190 (le paragraphe de ce livre qui comprend les pages 187 à 192 est intitulé *Scatologic Humour*).

2. Je cite dans l'ordre chronologique H. COLLITZ — E. BECHTEL, *Sammlung der griechischen Dialekt Inschriften* III, 1, Göttingen, 1889, p. 68 (n° 3123) ; H. PAYNE, *Necrocorinthia*, 1971<sup>2</sup> (1931)<sup>1</sup>, p. 165 (Olpè n° 1408) ; R. ARENA, *Le iscrizioni corinzie su vasi*, in *Atti Accademia naz. dei Lincei*, Sc. mor. VIII, 13, II, Rome, 1967, p. 97 (on trouve une photographie de cette olpè n° 521 du Musée N. d'Athènes à la pl. XIV de cet article) ; Fr. LORBER, *Inschriften auf Korinthischen Vasen. Archäologisch-epigraphische Untersuchungen zur Korinthischen Vasenmalerei im 7. und 6. Jh. v. Chr.*, Berlin, 1979, p. 70, n. 107 (avec une photographie du vase à la planche 29).

3. Je dois cette précision à la science et à la gentillesse de mon ami et de mon maître Charles Delvoye. Fr. LORBER, *op. cit.*, p. 70, date aussi les inscriptions du vase de la deuxième phase du corinthien récent.

4. Cf. Pierre CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, Klincksieck, 1968, t. I, p. 123, s.v. ἀσκάλαβος. L'éminent linguiste exprime néanmoins l'avis qu'« ἀσκαλαβώτης semble un dérivé » (d'ἀσκάλαβος).

5. Cf. HJ. FRISK, *Griechisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1960, v. 1, p. 162.

66, 835a 27-29 : lorsque le γαλεώτης se dépouille de sa peau, comme les serpents, et qu'il a mué, il dévore cette peau ; ce fait est observé par les médecins car elle est utile aux épiléptiques<sup>1</sup>.

148, 845b 4-6 : on dit qu'en Sicile et en Italie les γαλεῶται ont une morsure qui est mortelle et que cette dernière n'est pas, comme celle des γαλεῶται de chez nous, inoffensive et sans vigueur<sup>2</sup>.

Les scholiastes des *Nuées* d'Aristophane et les lexicographes antiques sont d'accord pour établir l'équivalence entre l'ἀσκαλαβώτης et le γαλεώτης et à considérer cet animal comme un saurien.

Σ 170b par un ἀσκαλαβώτης : l'ἀσκαλαβώτης est une sorte de lézard ; on dit aussi γαλεώτης<sup>3</sup>.

Σ 173 γαλεώτης : on le nomme de deux façons, ἀσκαλαβώτης et γαλεώτης<sup>4</sup>.

Au v<sup>e</sup> siècle de notre ère, Hésychius explique γαλεώτης de la façon suivante : « ὁ ἀσκαλαβώτης et un poisson et un animal de terre ferme<sup>5</sup>. »

Sans doute au vi<sup>e</sup> siècle ou peut-être plus tôt, Stéphane de Byzance<sup>6</sup> glose γαλεώτης : γαλεὸς δὲ καὶ ὁ ἀσκαλαβώτης.

Au x<sup>e</sup> siècle, Suidas continue à établir l'équivalence : « Γαλεώτης et ἀσκαλαβώτης. L'animal est désigné de deux façons<sup>7</sup>. »

Pline l'Ancien, au i<sup>er</sup> siècle de notre ère, avait déjà signalé que « les Grecs appellent le stellion colotes, ascalabotes et galeotes<sup>8</sup>. »

Pour être complet, je rappellerai que les Γαλεῶται ou Γαλεοί étaient une famille de devins siciliens, originaires peut-être de la Petite Hybla dont parlaient Phanodémos et Rhinton mentionnés par Hésychius<sup>9</sup>.

Liliane Bodson, qui a consacré plusieurs pages pleines d'intérêt aux Γαλεῶται ou Γαλεοί siciliens, a conclu son enquête en stipulant qu'« en tout état

1. [ARISTOTE] Περὶ θησαυμάτων ἀκουσμάτων, 66, 835a 27-29 (ed. I. BEKKER, Berlin, 1831, v. 2) : Τὸν δὲ γαλεώτην, ὅταν ἐκδύσῃται τὸ δέρμα, καθάπερ οἱ ὄφεις, ἐπιστραφέντα καταπίνειν· τηρεῖσθαι γὰρ ὑπὸ τῶν ἰατρῶν διὰ τὸ χρῆσιμον εἶναι τοῖς ἐπιληπτικοῖς.

2. Id., *ibid.*, 148, 845b 4-6 Καὶ ἐν Σικελίᾳ δὲ φασὶ καὶ ἐν Ἰταλίᾳ τοὺς γαλεώτας θανάσιμον ἔχειν τὸ δῆγμα, καὶ οὐχ ὥσπερ τοὺς παρ' ἡμῖν ἀσθενὲς καὶ μαλακόν. Ces deux références au *Corpus aristotelicum* sont fournies par H. BONITZ, *Index Aristotelicus*, Graz, 1955<sup>2</sup>, p. 145, s.v. γαλεώτης.

3. Σ170b ὑπὲρ ἀσκαλαβώτου Barb : ὥσπερ σαῦρά ἐστιν ὁ ἀσκαλαβώτης· λέγεται δὲ καὶ γαλεώτης E Barb.

4. Σ173 γαλεώτης R : ἐκατέρως λέγεται, καὶ ἀσκαλαβώτης καὶ γαλεώτης : RVENA.

5. HESYCHIUS, *Lexicon* (recensuit M. SCHMIDT, Ienae, 1858) : γαλεώτης ὁ ἀσκαλαβώτης. καὶ ἰχθύς. καὶ χερσαῖον.

6. STÉPHANE DE BYZANCE (ed. A. MEINEKE, Graz, 1958). Sur la date du lexique de Stéphane de Byzance, cf. A. LESKY, *A History of Greek Literature*, Londres, 1966, p. 890.

7. SUIDAS (ed. ADLER, Teubner, 1928), p. 506 Γαλεώτης καὶ ἀσκαλαβώτης ἐκατέρως.

8. PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle* (ed. A. ERNOUT, 1962), XXIX, 90 : *Hunc (= stellionem) Graeci coloten vocant et ascalaboten et galeoten*; κωλώτης ou κωλωτής sont des « variations de forme d'ἀσκαλαβώτης qui, selon P. CHANTRAINE, *op. cit.*, p. 123, en dénoncent le caractère populaire ». L'ouvrage de G. REDARD, *Les noms grecs en -ΤΗΣ, -ΤΙΣ*, Paris, 1949, p. 80-81, 257 et n. 5 ne nous est d'aucune utilité pour retracer l'histoire de ces noms.

9. Cf. HESYCHIUS, Γ 88 : Γαλεοί· μάντις. Οὗτοι κατὰ τὴν Σικελίαν ὤκησαν καὶ γένος τι, ὡς φησὶ Φανόδημος καὶ Ῥίνθων Ταραντῖνος.

de cause, si un lien, quel qu'il soit, a existé entre les Γαλεῶται et les stellions, il est aujourd'hui devenu indémontrable<sup>1</sup> ».

Quoique les philologues contemporains aient tenté d'identifier avec précision l'ἀσκαλαβώτης ou γαλεώτης mais sans arriver à se mettre d'accord<sup>2</sup>, je ne reprendrai pas ici ce problème et je désignerai ce saurien par le nom général de gecko.

Les traducteurs des *Nuées* des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles n'étaient pas tous d'avis qu'il fallait voir dans l'ἀσκαλαβώτης-γαλεώτης un lézard ou un gecko. C'est ainsi que Mademoiselle Lefèvre, qui devait devenir plus tard la célèbre Madame Dacier, estimait que l'animal visé par Aristophane était une belette<sup>3</sup>.

Quant à Freschlinus<sup>4</sup> et à Kuster<sup>5</sup>, ils étaient d'avis que l'ἀσκαλαβώτης-γαλεώτης était un chat.

Par contre le Père Brumoy<sup>6</sup> et le zoologiste Bazin<sup>7</sup> ont définitivement établi que l'animal mentionné par le poète athénien était bien un lézard.

Aujourd'hui, nos dictionnaires n'éprouvent plus aucune hésitation.

C'est ainsi que le L.S.J.<sup>8</sup> définit l'ἀσκαλαβώτης, ου, ὁ de cette façon : « spotted lizard, gecko. *Platydactylus mauretanicus*, Ar. *Nu.* 170, Arist. *H.A.* 538a 27, 607a 27 ; cf. σκαλαβώτης, καλαβώτης » et le γαλεώτης, ου, ὁ par : « gecko, lizard, Ar. *Nu.* 173, Arist. *Fr.* 370 ».

Notre classique Bailly<sup>9</sup> définit l'ἀσκαλαβώτης, ου (ὁ) en renvoyant au mot précédent ἀσκάλαβος, ου (ὁ), « lézard moucheté » et il donne le même sens au γαλεώτης.

Voyons maintenant les rapports qui existeraient entre l'ἀσκαλαβώτης et l'αἰσχρολογία, entre l'αἰσχρολογία et les mystères d'Éleusis.

Mais que savons-nous de l'*aischrologia* ?

Le témoignage littérairement le plus ancien — bien qu'il ne nous livre pas nécessairement la tradition la plus reculée — nous est fourni de façon très voilée et très pudique par l'*Hymne homérique à Déméter* daté des environs de

1. Liliane BODSON, ἼΕΡΑ ΖΩΙΑ, Palais des Académies, Bruxelles, 1978, p. 65-67. Otto KERN, art. *Galeotai*, in *R.E.*, VII, 1 (1910), col. 597 s.v. *Galeotai* est d'un avis opposé bien que nuancé : « *Galeotai*... désignait une famille de devins siciliens qui prophétisait vraisemblablement d'après des lézards. » Maryse WAEGEMAN, dans une étude trop brève, *The Gecko, The Hoopoe... and Lice*, in *L'Antiquité Classique*, 53, 1984, p. 218-225 lie sans aucune hésitation les Γαλεῶται au γαλεώτης, gecko (cf. p. 220-221).

2. Sur quelques-unes des hypothèses qui ont été proposées, je renvoie au commentaire de Franz BÖMER, *P. Ovidius Naso*, Buch IV-V, Heidelberg, 1976, p. 341. Otto KELLER, *Die antike Tierwelt*, Leipzig, 1913, II, p. 278 ; J. TRICOT, *Aristote, Histoire des Animaux*, Paris, Vrin, 1957, t. I, p. 276, n. 7.

3. Cf. *Le Plutus et les Nuées d'Aristophane*, traduits en français par Mlle LEFÈVRE, 1684, p. 184.

4. Cf. *Aristoph. Comediae*, ed. J. SCALIGERI, Paris, 1624, p. 93.

5. Cf. *Id.*, gr. et lat. cum scholiis antiq. et notis varior. L. KUSTERI, 1740.

6. BRUMOY, *Théâtre des Grecs*, tome II, 1788, p. 25.

7. A. BAZIN, *Quels sont les animaux connus des Anciens sous les noms de Αἴλουρος, Γαλιή et de Γαλεώτης ?*, in *Actes de la Société linnéenne de Bordeaux*, tome 13, 1843, Paris-Bordeaux, p. 81-130 (et pour le passage d'Aristophane, particulièrement les p. 120-130).

8. LIDDELL-SCOTT-JONES, *A Greek-English Lexicon*, 1968 (éd. de 1940 réimprimée).

9. A. BAILLY, *Dictionnaire grec-français* (éd. revue par L. SÉCHAN et P. CHANTRAINE), Paris, 1950.

600 a.C.<sup>1</sup>; nous apprenons, en effet, par les v. 200-210 du poème épique comment la déesse consternée par la disparition de sa fille fut amenée à sourire et à faire préparer ensuite le cycéon, boisson rituelle d'Éleusis<sup>2</sup> :

Sans sourire, sans prendre de nourriture ou de boisson, elle (= Déméter) restait assise et se consumait en regrets de la perte de sa fille à la large ceinture, jusqu'au moment où, à force de saillies (γλεῦρις) et de railleries (πολλὰ παρασκώπτουσα), la diligente Iambé amena la sainte souveraine à sourire (μειδῆσαι), puis à rire (γέλᾶσαι τε), et à prendre une humeur favorable : c'est elle qui, plus tard également, lui plut toujours pour son caractère. Ensuite Métanire remplit une coupe de vin doux comme miel, et la lui tendit; mais elle refusa, en disant qu'il lui était interdit de boire du vin rouge, et demanda qu'on lui donnât à boire un mélange de farine (ἄλφι), d'eau et de tendre pouliot. Métanire prépara la mixture (χυκεῶν) suivant ses ordres et la lui donna<sup>3</sup>.

L'auteur épique ne nous décrit pas les railleries de la servante Iambé, ce dont nous ne serons guère surpris si nous sommes conscients de la bienséance qui caractérise toute cette poésie et si nous reconnaissons avec Salomon Reinach « l'esprit de discrétion et d'euphémisme qui caractérise toute cette littérature déjà courtoise et savante<sup>4</sup> ».

Pourtant les historiens de la religion grecque souscriraient sans doute tous à l'affirmation que le Père M.J. Lagrange exprimait à la p. 162 de la *Revue biblique*, XVI (1919) : « Les plaisanteries de Iambé sont certainement de nature obscène » ; en d'autres termes, elles comportent des éléments indécentes, plus précisément de l'*aischrologia*<sup>5</sup> et elles sont liées à l'invention du cycéon.

Comme les spécialistes des mystères estiment généralement que la légende de Déméter visait à expliquer des pratiques ou des rites dont le sens ne cessait de s'effacer<sup>6</sup>, ils sont d'avis que le rire et l'obscénité en même temps que l'absorption du cycéon après la période de jeûne symbolisaient à Éleusis l'entrée du candidat à l'initiation dans une nouvelle vie et signifiaient que le futur initié se trouvait au seuil d'une existence nouvelle et transformée et qu'il était apte à recevoir la révélation de ce qui allait suivre : les textes anciens — et en premier lieu ceux d'Aristophane lui-même — sont là, comme nous le verrons, pour nous le prouver.

Mentionnons déjà un passage de Diodore de Sicile qui écrit :

Et c'est leur coutume, pendant ces jours (= les fêtes de Cérès) de se laisser aller à un langage grossier quand ils se rencontrent, la raison étant que grâce à une

1. Cf. N.J. RICHARDSON, *op. cit.*, p. 11.

2. Cf. Armand DELATTE, *Le cycéon, breuvage rituel des mystères d'Éleusis*, Paris-Bruxelles, 1955.

3. *Hymne homérique à Déméter*, v. 200-210. Texte établi et traduit par Jean HUMBERT, Paris, Les Belles Lettres, 1951. Je me dispense de donner le texte grec dont l'accès est très facile.

4. Salomon REINACH, *Cultes, mythes et religions*, Paris, 1904-1924, t. 4, p. 109; cf. aussi Charles PICARD, *L'épisode de Baubô dans les mystères d'Éleusis*, in *Revue de l'Histoire des Religions*, 95, 1927, p. 220-255 (surtout p. 222).

5. Cf. entre autres N.J. RICHARDSON, *op. cit.*, p. 222.

6. Cf. entre autres Charles PICARD, *op. cit.*, p. 221.

telle grossièreté de langage (διὰ τὴν αἰσχρολογίαν) la déesse, quoique désolée de l'enlèvement de Proserpine, éclata de rire<sup>1</sup>.

Une autre version de la légende nous est rapportée par des textes du poète alexandrin Nicandre. Il y a d'abord les v. 483 à 487 des *Thériaques* qu'éclaircit fort précieusement les scholies de ces mêmes vers :

C'est de là que résultent les morsures hostiles du gecko sans force ; on raconte, en effet, que Déméter d'Achaïe lui fit du tort lorsqu'elle abîma les membres de l'enfant auprès du Puits des Belles Danses, quand la vénérable et très sage Métanire reçut la déesse dans la demeure de Céléé<sup>2</sup>.

483 à propos du gecko.

484a les Attiques appellent l'ascalabotes galeotes ; l'animal ressemble à un lézard.

484c Déméter lui fit du tort ; on raconte qu'Ambas, fils de Métanire, manifesta une attitude trop jalouse à l'égard du sacrifice de la déesse ; c'est à cause de cela qu'elle le transforma en gecko. Ou bien car Ambas, fils de Métanire, se fâcha parce que sa mère avait reçu Déméter et avait dit un mot à la déesse ; à cause de cela, cette dernière se fâcha, versa sur lui ce qui restait dans le cratère et en fit un gecko. Autre version : <on raconte> on rapporte que Métanire était la mère de Triptolème qu'elle confia à nourrir à Déméter. Déméter le reçut et le précipita sans interruption dans le feu, car elle voulait le rendre immortel ; comme elle se livrait à cette opération depuis longtemps, elle fut prise en flagrant délit par quelqu'un et elle cessa ; elle ne le rendit pas immortel ; elle lui enseigna l'ensemencement du blé ; avec le temps, Métanire reçut Déméter dans sa maison. Comme s'effectuait le sacrifice en son honneur, Ambas, un autre fils de Métanire, qui était présent, se mit à rire et se moqua du sacrifice. Déméter se fâcha, répandit sur lui le mélange qui restait dans le cratère et fit de lui un gecko<sup>3</sup>.

1. DIODORE DE SICILE, 5, 4, 6.

2. Nicandrea ΘΗΡΙΑΚΑ, v. 483-487, ed. Otto SCHNEIDER, Leipzig, Teubner, 1856.

Ἐνθα καὶ οὐτιδανοῦ περ ἀπεχθέα βρύγματ' ἔασιν  
ἀσκαλάβου· τὸν μὲν τ' ἔρέει φάτις, οὖνεκ' Ἀχαιὴ  
Δημήτηρ ἔβλαψεν, θ' ἄψα σίνατο παιδὸς  
Καλλίχορον παρὰ φρεῖαρ, ὅτ' ἐν Κελεοῖο θεράπναις  
ἀρχαίη Μετάνειρα θεῆν δειδέκτο περιφρων.

Notons que le puits sacré des Belles Danses d'Éleusis est déjà mentionné dès l'*Hymne homérique à Déméter*, v. 272.

3. Cf. *Scholía in Nicandri Theriaka cum glossis*, edidit Annunciata CRUGNOLA, Milan-Varese, 1971, p. 194-195 : 483 περὶ ἀσκαλάβου.

484a τὸν δὲ ἀσκαλαβώτην γαλειώτην οἱ Ἀπτικοὶ καλοῦσιν. ἔοικε δὲ σαύρα.

c Δημήτηρ ἔβλαψεν· λέγεται Ἄμβας υἱὸς Μετάνειρας φθονερώτερον διενεχθῆναι πρὸς τὴν θυσίαν τῆς θεοῦ· διὸ αὐτὸν ἀσκαλαβώτην ἐποίησεν· ἢ ὅτι Μετάνειρας υἱὸς Ἄμβας ἐδυσχερέρηνεν ὅτι ἡ μήτηρ αὐτοῦ τὴν Δημήτηραν ὑπεδέξατο καὶ τι ἐφθέγγετο εἰς τὴν θεόν, διὸ ὀργισθεῖσα τὸ ἐν τῷ κρατῆρι λείψανον ἐγχεάσα αὐτῷ ἀσκαλαβώτην αὐτὸν ἐποίησεν. ἄλλως ἔρέει δὲ φάτις· ὁ δὲ λόγος φησὶ τὴν Μετάνειραν τοῦ Τριπτολέμου εἶναι μητέρα, ὃν δέδωκε τῇ Δημήτρει ἀνατρέφειν. τοῦτον ἡ Δημήτηρ λαβοῦσα συνεχῶς εἰς τὸ πῦρ ἔβαλεν, ἀποθανάτισαι βουλομένη αὐτόν. ὡς δὲ ἐπὶ πολλὸ τοῦτο ἐποίει, φωραθεῖσα ὑπὸ τινος ἐπαύσατο καὶ οὐκ ἀπθανάτισεν αὐτόν. ὑπέδειξε δὲ αὐτῷ τὴν σπορὰν τοῦ σίτου. χρόνω δὲ ποτε ἡ Μετάνειρα τὴν Δημήτηραν ὑπεδέξατο εἰς τὸν οἶκον αὐτῆς. τῆς δὲ θυσίας γινομένης ἐπ' αὐτῇ, παρῶν Ἄμβας υἱὸς αὐτῆς ἕτερος ἐγέλασε, καταγελῶν τῆς θυσίας· ἡ δὲ

Le fragment 56 du même Nicandre, rapporté par Antoninus Liberalis, 24, qui n'a sans doute pas écrit son œuvre avant le second siècle de notre ère<sup>1</sup>, nous offre une version très circonstanciée du même mythe<sup>2</sup> :

#### XXIV Ascalabos

[Nicandre raconte au IV<sup>e</sup> livre de ses Métamorphoses] Lorsque Déméter errante parcourait toute la terre à la recherche de sa fille, elle se reposa en Attique. Elle avait la bouche desséchée par une grande chaleur ; Mismè la reçut et elle lui donna à boire de l'eau dans laquelle elle avait jeté du pouliot et de la farine d'orge. <sup>2</sup> Déméter, comme elle avait soif, but la boisson d'un seul coup. Ascalabos, l'enfant de Mismè, la vit, se moqua d'elle et donna l'ordre de lui apporter de nouveau la bassine profonde ou une jarre. <sup>3</sup> Déméter, comme elle était en colère, déversa sur lui ce qui restait de la boisson ; il fut métamorphosé en gecko (ascalabos) au corps bigarré, détesté par les dieux et par les hommes. Et il passe sa vie le long d'un ruisseau. Celui qui le tue est cher au cœur de Déméter.

Dans la version du poète hellénistique, l'ambé de l'*Hymne homérique* est remplacée par Mismè dont le fils Ascalabos est puni par Déméter pour ses plaisanteries grossières et métamorphosé en gecko (en grec, Ascalabos).

Dans le cadre de notre étude de l'*aischrologia* éleusinienne, il n'est sans doute pas inutile de résumer les recherches étymologiques qui ont été entreprises depuis la fin du siècle dernier sur l'origine de la figure de Mismè ou de Misè<sup>3</sup> qui, comme le note Marie Delcourt, « [...] originaire de Phrygie, naturalisée grecque... est entrée dans le cycle éleusinien d'Iacchos<sup>4</sup> et de Déméter<sup>5</sup> ».

Le grand historien des cultes à mystères A. Dieterich a consacré un bel article sur ce personnage féminin<sup>6</sup> ; il a rapproché le nom de Mismè ou Misè de

Δημήτηρ ὀργισθεῖσα ἐπιχέασα αὐτῷ τὸ ἐν τῷ κρατῆρι ἀπομεινὰ κέρασμα, ἐποίησεν αὐτὸν ἀσκαλαβώτην.

1. art. *Antoninus Liberalis*, in *R.E.*, I, 2, col. 2573 [WENTZEL].

2. NICANDRE, fr. 56, in *Antoninus Liberalis*, 24, in *Mythographi Graeci*, vol. II, fasc. 1, ed. Edg. MARTINI, Leipzig, Teubner, 1896.

#### XXIV Ἀσκάλαβος

[ἱστορεῖ Νίκανδρος ἑτεροιοιμένων δ']

Δημήτηρ ὅτε πλανήτις ἐπῆει 'τὴν' γῆν ἅπασαν κατὰ ζήτησιν τῆς θυγατρὸς ἀνεπαύσατο ἐν τῇ Ἀττικῇ. καὶ αὖθις ὑπὸ πολλοῦ καύματος ὑποδέχεται Μίσμη καὶ διδοῖ ποτὸν ὕδωρ ἐμβαλοῦσα γλήχωνα καὶ ἄλφιτον εἰς αὐτό. <sup>2</sup> καὶ ἡ Δημήτηρ ἐξέπια κατὰ τὸ δίψος τὸ ποτὸν ἀθροῦν. ὁ δὲ παῖς ὁ τῆς Μίσμης Ἀσκάλαβος ἰδὼν ἐποίησατο γέλωτα καὶ αὐτὸς ἐκέλευεν ὀρέγειν αὐτῇ λέβητα βαθὺν ἢ πιθάκην. <sup>3</sup> Δημήτηρ δὲ κατ' ὀργὴν ὡς εἶχε τὸ ποτὸν τὸ καταλειπόμενον προσέχεεν. ὁ δὲ μεταβαλὼν ἐγένετο ποικίλος ἐκ τοῦ σώματος ἀσκάλαβος καὶ ὑπὸ θεῶν καὶ ὑπὸ ἀνθρώπων μεμίσσηται. καὶ ἔστιν αὐτῷ δίαίτα παρ' ὀχετόν. ὁ δὲ ἀποκτείνας κεχαρισμένος γίνεται Δῆμητρι.

3. La forme Misè se rencontre dans l'*Hymne orphique*, 42 et chez HÉRONDAS, *Mimes*, I, 53.

4. Iacchos, dont nous avons déjà rencontré le nom dans une scholie des *Nuées* (cf. *supra*) a été employé par le tyran Denys pour désigner le porcelet (ATH. 98d), d'où l'emploi de ce terme pour désigner le sexe de la femme. Voir P. CHANTRAINE, *op. cit.*, t. II, p. 452, s.v. Ἴακχος (avec la bibliographie sur le sujet).

5. Marie DELCOURT, *Hermaphrodite*, Paris, 1958, p. 49.

6. Cf. A. DIETERICH, *Die Göttin Mise*, in *Philologus*, 52, 1894, p. 1-12.

μισητία explicité par des scholies aristophanesques (μισητία est défini comme l'intempérance en ce qui concerne les plaisirs amoureux<sup>1</sup>, l'impudence, l'inclination aux rapports sexuels<sup>2</sup>), de μισητή éclairé par une notice de Pollux<sup>3</sup> (qui rappelle que les comiques nommaient μισητή l'impudique et qui ajoute que τὸ δὲ πρᾶγμα est synonyme de λαγνεία, ἀσελγεία, ἀκολασία, εὐχέρεια, μαχλοσύνη, ἑταίρησις, πορνεία et μισητία) et par une autre de Suidas<sup>4</sup> (qui explique qu'il faut éclairer μισητή non par μῖσος mais par μίσγεσθαι).

L'hypothèse de L. Malten<sup>5</sup> voulant donner à Mismè la signification de « Mischerin » a été écartée par A. Dieterich<sup>6</sup> mais aussi par O. Kern<sup>7</sup>.

Quant à Pierre Chantraine<sup>8</sup>, il est d'avis que « l'interprétation de μισητή pour désigner une femme lascive ou une prostituée est acceptable. »

La version de Nicandre semble avoir été reprise par Ovide<sup>9</sup>, dans les *Métamorphoses*, V, 446-461 :

Épuisée de fatigue, elle (Cérès) souffrait de la soif et aucune source n'avait humecté ses lèvres, lorsqu'elle aperçoit par hasard une cabane couverte de chaume ; elle frappe à son humble porte ; une vieille femme en sort qui, à la vue de la déesse demandant de l'eau, lui offre un doux breuvage, qu'elle avait saupoudré avec de l'orge grillée. Tandis que la déesse boit ce qui lui est offert, un enfant, à l'air dur et insolent, s'est arrêté devant elle ; il se met à rire et l'appelle goulue. Offensée, elle lui lance, pendant qu'il parlait encore, ce qui restait du breuvage et répand sur lui l'orge mêlée au liquide. Son visage s'imprègne de taches ; ses bras font place à des pattes ; une queue s'ajoute à ses membres transformés ; son corps est réduit à de faibles proportions, pour qu'il ne puisse pas faire grand mal ; sa taille est inférieure à celle d'un petit lézard. La vieille femme étonnée pleure, cherche à toucher cet animal né d'un prodige ; mais il

1. Σ *Oiseaux*, 1620.

2. Σ *Ploutos*, 989.

3. Cf. POLLUX, VI, 189.

4. Cf. SUIDAS, s.v. μισητή.

5. Cf. L. MALTEN, *Ein Alexandrinisches Gedicht vom Raube der Kore*, in *Hermes*, 45, 1910, p. 506-553 (plus spécialement les p. 517 à 541).

6. *Op. cit.*

7. O. KERN, art. *Misme* (Μίσιμη), in *R.E.*, Stuttgart, 1932, 15, col. 2050.

8. Pierre CHANTRAINE, *op. cit.*, t. III, 1968, p. 705, s.v. μισέω qui rappelle un fragment de CRATINOS, 316 μίσηται δὲ γυναικίαις δλίμβοισι χρέσσονται.

9. C'est la thèse défendue récemment par A.M. TUPET, *Une anecdote éleusinienne chez Ovide et chez Arnobe*, p. 156 du Colloque *Présence d'Ovide*, édité par R. CHEVALLIER, Paris, Les Belles Lettres, 1982 et plus anciennement par K. BARWICK, *Ovids Erzählung vom Raub der Proserpina und Nikanders έτεροιούμενα*, in *Philologus*, 80, 1925, p. 454 sq. réfutant l'article de L. Malten qui proposait Callimaque comme modèle d'Ovide. Franz BÖMER, *op. cit.*, p. 342 voit aussi dans Nicandre le modèle d'Ovide dans les *Métamorphoses*. Hans HERTER, *Ovids Persephone – Erzählungen und ihre Hellenistische Quellen*, in *Rheinisches Museum*, 90, 1941, p. 236-268 (reproduit dans Hans HERTER, *Kleine Schriften*, Munich, 1975, p. 466-492) est d'avis que dans le récit des *Métamorphoses*, Ovide suit la version de Nicandre alors que dans les *Fastes*, il suit une forme plus ancienne de la légende à travers Callimaque. Sur la légende d'Ascalabos, voir spécialement, dans les *Kleine Schriften*, les p. 467 sq., p. 476 sq.

la fuit et court se cacher ; il porte un nom qui rappelle la couleur de son corps, constellé des gouttes qu'il a reçues çà et là<sup>1</sup> (*variis stellatus corpora guttis*).

A.M. Tupet, dans une étude récente et brillante, est allée jusqu'à penser que les railleries de l'enfant grossier « correspondent peut-être au roulement insolent de la Baubô de Clément » (cf. *op. cit.*, p. 160) ; elle fait allusion à la version orphique de ἄνῶσϋρμα rapportée par les apologistes chrétiens, Arnobe, *Adversus Nationes*, V, 25-26 et Clément d'Alexandrie, *Protreptique*, II, 77 qui n'hésitent pas à nous présenter Baubô, l'hôtesse de Déméter, qui se retrouse et déride ainsi la déesse<sup>2</sup>.

Lactantius Placidus, auteur des *Narrationes fabularum Ovidianarum* dont l'époque est incertaine et les sources d'information très variées<sup>3</sup>, a rapporté en latin la même tradition que celle exposée par Nicandre ; mais l'Ascalabos du poète hellénistique est devenu chez lui *Steles* qui sera métamorphosé en *stelio* :

Comme Cérès avait parcouru la terre entière, accablée par la chaleur, elle arriva à la cabane d'une vieille femme qui s'appelait Mismè et elle lui demanda de lui donner de l'eau pour mouiller sa gorge à jeun. Comme la vieille lui avait donné de l'eau avec de la farine et qu'elle avait bu avec trop d'avidité, un enfant de la même cabane qui s'appelait Steles la poursuivit de son insolence excessive, en raillant son avidité à boire. La déesse, offensée par l'audace de l'enfant, lui jeta sur les joues une partie de la boisson et fit en sorte qu'il soit métamorphosé en gecko (*stelio*) afin qu'il montre sur son dos la boisson saupoudrée de farine<sup>4</sup>.

Dans toutes les traditions que nous avons passées en revue, depuis l'*Hymne homérique à Déméter* jusqu'à la version arrivée à nous sous le nom de Lactantius Placidus, nous avons toujours découvert la mention conjointe des lactantries et du cycéon. Ce cérémonial d'accueil — obscénités et présentation du breuvage sacré — sert à fonder l'étiologie des rites d'initiation à Éleusis.

Aristophane atteste lui-même l'existence des plaisanteries d'Éleusis.

1. Texte traduit par Georges LAFAYE, Paris, Les Belles Lettres, 1928. Le texte latin étant d'un accès très facile, je me dispense de le reproduire. Ovide, sans vraiment le nommer, fait une allusion au *stellio* (*stelio*) très souvent mentionné dans la littérature latine. Cf. entre autres, VIRGILE, *Géorgiques*, IV, 243 ; PLINE, *Histoire Naturelle*, XI, 91 ; XXIX, 90 ; XXX, 80, 89. Dans les *Fastes*, 4, 504-560, Ovide développe aussi le mythe de Cérès mais il y suit la version de l'*Hymne homérique à Déméter*.

2. Pierre CHANTRAINE, *op. cit.*, 1968, t. I, p. 170, s.v. βαυβῶ-ω écrit : « [...] Βαυβῶ est un doublet de Ἴαμβη [...] il désigne finalement le sexe féminin ». Sur Baubô, voir déjà Salomon REINACH, *Cultes, Mythes et Religions*, Paris, 1904-1924, t. IV, p. 115-116.

3. Cf. WESSNER, art. *Lactantius Placidus*, in *R.E.*, Stuttgart, 1925, 12, col. 360-361.

4. LACTANTIUS PLACIDUS, *Liber V*, fab. 5 (7) in *P. Ovidi Nasonis Metamorphoseon libri XV. Lactanti Placidi qui dicitur narrationes fabularum ovidianarum* (ed. H. MAGNUS), Berlin, 1914, p. 614-615 : *Ceres cum orbem terrarum peragrasset, aestu torrida ad casam cuiusdam anus nomine Mismes devenit petitque ab ea, ut sibi aquam ad colluendum ieiunium porrigeret. Quae cum polentatam potionem ei dedisset et illa avidius biberet, puer quidam eiusdem casae nomine Steles procacius est prosecutus praedicans aviditatem eius in bibendo, cuius dea audacia pueri offensa in malis partem potionis in eum effudit fecitque, ut in stelionem converteretur, qui potionem sparsam polentatam tergo ostenderet.*

En effet, dans les *Grenouilles*, si le coryphée est vêtu en hiérophante, le chœur est composé de mystes<sup>1</sup> et il ne cesse de faire mention des railleries, plaisanteries, moqueries, jeux, propos plaisants, badineries que chacun doit décocher d'une manière digne de la fête de Déméter<sup>2</sup>.

De plus, Aristophane mentionne la pratique de ces σκώμματα aux v. 1362-1363 des *Guêpes*. En effet, le vieux Philocléon, guéri de sa passion de juger mais devenu lubrique, lorsqu'il aperçoit son fils Bdélycléon qui s'approche, dit à la joueuse de flûte qu'il a enlevée et qu'il va vouloir faire passer pour une torche : « afin que je le raille comme un jeune homme comme lui le faisait avant mon initiation<sup>3</sup> ».

Dans les *Nuées*, si ἀσκαλαβώτης est un mot initiatique d'une richesse extraordinaire, d'une richesse que nous percevons à peine grâce aux rares témoignages que nous avons conservés et que nous venons de passer en revue, il faut constater qu'Aristophane ne s'appesantit pas sur ces σκώμματα, sur cette αἰσχρολογία.

Le poète lui-même insiste dans les v. 534 à 544 de la parabase sur ce point ; en effet, il fait observer à ses spectateurs combien sa comédie (ἤδ' ἡ κωμωδία) est réservée (σώφρων), il leur fait remarquer qu'elle ne montre pas un morceau de cuir rouge par le bout, gros afin de faire rire les gosses (v. 539 ἐρυθρὸν ἐξ ἄκρου, παχύ, τοῖς παιδίοις ἴν' ἢ γέλως), qu'elle ne raille pas (οὐδ' ἔσκωψε) les chauves et qu'elle ne présente pas de vieillard débitant de grossières plaisanteries (v. 542 [...] πονηρὰ σκώμματα).

J'ai insisté plus haut sur la liaison constante dans toutes les versions du mythe que nous avons étudié de l'*aischrologia* et de la présentation du cycéon.

Nous connaissons fort bien par un texte de Clément d'Alexandrie<sup>4</sup> le *sunthēma* (σύνθημα) éleusinien par lequel le postulant proclamait qu'il avait

1. Cf. *Grenouilles*, v. 370 : μύσταισι χοροῖς.

2. *Ibid.* : v. 375-376 Κἀπισκώπτων / καὶ παίζων καὶ χλευάζων

v. 384 Δήμητερ

v. 388 παῖσαι τε καὶ χορεῦσαι

v. 389 καὶ πολλὰ μὲν γέλοιά μ' εἰπεῖν

v. 391-393 [...] τῆς σῆς ἐορτῆς ἄξιως / παῖσαντα καὶ σκώψαντα

v. 415 παίζων

v. 417 σκώψωμεν

v. 443 παίζοντες

v. 451-452 τὸν καλλιχορώτατον... παίζοντες.

3. Cf. *Guêpes*, v. 1362-1363 ἴν' αὐτὸν τωθάσω νεανικῶς / οἷοις ποθ' οὔτος ἐμὲ πρὸ μυστηρίων.

Les scholies des *Guêpes* (cf. *Scholía in Vespes*, ed. W.J.W. KOSTER, Groningen, 1978) sont précieuses : Σ1362 ] τωθάσω] σκώψω [LhAld

Σ1363a οἷος κτλ. ] [τοῖς γὰρ RVΓ [ῥτι ἐν τοῖς Lh] μυστηρίοις [ἔσχωπετο R [ἔσχωπτον VΓLh] RVTLh

Σ1363b τοὺς γὰρ μέλλοντας μυσθεῖσθαι [οἱ Γ οἱ προλαβόντες R\*V\*[Lh [οἱ μεμυημένοι Ald] δεδίττονται RVTLhAld.

4. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Protreptique*, 2, 21, 2, p. 16-18 STÄHLIN : ἐνήστευσα, ἔπιον τὸν κυκεῶνα ... ARNOBE, *Adversus Nationes*, V, 26 : *ieiunavi atque ebibi cyceonem*.

accompli les préliminaires nécessaires à l'initiation : « j'ai jeûné, j'ai bu le cycéon<sup>1</sup>... »

Nous avons vu plus haut<sup>2</sup> que la première mention du cycéon éleusinien nous a été transmise par l'*Hymne homérique à Déméter* : la déesse se met d'abord à rire grâce aux pitreries d'Iambé, elle refuse ensuite le vin rouge que lui offre Métanire, ordonne qu'on lui prépare un mélange de farine d'orge (ἄλφι), d'eau et de tendre pouliot, le cycéon (κυκεῶν) et elle rompt ainsi le jeûne qu'elle observait.

J'ai l'intime conviction que tous ces éléments préparatoires à l'initiation sont mentionnés dans les *Nuées*, de façon évidemment allusive et très discrète mais qui, au même titre que l'ἄισχρολογία, devaient être perçus par le spectateur athénien et initié de 423.

Au v. 416 de la comédie, le coryphée promet le bonheur à Strepsiade s'il est à même de s'abstenir de déjeuner<sup>3</sup> et au v. 441 c'est le vieillard lui-même qui se dit prêt à être affamé et assoiffé<sup>4</sup>; au v. 417 qui suit celui relatif à l'obligation du jeûne, le coryphée interdit au postulant de boire du vin<sup>5</sup>.

Sans doute ne trouve-t-on nulle part dans les *Nuées* la mention de κυκεῶν, alors qu'Aristophane emploie le mot κυκεῶν dans d'autres comédies<sup>6</sup>, mais je suis intimement convaincu qu'il y fait plusieurs fois allusion.

L'auditeur ou le lecteur des *Nuées* ne devait-il pas être surpris par la fréquence d'emploi d'ἄλφιτον et de mots de la même famille ou de même sens ?

Dès le v. 106, il rencontre le mot ἀλφίτων; au v. 176, immédiatement après la mention de ἄσκαλαβώτης, dont la connotation mystique est évidente, il retrouve τᾶλφιτ'; aux v. 260 et 262, il découvre παιπάλη qui désigne au sens premier la fine fleur de farine<sup>7</sup>; au v. 648, il entend ou il lit de nouveau πρὸς τᾶλφιτα qui suit la mention au v. 640 d'un ἀλφιταμοιβοῦ et qui précède le v. 669 dans lequel Strepsiade dit à Socrate : διαλφιτώσω σου κύκλω τὴν κάρδοπον.

1. Sur le cycéon, outre le remarquable ouvrage déjà cité qu'Armand Delatte lui a consacré, voir aussi entre autres George E. MYLONAS, *Eleusis and Eleusinian Mysteries*, Princeton, 1961, p. 259-260; C. KERENYI, *Eleusis. Archetypal Image of Mother and Daughter*, 1967 (trad. anglaise), p. 177-180 (je suis loin de partager toutes les affirmations de l'auteur); N.J. RICHARDSON, *op. cit.*, p. 344-348; sur la thèse qui voit dans la composition du cycéon un agent hallucinogène, voir D. SABBATUCCI, *Essai sur le mysticisme grec*, Paris, 1982, p. 257-258, n. 6.

2. Cf. *supra*.

3. Cf. *Nuées*, 416... μήτ' ἄριστᾶν ἐπιθυμεῖς.

4. *Ibid.*, 441 (i.e. τοῦμόν σῶμα ...) πεινῆν, διψῆν. Sur le jeûne observé aux Thesmophories, cf. *Oiseaux*, 1519-1521 (*passim*) : ἀλλ' ὥσπερ εἰ Θεσμοφορίως νηστεύομεν... πεινῶντες.

5. Cf. *Nuées*, 417 οἴνου τ' ἀπέχει. Sur l'abstention du vin pour les mystes, cf. R. ARBESMANN, *Die Fasten bei den Griechen und Römern*, Giessen, 1929, p. 76 et N.J. RICHARDSON, *op. cit.*, p. 224 qui mentionne avec un « perhaps » le v. 417 des *Nuées* comme une allusion mystique. Il faut ajouter que nous savons par la *Vie de Pythagore* de JAMBLIQUE, § 97 et 98 et par DIOGÈNE LAËRCE, VIII, 19 que la secte pythagoricienne ne buvait pas de vin pendant la journée. Sur ce point, cf. Pierre BOYANCÉ, *Sur la vie pythagoricienne*, in *R.E.G.*, 52, 1939, p. 38.

6. Cf. *Paix*, 712 οὐκ, εἴ γε κυκεῶν' ἐπιτίους βληχωνίαν.

7. Cf. Σ *Oiseaux*, 430 παιπάλημα... κυρίως δὲ τὸ λεπτόν ἄλευρον. Sur cette métaphore παιπάλη-παιπάλημα, cf. Jean TAILLARDAT, *Les images d'Aristophane*, Paris, Les Belles Lettres, 1965<sup>2</sup>, p. 230, § 413.

Et, après l'initiation de Philippide, le spectateur, si l'on en croit les scholiastes<sup>1</sup>, devait voir le vieillard offrir un sac de farine comme salaire au Maître; s'il entend douze fois le mot *κάρδοπος* ou *καρδόπη*<sup>2</sup> qu'on ne rencontre qu'une seule fois ailleurs<sup>3</sup> dans toute l'œuvre du comique athénien, n'est-ce pas parce que, comme le précisent de nouveau les scholiastes<sup>4</sup>, le mortier est l'instrument par excellence dans lequel on pétrit et on mélange la farine?

Je suis d'autant plus convaincu qu'Aristophane ne cesse de faire allusion au cycéon qu'on notera, avec Armand Delatte<sup>5</sup>, que le terme cycéon n'est pas toujours employé mais est parfois désigné simplement par le mot *ἄλφιτον*<sup>6</sup>; je suis d'autant plus persuadé que le poète amène ses spectateurs à songer au breuvage rituel d'Éleusis que je le vois employer à deux reprises le verbe *καταπάττω*<sup>7</sup>, mot qui désigne par excellence l'action d'épandre le gruau sur le liquide<sup>8</sup>.

Est-il encore légitime de douter que les *Nuées* soient une authentique parodie d'une initiation à Éleusis où se célébrèrent, pendant près de vingt siècles, des mystères dont le meilleur témoignage parvenu jusqu'à nous, j'espère l'avoir établi de façon exhaustive, est précisément cette merveilleuse comédie de 423.

1. Cf. Σ1146 ἀλλὰ τουτονὶ πρῶτον λαβέ EM: θύλακα ἀλφίτων δίδωσιν αὐτῷ. Καὶ γὰρ ἄνω εἶπε διαλφισώσω σου κύκλω τὴν κάρδοπον RVEM.

2. Cf. *Nuées*, 680 (*καρδόπη*), 678, 679, 1251 (*καρδόπη*), 669, 670, 672, 1251, 1258 (*κάρδοπον*), 674, 675, 1248 (*κάρδοπος*).

3. Cf. *Grenouilles*, 1159.

4. Cf. Σ *Nuées*, 669b *κάρδοπον* RV: τὴν NM μαγίδα RVM ἐν ἧ τοὺς ἄρτους ἔματτον ἢ RV σκάφην RVBNM ἐν ἧ καὶ ἀναμάττειν καὶ ἀναφύρειν ἔθος τὰ ἄλφιστα.

5. Cf. A. DELATTE, *op. cit.*, p. 28, n. 6.

6. Cf. [HIPPOCRATE], e.a. V, 210 L (*ἄλφιστα ἔπιε λεπτὰ ἐφ' ὕδατι*), VII, 394 L...

7. Cf. *Nuées*, 177 (*καταπάσας* est cité immédiatement après *ἄλφιστα* du v. 176), 262 (*καταπατόμενος* est coordonné à *παιπάλῃ*).

8. Cf. A. DELATTE, *op. cit.*, p. 24.



## Chapitre 6

# Pourquoi Athamas est-il cité au vers 257 des *Nuées* d'Aristophane ? Ou de l'utilité des scholies

Au vers 257 des *Nuées*, Aristophane fait dire à Strepsiade s'adressant à Socrate : « Veille à ce que l'on ne me sacrifie pas comme Athamas. »

Dans sa traduction, au mot Athamas, Hilaire Van Daele ajoute une note infrapaginale ainsi conçue : « Dans Athamas, tragédie de Sophocle, le roi Athamas portait une couronne pour être sacrifié à Zeus, parce qu'il avait voulu tuer son fils Phrixos à l'instigation d'une marâtre<sup>1</sup>. »

Pour que l'on comprenne le v. 257 et la note fort incomplète de Van Daele, je crois utile de donner la traduction des v. 252 à 259 des *Nuées* :

SOCRATE. — Veux-tu t'unir (ζυγγενέσθαι) en propos avec les Nuées (ταῖς Νεφέλαισιν), nos divinités (δαίμοσιν) ?

STREPSIADE. — Sûrement oui.

SOCRATE. — Assieds-toi donc sur le grabat sacré.

STREPSIADE. — Voilà, je suis assis.

SOCRATE. — Prends donc la couronne (στέφανον) que voici.

STREPSIADE. — Pourquoi une couronne (στέφανον) ? Hélas, Socrate, veille à ce que l'on ne me sacrifie pas comme Athamas.

SOCRATE. — Non ; mais tout cela nous le faisons à ceux que nous initions.

Strepsiade n'a pas compris qu'il allait être initié aux Mystères des Nuées (Νεφέλαισιν) à l'instar d'une authentique initiation aux Mystères athéniens par

---

1. P. 174 d'*Aristophane*, tome I, Paris, Les Belles Lettres, 1972<sup>10</sup>.

excellence, ceux d'Éleusis<sup>1</sup>, qu'il allait être appelé à une union mystique avec ces divinités<sup>2</sup> (ξυγγενέσθαι ταῖς Νεφέλαισιν... ταῖς ἡμετέραισι δαίμοσιν) et qu'il confond ainsi la couronne des initiés, bien attestée pour Éleusis<sup>3</sup>, avec la couronne des victimes que l'on va immoler<sup>4</sup>; il craint dès lors qu'on ne le sacrifie comme Athamas.

Quelle signification avait ce nom mythologique pour le spectateur de 423 ou pour le lecteur antique? Nombreux sont les textes, en prose ou en vers, qui évoquaient ce personnage légendaire.

Hérodote, au livre VII, c. 58, fait mention de « la tombe d'Hellé, la fille d'Athamas » et au même livre, c. 197, il relate « une histoire locale » propre à Alos et au temple de Zeus Laphystios : « Athamas avait machiné avec Ino le meurtre de Phrixos... Suite à un oracle, les Achéens étaient sur le point de sacrifier (θύειν) le fils d'Éole, Athamas, quand Cytissoros (fils de Phrixos), venant d'Aia en Colchide, le sauva. »

De nombreuses tragédies avaient abordé le thème d'Athamas, selon des canevas parfois contradictoires, comme l'atteste, entre autres, le récit écrit par l'auteur latin Hygin dans son traité d'*Astronomie*<sup>5</sup>. Eschyle avait écrit une tragédie intitulée *Athamas* dont il reste quelques fragments<sup>6</sup>; Sophocle était l'auteur du deux tragédies du même nom<sup>7</sup>. D'autres auteurs encore, un Tragique inconnu comme Astydamos<sup>8</sup> par exemple, avaient écrit un *Athamas* qui fut aussi le sujet d'un drame satyrique de Xénoclès<sup>9</sup>.

1. Sur ce sujet, voir mes deux études : *Parodie d'une initiation dans les Nuées d'Aristophane*, in *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 58 (1980), 1, p. 5-21 et *Mention d'un saurien dans les Nuées (v. 170 sq.) d'Aristophane et ses rapports avec les Mystères d'Éleusis*, in *Revue de Philosophie ancienne*, 3, 2 (1985), p. 107-132 (reproduite dans le présent ouvrage p. 61-77). Voir aussi mon étude *Pourquoi Aristophane a-t-il intitulé...*, in *Revue de l'Histoire des Religions*, Paris, 1988, p. 239-248 (reproduite dans le présent ouvrage p. 47-52).

2. Il faut se rappeler ici que l'essence des Mystères a pu être définie comme « une union intime à la divinité (συγγενέσθαι τῷ δαίμονίῳ) par le moyen d'un sacrement conçu d'après l'analogie des relations humaines ». Cf. P.M. SCHUHL, *Essai sur la formation de la pensée grecque*, Paris, 1949<sup>2</sup>, p. 208-209. Voir aussi André MOTTE, *Prairies et jardins de la Grèce antique. De la religion à la philosophie*, Bruxelles, Palais des Académies, 1973, p. 278 : « On peut estimer que les initiés eux-mêmes (à Éleusis) étaient appelés à une union mystique avec la Déesse (Déméter). » Cf. aussi GRÉGOIRE DE NAZIANZE, III, 104.

3. Cf. par exemple ARISTOPHANE, *Grenouilles*, 330 (στέφανον μύρων).

4. Cf. par exemple EURIPIDE, *Iphigénie à Aulis*, 1567. Sur les usages des couronnes, voir notamment : J. KÖCHLING, *De coronarum apud antiquos vi atque usu*, 1913; E. EGGER & E. FOURNIER, in DAREMBERG-SAGLIO, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, s.v. *corona*, p. 1520-1537; K. BAUS, *Der Kranz in Antike und Christentum*, 1940.

5. Cf. *Astronomie*, II, 20, 2. Cet ouvrage a été récemment l'objet d'une édition avec traduction par André LE BŒUFFLE, Paris, Les Belles Lettres, 1983, qui situe Hygin à l'époque d'Auguste.

6. Ces fragments se lisent aux p. 123-125 du remarquable ouvrage de Stéphane RADT, *Aeschylus (TrGF, 3)*, Göttingen, 1985.

7. Les fragments de ces deux tragédies se lisent aux p. 100-102 du monumental et excellent ouvrage de 731 p. de Stéphane RADT, *Sophocles (TrGF, 4)*, Göttingen, 1977.

8. Dans NAUCK<sup>2</sup>, p. 837.

9. Voir Jean TAILLARDAT, *Les images d'Aristophane*, Paris, Les Belles Lettres, 1965<sup>2</sup>, p. 214.

Mais ce sont les scholies anciennes et récentes des *Nuées* qui vont le mieux nous expliquer la raison pour laquelle, au vers 257, Strepsiade se compare à Athamas. J'en donne la traduction :

Σ v. 257 : (Aristophane ou Strepsiade) dit cela en faisant allusion à la deuxième pièce de Sophocle intitulée Athamas. En effet, Sophocle a écrit une pièce intitulée Athamas couronné (Ἀθάμαντα ἐστεφανωμένον). Athamas se trouvait sur l'autel de Zeus pour être égorgé; alors qu'il était sur le point d'être immolé, Héraclès se présente et le sauve de la mort, en disant que Phrixos était sauvé... Comme le vieillard (Strepsiade) a été couronné, il se sert de l'exemple d'Athamas pour son propre cas et il dit qu'il craint de subir un sort pareil<sup>1</sup>.

Σ v. 257 : Athamas avait eu de Néphélé (ἐκ Νεφέλης) deux enfants, Phryxos et Hellé. Il abandonna Néphélé qui était une déesse et s'unit à une mortelle. Jalouse, Néphélé monta jusqu'au ciel et châtia la contrée de son mari par une sécheresse. Athamas envoya des théores à Apollon pour l'interroger au sujet de cette sécheresse. Sa femme, souhaitant faire périr Phryxos et Hellé, persuada par des dons les théores de dire à Athamas que la Pythie avait prophétisé que la sécheresse ne cesserait pas s'il ne sacrifiait pas les enfants de Néphélé. Lorsqu'il entendit cela, Athamas rappela les enfants loin de leurs troupeaux. Un bélier, s'exprimant avec une voix humaine, révéla à Phryxos et à Hellé ce qui concernait leur immolation. Les enfants s'enfuirent avec le bélier. Dans sa traversée du détroit d'Abidos, Hellé tomba (du bélier) et fut noyée. C'est à partir de cet événement relatif à Hellé que le détroit fut appelé Hellespont. Phryxos fut porté par le bélier et arriva sain et sauf en Colchide. Là, il sacrifia le bélier, qui avait reçu des dieux une toison d'or, à Arès ou à Hermès (il s'établit dans la région et lui laissa son nom : c'est de lui que la Phrygie tire son nom). À cause des enfants, Néphélé voulut tirer vengeance d'Athamas. Portant une couronne (στεφανηφόρον), il fut amené sur l'autel de Zeus pour y être égorgé mais il fut sauvé par Héraclès (c'est ce que raconte Sophocle dans une tragédie<sup>2</sup>).

La Souda<sup>3</sup>, au x<sup>e</sup> siècle, et Tzetzés, au XII<sup>e</sup>, rapportent la même tradition et le deuxième auteur nous rappelle le nom de la deuxième épouse d'Athamas : Ino<sup>4</sup>.

Le spectateur de 423, en entendant citer le nom d'Athamas au v. 257 des *Nuées*, devait donc immédiatement se souvenir de la couronne du sacrifice, comme le suggère la note d'Hilaire Van Daele, mais encore se rappeler que le héros avait épousé en premières noces Néphélé, la Nuée<sup>5</sup> : ceci confirme notre traduction de ζυγγενέσθαι au v. 252<sup>6</sup>. Pour le plus grand plaisir des spec-

1. Pour le texte grec, voir D. HOLWERDA, *Scholia vetera in Nubes*, Groningen, 1974, p. 63.

2. Pour le texte grec, voir W.J.W. KOSTER, *Scholia recentiora in Nubes*, Groningen, 1974, p. 43-44.

3. Cf. SUIDAE *Lexicon*, ed. A. ADLER, Leipzig, Teubner, 1928, p. 68 s.v. Ἀθάμας.

4. Nous savons qu'Euripide avait écrit une *Ino* avant 425. Voir ARISTOPHANE, *Acharniens*, 434, et *Guêpes*, 1414.

5. Je remercie M. Özdemir, licencié en philologie classique, qui, par son intérêt et sa curiosité, a suscité cette recherche.

6. Le verbe ζυγγενέσθαι est bien attesté ailleurs avec le sens de « s'unir, avoir des relations sexuelles avec quelqu'un ». Cf. HÉRODOTE, II, 121.

tateurs (et des lecteurs attentifs), Strepsiade confond ainsi la couronne des initiés (τοὺς τελοῦμένους, v. 258) avec la couronne des victimes qui vont être sacrifiées (τὸν Ἀθάμαντ' ὅπως μὴ θύσετε, v. 257).

À la fin de sa carrière, dans l'*Assemblée des femmes*, son avant-dernière pièce conservée, Aristophane utilisa une fois encore ce procédé comique de la confusion de l'usage de la couronne : une femme, quelque peu portée sur la boisson — comme beaucoup d'héroïnes de la comédie ancienne et nouvelle<sup>1</sup> — confond la couronne de l'orateur avec celle des banquets<sup>2</sup>, alors qu'elle répète le rôle qu'elle souhaite jouer un instant plus tard à l'Assemblée :

PRAXAGORA. — Qui veut parler publiquement (ἀγορεύειν) ?

LA SECONDE FEMME. — Moi.

PRAXAGORA. — Ceins-toi de la couronne (τὸν στέφανον) et bonne chance !

LA SECONDE FEMME. — Voilà.

PRAXAGORA. — Tu pourrais parler (λέγεις ἄν).

LA SECONDE FEMME. — Dois-je parler (λέγω) avant de boire (πιεῖν) ?

PRAXAGORA. — Comment boire (πιεῖν) !

LA SECONDE FEMME. — Pourquoi donc, ma bonne, me suis-je couronnée<sup>3</sup>

(ἔστεφανωσάμην) ?

Cette courte note n'a pas d'autre ambition que de révéler toutes les résonances que pouvait éveiller dans l'esprit du spectateur de 423 le seul nom d'Athamas au v. 257 d'une des plus merveilleuses comédies du génial poète athénien.

1. Cf. mon étude *Le vieillard dans les comédies d'Aristophane*, in *L'Antiquité Classique*, 46 (1977), p. 52-73 et surtout la p. 70, n. 110 (voir p. 151-167 du présent ouvrage).

2. Cf. entre autres textes, SOPHOCLE, *Ajax*, 1199-1202 ; XÉNOPHON, *Anabase*, IV, 5, 33...

3. L'*Assemblée des femmes*, v. 130-133. Sur ce texte, voir Philippe MALFAIT, *La femme et le rire dans le théâtre d'Aristophane*, Bruxelles, ULB (mémoire de licence dactylographié), 1979, p. 142-143.

## Chapitre 7

# Les *Guêpes*

Représentées aux Lénéennes de 422, les *Guêpes* constituent une attaque contre Cléon<sup>1</sup> et ses acolytes ainsi qu'une satire des institutions judiciaires de l'époque.

Les *Guêpes* racontent l'histoire d'un vieil homme, Philocléon, qui est atteint d'une maladie très étrange : il a le mal de l'Héliée, c'est-à-dire qu'il ne songe qu'au tribunal où son esprit voltige même la nuit et où sa méchante humeur l'amène toujours à condamner<sup>2</sup>.

Philocléon a un fils Bdélycléon qui, plein de piété filiale, souhaite ardemment faire vivre son père dans l'aisance et la tranquillité ; le vieillard se trouve enfermé, sur l'ordre de son fils, dans sa maison qui est entièrement entourée d'un filet et qui est gardée par deux esclaves.

Bdélycléon recommande à ses serviteurs la plus grande vigilance car les dicastes ne tarderont pas à venir chercher leur collègue Philocléon.

Arrivent les choreutes, vieillards s'appuyant sur des bâtons et se plaignant des difficultés qu'ils éprouvent à marcher ; ils apprennent aux spectateurs l'enjeu du procès qui va s'ouvrir : Cléon, leur protecteur, leur a donné l'ordre de s'armer d'une provision de méchante colère et de punir le stratège Lachès qui passe pour posséder une grande fortune.

Philocléon parvient à s'échapper et à rejoindre ses collègues ; mais comme son fils veut le contraindre à réintégrer le domicile, les dicastes le menacent d'avertir Cléon. Bdélycléon calme les esprits qui étaient échauffés et il réussit à démontrer à son père et à ses collègues que la souveraineté qu'ils croient détenir en jugeant et en condamnant sans encourir le moindre châtement est

---

1. Cf. T.A. DOREY, *Aristophanes and Cleon*, in *Greece and Rome*, 2<sup>nd</sup> series, 3 (1956), p. 132 sq. et M. CROISSET, *Aristophane et les partis à Athènes*, 1906, p. 33-38.

2. Sur la finalité politique de la comédie, cf. Douglas M. MACDOWELL, *Aristophanes, Wasps*, Oxford, 1971, p. 1-4.

en réalité un esclavage car les dicastes ne sont que des pantins aux mains des politiciens.

Les vieillards qui composent le chœur se laissent convaincre par l'argumentation du jeune homme, décident de relâcher leur grande colère et exhortent leur collègue à céder à son fils qui, une fois de plus, s'engage à entourer son père de toutes les prévenances. Philocléon cède sur tout, sauf sur une chose... il se refuse à abandonner sa passion de juger. Bdélycléon obtient alors de son père qu'il n'aille plus juger à l'Héliée mais il consent à ce que Philocléon continue à juger et à condamner chez lui.

Le vieillard va être amené à juger le chien Labès accusé d'avoir volé un fromage frais de Sicile, au cours d'un procès, parodie de la mise en accusation du stratège Lachès. Grâce à un subterfuge, Bdélycléon parvient à pousser son père à acquitter le chien Labès. Puis, comme il l'avait promis, il se charge d'entretenir douillettement son père, l'habille somptueusement, essaie de lui inculquer les belles manières et l'amène dîner chez des gens du monde. Mais Philocléon, que l'on croyait guéri, a contracté une nouvelle maladie : de tous les convives, il se montre le plus déchaîné, a le vin très mauvais et par ses incartades s'attire une foule d'ennuis de la part des convives ; il enlève finalement la joueuse de flûte qui agrémentait le festin et se révèle un être extrêmement libidineux. Il a une foule de démêlés avec des passants qu'il a importunés et qui veulent le citer en justice.

Enfin, il lance un défi à des danseurs à la mode, les fils de Carcinos, et il quitte la scène en exécutant des pirouettes grotesques de toutes sortes ; le δῶσκολος est devenu un personnage lubrique ; sa maladie de juger a disparu pour céder la place à une véritable folie.

Cette comédie longue de 1537 vers est gaie d'un bout à l'autre ; elle témoigne de la maîtrise d'Aristophane qui jouait avec tous les ressorts comiques dont un poète peut disposer.

J'aimerais le montrer par quelques exemples choisis parmi des dizaines, non sans rappeler d'abord que les lecteurs que nous sommes sont privés du spectacle visuel et musical que constitue avant tout une comédie grecque. Ceci revient à dire que nous ne pouvons que suppléer par notre imagination à une grande partie de l'invention comique qui n'apparaît pas ou guère dans le texte.

Ainsi nous devons imaginer que l'acteur qui tenait le rôle de Bdélycléon devait se tortiller sans vergogne lorsqu'il évoque aux v. 686-689 la personnalité d'un synégore qu'il accuse d'être un débauché :

Et en outre, tu marches au commandement (Bdélycléon parle de son père) et c'est ce qui me suffoque, lorsque entrant chez toi, un gamin, un pédéraste, le fils de Chéréas, marchant comme ceci, les jambes écartées, le corps dandinant et l'air efféminé, t'enjoint d'aller juger dès le matin et à l'heure fixée !...

1. Cf. *Guêpes*, 688-689. Je cite la traduction d'H. VAN DAELE (Paris, 1969, 6<sup>e</sup> éd.) que je retouche.

Les vers suivants, placés au début de l'*exodos* ou sortie du chœur, nous permettent de deviner les pitreries que devait exécuter Philocléon, en état d'ivresse, au moment où il défie les chorégraphes de son temps :

PHILOCLÉON. — [...] Car à l'instant la danse commence...

LE SERVITEUR. — C'est la folie bien plutôt qui commence.

PHILOCLÉON. — [...] Elle fait ployer mon flanc sous l'effort de ma force. Comme mes narines mugissent, et mes vertèbres résonnent !

LE SERVITEUR. — Bois de l'ellébore<sup>1</sup>.

PHILOCLÉON. — Phrynichos s'accroupit tel un coq...

LE SERVITEUR. — Tu vas te faire lapider<sup>2</sup>.

PHILOCLÉON. — Oui, en lançant sa jambe jusqu'au ciel.

LE SERVITEUR. — Ton derrière s'entrebaille.

PHILOCLÉON. — Occupe-toi de toi-même. Car pour l'instant dans nos articulations notre fémur tourne avec souplesse. N'est-ce pas bien dansé<sup>3</sup> ?

Tout l'épisode au cours duquel Bdélycléon déshabille son père pour lui faire revêtir une perside et lui fait chausser des laconiennes est fondé sur le comique visuel<sup>4</sup>.

Il ne faut pas non plus que le lecteur oublie le déguisement des dicastes en guêpes (d'où le titre de la comédie) que le poète a d'ailleurs soin de nous rappeler dans la deuxième partie de la parabase :

Si quelqu'un de vous, spectateurs, regardant ma conformation, s'étonne de me voir une taille de guêpe et se demande quel est le but de notre aiguillon, je le lui expliquerai facilement, même s'il est sans culture jusqu'à présent. Nous sommes, nous qui portons cet appendice au croupion, les seuls Attiques à juste titre de pure race et autochtone<sup>5</sup>...

Le premier demi-chœur évoque alors les exploits des Athéniens durant les guerres médiques et il conclut :

1. L'ellébore était donné aux malades mentaux comme remède. Cf. le traité pseudo-hippocratique *Du Régime*, I, XXXV, 7.

2. Même à Athènes, on lançait des pierres aux fous considérés comme des êtres dont le contact était dangereux. Voir aussi *Oiseaux*, 524-525 et l'ouvrage de E.R. DODDS, *Les Grecs et l'irrationnel*, Paris, 1965, p. 75.

3. Cf. *Guêpes*, 1484-1495.

4. *Ibid.*, 1122-1173. Pour une scène analogue, cf. MOLIÈRE, *Le Bourgeois Gentilhomme*, Acte II, scène V.

5. Cf. *Guêpes*, 1071-1076. Dans les premières pièces d'Aristophane, la seconde partie de la parabase est destinée à expliquer le caractère du chœur en tant que cavaliers, nuées, guêpes. Cf. G.M. SIFAKIS, *Parabasis and Animal Choruses*, Londres, 1971, p. 97 sq. Les vieux héliastes devaient porter un costume rappelant les insectes, c'est-à-dire une tunique striée de jaune et de noir, un dard et une taille serrée ; quand ils apparaissent dans la *parodos*, ce ne sont encore que des vieillards qui ne jetteront leur manteau dissimulant leur nature animale qu'au v. 408 quand Bdélycléon les provoquera. On trouvera une photographie suggestive d'une représentation moderne des *Guêpes* à Athènes dans l'ouvrage de K.J. DOVER, *Aristophanic Comedy*, University of California Press, 1972, p. 57.

Si bien que chez les barbares en tous lieux, encore aujourd'hui, rien n'est réputé plus viril qu'une guêpe attique<sup>1</sup>.

Le second demi-chœur enchaîne ainsi :

En nous observant à bien des égards, vous nous trouverez en tous points, pour le caractère et la manière de vivre, tout pareils à des guêpes. Tout d'abord il n'y a pas d'animal, quand on l'agace, plus irritable que nous et d'humeur plus difficile ; puis, pour le reste, nous avons tous les manèges des guêpes. Réunis par essaims, comme dans les guêpiers, les uns d'entre nous chez l'Archonte, les autres auprès des Onze, d'autres à l'Odéon, jugent... c'est en piquant tout le monde que nous gagnons notre vie<sup>2</sup>...

Philocléon est un personnage comique qui illustre remarquablement la thèse d'Henri Bergson d'après laquelle on obtient un effet comique chaque fois qu'on plaque du mécanique sur du vivant, la mécanisation de la vie étant la cause essentielle du comique<sup>3</sup>.

Les exemples abondent dans la comédie ; je n'en citerai que quelques-uns.

Voyez les efforts aussi nombreux que vains par lesquels Bdélycléon tente de guérir son père de sa maladie de juger : en fils dévoué, il multipliera les tentatives en vue de ramener son père à plus de raison mais il ne parviendra pas à modifier tant soit peu le comportement de cette machine à juger qui semble remontée à tout jamais. C'est Xanthias, l'un des deux esclaves préposés à sa garde, qui, dans le prologue, informe les spectateurs des efforts désespérés de Bdélycléon :

Car son fils est désespéré de sa maladie. Et tout d'abord par de bonnes paroles, il l'engagea à ne plus porter le manteau court<sup>4</sup> et à ne point sortir ; mais l'autre ne fut point persuadé. Ensuite, il le baigna et le purgea ; mais l'autre ne fut pas davantage persuadé. Après cela, il le soumit aux rites des Corybantes<sup>5</sup>, mais lui, s'enfuyant avec le tambourin, d'un bond tombe dans le Nouveau Tribunal<sup>6</sup> où il se met à juger. Voyant que ces cérémonies ne servaient à rien, il fit la traversée d'Égine, puis, s'emparant de notre homme, le fit coucher la nuit dans le temple d'Asclépios. L'autre apparut au point du jour près de la claire-voie<sup>7</sup>.

1. Cf. *Guêpes*, 1089-1090.

2. *Ibid.*, 1102-1113 (*passim*). C'est peut-être HOMÈRE, *Illiade*, XVI, 257-267 qui a suggéré à Aristophane l'idée métaphorique des guêpes.

3. Henri BERGSON, *Le rire. Essai sur la signification du comique*, Paris, Alcan, 1950, 97<sup>e</sup> éd., *passim*.

4. Le manteau court ou *tribonion* est celui des gens du peuple parmi lesquels se recrutent les dicastes. Par ce vers, Aristophane prépare la scène de déshabillage et d'habillage (v. 1122-1156).

5. Les Corybantes sont les serviteurs de la déesse phrygienne Cybèle. Le fait le plus notable du rituel corybantique était la danse exstatique, au son de la flûte et de tambourins, qui passait pour guérir les fous. Sur ces rites, cf. Ivan M. LINFORTH, *The Corybantic Rites in Plato*, Univ. of California, Publ. in Class. Philology, XIII (1946), p. 121-162 et E.R. DODDS, *op. cit.*, p. 84-86.

6. On ignore où était situé le Nouveau Tribunal.

7. Cf. *Guêpes*, 114-124. La claire-voie était franchie par les dicastes qui gagnaient leurs sièges.

C'est après cet échec d'Égine que Bdélycléon se décide à enfermer son père qui, tel un diable à ressort, multipliera les tentatives d'évasion<sup>1</sup>. Philocléon essaie de s'enfuir via le fourneau par la cheminée, puis en se dissimulant sous un âne, tel Ulysse sous le bélier du Cyclope, il est sur le point d'échapper à ses gardiens.

Après la deuxième partie de l'ἄγων, c'est-à-dire après la brillante intervention de son fils, tous les spectateurs s'imaginent que le vieillard est sur le point d'être guéri de sa passion, qu'il va se laisser convaincre mais ils s'aperçoivent bien vite que la guérison n'est pas réelle :

BDÉLYCLÉON. — Allons, mon père, au nom des dieux, cède-moi.

PHILOCLÉON. — En quoi te céder ? dis ce que tu voudras, hors une seule chose.

BDÉLYCLÉON. — Laquelle ? Voyons.

PHILOCLÉON. — De ne pas juger. Quant à cela, Hadès va décider avant que j'obéisse<sup>2</sup>.

La machine à juger qu'est le dicaste ne renonce donc pas à sa passion mais consent à s'y livrer chez lui ; il révèle alors un psychisme enfantin puisqu'il va juger un chien dont les témoins sont une écuelle, un pilon, une râpe à fromage, un gril, une marmite<sup>3</sup>, au cours d'un procès dans lequel la clepsydre, c'est-à-dire l'instrument destiné à mesurer le temps de parole des deux parties, sera un pot de chambre<sup>4</sup>. Philocléon, travaillé par des besoins physiologiques, n'hésitera d'ailleurs pas à utiliser cette clepsydre d'un nouveau genre pour se soulager :

PHILOCLÉON. — Que le thesmothète — où est-il celui-là ? — me passe le pot de chambre.

BDÉLYCLÉON. — Décroche-le toi-même, car je vais appeler les témoins... (à Philocléon qui se sert toujours du vase) — Ah ça, toi, tu pisses toujours et ne t'assieds pas encore<sup>5</sup>.

Philocléon, dans cet épisode, illustre une des thèses de S. Freud d'après qui un adulte nous ferait rire lorsqu'il rappellerait par ses gestes, par son psychisme, un enfant<sup>6</sup>.

1. Cf. *Guêpes*, 136-229.

2. *Ibid.*, 760-763. Le scholiaste nous apprend que le v. 763 est une parodie d'un vers des *Crétoises* d'Euripide.

3. Cf. *Guêpes*, 937-939.

4. *Ibid.*, 857-858.

5. Cf. *Guêpes*, 935-940 (*partim*).

6. Sigmund FREUD, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* (traduction française de Marie BONAPARTE et du Dr. NATHAN), Paris, 1930, 16<sup>e</sup> éd., p. 260-265. Cette thèse de Freud a été appliquée à l'œuvre cinématographique de Charles Chaplin. Cf. Adolphe NYSENHOLC, *Étude de sémiologie stylistique portant sur l'œuvre cinématographique de Charles Chaplin*, Thèse doctorale, ULB, 1976, p. 705 sq.

Aristophane est parvenu à faire entendre aux spectateurs que le comportement des juges reposait sur des *a priori*, qu'il était dicté par des préjugés : pour les dicastes, juger, c'est condamner. Les vers suivants en témoignent :

PHILOCLÉON (à son fils). — [...] Mais hâte-toi d'introduire ; je ne vois qu'une chose, moi, fixer la peine<sup>1</sup>.

PHILOCLÉON (dès qu'il aperçoit l'accusé, le chien Labès). — Comme il va être condamné!... Ô la canaille! Comme il a bien la mine d'un voleur<sup>2</sup>!

Aristophane ne pouvait faire mieux comprendre que Philocléon jugeait l'accusé sur les seules apparences extérieures.

Après ce long épisode du procès du chien — qui a séduit Racine au point que le poète français l'a imité dans *Les Plaideurs* — Philocléon est guéri de sa passion de juger, mais il a contracté une nouvelle maladie.

Il n'en demeure pas moins un personnage essentiellement comique, car il apparaît comme un être lubrique et en état d'ébriété.

Sa conversion est totale. Ainsi à l'un des convives qui menace de l'assigner, il répond :

Ah! ah! ah! M'assigner! Des vieilleries à vous! Savez-vous bien que je ne veux même pas entendre parler de procès? Pouah! Pouah! C'est ceci qui me plaît<sup>3</sup>; à bas les urnes<sup>4</sup>!

Les vers qui suivent reposent sur le procédé comique de l'inversion si finement analysée par Bergson<sup>5</sup>; le vieux Philocléon, avare et méchant, va s'adresser à la joueuse de flûte et lui parler de son fils comme si celui-ci était devenu son père.

Ces vers sont comiques par leur caractère salace (je reviendrai sur le ressort comique qu'est l'obscénité) mais aussi par l'inversion des rôles : le vieil homme se comporte comme un fils redoutant son père et il attribue à sa progéniture ses propres vices : son caractère acariâtre et son avarice. Ces propos, qui dans la bouche d'un jeune homme ne détonneraient guère, sont du plus haut comique lorsqu'ils sont adressés par un vieillard :

Monte ici, mon petit hanneton d'or et prends dans ta main la corde que voici. Tiens bien, mais prends garde, car elle est en mauvais état, la corde ; cependant, je t'assure qu'une friction ne lui est pas désagréable. Tu vois avec quelle adresse je t'ai soustraite, au moment où on allait te faire faire la débauche, aux autres

1. Cf. *Guêpes*, 847.

2. *Ibid.*, 893, 900.

3. Le vieillard montre les attraits de la joueuse de flûte qu'il vient d'enlever.

4. Cf. *Guêpes*, 1335-1349.

5. Cf. H. BERGSON, *op. cit.*, p. 72 : « Imaginez certains personnages dans une certaine situation : vous obtiendrez une scène comique en faisant que la situation se retourne et que les rôles soient intervertis... C'est ainsi que nous rions du prévenu qui fait la morale au juge, de l'enfant qui prétend donner des leçons à ses parents, enfin de ce qui vient se classer sous la rubrique du "monde renversé". »

convives. Mais tu ne le feras point et n'essaieras point, je le sais ; tu le frustreras et riras de lui, grandement ; car à beaucoup d'autres déjà tu en fis autant. Pourtant, si tu veux n'être pas méchante femme à présent, moi, quand mon fils sera mort, je te rachèterai et t'aurai comme concubine, ma petite truie. Mais maintenant je ne dispose pas encore de mes biens, car je suis jeune ; et je suis surveillé de très près : mon petit me garde à vue, et il n'est pas commode ; avec cela, avare à scier en deux un grain de cumin et à racler le cresson. Aussi, inquiet à mon sujet, a-t-il peur que je ne me perde, car il n'a d'autre père que moi. Le voici en personne ; il a l'air de courir après toi et moi<sup>1</sup>.

Dans une scène où triomphe l'obscénité, Philocléon va faire passer la flûtiste pour une torche : Aristophane a recours au procédé comique de la chosification si fréquemment utilisée par Charles Chaplin<sup>2</sup>.

Les propos de Philocléon sont obscènes, mais ses gestes — que nous pouvons imaginer — le sont encore davantage.

Aristophane a combiné deux procédés comiques : la chosification et l'obscénité. Philocléon veut faire croire à son fils que les poils du pubis de la flûtiste sont la poix de la torche et que sa croupe en est un nœud qui fait saillie<sup>3</sup>.

PHILOCLÉON (à la joueuse de flûte). — [...] Allons, au plus vite, fais-toi statue et prends cette torche ; je veux le gouailler gaillardement, comme il faisait de moi naguère avant mon initiation<sup>4</sup>.

BDÉLYCLÉON. — Holà, toi, holà ! Vieil imbécile, tripoteur de truies<sup>5</sup>, tu es désireux et amoureux à ce qu'il me semble, d'un joli cercueil<sup>6</sup>. Eh bien, non, ce n'est pas impunément, par Apollon, que tu l'auras fait.

PHILOCLÉON. — Que volontiers tu mangerais un procès à la vinaigrette !

BDÉLYCLÉON. — N'est-ce pas trop fort, gouailler après avoir volé aux convives la joueuse de flûte ?

1. Cf. *Guêpes*, 1341-1360.

2. Cf. Adolphe NYSENHOLC, *op. cit.*, p. 218 sq. : « Enfin à l'inverse de la personnification, on a la chosification. Pour passer inaperçu, l'évadé, bien fixe, se fait lampadaire, l'abat-jour enfoncé sur les yeux... Le sujet fait l'objet. Suivant la célèbre formule de Bergson, "le rire, c'est du mécanique plaqué sur du vivant". Et autour de Charlot, les autres n'échappent pas à la vue en objet. Le taylorisme des Temps modernes considère en fait l'homme à la chaîne comme un rouage élémentaire de la machine industrielle, à l'image de son ancêtre, l'esclave, qui, de droit, était *res*, une chose. Des laquais font une haie d'honneur ; accrochant à l'un d'eux son melon, l'escroc Charlie fait du lardin au garde-à-vous une patère... La langue n'appelle pas autrement valet certain cintre monté sur pied... La barbe des comparses (attachée au cou comme un bavoir) sera pour les mains souillées de Charlot, une serviette, pour ses yeux mouillés d'une larme, un mouchoir (Police), pour l'encre de son porte-plume un essuie-plume (*A Night Out*)... »

3. Sur l'obscénité comme ressort comique, cf. S. FREUD, *op. cit.*, p. 109 sq. (« l'esprit obscène... déshabille »).

4. Ce que Philocléon finalement converti appelle son initiation, c'est l'enseignement de son fils qui lui a révélé l'inanité de son pouvoir de dicaste ; c'est peut-être aussi son apprentissage à la vie de voluptés que son fils lui a fait connaître. Aristophane a souvent recours, dans un but comique, au vocabulaire religieux. Ainsi au v. 728, le coryphée appelle le vieillard son compagnon de thiasse : ils sont l'un et l'autre des initiés aux mystères du triobole (salaire que percevaient chaque jour les juges). Cf. Jean TAILLARDAT, *Les images d'Aristophane*, Paris, 1965, 2<sup>e</sup> éd., p. 327.

5. En grec, le même mot désigne la truie et les parties sexuelles de la femme.

6. Plaisanterie contre l'attente : on s'attendait à : *filles*, non à cercueil.

PHILOCLÉON. — Quelle joueuse de flûte ? Qu'est-ce que tu radotes là, comme si tu étais tombé d'un to...mbeau<sup>1</sup> ?

BDÉLYCLÉON. — Par Zeus, la voilà bien, sans doute, devant toi la Dardanienne<sup>2</sup> ?

PHILOCLÉON. — Non pas ; c'est dans l'Agora, une torche qui brûle en l'honneur des dieux.

BDÉLYCLÉON. — Une torche, ceci ?

PHILOCLÉON. — Une torche, certainement. Ne vois-tu pas qu'elle est fendue ?

BDÉLYCLÉON. — Et qu'est-ce que ce noir qu'elle a au milieu ?

PHILOCLÉON. — La poix apparemment qui lorsqu'elle brûle sort d'elle.

BDÉLYCLÉON. — Et de l'autre côté, n'est-ce pas un derrière que cela ?

PHILOCLÉON. — Un nœud plutôt de la torche, lequel fait saillie.

BDÉLYCLÉON. — Que dis-tu ? Comment, un nœud<sup>3</sup> !

Bdélycléon, bien involontairement, a remonté l'extraordinaire mécanique qu'est son père ; en effet, comme Phidippide dans les *Nuées* avait prévenu son père Strepsiade des conséquences fâcheuses qui ne manqueraient pas de découler de son projet de l'envoyer auprès de Socrate<sup>4</sup>, Philocléon avertit son fils, qui l'invite à s'enivrer, des dangers de l'ébriété<sup>5</sup> ; Bdélycléon très confiant avait tenté de rassurer son père en lui signalant qu'il suffisait de raconter à une personne qu'on venait d'offenser une histoire spirituelle dans le genre éso-pique ou sybaritique<sup>6</sup>.

De fait, les prévisions de Philocléon ne tardent pas à se réaliser ; il a une série de démêlés avec plusieurs personnes qu'il a importunées : une boulangère Myrtia dont le vieillard a gâté la marchandise, un homme qu'il a frappé.

La comparaison de ces deux passages distants de cent trente vers révèle combien le vieillard a retenu la leçon de son fils :

BDÉLYCLÉON. — Nous voulons aussi nous enivrer pour une fois.

PHILOCLÉON. — Nullement ; mauvaise chose que de boire : du vin résultent portes cassées, coups donnés, pierres lancées ; et ensuite, l'argent à payer, une fois le vin cuvé.

BDÉLYCLÉON. — Non pas, si tu es avec d'honnêtes gens. Car ou ils t'excusent auprès de l'offensé, ou toi-même tu racontes quelque histoire spirituelle, un mot pour rire, dans le genre éso-pique ou sybaritique, de ceux que tu as appris à table. Puis, tuournes la chose en plaisanterie, si bien qu'il te tient quitte et s'en va<sup>7</sup>.

1. Substitution de τῦμβου à ὄνου de l'expression ἀπ' ὄνου πεσεῖν qui signifie perdre le sens. Philocléon qui prétend de nouveau qu'il est jeune et que son fils est vieux a fait cette substitution : τῦμβος, tombeau, désigne souvent un vieillard. Voyez la note d'A. WILLEMS, *Aristophane*, traduction avec notes et commentaires critiques, Bruxelles, 1919, t. I, p. 528-529. Notons aussi que Philocléon vient d'attribuer à son fils son ancienne manie des procès.

2. Les esclaves sont souvent désignés par le nom de leur pays d'origine.

3. Cf. *Guêpes*, 1361-1378.

4. Cf. *Nuées*, 865.

5. Cf. *Guêpes*, 1252-1255.

6. *Ibid.*, 1256-1261.

7. *Ibid.*, 1252-1261.

Bdélycléon perdra rapidement sa belle assurance quand il entendra les doléances de la boulangère :

BDÉLYCLÉON (à son père). — Vois-tu ce que tu as fait ? Des affaires encore et des procès qu'il va falloir subir, à cause de ton vin.

PHILOCLÉON. — Nullement ; des histoires arrangeront tout cela adroitement ; je suis bien sûr de me racommoder avec elle<sup>1</sup>.

Et Philocléon débite des histoires aux différents plaignants par lesquelles il leur fait entendre qu'il est complètement indifférent à leurs doléances et quand son fils le prend à bras le corps pour le transporter à l'intérieur de leur maison (tel un père soulevant son bébé), Philocléon, mécanique infatigable, continue à raconter ses histoires relatives à Ésope<sup>2</sup> :

BDÉLYCLÉON (à Philocléon). — Ah ça, non, par Déméter, tu ne resteras pas ici plus longtemps. Je vais te soulever et là dedans je te...

PHILOCLÉON. — Que fais-tu ?

BDÉLYCLÉON. — Ce que je fais ? Je t'emporte là dedans ; autrement, bientôt les témoins manqueront aux assignants.

PHILOCLÉON. — Ésope fut un jour par les Delphiens...

BDÉLYCLÉON. — Peu me chaut.

PHILOCLÉON. — [...] accusé d'avoir volé un vase appartenant au dieu. Et il leur dit que l'escarbot un jour...

BDÉLYCLÉON. — Ah ! comme tu me feras périr avec tes escarbots<sup>3</sup> !

Philocléon ressortira de la maison pour se livrer à ces incroyables figures de danse par lesquelles il prétend l'emporter sur tous les danseurs de son temps.



Il est bien d'autres sources du rire qu'exploite Aristophane dans les *Guêpes* et qui n'ont pas encore été mentionnées.

Le poète a souvent recours à ce que S. Freud<sup>4</sup> appelle l'esprit agressif et E. Dupréel<sup>5</sup> le rire d'exclusion : il s'en prend souvent à des gens haut placés et à des célébrités artistiques ou scientifiques et par le rire il les fait tomber du piédestal sur lequel ils se trouvent.

Dans les *Guêpes*, les attaques contre Cléon, le maître d'Athènes du moment, sont nombreuses<sup>6</sup> et parfois d'une virulence extrême, comme en témoignent

1. *Ibid.*, 1392-1395.

2. Remarquons que Philocléon n'a pas interprété correctement le conseil de son fils qui lui avait suggéré de raconter des fables ésopiques et non des histoires dont Ésope est le héros.

3. Cf. *Guêpes*, 1442-1449.

4. Cf. S. FREUD, *op. cit.*, p. 116 sq.

5. Cf. E. DUPRÉEL, *Le problème sociologique du rire*, in *Revue philosophique*, CVI (1928) (repris dans *Essais pluralistes*, Paris, PUF, 1949, p. 27-60 ; voir notamment la p. 41).

6. Cf. *Guêpes*, 31-41 ; 596-597 ; 759 ; 895 ; 903 ; 1030-1035 ; 1224-1235...

les vers suivants extraits de la première partie de la parabase au cours de laquelle le coryphée, au nom du poète, s'adresse aux spectateurs :

Avec une ardeur d'Héraclès, il (= Aristophane) assaillit les plus grands, et hardiment se mesure du premier coup avec la bête elle-même aux dents acérées<sup>1</sup>, malgré les si terribles regards de ses yeux de Cynna<sup>2</sup> qui lançaient des éclairs : cent têtes d'exécrables flatteurs<sup>3</sup>, en cercle, la pourléchaient, tout autour de sa tête; elle avait la voix d'un torrent dévastateur, la puanteur d'un phoque, les testicules sales d'une Lamie<sup>4</sup>, le derrière d'un chameau<sup>5</sup>.

L'agressivité du poète n'épargne pas davantage les autres hommes politiques du moment dont quelques-uns ne sont plus pour nous que des noms : Cléonymos qu'il accuse sans cesse d'avoir jeté son bouclier pour fuir plus vite du champ de bataille (19-23 ; 592 ; 822), Théoros à qui il prête une tête de corbeau qui symbolise sa rapacité (42-51...), Alcibiade qu'il représente atteint de lambdacisme (44-46), Amyntas (74-76 ; 466 ; 1268-1274), Hyperbolos, le marchand de lampes qui, à la mort de Cléon, devint le chef du parti démocratique (1007) et tant d'autres qui n'ont pas trouvé grâce auprès de lui.

Mais il n'hésite pas non plus à faire rire son public aux dépens des esclaves à qui le chœur et Philocléon reprochent leur ingratitude.

PHILOCLÉON. — Cécrops, héros, seigneur... Dracontidès<sup>6</sup> du côté des pieds, souffres-tu que je sois ainsi maintenu par des barbares, à qui j'ai appris à pleurer quatre quarts à la chénice<sup>7</sup> ?

LE CHŒUR. — Après cela, niéra-t-on que la vieillese soit sujette à mille maux terribles ? C'est trop clair. Voyez plutôt : ces deux-là (= les deux esclaves) maintiennent de force leur ancien maître, sans se souvenir aucunement des peaux de chèvre et des tuniques qu'il achetait pour eux, ni des bonnets en peau de chien, ni du soin qu'il prenait de leurs pieds en hiver pour les garantir du froid à chaque occasion ; mais eux n'ont aucun respect, pas même en leur regard, « de leurs anciens... souliers ».

1. C'est dans un passage des *Cavaliers* (v. 1077) qu'apparaît pour la première fois la comparaison de Cléon avec Cerbère, le chien des Enfers.

2. Cynna, d'après le scholiaste, était une prostituée ; mais ici son nom est employé comme une modification comique de κυνός. Aristophane pense vraisemblablement au vers de l'*Iliade*, I, 225 κυνός ὄμματ' ἔχων (le chien est un symbole d'impudence pour les Grecs. À ce sujet, cf. Saara LILJA, *Dogs in Ancient Greek Poetry*, Helsinki, 1976, p. 72-73).

3. Au lieu de flatteurs (κολάκων), on s'attendait à serpents (ὄφρων). Aristophane semble combiner Cerbère avec deux autres monstres : l'Hydre qui avait cent têtes et Typhon, un géant avec des serpents en guise de cheveux.

4. Monstre avec lequel les nourrices effrayaient les enfants.

5. Cf. *Guêpes*, 1030-1035.

6. Cécrops, l'un des rois mythiques de l'Attique, avait une double nature : le haut du corps était celui d'un humain, le bas celui d'un serpent. Aristophane a remplacé δρακοντοειδής par Δρακοντίδη, personnage qui devait attendre un verdict au moment de la représentation des *Guêpes* (cf. v. 157).

7. Pleurer sa pleine chénice, c'est pleurer à pleine mesure, abondamment.

PHILOCLÉON (au second serviteur). — Est-ce que tu ne vas pas me lâcher maintenant, mauvaise bête ? Ne te souviens-tu pas du jour où t'ayant pris à voler mon raisin, je te menai contre l'olivier et t'enlevai la peau « bien et virilement » au point de faire des jaloux ? Tu n'es qu'un ingrat, je le vois<sup>1</sup>.

Aristophane n'a pas ignoré la technique comique de la transposition qui consiste à traduire le langage familier en un ton solennel et le langage solennel en un ton familier. Les exemples d'exagération ou de dégradation ne manquent pas dans les *Guêpes*. Ainsi, dès les premiers vers du prologue, les deux esclaves s'expriment en un langage pédant et c'est à l'aide de périphrases savantes qu'ils reconnaissent qu'ils sont écrasés de sommeil :

XANTHIAS. — [...] je désire oublier un peu mes soucis.

SOSIAS. — Et bien, cours-en le risque ; d'ailleurs moi aussi je sens sur mes prunelles se répandre je ne sais quelle douceur de somnolence.

XANTHIAS (le voyant qui baisse la tête par à-coups). — Mais es-tu fou ou pris du délire des Corybantes<sup>2</sup> ?

SOSIAS. — Non pas, mais un sommeil me tient, qui me vient de Sabazios<sup>3</sup>.

XANTHIAS. — Alors tu sers<sup>4</sup> le même Sabazios que moi. Car moi aussi j'ai senti fondre sur mes paupières, comme un Mède<sup>5</sup>, un sommeil branlant<sup>6</sup>...

Philocléon lui ne cesse de déformer la réalité ; tantôt il exagère en dramatisant une situation, tantôt il rabaisse les exploits des héros des guerres médiques en présentant comme des prouesses de vulgaires larcins.

Ainsi le vieillard est d'avis que sa situation actuelle est bien plus redoutable que celle qu'il connut quelques dizaines d'années plus tôt lors du siège de Naxos<sup>7</sup> :

Quel rapport (entre le siège de Naxos et le danger que je cours aujourd'hui) ? Ceci ne ressemble en rien à cela. J'étais jeune, capable de voler, et j'avais toute ma vigueur. Nul ne me gardait, et je pouvais fuir sans crainte. Au lieu que maintenant des hoplites en armes (Philocléon songe aux deux malheureux esclaves),

1. Cf. *Guêpes*, 438-451.

2. Sur les Corybantes, cf. *supra*, n. 13 et PLATON, *Ion*, 533E : « [...] les gens en proie au délire des Corybantes n'ont pas leur raison... »

3. Dieu phrygien dont le culte pénétra à Athènes pendant la guerre du Péloponnèse et dont nous avons ici la première mention ; il est souvent assimilé à Dionysos dans le monde grec ; dès lors, un sommeil envoyé par Sabazios signifie « provoqué par l'ivresse ». Les deux esclaves ont donc trop bu.

4. Le verbe βουκολεῖς signifie : faire paître des bœufs ; honorer, servir. L'emploi de ce verbe est comique ; en effet, Sabazios passe pour avoir eu l'idée de domestiquer des bœufs et de les soumettre au joug ; il était d'ailleurs représenté avec des cornes sur le front (cf. P. GRIMAL, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, 1958, 2<sup>e</sup> éd., p. 413, s.v. *Sabazios*).

5. En 422, les Perses étaient toujours considérés par les Athéniens comme les envahisseurs par excellence.

6. Cf. *Guêpes*, 7-12.

7. Sur ce siège de Naxos révoltée, cf. THUCYDIDE, I, 98, 4.

disposés sur les passages, font le guet, et deux d'entre eux aux portes, comme on fait d'une belette qui a volé de la viande, m'épient tenant en mains des broches<sup>1</sup>.

Philocléon supplie ses collègues, les dicastes, de lui rendre les derniers honneurs comme à un héros mort au champ de bataille (qui pour un juge ne saurait être que le tribunal), au cas où il perdrait la vie au cours de sa tentative d'escapade :

Et — entendez-vous. — s'il m'arrive quelque chose, songez à me relever, à me pleurer et à m'enterrer sous la balustrade du tribunal<sup>2</sup>.

Quand son fils veut lui inculquer les belles manières et lui demande quel exploit tout à fait viril il pourrait raconter aux convives, le vieillard désespère son fils en lui répondant :

Un trait, un trait, le plus courageux de mes exploits, c'est quand, m'attaquant aux échelas d'Ergasion, je les dérobaï<sup>3</sup>.

Bdélycléon suggère alors à son père de raconter plutôt comment il a poursuivi un jour un sanglier ou un lièvre<sup>4</sup> ou comment il fit la course à la torche ; Philocléon lui fait cette réponse :

Je me rappelle, alors, ce que je fis de plus hardi ; c'est quand j'eus affaire au coureur Phayllos étant gros garçon ; je le poursuivis... pour injures et le gagnai de... deux voix<sup>5</sup>.

Le v. 1207 révèle admirablement avec quel art consommé Aristophane suscite l'intérêt de son public qui s'attend cette fois à ce que le vieillard raconte enfin un authentique exploit sportif et qui interprète d'abord les deux verbes εἶλον διώκων (sc. τὸν δρομέα) comme si le vieillard voulait dire : « Je poursuivis le coureur Phayllos et je l'attrapai. » (ce qui aurait été une réelle prouesse athlétique<sup>6</sup>) et s'aperçoit ensuite que le poète s'est une fois encore joué de lui : les deux verbes doivent recevoir une acception légale puisqu'ils sont suivis des mots λοιδορίας ψήφοιν δυοῖν.

Ce rire d'exclusion à l'égard de la génération des Marathonomaques, des combattants de Naxos ou de Byzance devait être fort goûté par la plus grande partie du public d'Aristophane dont les oreilles étaient fatiguées par le récit mille fois répété des exploits des aïeux.

1. Cf. *Guêpes*, 356-364.

2. *Ibid.*, 386.

3. *Ibid.*, 1201. Ce vers rappelle les « prouesses » du chœur qui se vante d'avoir volé au siège de Byzance le mortier d'une boulangère (*Guêpes*, 236-239).

4. Le sanglier symbolise pour les Grecs la fureur et la puissance guerrière (cf. Marcel DETIENNE, *Les Jardins d'Adonis*, Paris, 1972, p. 129) tandis que le lièvre est le symbole de la timidité et de la lâcheté (cf. ARISTOTE, *PA.*, III, 4, 667a 19-21).

5. Cf. *Guêpes*, 1205-1207.

6. Phayllos de Crotone fut un brillant athlète de la génération antérieure à Aristophane (cf. *Acharniens*, 214 ; PAUSANIAS, 10, 9, 2 ; HÉRODOTE, 8, 47, 1...).

J'ai déjà eu l'occasion d'évoquer l'obscénité comme source de rire : je n'y reviens plus sinon pour insister sur la fréquence d'emploi de ce ressort comique<sup>1</sup> et pour signaler que si Bdélycléon est choqué par l'attitude amoureuse de son père, c'est parce qu'il le considère « trop usé et incapable de rien faire<sup>2</sup> ».

L'impuissance sexuelle est une infirmité et l'infirmité est un ressort comique dans la mesure où on l'envisage avec indifférence, c'est-à-dire avec l'état d'un spectateur. David Victoroff a eu parfaitement raison de noter : « Tout le monde sait que les infirmes et les malades ont, de tout temps, joué un rôle de premier plan dans le théâtre comique. Cela confirme le caractère du rire que nous avons essayé de mettre en lumière, à savoir l'étroite parenté entre le risible et le pénible : constipés, catarrheux, obèses, goutteux, bègues, sourds, boiteux, bossus, aveugles, gâteux, simples d'esprit, etc. ont été ou sont encore des personnages essentiellement risibles au théâtre ou au cinéma<sup>3</sup>. »

Aristophane, parce qu'il avait le génie du comique, a perçu cette liaison du risible et du pénible : il fait rire son public de la bouche édentée de Philocléon<sup>4</sup>, de sa strangurie<sup>5</sup> et de sa somnolence<sup>6</sup> ; il se moque du défaut de prononciation d'Alcibiade qui prononçait / les r et faisait de *κόραξ*, corbeau, *κόλαξ*, flatteur<sup>7</sup> ; il insiste sur la lenteur de la marche des vieux dicastes<sup>8</sup> et sur la petite taille des fils de Carcinus<sup>9</sup>, les danseurs auxquels il lance un défi.

Le poète des *Guêpes* a aussi sans cesse recours au comique de mots ; il forge des mots nouveaux, souvent fort longs, tels que :

- ὀρθροφοιτοσυκοφαντοδικοταλαιπώρων<sup>10</sup> qui ne compte pas moins de trente-trois lettres et qui résume la misérable existence des dicastes obligés de courir dès l'aube aux délations et aux procès ;

1. Cf. les v. 394 ; 500-502 ; 572-573 ; 578 ; 604 ; 739 ; 808 ; 935 ; 940-941 ; 1283 ; 1342-1350 ; 1353 ; 1364 ; 1373 ; 1374-1375 ; 1378 ; 1494.

2. Cf. *Guêpes*, 1380-1384. Cf. SIMONE DE BEAUVOIR, *La Vieillesse*, Paris, 1970, p. 117 : « Mais c'est surtout le vieillard libidineux et impuissant qui révolte les hommes dans la force de l'âge : en lui s'incarne le fantôme qui hante les plus virils. Les psychanalystes considèrent que le complexe de castration n'est jamais entièrement liquidé : la vue d'un vieil impotent ravive chez l'homme fait la menace qui avait jadis tant effrayé le petit garçon. On peut dire en d'autres termes que l'adulte mâle n'est jamais exempt d'anxiété touchant sa vigueur sexuelle ; il déteste imaginer qu'un jour viendra où il conservera des désirs sans être capable de les assouvir. Il hait dans le vieillard sa future condition ; il la répudie par le rire : le personnage grotesque qui évolue sur la scène, il peut aisément se convaincre qu'il ne lui ressemblera jamais. »

3. Cf. DAVID VICTOROFF, *Le rire et le risible*, Paris, 1953, p. 123.

4. Cf. *Guêpes*, 164-165 ; 738 ; 943.

5. *Ibid.*, 807-810.

6. *Ibid.*, 815-817.

7. *Ibid.*, 44-45.

8. *Ibid.*, 230 sq. Dans le v. 230, pour rendre cette lenteur, le poète a accumulé le plus grand nombre de syllabes longues que peut contenir un tétramètre iambique.

9. Cf. *Guêpes*, 1509-1511.

10. *Ibid.*, 505.

— *χυμνοπριστοκαρδαμογλύφον*<sup>1</sup> qui ne compte que vingt-cinq lettres et caractérise l'avare ;

— *φρυαγμοσεμνάκος*<sup>2</sup> qui désigne les manières hautaines de Bdélycléon.

Aristophane joue parfois sur la polysémie des mots. Ainsi, au v. 17, dans une parodie homérique du thème de l'aigle saisissant un serpent<sup>3</sup>, le spectateur entend le substantif *ἀσπίδα* au sens de serpent ; il doit attendre le vers suivant et l'adjectif *ἐπίχαλκον* pour se rendre compte qu'il n'est pas question d'un aspic mais d'un bouclier. Au v. 40, le spectateur est une fois encore la dupe du poète qui joue sur le couple *δημόν*, graisse et *δῆμον*, peuple et sur la polysémie de *διστάναι*, détailler et diviser. C'est Sosias qui raconte à Xanthias le rêve qu'il vient d'avoir :

SOSIAS. — [...] cette canaille de mastodonte (sc. Cléon), avec une balance, pesait de la graisse (*δημόν*) de bœuf.

XANTHIAS. — Misère de moi ! C'est notre « Grèce » (*δῆμον*) qu'il veut diviser<sup>4</sup> (*διστάναι*).

Le poète surprenait aussi son public en utilisant au sens propre des expressions entendues généralement au figuré.

Ainsi, quand Philocléon est découvert sous un âne alors qu'il tente de s'échapper, il menace son fils et les deux esclaves de les combattre, et à son fils qui lui demande « Et pour quoi batailleras-tu contre nous ? », il répond « Pour l'ombre d'un âne<sup>5</sup> (*Περὶ ὄνου σκιαῶς*). »

Le trait comique ici, c'est que cette expression proverbiale employée pour désigner quelque chose sans valeur est utilisée ici littéralement : Philocléon souhaite réellement que son fils lui permette de se cacher sous un âne.

Aristophane substitue aussi parfois un mot à un autre. Ainsi Philocléon s'engage à ne plus boire de salaire (*μισθόν*) pur en l'honneur du bon Génie<sup>6</sup>. *Μισθόν* ici a remplacé *οἶνον*. De même Bdélycléon promet de donner à son père tout ce qu'il souhaite sauf du lait de colacrète à boire<sup>7</sup> (*πλήν κωλακρέτου γάλα πίνειν*). *Κωλακρέτου* (le colacrète remettait le triobole à chaque dicaste) est employé comiquement pour *ὀρνίθων* : l'expression *ὀρνίθων γάλα* est une métaphore qui désigne le bonheur<sup>8</sup>.

Aristophane est un génie qui a su utiliser merveilleusement toutes les ressources de son art ; il a atteint un sommet que plus aucun poète comique grec

1. *Ibid.*, 1357. ARISTOTE, *E.N.*, IV, 3, 1121b 27 évoque aussi le *χυμνοπρίστης* comme type d'avares et THÉOPHRASTE, *Caractères*, X, 13 représente le mesquin interdisant à sa femme de prêter même un grain de cumin.

2. Cf. *Guêpes*, 135. Sur la formation de ce mot, cf. J. TAILLARDAT, *op. cit.*, p. 175. Ce mot est forgé sur *φρύαγμα*, le hennissement du cheval qui pour les Grecs a toujours symbolisé l'arrogance.

3. Cf. *Iliade*, XII, 200-229.

4. Cf. *Guêpes*, 38-41.

5. *Ibid.*, 191.

6. *Ibid.*, 525. À la fin du repas, on buvait la coupe du bon Génie comme à la fin des audiences, les dicastes touchaient le triobole.

7. Cf. *Guêpes*, 724.

8. Cf. Jean TAILLARDAT, *op. cit.*, p. 320.

ne dépassera et s'il est parvenu à dérider le peuple d'Athènes à l'époque la plus sombre de son histoire, pendant toute la guerre du Péloponnèse, il nous amuse encore aujourd'hui follement, près de deux mille quatre cents ans après sa disparition<sup>1</sup>.

---

1. Le poète athénien n'a cependant pas fait l'unanimité des Anciens. On connaît le jugement très sévère de PLUTARQUE, *Moralia*, 854 D : οὐδενὶ γὰρ ὁ ἄνθρωπος ἔοικε μετρίῳ τὴν ποίησιν γεγραμέναι, ἀλλὰ τὰ μὲν αἰσχροῦ καὶ ἀσελγῆ τοῖς ἀκολάστοις, τὰ βλάσφημα δὲ καὶ πικρὰ τοῖς βασιλεύουσιν καὶ κακοήθεσιν.



## Chapitre 8

# Le stéréotype de la femme athénienne dans *Lysistrata*

Comme l'a fort bien vu Jean-Pierre Vernant, l'espace intérieur, domestique, est, pour le Grec, à connotation féminine tandis que l'espace extérieur est à connotation masculine<sup>1</sup>. Le regretté professeur honoraire du Collège de France cite cinq exemples empruntés à différents auteurs, pour appuyer cette affirmation. Ainsi, il mentionne le fragment 546 (Edmonds) de Ménandre : « Une honnête femme doit rester chez elle ; la rue est pour la femme de rien. »

En réalité, les exemples abondent aussi dans la *Lysistrata* d'Aristophane. Dès le v. 16 de la comédie, qui a fait l'objet d'une nouvelle édition commentée<sup>2</sup>, nous entendons Kalonikè excuser, auprès de sa voisine Lysistrata, le retard des femmes d'Athènes et de Sparte, en disant : « Il est difficile, tu sais, aux femmes de sortir<sup>3</sup> (ἔξοδοσ). » Mais c'est l'adverbe ἔνδον qui est le plus fréquemment employé : il se rencontre sept fois dans *Lysistrata*<sup>4</sup> et, dans cinq cas, il désigne

---

1. Cf. Jean-Pierre VERNANT, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, Maspero, 1966<sup>2</sup>, p. 104-105. Selon HÉRODOTE, *Histoires*, II, 35, la situation serait l'inverse chez les Égyptiens : « Chez eux, ce sont les femmes qui vont au marché et font le commerce de détail ; les hommes restent au logis (κατ' οἴκουσ) et tissent (ὀφθαίνουσι). » SOPHOCLE, dans l'*Œdipe à Colone*, 337-341, se souvient du passage de l'historien et il écrit : « L'homme là-bas (= en Égypte) reste au logis, tissant la toile, tandis que la femme sans cesse est dehors (τῆξω), lui cherchant à manger. » ESCHYLE déjà dans *Les Sept contre Thèbes*, 200-201, fait dire à Étéocle s'adressant aux femmes : « Ce qui se fait hors de la maison (τῆξωθεν) est l'affaire des hommes — que la femme n'y donne point sa voix ! Reste chez toi (ἔνδον) et cesse de nous nuire. »

2. Cf. Jeffrey HENDERSON, *Aristophanes Lysistrata*, Oxford, 1987. Pour la traduction française, je me servirai de celle d'Hilaire VAN DAELE (qui doit beaucoup à celle d'Alphonse WILLEMS, Bruxelles, 1919), Paris, Les Belles Lettres, 1936<sup>6</sup>.

3. Pour un texte parallèle, cf. *Assemblée des femmes*, 54-55 (ἐκδροῖσαι). Cf. R.G. USSHER, *Aristophanes Ecclesiazusae*, Oxford, 1973, p. 81. Ἐξόδοσ apparaît aussi au v. 446 de *Lysistrata*, mais dans un autre contexte.

4. Cf. v. 149, 454, 456, 495, 510, 512, 894.

le foyer<sup>1</sup> où se tient la γυνή. Dès le v. 149, Lysistrata conseille à ses compagnes, venues de toute la Grèce, de se tenir assises chez elles (ἔνδον), fardées. Quant à l'adverbe οἴκοι, à la maison, il est employé cinq fois en liaison directe avec la femme et il démontre bien que l'espace intérieur est à connotation féminine. C'est ce qui ressort aussi du v. 728 où une première femme, lasse d'être sur l'Acropole, déclare qu'elle veut aller chez elle (οἴκαδ'), c'est-à-dire quitter le monde en plein air pour rejoindre son monde à elle, clos.

À quatre reprises, le poète insiste sur la position qui caractérise la jeune fille ou la femme, à l'intérieur (ἔνδον) de la maison : le verbe καθήμεθ' (nous vivons assises) apparaît dès le v. 43 et il est placé dans la bouche de Kalonikè qui insiste sur lui pour marquer l'infériorité de la condition féminine ; mais au v. 149, Lysistrata reprendra à son compte ce verbe (καθήμεθ') pour retourner l'argument et montrer que c'est précisément cette prétendue infériorité féminine qui permettra aux femmes de contraindre leurs maris à conclure la paix. Plus loin, au v. 473, la coryphée, qui est une vieille femme, promet de se tenir assise gentiment comme une jeune fille : [...] ἴθέλω ἴγώ σωφρόνως ὥσπερ κόρη καθῆσθαι. Cette attitude de la jeune fille, devenue vieille fille, est encore décrite au v. 597 : « Aucun homme ne veut l'épouser ; alors elle reste assise (κάθηται) et consulte l'avenir. » La forme verbale καθήμεναι désigne aussi la position de la femme au v. 221 de l'*Assemblée des femmes*.

Mais le stéréotype grec exige non seulement que la femme soit assise à l'intérieur de la maison mais encore qu'elle y soit silencieuse et qu'elle le soit partout, en présence d'un homme. Un passage de *Lysistrata* nous évoque ce comportement :

LYSISTRATA. — [...] tais-toi (οὐ σιγήσει ;) [disait le mari] — Et je me taisais (σίγων).

KALONIKÈ. — Oh ! mais moi, jamais je ne me taisais (ἔσίγων).

LE COMMISSAIRE. — Alors, qu'est-ce que tu prenais, si tu ne te taisais pas ! (σίγας).

LYSISTRATA. — Aussi, moi, me taisais-je<sup>2</sup> (ἔσίγων).

Le verbe σιγᾶω est ici employé cinq fois en deux vers. Au v. 590, le Commissaire ordonnera à Lysistrata de se taire (σίγα) quand elle lui rappelle les fils partis à la guerre. Mais dans cette comédie, qui présente souvent un monde à l'envers, vient un moment où Lysistrata elle-même enjoint au Commissaire de se taire : le verbe σιωπᾶω apparaît trois fois en six vers<sup>3</sup>. Le Commissaire est tellement abasourdi par ce qu'il entend qu'il s'écrie : « Me taire (σιωπᾶω) pour toi, maudite ? Pour toi qui portes un voile (χάλυμμα) sur la tête ? Plutôt cesser de vivre<sup>4</sup>. » Le thème du silence, parure des femmes, a été abondamment illus-

1. Aux v. 454 et 456, l'adverbe ne désigne pas la maison.

2. Cf. *Lysistrata*, 515-516.

3. *Ibid.*, 529-534.

4. *Ibid.*, 530-531.

tré dans de nombreuses œuvres du dernier tiers du v<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, mais sans doute jamais autant que dans *Lysistrata*.

La mention du voile (κάλυμμα), qui couvre la tête de la femme, annonce la série de vêtements féminins cités dans la comédie, y compris les chaussures<sup>2</sup>. C'est notamment par ces vêtements élégants et la lingerie fine que, d'après *Lysistrata*, les femmes contraindront les hommes à conclure la paix.

Parmi les vêtements, il y a d'abord la crocote, beau chiton de couleur jaune<sup>3</sup>, une des armes féminines les plus coûteuses, comme en témoignent les v. 51-52 des *Nuées* qu'Aristophane place dans la bouche de Strepsiade : ἡ δ' αὖ (= ma femme) μύρου, κρόκου, καταγλωττισμάτων, δαπάνης, λαφυγμού, Κωλιάδος, Γενετυλλίδος « (le jour du mariage) elle (= ma femme) sentait les parfums, le safran, les baisers lascifs — la dépense, la gourmandise, Aphrodite Colias et Génetyllis... »

Il y a aussi les cimbériques tombant droit<sup>4</sup> (Κιμβερίκ' ὀρθοστάδια) qui étaient vraisemblablement exportées d'Asie Mineure, les chemisettes transparentes<sup>5</sup> (τὰ διαφανῆ χιτώνια), les chemisettes d'Amorgos<sup>6</sup> (τοῖς χιτώνιοισι τοῖς Ἀμοργίνοις) dont la finesse est telle qu'elles provoquent l'érection sexuelle des hommes<sup>7</sup>.

Il convient de remarquer ici que le poète emploie, pour caractériser le monde de la femme, des substantifs formés avec les diminutifs -ιον et -ίδιον : κροκωτίδια (v. 47), χιτώνια (v. 48), χιτώνιοισιν (v. 150) mais aussi ζώνιον (v. 72, la petite ceinture), δωμάτιον (v. 160, la petite chambre), σταμνίον (v. 196 et 199, la petite cruche). Tout semble petit, insignifiant, dans le monde féminin, alors que *Lysistrata* a convoqué les femmes pour une affaire de taille<sup>8</sup> (v. 23 μέγα).

Mais parmi les accessoires de lingerie, il y a surtout, sans doute, le στρόφιον<sup>9</sup>, soutien-gorge (comme le traduit H. Van Daele) ou tétonnière (comme le traduit Alphonse Willems). Le spectateur de 411 devait, à ce moment de la pièce, se souvenir du chant XIV de l'*Iliade*, car le ruban (ἰμάς) d'Aphrodite est l'instrument de séduction comme l'est le στρόφιον de Myrrhine : « Elle (= Aphrodite) dit, et de son sein elle détache alors le ruban brodé, aux dessins variés, où résident tous les charmes. Là sont tendresse, désir, entretien amoureux aux propos séducteurs qui trompent le cœur des plus sages. Elle le met aux mains

1. Cf. par exemple THUCYDIDE, II, 45 ; SOPHOCLE, *Ajax*, 293 ; EURIPIDE, *Héraclides*, 476-477. ARISTOTE, *Politique*, I, 3, 11 approuve le v. 293 de l'*Ajax*.

2. Sur le costume, cf. M. BIEBER, *Griechische Kleidung*, Berlin-Leipzig, 1928 ; L. STONE, *Costume in Aristophanic Comedy*, New York, 1981.

3. Cf. *Lysistrata*, 44 (κροκωτοφοροῦσαι), 47 (κροκωτίδια), 51, 645 (κροκωτόν). Le verbe κροκωτοφορέω se rencontre aussi aux v. 219 et 220. Κροκωτίδιον est aussi employé au v. 332 de l'*Assemblée des femmes*.

4. Cf. *Lysistrata*, 45 ; cf. aussi v. 51.

5. *Ibid.*, 48.

6. *Ibid.*, 150.

7. *Ibid.*, 152.

8. L'emploi de ces diminutifs, dans un même contexte, se retrouve dans l'*Assemblée des femmes* : v. 268 χιτώνια, v. 374 χιτώνιον, v. 8 δωμάτιοισιν, v. 332 κροκωτίδιον.

9. Cf. *Lysistrata*, 931.

d'Héré et lui dit, en l'appelant de tous ses noms : "Tiens ! mets ce ruban dans le pli de ta robe. Tout figure dans ses dessins variés !..." »

À côté des vêtements sont aussi citées les chaussures, au premier rang desquelles se trouvent les péribarides<sup>2</sup> (περιβαρίδες) ; ailleurs cependant, sont mentionnées les cothurnes et les persiques<sup>3</sup>.

Les allusions à la cosmétique sont extrêmement nombreuses dans *Lysistrata*. Il y a d'abord la mention des fards. C'est ainsi qu'à Kalonikè qui croit démontrer la faiblesse des femmes qui se contentent d'être peintes<sup>4</sup> (ἐξηγηθισμέναι), Lysistrata réplique que l'orcanète<sup>5</sup> (χῆγχουσα) est notamment ce qui sauvera l'Hellade. L'orcanète (ἔγχουσα), citée aussi dans l'*Assemblée des femmes*<sup>6</sup>, est un fard rouge réservé aux joues<sup>7</sup>. Ἐξηγηθισμέναι du v. 43 a, comme synonyme, au v. 149, le participe ἐντετριμμένα, fardées. Le verbe καλλωπίζεσθαι, se parer avec excès tant par du maquillage que par des bijoux, est employé trois fois dans *Lysistrata*<sup>8</sup> : le participe κεκαλλωπισμένη y est usité deux fois dans le serment que prêtent les femmes. Le parfum (μύρον) est cité cinq fois dans la comédie<sup>9</sup>, toujours en liaison avec la femme et le sexe. Ne trouve-t-on pas dans l'*Assemblée des femmes* cette question : οὐχὶ βινεῖται γυνὴ χάνευ μύρων ;<sup>10</sup> « Une femme ne peut-elle pas être baisée sans parfums ? » L'expression τὰ μύρα, au v. 47, les parfums, appâts pour les maris, annonce la scène d'amour frustré entre Myrrhine et Cinésias<sup>11</sup> (v. 938-950).

Parmi les préparatifs à la toilette, se trouve aussi mentionnée l'épilation du pubis : « Si nous entrions nues, le delta épilé<sup>12</sup> (παρατετιλμένα)... ». Une allusion à ce soin de toilette avait été faite dès le v. 89, à propos de la Béotienne (παρατετιλμένη) et une autre se rencontre à propos d'une vieille femme (v. 826-827 ἀπεψιλωμένον τῷ λύχνῳ). Ce dernier texte nous apprend que cette épilation pouvait se faire avec une lampe, ce que nous confirment les premiers vers de l'*Assemblée des femmes*<sup>13</sup>.

1. Cf. *Illiade*, XIV, 214-220.

2. Cf. *Lysistrata*, 45, 47.

3. Cf. sur les cothurnes, *Lysistrata*, 657. Voir *Assemblée des femmes*, 346 ; sur les persiques, *Lysistrata*, 229-230. Voir *Assemblée des femmes*, 319, *Thesmophories*, 734.

4. Cf. *Lysistrata*, 43. Voyez sur ce vers la note d'Alphonse WILLEMS, *Aristophane*, Bruxelles, t. II, 1919, p. 416-417.

5. Cf. *Lysistrata*, 48.

6. Cf. *Assemblée des femmes*, 929.

7. Cf. Bernard GRILLET, *Les femmes et les fards dans l'Antiquité grecque*, Lyon, CNRS, 1975, p. 40-41.

8. Cf. *Lysistrata*, 44, 219-220. Sur la hargne de Galien à l'égard de la comotique, voir Danielle GOUREVITCH, *L'esthétique médicale de Galien*, in *Les Études Classiques*, 1987, p. 267-290.

9. Cf. *Lysistrata*, 47, 940, 942, 944, 946. Voir *Nuées*, 51. Mais le parfum employé par les femmes est souvent mentionné ailleurs : *Illiade*, 14, 171 ; *Odyssée*, 18, 192, SÉMONIDE, 7, 64...

10. Cf. *Assemblée des femmes*, 525.

11. Cf. Paul FAURE, *Parfums et aromates de l'Antiquité*, Paris, Fayard, 1987, p. 170 (ouvrage pour lequel j'ai exprimé des réserves dans mon compte rendu paru dans l'A.C. 1989).

12. Cf. *Lysistrata*, 151. Σ ἀντὶ τοῦ τὸ αἰδοῖον τὸ γυναικεῖον τοιοῦτον γὰρ τὸ σχῆμα.

13. Cf. *Assemblée des femmes*, 1-10, surtout 12-13.

Nous devons nous demander si *Lysistrata* nous fournit quelques indications sur l'esthétique féminine appréciée par la gent masculine en 411. Les parties féminines présentant l'attrait le plus vif sont le sexe ou pubis, les seins, les jambes et particulièrement les cuisses, sans oublier la fesse qui émeut tout spécialement les hommes de Sparte (réputés pour leur goût immodéré des relations homosexuelles et hétérosexuelles anales) (cf. *Lysistrata*, 1105, 1147, 1162-1163...). Ce n'est pas en vain que Lysistrata formule le vœu que voici : « Mais si le doux Éros avec la déesse de Chypre, Aphrodite, souffle du désir sur nos seins (κατὰ τῶν κόλπων) et sur nos cuisses (τῶν μηρῶν), et ensuite s'il infuse aux hommes une tension de plaisir et des raideurs de bâton, je crois qu'un jour le nom de "Lysimaques" nous sera décerné chez les Hellènes<sup>1</sup>. »

À la fin de la pièce, le Prytane, montrant la Conciliation (Διαλλαγῆ) représentée par une belle jeune fille nue qui l'avait immédiatement mis dans un état d'éréthisme (v. 1136 ἀπεψωλημένους), s'écrie : « Et moi jamais (je ne vis) plus joli troumignon<sup>2</sup> (κύσθον). » Une dizaine de vers plus loin, le Prytane réclame au Laconien, dans un langage qui mêle érotisme, géographie et politique : « Livrez-nous tout d'abord cet Échinous (= le pubis), et le golfe Maliaque (τὸν Μηλιαῖ/κόλπον), qui est derrière, et les jambes (σκέλη) de Mégare<sup>3</sup>. »

Aux v. 593-597, nous apprenons que la femme athénienne est d'abord une épouse et que, contrairement au citoyen, elle n'a qu'une courte saison pour les épousailles. Les occupations réservées à la femme d'un citoyen athénien sont plus d'une fois mentionnées dans *Lysistrata*.

Il y a d'abord et surtout la maternité. C'est ainsi que lorsque le Commissaire déclare que les femmes ne prennent aucune part à la guerre, Lysistrata lui rétorque : « Et cependant, ô fieffé maudit, nous la supportons plus que doublement, nous qui tout d'abord ayant enfanté (τεκοῦσαι) des fils les avons envoyés au loin servir comme hoplites<sup>4</sup>... » Mais quand le bébé est né, il faut l'élever, le nourrir. C'est ce que rappelle Kalonikè qui veut excuser, auprès de l'impatient Lysistrata, le retard des femmes qui ont été convoquées : « [...] une autre (femme a dû être occupée à) coucher son bébé, celle-ci le laver, celle-là lui donner la pâtée<sup>5</sup>. »

Mais la femme doit encore diriger les esclaves et s'occuper d'eux, comme le rappelle plaisamment Kalonikè : « [...] (une femme a dû être occupée à) éveiller

1. Cf. *Lysistrata*, 551-554. Cf. *Assemblée des femmes*, 900-903 : « Ne jalouse pas les novices. La volupté, je te le dis, réside dans leurs tendres cuisses, fleurit sur leurs seins arrondis. »

2. Cf. *Lysistrata*, 1158 (trad. V. DEBIDOUR). Hilaire Van Daele traduit, de façon banale, κύσθος par « devant ». Il faut savoir que Διαλλαγῆ fut un titre donné dans l'antiquité à la pièce d'Aristophane : Σ<sup>R</sup> ὄλως ἐκ τοῦ μέρους τοῦτου Λυσιστράτη ἢ Διαλλαγῆ κέκληται τὸ δῖσμα. La pièce portait aussi, dans l'antiquité, un autre titre, tiré du v. 389 : *Adoniazousai*.

3. Cf. *Lysistrata*, 1169-1170. Pour un commentaire de ces deux vers, cf. J. HENDERSON, *op. cit.*, p. 205.

4. Cf. *Lysistrata*, 588-590. Cf. *Lysistrata*, 651, 742-757 (cf. Liliane BODSON, *Gai ! Gai ! Sauvons-nous. Procédés et effets du comique dans Lysistrata, 740-752*, in *L'Antiquité Classique*, 1973, p. 24). Voir aussi l'*Assemblée des femmes*, 232-234 et aussi, *last but not least*, *Lysistrata*, 883 (Myrrhine : οἶον τὸ τεκεῖν).

5. Cf. *Lysistrata*, 18-19. Voir aussi *Lysistrata*, 880-881.

un esclave<sup>1</sup> ». La femme administre (ταμειύομεν) aussi le bien du ménage<sup>2</sup>. Mais ce sont surtout les activités manuelles auxquelles préside la femme athénienne qui sont évoquées dans la comédie : la teinture des vêtements<sup>3</sup>, le tissage et le filage<sup>4</sup>. Ces activités seront même utilisées par le poète avec une acception métaphorique. C'est ainsi qu'au v. 630, le coryphée s'adresse au chœur en lui disant : « Tout cela, mes gens, n'est qu'une trame ourdie (ύφρη-  
νων) (par les femmes) en vue de la tyrannie<sup>5</sup>. » Deux autres verbes, relevant de la sphère des activités féminines, sont aussi employés avec une acception métaphorique : ὀπτάω (v. 839 : rôtir) et l'hapax ξυσταθεύω (v. 844 : faire griller) ; ces deux verbes signifient ici : « allumer le feu du désir<sup>6</sup> ».

Il est une matière inséparable de la femme : c'est la laine. En témoignent ces propos que le Commissaire adresse aux femmes : « Ainsi, c'est avec des laines (ἐξ ἔριων), du fil et des fuseaux que vous pensez mettre fin à une situation mauvaise<sup>7</sup>? » C'est à bon droit que Nicole Loraux a pu écrire qu'« entre la femme et la laine, le rapport est étroit, exclusif » ; Hippocrate va jusqu'à l'inscrire dans le corps de la femme, qu'il compare à « de la laine<sup>8</sup> » (οἶον ἔριον : HIPPOCRATE, *Du système des glandes*, I, 16). Quand les femmes commencent à faire défection, la première d'entre elles allègue l'état de ses laines comme excuse à sa désertion : « Je veux aller chez moi. J'ai à la maison des laines (ἔριον) de Milet qui se rongent aux vers... Mais veux-tu que je laisse se perdre mes laines<sup>9</sup> (τῶρι) ? »

*Lysistrata* est aussi une comédie extrêmement précieuse par tous les renseignements qu'elle fournit sur les charges religieuses qu'exerçaient ou que pouvaient exercer les filles de citoyens. Je ne retiendrai qu'un seul passage chanté par le chœur des femmes : « Dès l'âge de sept ans, j'étais arréphore ; à dix ans, je broyais le grain pour notre Patronne ; puis, revêtue de la crocote, je fus "ourse" aux Brauronies. Enfin, devenue grande et belle fille, je fus canéphore et portai un collier de figes sèches<sup>10</sup>. »

Mais le poète comique n'est pas que le peintre de la vie quotidienne ; il a pour but premier de provoquer le rire de ses spectateurs, notamment en pré-

1. *Ibid.*, 18.

2. *Ibid.*, 495. Voir aussi XÉNOPHON, *Économique*, 9, 10 et *Assemblée des femmes*, 211-212.

3. Cf. *Lysistrata*, 51. Voir aussi *Assemblée des femmes*, 215-217.

4. Cf. *Lysistrata*, 519, 567-568, 583-586, 896... Voir aussi XÉNOPHON, *Économique*, VII, 6. Pour un commentaire des v. 894-897, voir M. ROSELLINI, *Lysistrata : une mise en scène de la féminité*, in *Aristophane. Les femmes et la cité* (les Cahiers de Fontenay, n° 17), p. 13. Louis GERNET, *Frairies antiques*, in *REG*, 1928, p. 42, n. 29, a montré que le tissage, dans l'anthropologie grecque, était une activité essentiellement féminine. Sur le tissage, voir aussi l'*Assemblée des femmes*, 556.

5. Sur cette métaphore, voir Jean TAILLARDAT, *Les images d'Aristophane*, Paris, Les Belles Lettres, 1965<sup>2</sup>, § 420.

6. Cf. Jean TAILLARDAT, *op. cit.*, § 302. Voir aussi Jean-Pierre VERNANT (en collab. avec Marcel DETIENNE), *La cuisine du sacrifice en pays grec*, Paris, Gallimard, 1979, p. 104.

7. Cf. *Lysistrata*, 571-572.

8. Cf. Nicole LORAUX, *Les enfants d'Athéna. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, Paris, Maspero, 1981, p. 169, n. 46.

9. Cf. *Lysistrata*, 728-734 (*passim*).

10. *Ibid.*, 641-647. Pour un commentaire approfondi de ces vers, voir J. HENDERSON, *op. cit.*, p. 155-157 et Pierre VIDAL-NAQUET, *Le chasseur noir*, Paris, Maspero, 1983<sup>2</sup>, p. 197-199.

sentant la femme sous une caricature dégradante et en lui attribuant généreusement des vices : le poète parvenait ainsi à déclencher chez son public un rire d'exclusion<sup>1</sup>.

C'est exactement ce que fait Aristophane dès les trois premiers vers de sa comédie, en faisant dire à Lysistrata, irritée par l'absence des femmes qu'elle a convoquées : « Ah ! si on les avait invitées à une fête de Bacchos<sup>2</sup> (Βαχχεῖον), ou au sanctuaire de Pan<sup>3</sup>, ou à la pointe Colias<sup>4</sup>, chez la déesse Génétyllis<sup>5</sup>, il n'y aurait même pas eu moyen de passer à cause de leurs tambourins... » Dès les premiers vers du prologue, Lysistrata, une femme elle-même, reproche à ses consœurs leur penchant tout à fait excessif pour la boisson et pour le sexe.

À ces deux vices, sur lesquels le poète insistera lourdement, s'ajoutent la gourmandise et la coquetterie excessive. C'est ainsi que Kalonikè redoute d'être privée des succulentes anguilles<sup>6</sup> (τὰς ἐγγέλεις) du lac Copaïs, si Lysistrata met son projet à exécution. Quant à l'excès de coquetterie, il est rendu par le participe κεκαλλωπισμένοι<sup>7</sup>, que nous avons déjà rencontré.

Le penchant des femmes pour le sexe est remarquablement rendu dès le v. 125 quand les femmes commencent toutes par refuser le projet de Lysistrata : s'abstenir du membre viril (v. 124 τοῦ πέους) pour contraindre leurs maris à conclure la paix : « il n'est rien de tel (que la verge), ma chère Lysistrata<sup>8</sup> », déclare Kalonikè. Même Lampito, la Spartiate, est d'avis qu'« il est bien pénible, par les Dioscures, pour des femmes de dormir, sans un gland (ἄνευ ψωλῆς), toutes seules<sup>9</sup>. » Il n'est pas surprenant alors que Lysistrata, indignée par l'attitude des femmes qui ne sont pas prêtes au sacrifice qui assurerait la paix dans toute l'Hellade, s'écrie : « Ô sexe dissolu (παγκατάπυγον) que le nôtre tout entier<sup>10</sup> ! » Il n'est pas étonnant non plus de voir le poète gratifier les femmes d'un net penchant pour l'adultère, avec lequel la législation athénienne ne badinait cependant pas : il semble que le mari outragé pouvait tuer le coupable

1. Sur ce rire d'exclusion, cf. Eugène DUPRÉEL, *Le problème sociologique du rire*, in *Revue Philologique*, 1928, p. 213-260.

2. Alphonse Willems traduit fort bien par « convoquées pour une bacchanale ». Cf. *Assemblée des femmes*, 14-15.

3. Une grotte de Pan se trouvait sur la pente de l'Acropole : Apollon y enleva Créuse (cf. EURIPIDE, *Ion*, 10-13). Cette grotte servira de lieu de rendez-vous à Cinésias et à Myrrhine (*Lysistrata*, 911 sq.). D'après Nicole LORAUX, *op. cit.*, p. 191 et la n. 150, Aristophane a parodié l'*Ion* d'Euripide, représenté peu avant 411, dans cette scène éminemment érotique, où Myrrhine, au v. 917, jure par... Apollon (or ce juron est particulièrement masculin).

4. Site d'un important sanctuaire d'Aphrodite.

5. Divinité associée à la naissance.

6. Cf. *Lysistrata*, 36. Voir aussi *Lysistrata*, 702...

7. *Ibid.*, 44, 219, 220.

8. *Ibid.*, 135.

9. *Ibid.*, 142-143. Ψωλή désigne un pénis prêt pour des relations sexuelles. Cf. J. HENDERSON, *The Maculate Muse. Obscene Language in Attic Comedy*, New Haven-Londres, 1975, p. 110. Voir aussi *Lysistrata*, 979.

10. Cf. *Lysistrata*, 137. Sur ce penchant féminin, voyez toute la scène de *Lysistrata*, 707-761. Aristophane n'hésite pas à donner des détails sur les Ἀφροδίτης τρόποι. *Lysistrata*, 60, 677-678 : « Comme cavalière la femme excelle et se tient ferme ; elle ne glisse point, même au galop. » Sur cette pratique vénérienne féminine, cf. aussi *Lysistrata*, 979 ; *Guêpes*, 501 ; *Thesmophories*, 153.

pris en flagrant délit<sup>1</sup> ou avoir recours à une action légale, la γραφή μοιχείας<sup>2</sup>. Il est évident que la fréquence des mentions d'amants (μοιχός) dans la comédie ancienne n'apporte aucun témoignage objectif sur la réalité quotidienne dans l'Athènes de la fin du v<sup>e</sup> siècle et du début du iv<sup>e</sup>.

Il ne faut pas prendre à la lettre les v. 215 à 228 de l'*Assemblée des femmes* et surtout pas les v. 225 et 227 qui expriment des lieux communs propres à la comédie :

- v. 225 μοιχοὺς ἔχουσιν ἔνδον ὥσπερ καὶ πρὸ τοῦ  
« les femmes ont des amants chez elles comme auparavant »
- v. 227 οἶνον φιλοῦσ' εὖζωρον ὥσπερ καὶ πρὸ τοῦ  
« elles aiment le vin pur comme auparavant. »

Nous rencontrons trois emplois de μοιχός dans *Lysistrata* (sur un total de dix-sept pour toute l'œuvre d'Aristophane). Voulant montrer aux futures conjurées qu'à cause de la guerre, il n'y avait plus un seul homme avec elles, Lysistrata leur dit :

- v. 107 Ἄλλ' οὐδὲ μοιχοῦ καταλέλειπται φεψάλυξ<sup>3</sup>.  
« Et d'amants, il n'en reste pas même. »

Dans ce passage, Lysistrata avait mentionné l'absence des maris<sup>4</sup> avant celle des amants ; elle intervertira cet ordre dans le début du serment qu'elle fait prêter aux conjurées :

- v. 212 LYSISTRATA. — Οὐκ ἔστιν οὐδεὶς οὔτε μοιχός οὔτ' ἀνὴρ  
v. 214 ὅστις πρὸς ἐμὲ πρόσεισιν ἐστυκῶς<sup>5</sup>.  
v. 212 « Aucun homme au monde, ni amant, ni mari... »  
v. 214 « Ne s'approchera de moi en érection. »

Lysistrata avait souligné le penchant des femmes pour la boisson, dès le v. 1 (εἰς Βαρχεῖον). La femme « biberonne » est l'un des stéréotypes le plus courants de la comédie ancienne<sup>6</sup>. C'est ainsi que Kalonikè se déclare d'accord avec Lysistrata pour essayer de mettre fin à la guerre, même si elle « devait mettre en gage l'encycle que voici et... en boire (ἐκπιεῖν) l'argent le jour même<sup>7</sup> ». Un peu plus loin dans la pièce, quand arrive le Commissaire,

1. Cf. LYSIAS, *Sur le meurtre d'Ératosthène*, § 30.  
2. Cf. Marcel BIZOS, *Lysias*, Paris, Les Belles Lettres, 1953<sup>3</sup>, p. 26.  
3. Sur l'hapax d'emploi de φεψάλυξ, l'étincelle, cf. Jean TAILLARDAT, *op. cit.*, § 252.  
4. Cf. *Lysistrata*, 99-101.  
5. στύω-στόμαι signifie « être en érection » ; il est employé treize fois dans toute l'œuvre d'Aristophane, dont huit fois dans *Lysistrata*. Les v. 212 et 214 prononcés par Lysistrata sont répétés par Kalonikè aux v. 213 et 215.  
6. En dehors de *Lysistrata*, cf. notamment *Thesmophories*, 347, 630 sq. ; *Assemblée des femmes*, 14-15, 43-45, 156..  
7. Cf. *Lysistrata*, 113-114. L'encycle est un *himation* féminin. Pour l'interprétation de ces vers, cf. Alphonse WILLEMS, *op. cit.*, t. II, p. 336, n. 3.

il s'empresse de rappeler la licence des femmes aux Adonies et, en particulier, le comportement de la femme de l'orateur Démostratos qui était à demi ivre<sup>1</sup> (ὕποπεπωκυῖ). Le même Commissaire dira encore que les femmes n'ont que trop de bile « pourvu que tout près il y ait un cabaret<sup>2</sup> ».

Mais il est une qualité — pas nécessairement positive — dont les femmes sont bien pourvues dans *Lysistrata*, comme d'ailleurs dans d'autres comédies d'Aristophane<sup>3</sup> : la *mêtis*<sup>4</sup>, une des principales armes des femmes<sup>5</sup>. C'est bien une femme — en l'occurrence Lysistrata, la mieux pourvue en *mêtis* — qui interroge ainsi ses compagnes : « Consentiriez-vous donc, si je trouvais un expédient (εἰ μηχανὴν εὔροιμ' ἐγώ) à vous unir à moi pour mettre fin (καταλῦσαι) à la guerre<sup>6</sup>? » Il convient d'abord de remarquer l'emploi du verbe καταλῦσαι dans l'expression καταλῦσαι τὸν πόλεμον (qui explique le nom de la protagoniste Λυσιστράτη employé onze fois lui-même dans la comédie) ; il faut ajouter que λύω et ses composés (v. 569 διαλύσομεν, v. 950 ὑπολύομαι et au v. 112 le verbe καταλῦσαι, déjà cité) apparaissent huit fois dans la comédie et que le verbe λύω est un maître-mot du vocabulaire de la *mêtis*<sup>7</sup>. Au v. 111, deux autres mots relèvent du même champ sémantique de la *mêtis* : μηχανή et εὐρίσκω et ils se retrouvent dans un contexte très voisin, au v. 260 de la *Médée* d'Euripide : ἦν μοι πόρος τις μηχανή τ' ἐξευρεθῆ « si je découvre une voie, un moyen... ». Lysistrata est aussi bien pourvue en *mêtis* que l'est Médée et que le sera Praxagora dans l'*Assemblée des femmes*<sup>8</sup>. Lorsqu'elle recourt à son vocabulaire typiquement féminin pour expliquer au Commissaire comment sortir des difficultés présentes, elle témoigne de sa *mêtis*<sup>9</sup> : le tissage est une activité qui relève de la *mêtis*<sup>10</sup>. Ces quelques vers attestent de son raisonnement analogique :

LYSISTRATA. — Quand (notre fil) est emmêlé, nous le prenons comme ceci et le soulevons avec nos fuseaux de-ci de-là. De même nous dénouerons cette guerre (τὸν πόλεμον διαλύσομεν), si on nous laisse faire, en démêlant l'écheveau au moyen d'ambassades envoyées de-ci de-là<sup>11</sup>.

1. Cf. *Lysistrata*, 395. Sur ce Démostratos, cf. PLUTARQUE, *Vie de Nicias*, 12 et Alphonse WILLEMS, *op. cit.*, t. II, p. 355, n. 1.

2. Cf. *Lysistrata*, 466. Alphonse WILLEMS, *op. cit.*, p. 359, n. 1 commente ainsi ce vers : « Allusion au proverbe cité par Platon le Comique : "L'esprit des femmes est chez le cabaretier" (*Fr. Com. Gr.*, t. II, p. 674). »

3. Cf. mon article *La mêtis des femmes dans l'Assemblée des femmes*, in *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, 1982, p. 33-40. Cf. le chapitre 10 du présent volume.

4. Cf. Marcel DETIENNE et Jean-Pierre VERNANT, *Les ruses de l'intelligence. La mêtis des Grecs*, Paris, 1974.

5. Cf. mon article *Le thème de la mêtis de la femme dans la littérature grecque*, in *Grec et Latin en 1980*, ULB (éd. G. VIRÉ), p. 1-10.

6. Cf. *Lysistrata*, 111-112.

7. Cf. Marcel DETIENNE et Jean-Pierre VERNANT, *op. cit.*, p. 93 sq.

8. Cf. la n. 5 *supra*.

9. Cf. *Lysistrata*, 567-586.

10. Cf. Marcel DETIENNE et Jean-Pierre VERNANT, *op. cit.*, p. 132, 231, 284-285, 292.

11. Cf. *Lysistrata*, 567-570. PLATON, dans le *Politique*, 287d-288b, compare aussi l'art royal au tissage. Cf. P. VIDAL-NAQUET, *Le chasseur noir*, *op. cit.*, p. 294.

Lysistrata révèle encore son type d'intelligence quand elle donne des conseils à Myrrhine qui aura pour tâche d'aguicher son mari, tout en l'abandonnant sexuellement insatisfait : « À toi maintenant de le tenir sur le gril et de le tourner (στρέφειν), de l'enjôler, de l'aimer et de ne pas l'aimer, de tout lui accorder, hormis... ce dont la coupe est confidente<sup>1</sup>. » Avec Detienne et Vernant<sup>2</sup>, il faut noter que στρέφειν est un maître-mot de la *mêtis* ; il convient d'ajouter que Myrrhine suivra à la lettre les conseils de Lysistrata et prouvera qu'elle possède à la perfection toutes les qualités de l'aguicheuse<sup>3</sup>, donc qu'elle est elle-même bien pourvue en *mêtis*. Il n'est dès lors pas surprenant d'entendre le coryphée dire à son homologue féminin : « Il n'est point de bête plus indomptable qu'une femme, point de feu non plus ; nulle panthère (πόρδαιλις) n'est à ce point effrontée<sup>4</sup>. » Ce rapprochement de la femme séductrice avec une panthère se comprend fort bien, d'après l'analyse fournie par Marcel Detienne<sup>5</sup>. La panthère, qui passe pour séduire par son parfum, a été facilement associée à la femme parfumée au corps désirable. « Myrrhine qui s'éclipse, après s'être inondée de parfum, en laissant son mari se consumer, ne fait-elle pas preuve d'une férocité plus grande que la panthère envers les victimes convoquées par son odeur<sup>6</sup> ? »

Lysistrata n'avait-elle pas eu raison de prédire à Kalonikè, très sceptique sur les chances d'une victoire féminine : « C'est précisément là ce qui nous sauvera, j'espère, les petites tuniques safranées, les essences, les péribarides, l'orcanette, les chemisettes transparentes<sup>7</sup>. » Ces vêtements, ces chaussures et ces cosmétiques, d'apparence inoffensive, comme toutes les armes de la *mêtis*, viendront à bout du caractère belliqueux des hommes tant spartiates qu'athéniens, qui concluront la paix<sup>8</sup>.

1. Cf. *Lysistrata*, 839-841.

2. *Op. cit.*, p. 49. Cf. aussi mon article *Le vocabulaire de la mêtis dans les Nuées d'Aristophane*, in *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, 1981, p. 112-120 (*passim*) (reproduit dans le présent ouvrage p. 53-59).

3. Cf. *Lysistrata*, 885-951. Comme le constate Marcel DETIENNE, *Les jardins d'Adonis. La mythologie des aromates en Grèce*, Paris, Gallimard, 1972, p. 172, le nom Myrrhine ou Petit-Myrte est riche en consonances érotiques, car le nom de cette plante sert à désigner soit le clitoris, soit le sexe de la femme. Au v. 261 de *Lysistrata*, il est dit que les femmes « sont un mal évident ». HÉSIODE déjà, au v. 587 de la *Théogonie*, avait déclaré que les femmes sont un « beau mal ».

4. Cf. *Lysistrata*, 1014-1015. Nicole LORAUX, *op. cit.*, p. 179, n. 90 fait remarquer que « le feu est... le désir que la femme communique à l'homme. »

5. In *Dionysos mis à mort*, Paris, Gallimard, 1977, p. 96-97.

6. *Ibid.*, p. 97. Du v. 870 au v. 919, durant lesquels se déroule la plus grande partie de la scène d'amour entre Myrrhine et Cinésias, on relève sept emplois du verbe φιλῆν. Si le nom de Myrrhine a une connotation sexuelle, celui de Cinésias évoque le verbe κινῆν, baiser. « Le nom de Cinésias en fait l'homme, le mari archétypal. »

7. Cf. *Lysistrata*, 46-48. Au v. 30, on trouve le mot σωτηρία ; au v. 41, le verbe σφάζω, employé neuf fois dans *Lysistrata*.

8. On trouve onze emplois de πόλεμος dans *Lysistrata* et neuf d'εἰρήνη. Cf. O.J. TODD, *Index Aristophaneus*, Cambridge, 1932, s.v. et mon étude *La comédie d'Aristophane, un jeu de massacre*, in *Les Études Classiques*, LVII (1989), p. 114 et la n. 19 (voir, dans le présent ouvrage, p. 7-20).

On sait évidemment que la réalité historique fut très différente de la fiction théâtrale de 411<sup>1</sup>.

---

1. Il me semble d'ailleurs qu'Aristophane rappelle à son public que sa pièce n'est qu'une fiction : n'est-il pas révélateur, en effet, de constater que dans une pièce consacrée entièrement à la Réconciliation, un Laconien demande au v. 1320, le dernier de la comédie, de glorifier la déesse *Παιμάχος*, toute guerrière ? Ce n'est donc pas la paix, mais la guerre qui est évoquée au v. 1320. Voilà qui montre qu'il ne faut pas prendre *Lysistrata* plus au sérieux que les autres pièces d'Aristophane. Voir mon étude déjà citée *La comédie d'Aristophane, un jeu de massacre*, p. 126. Cf. *supra*.



## Chapitre 9

# Les Grenouilles : les Nuées, les Grenouilles et les mystères d'Éleusis

Depuis près d'une trentaine d'années, j'ai cru pouvoir relever plusieurs dizaines d'allusions éleusiniennes dans les *Nuées*, le chef-d'œuvre d'Aristophane représenté en 423 a.C. et les faire connaître en une série de nombreux articles. Comme j'ai poursuivi mon enquête depuis mon article paru en 1988, j'ai décidé de réunir ces recherches éparses en un ensemble plus homogène qu'on trouvera aux p. 11-68 d'un livre collectif dirigé par Lambros Couloubaritis et par moi-même (Bruxelles, Ousia, 1994) et intitulé *Mythe et Philosophie dans les Nuées d'Aristophane* (dans la suite de mon étude, je désignerai ce livre par l'abréviation *Mythe*). Aujourd'hui, on peut consulter aussi mon livre *Les Nuées d'Aristophane. Une initiation à Éleusis en 423 avant notre ère*, Paris, 2007.

En 1993, A.M. Bowie, de son côté, publiait un ouvrage intéressant, *Aristophanes, Myth, Ritual and Comedy*, Cambridge University Press. L'auteur y étudie chacune des onze comédies conservées, en adoptant l'analyse structurale des rituels et des mythes grecs ; il consacre les p. 102-133 aux *Nuées*, plus spécialement les p. 114, 122-123 aux Mystères d'Éleusis et il note, à cette dernière page, que « the references that Byl detects to the Eleusinian Mysteries would stand in similar contrast to the unofficial and misguided mysteries purveyed in the Phrontisterion » et il accepte, à la n. 102, ma suggestion qui veut voir dans le *Phrontistèrion*, créé par le poète, un écho à *Telestèrion*.

Mais le lecteur se rend vite compte que, pour Bowie, la seule comédie éleusienne n'est autre que la pièce de 405, les *Grenouilles*, étudiée aux p. 228-253 :

*My argument will be that this Chorus is indeed composed of Eleusinian Initiates who, having achieved the posthumous happiness promised by their initiation, are continuing to practise a form of their cult : the scene is after all Hades, not Athens (p. 228-229).*

Dès lors, je me suis proposé de mettre en évidence les allusions éleusiennes présentes à la fois dans les *Grenouilles* et dans les *Nuées*. En effet, ces deux comédies ont pour toile de fond une initiation à Éléusis. Les références aux *Grenouilles* seront citées les premières et dans l'ordre de succession des vers.

Κατάβασιν : le mot ne figure pas dans la pièce de 405 mais, après la correction de Weil, dans la première *Hypothèse*. De toute façon, c'est bien d'une catabase qu'il s'agit ; aux v. 69 et 70, nous lisons :

HÉRACLÈS. — Vas-tu en bas (κάτω) dans l'Hadès ?

DIONYSOS. — Oui, par Zeus, et plus bas (κάτωτέρω) encore, s'il y a plus bas.

et aux v. 117-118 : « Explique-moi par quelle route la plus courte nous arriverons en bas (κάτω) dans l'Hadès. »

Au v. 136, Dionysos déclare à Héraclès : « Je prendrai la route par laquelle tu es autrefois descendu (κατήλθες). » Dans les *Nuées*, au v. 508, il y a une allusion très rapide et très discrète à une catabase de Strepsiade : εἶσω καταβαίνων (cf. *Mythe*, p. 60).

V. 7 θαρρῶν (et v. 302 Θάρρει) : Dionysos d'abord, puis son esclave Xanthias emploient un *verbum mysticum*, θαρρεῖν. Le participe θαρρῶν est employé avec une acception mystique au v. 141 des *Nuées* (cf. *Mythe*, p. 21).

Du v. 38 jusqu'au v. 166, Héraclès joue un rôle de premier plan : c'est lui qui est allé chercher Cerbère (v. 111) dans les enfers ; il dit à Dionysos que pour y aller, il existe un sentier (v. 123 ἀτραπός), mais celui-ci refuse et il veut emprunter la route par laquelle le héros est descendu ; ce dernier lui explique qu'après la traversée d'un lac il verra des bêtes (v. 143 θηρῶν ; cf. v. 278 θηρία et v. 288 θηρίων) effrayantes, un grand borbier où se trouvent couchés celui qui a roué de coups sa mère ou celui qui a frappé son père à la mâchoire (v. 149-150).

Dans les *Nuées*, Héraclès ne joue pas un grand rôle, mais il est néanmoins mentionné au v. 184. En effet, quand le disciple lui ouvre la porte du *phrontistérion*, Strepsiade, voyant les élèves de Socrate, s'écrie : « Héraclès, d'où viennent ces bêtes sauvages (θηρία) ? » Sur l'initiation d'Héraclès, voyez la pièce d'Euripide qui porte le nom du héros, v. 606-613 et l'*Axiochos*, 13 — sans doute d'un académicien du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. — qui affirme : « C'est ici, rapporte-t-on, qu'Héraclès et Dionysos furent initiés avant de descendre dans la demeure d'Hadès et ce fut de la déesse d'Éléusis qu'ils reçurent la hardiesse de tenter cette entreprise audacieuse. » (*Mythe*, p. 34). Dans les *Nuées* aussi, au v. 76, Strepsiade parle d'un sentier (ἀτραπὸν) divinement merveilleux qui lui permettra d'être sauvé. Le mot *atrapos* désigne le sentier, le raccourci réservé aux initiés par opposition aux grandes routes fréquentées par la foule profane (cf. *Mythe*, p. 17).

Autre correspondance entre les deux comédies : Phidippide bat son père — précisément à la mâchoire (v. 1324 τῆς γνάθου) — et il menace de battre aussi sa mère, bafouant ainsi l'enseignement moral qui est évoqué par Héraclès, l'initié par excellence (cf. *Mythe*, p. 65-66).

V. 42 μὰ τὴν Δῆμητρα : c'est Héraclès qui jure par Déméter, l'une des deux déesses d'Éleusis. Plus loin, dans la pièce au v. 886, c'est Eschyle qui dira : « Déméter, qui as nourri mon esprit, fais que je sois digne de tes mystères. » Voir aussi le v. 384 et le v. 668. Dans les *Nuées*, au v. 121, lorsque Strepsiade voit que son fils est bien décidé à ne pas lui obéir, c'est par Déméter qu'il va jurer : « Non, par Déméter, tu ne mangeras pas de mes biens » et il invoquera encore Déméter au moment de son initiation, v. 455-456 : « Si (mes maîtres) le désirent, par Déméter, qu'ils fassent de moi de l'andouille et me servent aux penseurs. » (cf. *Mythe*, p. 20). La liaison entre Déméter et les mystères devait être toute naturelle pour le spectateur athénien.

V. 159 μυστήρια : c'est l'esclave Xanthias qui ploie sous le fardeau de son maître Dionysos et qui jure « Par Zeus, et moi je suis un âne qui célèbre les mystères. » Ce vers suit immédiatement le v. 158 dans lequel Héraclès vient d'évoquer « les initiés » (οἱ μεμυημένοι). Dans les *Nuées*, c'est au v. 143 qu'apparaît le mot μυστήρια : le disciple explique à Strepsiade qu'il faut considérer l'enseignement et les recherches socratiques comme des mystères (cf. *Mythe*, p. 21-22).

V. 313-314 δῶδων... αὔρα... μυστικωτάτη : lorsqu'il arrive dans l'Hadès, Dionysos sent sur lui une bouffée de torches toute mystique. Au v. 446, c'est le φέγγος ἱερόν, le flambeau sacré, qui est mentionné ; au v. 344, c'est φλόξ, la flamme ; au v. 351, λαμπάς, le flambeau. Dans les *Nuées*, la torche ou le flambeau joue un rôle important : on y compte cinq emplois de δῶς : v. 543, 612, 614, 1490 et 1494. Dès le mythe de Déméter à la recherche de sa fille, la torche joue un rôle capital : cf. *Hymne homérique à Déméter*, v. 47-48 ; 61. L'importance du flambeau dans le culte éleusinien est prouvée notamment par le rang qu'occupe le dadouque (cf. *Mythe*, p. 60-61).

Au v. 314 figure le mot μυστικωτάτη. Si ce mot n'apparaît pas dans les *Nuées*, on y retrouve néanmoins μυστοδόκος, adjectif s'appliquant au sanctuaire d'Éleusis (v. 303) (cf. *Mythe*, p. 49).

V. 330 στέφανον : nous avons ici une allusion à la couronne d'Iacchos, mentionnée quatorze fois en près de cent vers ; c'était la divinité dont la statue accompagnait la procession qui allait d'Athènes à Éleusis. Les v. 255-259 des *Nuées* évoquent la couronne des initiés :

SOCRATE. — Prends à présent la couronne (στέφανον) que voilà.

STREPSIADE. — Pourquoi une couronne (στέφανον) ? Hélas, Socrate veille à ce que l'on ne me sacrifie pas comme Athamas.

SOCRATE. — Non, mais tout cela nous le faisons à ceux que nous initiions (τελουμένους). (cf. *Mythe*, p. 43-47).

Dans l'*Hymne homérique à Déméter*, la couronne, attribut de la déesse, est mentionnée aux v. 224, 251, 295 et 307.

V. 342 νυκτέρου τελετῆς φωσφόρος ἀστήρ : c'est Iacchos qui est qualifié d'« astre de l'initiation nocturne, porteur de lumière ». Chaque mot de ce vers peut être expliqué par un passage des *Nuées*. Il y a d'abord τελετή, l'initiation

que l'on trouve au v. 304, dans le passage dans lequel le chœur célèbre le sanctuaire des deux grandes déesses éleusiniennes (cf. *Mythe*, p. 19). Si νύκτερος ne figure pas dans les *Nuées*, νύκτωρ s'y trouve au v. 173 et au v. 750 et νύξ, la nuit, a six occurrences (v. 2, 9, 36, 75, 1069 et 1129) (cf. *Mythe*, p. 33-34).

Dans les *Grenouilles*, v. 446, on rencontre une liaison étroite entre Éleusis et la nuit : « je vais... où se fait la veillée nocturne (παννυχίζουσιν) en l'honneur de la déesse. » Voir aussi Euripide, *Bacchantes*, v. 485-486 :

- Ces rites se font-ils de nuit (νύκτωρ) ou bien de jour ?
- De nuit (νύκτωρ) surtout, car les ténèbres sont sacrées.

et Sophocle, *Antigone*, 1151-1152 ; Hippolyte, *Réf.*, V, 8, 40. Dans l'*Hymne homérique*, v. 292, on trouve déjà παννυχιαί.

Il y a enfin l'adjectif φωσφόρος. La deuxième *Hypothèse*, v. 9-10 emploie aussi le substantif φῶς :

Τοῦτον δ' ἄγει  
Διώνυσος εἰς φῶς, οὐχὶ μὰ Δι' Εὐριπίδην  
« Dionysos ramène Eschyle à la lumière et certes pas, par Zeus, Euripide. »

Dans les *Nuées*, v. 632, Socrate s'écrie : « Je vais l'(= Strepsiade) appeler... à la lumière (πρὸς τὸ φῶς) » (cf. *Mythe*, p. 61). Nombreux sont les textes qui évoquent la grande lumière de l'initiation. Ainsi Aelius Aristide en XXII, 11 mentionne les φωσφόρους νύκτας. Voir aussi Plutarque, *Quom. quis sent. prof. virt.*, 81E ; *Them.*, 15, 1. Dans l'*Hymne homérique*, v. 338, Hadès devait ramener Perséphone ἐς φῶς.

V. 354 Εὐφημεῖν χρῆ, dit le coryphée vêtu en hiérophante. On trouve de même au v. 263 des *Nuées* Εὐφημεῖν χρῆ. C'est Socrate qui joue le rôle du hiérophante (cf. v. 359 ἱερεῦ), qui donne cet ordre à Strepsiade, candidat à l'initiation : « Il faut que le vieillard garde un silence religieux et prête l'oreille à la prière. » La règle du silence est attestée pour de nombreuses cérémonies religieuses, en particulier pour les mystères éleusiniens (cf. *Mythe*, p. 47).

V. 378 Σώτειραν : c'est l'épithète donnée à Corè à qui le chœur demande de sauver (v. 381 σώζειν ; v. 386 σώζει) Athènes. Dans les *Nuées*, on trouve une fois le verbe σώζω sous la forme passive (σωθήσομαι, v. 77) avec une coloration mystique. Sur l'emploi de σώζω à la voix passive, avec un sens eschatologique, cf. Robert Joly, *Le Tableau de Cébès et la philosophie religieuse*, Bruxelles, 1963, p. 47-48 (cf. *Mythe*, p. 17-18).

V. 383 βασίλειαν : la reine qui apporte les fruits de la terre est Déméter. Au v. 357 des *Nuées* se rencontre ὧ παμβασίλειαι qui désigne les divines Nuées éleusiniennes (cf. *Mythe*, p. 48).

Au v. 337 des *Grenouilles*, c'est Perséphone qui est appelée πολυτίμητε.

Dans les *Nuées*, nous lisons aux v. 269, 293 et 328 ὧ πολυτίμητοι Νεφέλαι (cf. *Mythe*, p. 48).

V. 382 Καρποφόρον : dans la strophe de la *parodos*, le chœur des *Nuées* chante les moissons (v. 282 καρπούς), don de Déméter. Ici, les scholiastes, contrairement aux exégètes contemporains, ont bien perçu le lien que le poète a voulu établir entre les *Nuées*, les καρποί et les divinités d'Éleusis (cf. *Mythe*, p. 49-50). Dans l'*Hymne homérique*, il est fait souvent allusion aux καρποί : v. 4, 332, 469 et 471. Au v. 4, Déméter est appelée ἀγλαοκάρπου et au v. 192 ὠρηφόρος.

V. 745 ἐποπτεύειν : c'est le serviteur de Pluton qui emploie ce mot, qui désigne le degré le plus élevé des Mystères éleusiniens. Le mot est usité aussi en 1138 mais il n'apparaît pas dans les *Nuées* où néanmoins le verbe « voir » est particulièrement fréquent (cf. καθοράω : 326, 327, 351; ὄρώω : 322-323; θεάομαι : 370, 518; βλέπω : 91, 187, 193, 323, 346) (cf. *Mythe*, p. 53-54). Ἐποπτεύειν, employé deux fois dans la deuxième moitié de la comédie des *Grenouilles*, sert à rappeler la toile de fond de la première moitié.

Avec le verbe « voir », c'est le verbe « montrer » qui est le plus fréquent dans la terminologie des mystères. Le verbe δείκνυμι et ses composés se rencontrent cinq fois dans les *Grenouilles* et dix fois dans les *Nuées*, avec parfois une connotation mystique (cf. *Mythe*, p. 53). Si aux v. 398-402, le chœur des *Grenouilles* s'adresse en ces termes à Iacchos : « Iacchos tant honoré (πολυτίμητε), qui inventas la mélodie si suave de cette fête, viens ici, accompagne-nous auprès de la déesse, et montre (δείξον) que sans fatigue tu sais achever une longue route... », dans les *Nuées*, au v. 269, Socrate s'adresse aux *Nuées* mystiques de cette façon : « Venez donc, *Nuées* tant honorées (πολυτίμητοι), venez vous montrer (εἰς ἐπίδειξιν)... ». Δείξον est employé aux v. 182, 324 et 889.

V. 1482 Μακάριος : le chœur, évoquant Eschyle, proclame bienheureux cet homme qui a une intelligence parfaite.

Au v. 353, c'était Dionysos que le chœur avait appelé μάκαρ. Dans les *Nuées* (v. 166-168), Strepsiade avait marqué son admiration pour Socrate en parodiant la traditionnelle formule du *makarismos* : « Ô trois fois heureux (τρισμακάριος) l'auteur de cette intest...igation ... celui qui connaît à fond l'intestin du cousin. » Il faut noter que dans l'*encomion* qu'il entonne en son propre honneur, Strepsiade reprend le thème du *makarismos*. Cf. *Nuées*, 1206-1211 : « Bienheureux (μάκαρ) Strepsiade... » Les textes antiques relatifs au *makarismos* ne manquent pas. Voyez le fragment 837 de Sophocle [éd. Radt], le fragment 137a de Pindare, les v. 72-82 des *Bacchantes* d'Euripide et déjà les v. 380 sq. de l'*Hymne homérique à Déméter...* (cf. *Mythe*, p. 22).

V. 1529 εἰς φάος ὄρνυμένῳ δότε, δαίμονες οἱ κατὰ γαίας : le coryphée demande aux divinités infernales d'accorder à Eschyle, qui remonte vers la lumière, un bon voyage. Le thème de la lumière (φῶς) dans les deux comédies a déjà été étudié (cf. *supra*); celui des régions infernales est exprimé de la même façon dans les deux comédies; si les *Nuées* emploient l'expression τὰ κατὰ γῆς (v. 188), les *Grenouilles* disent de même οἱ κατὰ γαίας. Le sens de κατὰ γῆς sera précisé au v. 192 des *Nuées* où le disciple révèle à Strepsiade que « ceux-là (= les disciples de Socrate) scrutent l'Érèbe jusqu'au fond du Tartare. » (cf. *Mythe*, p. 35).



Ma recherche a eu pour seul but de révéler quelques affinités parodiques que présentent la comédie de 423 et celle de 405 : l'initiation à Éleusis est l'une des clefs d'interprétation des deux pièces. Les allusions éleusiniennes sont néanmoins plus difficiles à repérer dans les *Nuées*, bien que plusieurs — et non des moindres — n'aient pas échappé aux scholiastes<sup>1</sup> (cf. *Mythe*, p. 12-13).



Encore une allusion éleusinienne dans les *Nuées*. Si l'on admet, comme le fait d'ailleurs A.M. Bowie (cf. *supra*) que derrière le *phrontistèrion* des *Nuées* se cache le *telestèrion* d'Éleusis, si l'on se souvient que le paysan Strepsiade est traité de *barbare* au v. 492 (βάρβαρος a dans l'esprit d'un Athénien de 423 le sens de *Perse*. Cf. *Guêpes*, 1078) et si l'on a à l'esprit le texte d'Hérodote cité *infra*, on comprend sans doute mieux la raison pour laquelle la pièce d'Aristophane se termine par l'incendie du *phrontistèrion* par le barbare Strepsiade (v. 1484-1505).

Voyez le chapitre 65 du livre IX des *Histoires* d'Hérodote : « Je suis d'avis, s'il me faut exprimer un avis au sujet de ce qui dépend des dieux, que la déesse elle-même (= Déméter) refusait de les (= les Perses) recevoir, parce qu'ils avaient incendié son sanctuaire d'Éleusis. » Comme Hérodote, Aristophane (*Nuées*, 1484) emploie le verbe ἐπίμρημι pour rendre le fait d'« incendier » le *phrontistèrion-telestèrion*.

---

1. Certains historiens des religions, qui ont pourtant consacré des dizaines de pages à Éleusis, semblent ne pas être conscients de l'importance des deux comédies d'Aristophane pour notre connaissance des Mystères. Tel est le cas de D. SABBATUCCI, *Essai sur le mysticisme grec*, Paris, Flammarion, 1982 (éd. originale italienne, 1965). Cf. p. 127-196 pour Éleusis.

## Chapitre 10

### *L'Assemblée des femmes : la mêtis des femmes dans l'Assemblée des femmes d'Aristophane*

À la suite des travaux de Marcel Detienne et de Jean-Pierre Vernant<sup>1</sup>, j'ai entrepris de montrer de façon succincte que le thème de la *mêtis* de la femme avait été abondamment illustré dans la littérature grecque, d'Homère à l'aube de l'époque byzantine<sup>2</sup>.

J'aimerais révéler que ce thème est développé par Aristophane dans la première moitié de *L'Assemblée des femmes*.

Dès les deux premiers vers de la pièce, Praxagora, la future présidente des conjurées, célèbre « l'œil sûr » des artisans qui façonnent une lampe :

ᾠ λαμπρὸν ὄμμα τοῦ τροχηλάτου λύχνου  
κάλλιστ' ἐν εὐστόχοισιν<sup>3</sup> ἐξηρημένον<sup>4</sup>.

Si elle valorise à ce point *eustochia* (εὐστοχία), c'est qu'elle-même et ses compagnes sont des êtres pourvus de *mêtis*, cette forme d'intelligence qui va leur permettre, malgré leur faiblesse naturelle, de se jouer et de triompher de leurs maris.

---

1. Marcel DETIENNE et Jean-Pierre VERNANT, *Les ruses de l'intelligence. La mêtis des Grecs*, Paris, 1974, p. 26.

2. Cf. *Le thème de la mêtis de la femme dans la littérature grecque*, in *Grec et Latin en 1980. Études et Documents dédiés à Edmond Liénard et édités par Ghislaine Viré*, Université Libre de Bruxelles, 1980, p. 1-10.

3. Sur ce mot, cf. M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 295 ; voir aussi Françoise FRONTISI-DUCROUX, *Dédale. Mythologie de l'artisan en Grèce ancienne*, Paris, 1975, p. 172, n. 12 et p. 174, n. 19.

4. Cf. *Assemblée des femmes*, 1-2. Je suis le texte établi par R.G. USSHER, *Aristophanes Ecclesiazusae*, Oxford, 1973. Au v. 2, plusieurs manuscrits (ΑΓΑ) ne portent pas la leçon εὐστόχοισι mais un mot de la même sphère sémantique εὐσκόποισι. Pour un texte parallèle, cf. *Hymne à Hermès*, 73 : Τῶν τότε Μαιάδος εὐσκόπος Ἀργειφόντης ... L'εὐστοχία est une qualité fort importante dans tous les domaines où s'exerce la *mêtis*, par exemple dans le pilotage. Cf. εὐστοχος κυβερνήτης (in MAXIME de Tyr, 30, 2, éd. Hobein, p. 352, 14 sq.).

Praxagora reconnaît, non sans fierté sans doute, que les femmes se livrent en cachette à des larcins quotidiens, en ouvrant furtivement<sup>1</sup> (ὕποιοι γυνύσαισι) les celliers pleins de froment et de liqueur de Bacchos ; elle apprend aux spectateurs que ses voisines ont reçu comme consigne de prendre à la dérobée les vêtements de leurs maris :

v. 26 ἦ θαιμάτια τάνδρεϊα κλεψάσαις λαθεῖν<sup>2</sup>.

Les voisines de Praxagora ont donc reçu comme mot d'ordre de se livrer à une activité, le vol, qui relève essentiellement de la *mêtis*<sup>3</sup> et dans laquelle elles sont passées maîtres<sup>4</sup>.

Praxagora s'impatiente d'attendre ses compagnes et, à leur arrivée, elle leur fait savoir qu'elle a veillé toute la nuit :

v. 32-33 ἐγρηγόρη  
τὴν νύκτα πᾶσαν<sup>5</sup>.

et qu'elle va gratter tout doucement à la porte de sa voisine car « son mari ne doit se douter de rien » :

v. 35 δεῖ γὰρ τὸν ἄνδρα αὐτῆς λαθεῖν.

Une des femmes insiste sur les difficultés qu'elle a eues pour s'enfuir et se faufiler de sa maison (55 ἐκδραῖσα παρέδυν) car son mari qui s'était gorgé de sardines a toussé la nuit entière.

1. Cf. *Assemblée des femmes*, 15.

2. Λαθεῖν a déjà été utilisé au v. 23 et ce mot et des mots de la même famille seront encore employés aux v. 35, 77, 98 et 337. Platon dira, dans les *Lois*, VI, 781A que le sexe féminin est plus dissimulé et plus artificieux (λαθραιότερον μᾶλλον καὶ ἐπικλοπώτερον).

3. Plusieurs divinités bien pourvues en *mêtis* sont célèbres pour leurs vols : cf. le vol des bœufs du troupeau d'Apollon par Hermès (cf. v. 18 de l'*Hymne à Hermès* : ἐσπέριος βοῦς κλέψεν ἐκηβόλου Ἀπόλλωνος et le v. 73 sq.) et le vol du feu de Zeus par Prométhée (cf. HÉSIODE, *Théogonie*, 565-567) :

Ἄλλὰ μιν ἐξαπάτησεν εἰς πάας Ἴαπετοῖο  
κλέψας ἀκαμάτοιο πυρὸς τηλέσκοπον αὐγὴν  
ἐν κοίῳ νάρθηκι.

Sur ce texte, voir Jean-Pierre VERNANT, *Mythe et Société en Grèce ancienne*, Paris, 1974, particulièrement p. 180-181.

4. Cf. aussi *Assemblée des femmes*, 275 : καὶ θαιμάτια τάνδρεϊ ἄπερ γ' ἐκλέψατε. Voyez HÉSIODE, *Travaux*, 375 : ὃς δὲ γυναικὶ πέποιθε, πέποιθ' ὃ γε φηλήτησι. Dans l'*Hymne à Hermès*, le dieu dont « la tête est pleine de ruses et de tromperies » est appelé le Prince des Brigands (ἀρχὸς φηλητέων, v. 292).

5. La vigilance « est l'affirmation d'une qualité fondamentale de la *mêtis* ». Cf. M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 45, n. 78.

Παρέδου traduit dès Homère une action qui relève de la *mêtis*<sup>1</sup>. Lors de l'inspection vestimentaire, la première femme apprend à Praxagora qu'elle a emporté avec elle le bâton de Lamias pendant son sommeil, à son insu :

v. 77 Λαμίου... καθεύδοντος λάθρα.

À l'instar d'Héra (*Iliade*, XIV, v. 153-351), la première femme s'est donc jouée de son mari grâce au service d'Hypnos.

Sur un ton tragique, elle demandera à Praxagora comment une troupe au cœur faible de femmes pourra parler au peuple :

v. 110-111 καὶ πῶς γυναικῶν θηλύφρων<sup>2</sup> Ξυνουσία / δημηγορήσει ;

Nous devinons implicitement l'opposition entre l'emploi de la force qui caractérise les hommes et le recours à la *mêtis* qui caractérise les femmes. C'est précisément parce qu'elles ne peuvent songer à recourir à la force pour triompher de leurs maris qu'elles doivent s'armer de toute leur *mêtis*<sup>3</sup>. Praxagora répond à sa compagne que les femmes parleront fort bien en public « puisqu'on raconte que, parmi les jeunes gens, ce sont ceux qui se font le plus secouer qui sont les plus habiles orateurs, δεινοτάτους εἶναι λέγειν<sup>4</sup> » ; or, ajoute-t-elle, « se faire secouer, c'est notre fait, par chance. »

La seconde femme, voyant toutes ses compagnes affublées de leurs fausses barbes, les compare à des seiches rissolées, animaux à *mêtis* qui symbolisent le tempérament et la couleur blanche de la femme<sup>5</sup>.

Praxagora propose alors que le purificateur fasse circuler... la belette, autre animal à *mêtis* et à connotation féminine<sup>6</sup>.

Répétant ce qu'elle va bientôt dire à l'assemblée, Praxagora semble très fière de proclamer : v. 236-238 « Pour se procurer de l'argent une femme est tout à

1. Cf. HOMÈRE, *Iliade*, XXIII, 414-416 (Antiloque, à ses chevaux) : « Allons! suivez, hâtez-vous au plus vite! Je me charge de trouver le moyen et l'occasion, si la route se rétrécit, de me glisser (παρὰδύμεναι) devant l'Atride, sans laisser passer l'instant. » Voir aussi ARISTOPHANE, *Guêpes*, 350-351 (le Coryphée à Philocléon enfermé par son fils dans sa maison) : « N'y a-t-il pas, enfin, un trou quelconque que tu puisses, du dedans, creuser à travers le mur pour t'échapper ensuite (ἐκδύνω), caché sous des haillons, comme l'industriel Ulysse? » Cf. aussi PLATON, *Rép.*, IV, 421e.

2. Θηλύφρων de l'*Assemblée des femmes*, 110 fait songer aux v. 708-709 de *Lysistrata* :

Κακῶν γυναικῶν ἔργα καὶ θήλεια φροῆν  
ποεῖ μ' ἄθυμον περιπατεῖν ἄνω κάτω.

La question de la première femme est assez voisine de celle de Chrysothémis dans l'*Électre* de Sophocle (995-997) : « Sur quoi comptes-tu donc pour t'armer d'une telle audace et m'inviter à te servir? Ne vois-tu pas que tu n'es pas un homme, mais une simple femme? (γυνὴ μὲν οὐδ' ἄνθρωπος) ».

3. Cf. M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 19-20.

4. Cf. *Assemblée des femmes*, 112-113.

5. Cf. M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 162-163 (dans un chapitre intitulé *La mêtis orphique et la seiche* aux p. 127-164). Cf. *Assemblée des femmes*, 126-127.

6. Cf. LAURENCE KAHN, *Hermès passe ou les ambiguïtés de la communication*, Paris, 1978, p. 104. Voir ARISTOTE, *H.A.*, IX, 6, 612b 1-4 ; 612b 11-13 ; ANTONINUS LIBERALIS, *Métam.*, 29 ; OVIDE, *Métam.*, IX, 285.

fait bien pourvue et, au pouvoir, elle ne pourra jamais être dupée ; en effet, les femmes elles-mêmes ont l'habitude de duper. »

Dans ces trois vers, Praxagora a employé plusieurs mots qui relèvent du champ sémantique de la *mêtis* :

χρήματα πορίζειν εὐπορώτατον γυνή<sup>1</sup>,  
ἄρχουσά τ' οὐκ ἂν ἐξαπατηθεῖη ποτέ·  
αὐταὶ γὰρ εἰσιν ἐξαπατᾶν<sup>2</sup> εἰθισμένα.

Le discours que Praxagora a si bien répété devant ses compagnes provoque leur enthousiasme et leur émerveillement. Praxagora leur confie qu'elle a pris l'habitude d'écouter les orateurs, quand, à « l'époque des fuites », elle habitait la Pnyx avec son mari. La première femme ne s'étonne plus dès lors de ce que Praxagora ait les qualités d'un orateur ou d'un sophiste :

v. 245 οὐκ ἐτὸς ἄρ' ὦ μέλ' ἦσθα δεινῆ<sup>3</sup> καὶ σοφῆ<sup>4</sup>,

et parce qu'elle possède ces qualités relevant de la *mêtis*, la première femme lui fait savoir que toutes ses compagnes l'ont choisie comme stratégie pour mettre ses projets à exécution :

v. 246-247 καὶ σε στρατηγὸν<sup>5</sup> αἱ γυναῖκες αὐτόθην  
αἰρούμεθ' ἦν ταῦθ' ἀπινοεῖς κατεργάσῃ.

1. Textes parallèles : ARISTOPHANE, *Cavaliers*, 758-759 :

Ποικίλος γὰρ ἄνῆρ

κάκ τῶν ἀμηχάνων πόρους εὐμήχανος πορίζειν.

[ESCHYLE], *Prométhée enchaîné*, 59 (en parlant de Prométhée) : δεινὸς γὰρ εὐρεῖν καὶ ἀμηχάνων πόρον. EURIPIDE, *Andromaque*, 85 : πολλὰς ἂν εὐροὺς μηχανάς· γυνή γὰρ εἶ.

2. Cf. M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 29 : « La *mêtis* est elle-même une puissance de ruse et de tromperie » ; p. 34 : « Le domaine de la *mêtis* est celui où règnent la ruse et le piège : un mode ambigu, fait de duplicité, de tromperie, d'*apatè*. »

Textes parallèles : HÉSIODE, *Travaux*, 373 : Μηδὲ γυνή... ἐξαπατάτω ; PLATON, *Protagoras*, 313c : μὴ... ὁ σοφιστὴς ἐξαπατήσῃ ἡμᾶς.

3. Cf. *Assemblée des femmes*, 245. Cf. *supra*, *Assemblée des femmes*, 112-113. Le sophiste est l'homme de la δεινότης, de l'habileté terrifiante dans les procès. Cf. notamment PLATON, *Protagoras*, 338e, *Phèdre*, 267c-d, *Ménon*, 95c. C'est précisément cette δεινότης, comme le chœur le fait remarquer, que Strepsiade a voulu faire acquérir par son fils (cf. *Nuées*, 1311-1318). Dans l'*Assemblée des femmes*, voir aussi le v. 516 : οὐδεμιᾶ γὰρ δεινότερα σου ξυμμεῖξασ' οἶδα γυναικί. Voir aussi les *Thesmophories*, 433 : οὐπὼ ταύτης ἤχουσα / πολυπλοκωτέρας γυναικὸς / οὐδὲ δεινότερον λεγούσης.

4. Texte parallèle, cf. DÉMOSTHÈNE, XIX, 126 : ὁ σοφὸς καὶ δεινὸς οὗτος καὶ εὐφρωνος.

5. Sur la stratégie, cf. R. VAN COMPERNOLLE, *Gouvernés et gouvernants dans la Grèce classique*, in *Gouvernés et Gouvernants*, 1968, p. 170-171.

Or, le stratège est, comme le sophiste, un personnage à *mêtis*<sup>1</sup> et le verbe ἐπινοέω relève de la sphère sémantique de la *mêtis*<sup>2</sup>.

Praxagora donne ensuite des directives précises à ses compagnes qui vont se rendre à la Pnyx. Une fois de plus, elle leur dit d'imiter leurs maris en tous points :

- v. 121 Ἴθι δὴ περιδοῦ καὶ ταχέως ἀνὴρ γενοῦ.  
 v. 149 ἀνδρῖστί  
 v. 270 ὥσπερ τὸν ἀνδρα ἐθέασθ'  
 v. 278-279 τὸν τρόπον μιμούμεναι  
 τὸν τῶν ἀγροίκων.

Et quand elle rejoint Blépyros, son mari, elle lui avoue qu'elle l'a imité en marquant le pas avec bruit et en frappant les pierres avec son bâton : « v. 545 μιμουμένη σε... ».

La *mêtis* des femmes qui vont se rendre à la Pnyx va consister en un déguisement, en une μίμησις qui leur donnera l'apparence non plus de femmes, mais d'hommes ; c'est pourquoi elles ont reçu la consigne de se travestir en hommes<sup>3</sup> ; elles ont volé à leurs maris leurs laconiennes, leurs bâtons, leurs manteaux ; elles ont cessé de s'épiler et elles se sont fait hâler au soleil ; de plus, elles se sont mis une fausse barbe ; bref, elles ont fait tout ce qu'elles pouvaient pour ne plus ressembler en rien à une femme :

- v. 67 καὶ μηδὲν εἶην ἔτι γυναικὶ προσφερέης.

1. Cf. M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 282. Textes parallèles : cf. *Assemblée des femmes*, 491-492 :

ἡ στρατηγὸς  
 ἔσθ' ἢ τὸ πρᾶγμα εὐροῦσ'...  
*Oiseaux*, 362-363 :  
 ὦ σοφώτατ', εὖ γ' ἀνήυρες αὐτὸ καὶ στρατηγικῶς ·  
 ὑπερακοντίζεις σύ γ' ἤδη Νικίαν ταῖς μηχαναῖς.

2. Textes parallèles : *Cavaliers*, 884-886 :  
 Τοιοῦτονὶ Θεμιστοκλῆς οὐλώποτ' ἐπενόησεν.  
 Καίτοι σοφὸν χάκειν ὁ Πειραιεύς · ἔμοιγε μέντοι  
 οὐ μείζον εἶναι φαίνεται ἔξερήμα τοῦ χιτῶνος.

Sur Thémistocle, personnage historique doué de *mêtis*, cf. M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 299-300. Sur ἐπίνοια, cf. *Assemblée des femmes*, 574, 589 ; DIODORE de Sicile, IV, 78.

3. Cf. Pierre VIDAL-NAQUET, *Le chasseur noir et l'origine de l'éphébie athénienne*, in *Annales. Économies. Sociétés. Civilisations*, 1968, p. 958, se fondant sur le texte de l'*Assemblée des femmes*, estime que le culte d'Athéna Skiras est fondamentalement lié à la coutume du travesti (c'est aux Skira que les femmes décident de se déguiser en hommes. Cf. *Assemblée des femmes*, 18). Avec Marie DELCOURT, *Hermaphrodite. Mythes et rites de la bisexualité dans l'Antiquité classique*, Paris, 1958, p. 20-21, je pense que « nous n'avons... aucune preuve formelle que cette fête agraire ait comporté un travestissement sexuel. »

Or, pour duper sa victime, la *mêtis* emprunte une forme qui masque, au lieu de le révéler, son être véritable<sup>1</sup>.

Les femmes doivent profiter de l'obscurité pour fomenter un coup d'audace et, après l'assemblée, elles devront se mettre à l'ombre pour changer d'accoutrement :

v. 287-288 Ὁ κίνδυνος γὰρ οὐχὶ μικρός, ἣν ἀλώμεν  
ἐνδύομεναι κατὰ σκότον<sup>2</sup> τόλμημα τηλικούτων.

v. 496-499 Ἄλλ' εἶα δεῦρ' ἐπὶ σκίας  
ἐλθοῦσα πρὸς τὸ τειχίον  
παραβλέπουσα θάτέρῳ  
πάλιν μετασκεύαζε σαυτὴν αὔθις ἥπερ ἦσθα.

Après l'assemblée, les femmes prennent le chemin du retour et elles s'encouragent à la plus grande prudence de peur qu'un homme ne découvre leur accoutrement ; au milieu de ces encouragements se découvre un maître-mot de la *mêtis*, στρέφειν<sup>3</sup> :

v. 480-482 στρέφου, σκόπει  
φύλαττε σαυτὴν ἀσφαλῶς, πολλοὶ γὰρ οἱ πανοῦργοι,  
μὴ ποῦ τις ἐκ τοῦπισθεν ὦν τὸ σχῆμα καταφυλάξῃ.

Le chœur et Praxagora ne cesseront de s'encourager à enlever leur déguisement *le plus rapidement possible*<sup>4</sup>.

Quand Praxagora aura rejoint Blépyros, son mari, elle lui fera croire qu'elle est partie à l'aube, appelée par une amie en mal d'enfant et lorsque Blépyros lui reproche d'être partie avec son propre manteau, elle lui répond qu'il faisait froid et qu'elle-même est menue et délicate :

v. 539 ψυχὸς γὰρ ἦν, ἐγὼ δὲ λεπτὴ κάσθενής<sup>5</sup>.

1. Cf. M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 29; Laurence KAHN, *op. cit.*, p. 128, 152; Fr. FRONTISI-DUCROUX, *op. cit.*, p. 162. Le verbe exprimant la métamorphose apparaît au v. 499 de l'*Assemblée des femmes* ...μετασκεύαζε σαυτὴν...

2. Cf. aussi *Assemblée des femmes*, 314 (c'est Blépyros qui parle) : τὰς ἐμβάδας ζητῶν λαβεῖν ἐν τῷ σκότῳ et v. 375 ἐν τῷ σκότῳ γὰρ τοῦτ' ἔτυχον ἔνδον λαβῶν. Sur la seiche, animal à *mêtis*, qui se sert de son encre pour provoquer l'obscurité, σκότος, et échapper ainsi à la vue du pêcheur, cf. M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 163.

3. Cf. M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 49-50 et mon étude *Le vocabulaire de la mêtis dans les Nuées d'Aristophane*, in *L'Antiquité Classique*, 1981 (reproduite dans le présent ouvrage p. 53-59). USSHER, *op. cit.*, p. 142 est d'avis que ces vers rappellent certains passages tragiques, e.a. EURIPIDE, *Iphigénie en Tauride*, 67.

4. Cf. *Assemblée des femmes*, 489 : Ἄλλ' ἐγκονῶμεν; 493 : μὴ βραδύνειν; 500 : μὴ βράδυνε; 501 : ἄλλ' ἐπέιγου; 506 : ὡς τάχιστα. Sur la rapidité, cf. aussi *Assemblée des femmes*, 581 : οὐ μέλλειν; 582 : τὸ ταχύνειν. Cf. M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 22 : « La *mêtis* est rapide, prompte comme l'occasion qu'elle doit saisir au vol, sans la laisser passer. »

5. Sur le préjugé de l'infériorité de la femme, voyez mes *Recherches sur les grands traités biologiques d'Aristote : Sources écrites et Préjugés*, Bruxelles, 1980, p. 210-211.

Ce vers pourrait nous rappeler que c'est l'être plus faible qui a généralement recours à la *mêtis* pour triompher d'un adversaire plus fort<sup>1</sup>.

Quand Blépyros, informé par son voisin Chrémès des décisions prises par l'assemblée, demande à Praxagora si elle sait ce qui a été décrété, la rusée feint de tout ignorer :

v. 553 Βλ. οὐδ' ἄρα τὰ δόξαντ' οἴσθα; Πρ. μὰ Δί' ἐγὼ μὲν οὐ<sup>2</sup>.

Mais Praxagora ne continuera pas longtemps à simuler l'ignorance et elle exposera elle-même les décrets importants pris par l'assemblée à propos de la communauté des biens, des femmes et des enfants. Le chœur va l'encourager et va souhaiter qu'elle ait recours à toutes ses qualités de *mêtis* :

v. 571-577 νῦν δὴ δεῖ σε πυκνήν φρένα καὶ φιλόσοφον ἐγείρειν  
φροντίδ' ἐπισταμένην  
ταῖσι φίλαισιν ἀμύνειν.  
κοινῇ γὰρ ἐπ' εὐτυχίαισιν  
ἔρχεται γλώττης ἐπίνοια πολίτην  
δῆμον ἐπαγλαιούσα  
μυρίασιν ὠφελίαισι βίου· δηλοῦν ἴδ' ὅ τί περ δύνανται  
καιρός.  
δεῖται γάρ τοι σοφοῦ τινος ἐξευρήματος ἢ πόλις ἡμῶν.

C'est donc en ce moment que Praxagora doit tenir en éveil<sup>3</sup> (ἐγείρειν) une pensée dense, lourde, serrée<sup>4</sup> (πυκνήν), c'est-à-dire chargée de tout le poids de l'expérience acquise, capable de saisir et de maîtriser l'occasion<sup>5</sup> (καιρός), de réaliser le plan (ἐπίνοια) qui vient d'être conçu : c'est maintenant qu'Athènes a besoin, pour être sauvée, de quelque sage invention (σοφοῦ τινος ἐξευρήματος<sup>6</sup>).

À plusieurs reprises, Blépyros tentera de placer sa femme devant des apories :

v. 653 Βλ. Περὶ δ' ἱματίων τίς πόρος ἔσται ;

1. Cf. *supra*. Nous rencontrons l'opposition de la μήτις et de la βία dès le fameux passage du chant XXIII de l'*Illiade* (v. 315-318) consacré à la μήτις : 315 μήτι τοι δρυτόμος μέγ' ἀμείνων ἢ βίηφι.

2. La réponse d'Hermès, qui vient de lui voler ses vaches, à Apollon, est analogue à celle de Praxagora à Blépyros. Cf. *Hymne à Hermès*, 263-264 :

Οὐκ ἴδον, οὐ πυθόμην, οὐκ ἄλλου μῦθον ἄκουσα  
οὐκ ἂν μηνύσαμι, οὐκ ἂν μήνυτρον ἀροίμην.

La réponse d'Hermès est qualifiée de rusée (cf. v. 260 μύθοισιν... κερδαλείοισι). Sur ce texte, cf. L. KAHN, *op. cit.*, p. 79-80.

3. Sur ἐγείρειν, verbe de la *mêtis*, cf. M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 37-38.

4. Cf. *Illiade*, XIV, 294 (...πυκινὰς φρένας); *Odyssée*, IX, 445. Voir M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 22.

5. Sur καιρός, voir M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 22-23.

6. Ἐξεύρημα est un mot qui relève du champ sémantique de la *mêtis* : les textes parallèles sont innombrables. Cf. [ESCHYLE], *Prométhée enchaîné*, 59; EURIPIDE, *Hippolyte*, 480-481; *Médée*, 259-263; ARISTOPHANE, *Les Cavaliers*, 884-886; *Les Oiseaux*, 362-363; *Lysistrata*, 111-112...

v. 664 Βλ. τοῦτο γὰρ οἶμαι σ' ἀπορήσειν.

Mais Praxagora a réponse à tout; toujours elle découvre une parade nouvelle, une issue (πόρος<sup>1</sup>) aux questions les plus embarrassantes.

Praxagora est vraiment une femme sans égale pour la ruse : elle en possède toutes les qualités qui lui permettront d'imposer à la cité un nouveau genre de vie.

Aristophane nous montrera dans la suite de sa comédie si l'application de ce nouveau genre de vie est une belle réussite ou un lamentable échec<sup>2</sup>.

---

1. Sur πόρος, voir M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, *op. cit.*, p. 29. Textes parallèles : [ESCHYLE], *Prométhée enchaîné*, 59 ; ARISTOPHANE, *Les Cavaliers*, 758 sq. Dans les *Nuées*, 628-629, Socrate fait comprendre à Strepsiade qu'il n'a pas les qualités requises, car il ne possède pas un esprit fécond en expédients ; il est ἄπορος comme nul autre :

v. 628-629 οὐκ εἶδον οὕτως ἄνδρ' ἀγροικον οὐδένα

οὐδ' ἄπορον οὐδὲ σκαιὸν οὐδ' ἐπιλήσιμονα.

2. On trouvera la réponse à cette question dans l'étude de S. SAÏD, *L'Assemblée des femmes : les femmes, l'économie et la politique*, in *Aristophane, les femmes et la cité. Les Cahiers de Fontenay*, n° 17, décembre 1979, p. 33-69.

## Chapitre 11

# Le *Ploutos* (388) : la γραῦς du *Ploutos* (959-1096) d'Aristophane

Le *Ploutos* fut représenté en 388 : c'est la dernière pièce du poète qui passa jusqu'à nous. Le *Ploutos* est donc une œuvre de vieillesse, quelle que soit l'année où l'on place la naissance d'Aristophane. C'est un poète âgé qui, ainsi qu'il l'avait fait dans l'*Assemblée des femmes*, va représenter une γραῦς καρῶσα<sup>1</sup>. Cette femme avait été précédée par un sycophante qui était venu se lamenter du nouvel état de choses créé par le rétablissement du dieu Ploutos, jadis aveugle, guéri de sa cécité et distribuant la richesse à tous les citoyens justes et honnêtes.

Après le départ ou plutôt la fuite du sycophante, la vieille femme se présente aux vieillards qui composent le chœur et à Chrémyle, vieux paysan à l'origine de la guérison de Ploutos. Le dialogue que cette vieille femme va avoir avec ses différents interlocuteurs devait provoquer le gros rire des spectateurs athéniens toujours prêts, comme nous le sommes encore aujourd'hui, à se gausser d'une vieille jouant à la jeune fille et complètement aveuglée par les sentiments qu'elle porte à un homme très jeune.

En me référant à différentes théories modernes consacrées au problème du rire, je vais tenter de déterminer quels ont été les ressorts comiques utilisés par le poète dans cette scène de près de 140 vers. Si la vieille femme veut don-

---

1. L'expression se rencontre au v. 1024 du *Ploutos*. Le verbe καρῶν est ici d'une grande trivialité : il désigne l'état amoureux de la vieille et s'applique normalement aux truies qui connaissent l'envie du verat. Cf. ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΗΣ, *Histoire des Animaux*, VI, 18, 572b 23-24; 572a 15-16.

Dans l'*Assemblée des femmes*, ce sont trois vieilles femmes qui se disputent un jeune homme et veulent se l'approprier (v. 877-1111). Sur cette scène fort longue, cf. mon étude *Le vieillard dans les comédies d'Aristophane*, in *L'Antiquité Classique*, 46 (1977), p. 67-69 (voir, dans le présent ouvrage, p. 151-167). Voir aussi l'étude de Suzanne SAÏD, *L'Assemblée des femmes : les femmes, l'économie et la politique*, in *Aristophane. Les Femmes et la Cité*, in *Les Cahiers de Fontenay*, n°17, décembre 79, p. 48, p. 60.

ner le change sur l'âge canonique qu'elle atteint, elle insiste avec une certaine emphase sur l'âge des paysans qui composent le chœur et sur celui de Chrémyle. Le v. 959, le premier de cette longue scène, en témoigne ; le v. 1066 aussi :

v. 959 Ἄρ', ὦ φίλοι γέροντες<sup>1</sup>, ἐπὶ τὴν οἰκίαν ἀφίγμεθ'...

v. 1066 LA VIEILLE À CHRÉMYLE — Γέρων ἀνὴρ ὦν οὐχ ὑγιαίνειν<sup>2</sup> μοι δοκεῖς.

La vieille femme (γραιῦς), qui ne s'aveugle pas sur l'âge de ses congénères, veut faire illusion sur son âge, ce qui amènera successivement le coryphée, puis Chrémyle et, enfin, le jeune homme, qui avait vécu à ses crochets avant la guérison de Ploutos, à se moquer d'elle en la traitant de « jeune fille », μειρακίσκη ou μεῖραξ :

v. 963 LE CORYPHÉE — [...] ὦ μειρακίσκη πυνθάνει γὰρ ὠρικῶς<sup>3</sup>.

v. 1071-1072 CHRÉMYLE AU JEUNE HOMME — Ἄλλ' ὦ νεανίσκ', οὐκ ἐῶ τὴν μεῖρακα μισεῖν σε ταύτην.

v. 1079 LE JEUNE HOMME À CHRÉMYLE — Νῦν δ' ἄπιθι χαίρων συλλαβῶν τὴν μεῖρακα.

Le ressort comique sur lequel a joué ici Aristophane est celui de l'inversion qui, en l'occurrence, consiste à faire semblant de donner à la γραιῦς un âge qui ne correspond pas à la réalité<sup>4</sup>. Le poète va ensuite mettre en évidence toutes les infirmités de la vieille femme : la faiblesse de ses facultés intellectuelles, ses travers caractériels et ses infirmités physiques. Aristophane, parce qu'il avait le génie du comique, a extraordinairement perçu la liaison du pénible et du risible<sup>5</sup>. L'aveuglement mental de la vieille femme pour son jeune ami, mis

1. Le chœur est composé de vieillards ; cf. v. 258 : ὡς εἰκός ἐστιν ἀσθενεῖς γέροντας ἀνδρας ἧδη.

2. Sur l'emploi de l'euphémisme οὐχ ὑγιαίνειν (cf. *Ploutos*, 1060 et 1066), voir Jean TAILLARDAT, *Les images d'Aristophane*, Paris, 1965<sup>2</sup>, § 473.

À propos du v. 1066, il faut noter qu'il y a tout un courant littéraire, bien attesté dès le v<sup>e</sup> siècle, surtout dans la comédie mais parfois aussi dans la tragédie, qui associe vieillesse et déraison. On en trouvera de nombreux exemples dans mon étude *Lucien et la vieillesse*, in *Les Études Classiques*, 46 (1978), aux p. 323-324 et particulièrement à la n. 62.

3. Van Daele, dans sa traduction des Belles Lettres, a rendu ὠρικῶς par « si gentiment ». Je crois qu'il faut suivre la suggestion des commentateurs anciens et considérer cet adjectif comme un synonyme de νεωτερικῶς (cf. Jo. TZETZAE, *Commentarii in Aristophanem*, ed. Massa POSITANO, Amsterdam, 1960, ad v. 959). Il faudrait donc traduire « en effet, tu questionnes réellement comme une jeune fille ».

4. L'inversion a été étudiée par H. BERGSON dans son célèbre ouvrage *Le rire. Essai sur la signification du comique*, Paris, 1930<sup>33</sup>, e.a. p. 94.

5. Cette liaison a été mise en évidence par David VICTOROFF, *Le Rire et le Risible. Introduction à la psycho-sociologie du rire*, Paris, 1953, p. 123 : « Tout le monde sait que les infirmes et les malades ont, de tout temps, joué un rôle de premier plan dans le théâtre comique. Cela confirme le caractère du rire que nous avons essayé de mettre en lumière, à savoir l'étroite parenté entre le risible et le pénible : constipés, catarrheux, obèses, goutteux, bègues, sourds, boiteux, bossus, aveugles, gâteux, simples d'esprit, etc. ont été ou sont encore des personnages essentiellement risibles au théâtre ou au cinéma. »

en relief par les apartés pleins d'ironie mordante de Chrémyle, devrait susciter un sentiment authentique de pitié de la part des témoins de la scène. Il n'y a pourtant aucun doute que les spectateurs d'Athènes riaient à gorge déployée devant la douleur réelle de la vieille femme incapable de reconnaître que son jeune amant ne tenait à elle que par intérêt matériel ; il est certain qu'ils devaient éprouver pour elle non point de la sympathie mais du mépris et qu'ils réagissaient à son égard par un rire d'exclusion<sup>1</sup>. Cette réaction est encore celle dont témoignent nos contemporains à l'égard de cette femme, comme le prouve, bien malgré lui, le traducteur français d'Aristophane, Hilaire Van Daele qui, dans la *notice* qu'il a consacrée au *Ploutos*, écrit : « La méprisable Vieille est traitée comme chacun le souhaite ; ce n'est pas sans raison que le poète fait revenir, pour la plus grande hilarité des spectateurs, cette ignoble femme, dans le cortège final, où seule elle est ridicule<sup>2</sup>. »

*Méprisable, ignoble, ridicule*, trois adjectifs qui en disent long sur le sentiment du philologue ! Pas un mot, au contraire, pour condamner l'attitude du jeune homme ! Ce jugement d'H. Van Daele, auquel se seraient sûrement ralliés les contemporains d'Aristophane<sup>3</sup>, s'explique vraisemblablement par des causes socio-psychologiques<sup>4</sup>.

Le dialogue entre la vieille et Chrémyle s'étend du v. 965 au v. 1041. Aux premières plaintes de la vieille femme (v. 967-969), Chrémyle se montre assez peu accueillant et il lui demande d'abord (v. 970-971) si elle était sycophante chez les femmes ou bien si, sans être désignée par le sort, elle... buvait dans sa section (v. 972). La γράῦς se rend compte que le bonhomme se moque d'elle et elle le lui dit : Σκώπτεις (v. 973), « Tu railles. » La première raillerie se comprend d'autant mieux que la vieille avait été précédée par un sycophante<sup>5</sup> et qu'en insinuant qu'elle était sycophante avant la guérison de Ploutos, Chrémyle veut faire entendre que, loin de se rendre utile à son entourage, tel ce personnage abject, elle donne plutôt l'impression de nuire aux gens qui la côtoient. La deuxième raillerie est à classer dans le thème, si cher à la comédie, de la γράῦς

1. Sur le rire d'exclusion (et sur celui d'accueil), voir Eugène DUPRÉEL, *Le problème sociologique du rire*, in *Revue philosophique*, 106 (1928), p. 213-260.

2. Cf. H. VAN DAELE, *Aristophane*, t. V, Paris, Les Belles Lettres, 1972<sup>6</sup>, p. 80. C'est cette traduction que je citerai tout au long de cette étude, mais j'y apporterai un certain nombre de modifications et de corrections.

3. Voir le serment que prêtent les femmes dans les *Thesmophories*, 345-350 (*passim*) : « si une vieille (γράῦς) donne de l'argent à un galant, si une maîtresse..., souhaitez qu'ils périssent misérablement, eux et leur famille. » Or c'est précisément de cadeaux de toutes sortes dont la γράῦς du *Ploutos* comblait son jeune amant (cf. *Ploutos*, 979-991).

4. La femme, même jeune, qui poursuit de ses assiduités un homme et qui prend l'initiative amoureuse risque d'être l'objet de sarcasmes, car notre société lui attribue encore un rôle passif ; elle sera jugée sévèrement, *a fortiori* si elle est très âgée, car l'acte sexuel, dissocié de la jeunesse et de la beauté, semble répugnant, ravalé au rang d'une pure fonction animale.

5. Cf. *Ploutos*, 850-950. Si le sycophante est venu se lamenter, c'est qu'avant la guérison de Ploutos, ses semblables et lui comptaient parmi les gens qui s'enrichissaient. Cf. *Ploutos*, 30-31 : ἔτεροι δ' ἐπλούτουν, ἱερόσυλοι, ῥήτορες / καὶ συκοφάνται καὶ πονηροί.

μεθύση<sup>1</sup> : au lieu de ἔπινες, « tu buvais », le spectateur s'attendait à ἔκρινες, « tu jugeais ». Ces deux railleries sont fondées sur le procédé de l'inversion et elles sont aussi à ranger sous la rubrique du « monde à l'envers ». Finalement, Chrémyle invite la vieille à lui conter l'objet de sa peine. Elle va lui apprendre qu'elle avait un amant, jeune (μειράκιον) et pauvre (πενιχρόν) mais pourvu de toutes les qualités morales et physiques, qu'elle le comblait de toutes sortes de petits cadeaux que son interlocuteur s'amuse alors à lui faire énumérer :

- v. 981-986 LA VIEILLE — Ce n'était pas grand'chose (οὐ πολλά) (ce qu'il me demandait), car il était avec moi d'une pudeur excessive<sup>2</sup> (ἐκνομίως μ' ἤσχύνετο). Ainsi il lui arrivait de me demander vingt drachmes d'argent pour un manteau, huit pour des chaussures, pour ses sœurs aussi il me priait d'acheter une petite tunique, pour sa mère un petit manteau ; d'autres fois il lui fallait quatre médimnes de blé<sup>3</sup>.

Chrémyle reprend alors ironiquement le οὐ πολλά qui entamait l'énumération des cadeaux que la vieille ne cessait de faire à son jeune amant ainsi qu'à toute sa famille et il répète aussi le verbe ἤσχύνετο mais en lui donnant une coloration érotique :

- v. 987-988 Ce n'était pas grand'chose (οὐ πολλά), en effet, par Apollon ; du moins tu le dis. Évidemment avec toi il gardait la pudeur (ἤσχύνετο).

L'engouement et l'aveuglement de la vieille femme éclatent dans les propos suivants :

- v. 989-991 Et il affirmait que ces demandes il ne les faisait pas par cupidité (μισητίας) mais par amitié (φιλίας<sup>4</sup>), afin que mon manteau qu'il portait lui fût un souvenir de moi.

Avec une lucidité qui établit un contraste saisissant avec l'aveuglement de la vieille, Chrémyle, reprenant ironiquement l'adverbe ἐκνομίως employé par la γράῤς au v. 981, conclut :

- v. 992 Tu parles d'un homme extraordinairement (ἐκνομιώτατα) épris.

1. Le penchant pour la boisson est un travers que les poètes comiques ont généreusement attribué aux femmes en général, aux femmes âgées en particulier. Cf. *Nuées*, 555 ; *Lysistrata*, 1, 195 sq ; *Thesmophories*, 347-349, 556 sq., 630 sq., 735 sq. ; *Assemblée des femmes*, 13-14, 132 sq. ; 226-227 ; *Ploutos*, 645, 737 ; PHÉRÉCRATE, fr. 10, 143 ; PLATON, fr. 174 ; ANTIPHANE, fr. 24, 45, 56, 81, 163, 165 ; EUBULE, fr. 43, 80-82, 127 ; ALEXIS, fr. 167 ; AXIONICHOS, fr. 5 ; XENARCHOS, fr. 5, 6 ; DIONYSOS, fr. 5. Sur le thème Ὅτι δὲ φίλοιον τὸ τῶν γυναικῶν γένος κοινόν, ATHÉNÉE, *Banquet des Sophistes*, 10, 440E a rassemblé un vaste florilège de citations extraites des œuvres de la Comédie ancienne et nouvelle. Le v. 972 du *Ploutos* contient une allusion à la procédure du tirage au sort des jurés. Sur cette procédure, cf. D.M. MACDOWELL, *The Law in Classical Athens*, Londres, 1978, p. 35-40.

2. J'emprunte la traduction de καὶ γὰρ ἐκνομίως μ' ἤσχύνετο à A. WILLEMS, *Aristophane...*, Paris et Bruxelles, III, p. 327.

3. On remarquera l'emploi comique du diminutif : χιτώνιον (v. 984), ἱματίδιον (v. 985).

4. Aristophane joue vraisemblablement sur les mots en rapprochant μισητίας (v. 989) et φιλίας (v. 990). On remarquera que μισεῖν et ὑπερφιλῶ sont employés plus loin dans le même vers (1072).

La vieille, qui ne perçoit aucunement l'ironie mordante de son interlocuteur, lui raconte alors en sanglotant à quel point l'attitude du jeune homme à son égard a changé du tout au tout au point que la veille il lui a fait savoir qu'il ne désirait plus jamais qu'elle vînt pour le soir (v. 993-1002). Avec sa constante lucidité, et dans une langue pleine d'images, Chrémyle veut faire comprendre à la vieille que son amant ne tenait à elle que par intérêt matériel, que parce qu'il pouvait dépenser la fortune de sa maîtresse et qu'il l'a abandonnée maintenant qu'il est devenu riche :

v. 1004-1005 Riche (πλουτῶν) aujourd'hui, il n'aime plus les lentilles : avant, sa pauvreté (ὕπο τῆς πενίας) lui faisait manger de tout<sup>1</sup> (ἐπήσθιεν).

La suite du dialogue révèle mieux l'aveuglement de la vieille qui n'a jamais soupçonné que son amant n'en voulait qu'à son bien et l'adresse de l'amant qui possédait toute la virtuosité d'un parfait séducteur jouant admirablement son rôle sans la moindre faille et avec une totale aisance. Les réflexions mordantes et les apartés sarcastiques de Chrémyle viennent mettre en relief et cet aveuglement de la vieille et cette adresse du jeune homme :

v. 1006-1024 LA VIEILLE — Oui certes, et avant, il n'y avait pas de jour, par les deux déesses, qu'il ne vînt à ma porte (ἐπὶ τὴν θύραν<sup>2</sup>... τὴν ἐμήν) tout le temps.

CHRÉMYLE — Pour le convoi funèbre<sup>3</sup> (Ἐπ' ἐκφορᾶν;) ?

LA VIEILLE — Non, par Zeus<sup>4</sup>, mais dans le seul désir d'entendre ma voix.

CHRÉMYLE — Pour recevoir plutôt.

LA VIEILLE — Et, par Zeus, s'il me voyait triste, c'était « ma petite cane, ma colombelle » qu'il m'appelait tendrement.

CHRÉMYLE (À part) — Et puis sans doute il te priaît pour des chaussures.

LA VIEILLE — Une fois, aux grands Mystères, par Zeus, sur le char où j'étais, quelqu'un me regarda : à cause de cela je fus battue (ἐτυπτόμην) toute la journée ; tant il était jaloux (ζηλότυπος<sup>5</sup>), le jouvenceau !

CHRÉMYLE (À part) — C'est qu'il aimait, apparemment, à manger (ἐσθίων) seul.

1. Voyez dans tout ce passage l'emploi métaphorique d'ἐσθίω (v. 1017) et de ses composés (ἐπεσθίω, v. 1005; κατεσθίω, v. 1024). Dépenser son avoir ou celui d'autrui, c'est le manger. Sur cette image, cf. J. TAILLARDAT, *op. cit.*, § 439 et l'article de F. CARAPANOS et d'A. POTAMIANOU, *Langage et désir*, particulièrement p. 67 sq. dans l'ouvrage collectif *Psychoanalyse et Culture grecque*, Paris, Les Belles Lettres, 1980.

2. D'après J. HENDERSON, *The Maculate Muse. Obscene Language in Attic Comedy*, New Haven et Londres, 1975, p. 137, θύρα serait un mot à double entente et désignerait le κύσθος de la femme.

3. Cette plaisanterie macabre avait déjà été employée dans l'*Assemblée des femmes*, 926 : la vieille avait prétendu à la jeune fille que tout le monde viendrait d'abord chez elle en vertu de la loi sur la communauté des femmes : « Qui désirera la plus belle devra d'abord secouer la laide » ; ce à quoi la jeune fille lui avait répondu : ἐπ' ἐκφορᾶν γε.

4. On remarquera que la petite vieille ne fera qu'invoquer Zeus (cf. v. 971, 1008, 1010 ; 1013, 1028). Ce juron répété traduit son ressentiment et son impatience devant les sarcasmes de Chrémyle.

5. Il est vraisemblable qu'Aristophane joue sur le rapprochement de ζηλότυπος (v. 1016) avec ἐτυπτόμην (v. 1015).

LA VIEILLE — Et il disait que j'avais des mains de toute beauté...  
 CHRÉMYLE — (À part) Oui, quand elles lui tendaient « vingt drachmes ».  
 LA VIEILLE — Et que le parfum de ma peau était suave<sup>1</sup>.  
 CHRÉMYLE — Si tu lui versais du Thasos<sup>2</sup>, naturellement, par Zeus.  
 LA VIEILLE — [...] et que j'avais le regard doux et beau.  
 CHRÉMYLE — Pas sot, l'homme ; il s'entendait à dévorer (κατεσθίειν)  
 les provisions d'une vieille en rut (καπρώσης).

La trivialité du paysan devait être pour le spectateur athénien la révélation de la cécité mentale de la petite vieille qui ne pouvait guère s'abuser davantage à la fois sur sa beauté et sur les intentions de son amant.

Le langage que le jeune homme va bientôt tenir à sa maîtresse constituera un contraste saisissant avec celui qu'il lui tenait, quand il y était contraint par la nécessité et la pauvreté. Mais avant que n'arrive le jeune homme, Chrémyle aura encore pris plaisir à humilier la vieille femme en lui disant que si son amant l'a quittée, c'est parce qu'il ne la croit plus en vie<sup>3</sup> (v. 1033) et en lui faisant remarquer qu'elle est toute putréfiée (κατασέσηπας, v. 1035) et non pas, comme elle l'affirme, desséchée par le chagrin (κατατέτηγ', v. 1034<sup>4</sup>).

Alors que Chrémyle continue à lui décocher des traits acérés, s'avance le jeune homme qui semble se rendre à un κῶμος, car il porte des couronnes et une torche (v. 1038-1041). Le νεανίας va aborder sa maîtresse sur un ton révérencieux et affecté qui va la surprendre :

v. 1042 Ἄσπάζομαι<sup>5</sup>.

1. Les Grecs considéraient que l'odeur naturelle de la peau était un facteur érotique. Cf. *Lysistrata*, 687 et 662 et surtout XÉNOPHON, *Banquet*, 2, 3-4 : « Quant aux femmes, surtout lorsqu'on se sont de jeunes mariées, comme celles de Nikératos et de Critobule ici présents, qu'ont-elles encore besoin de parfum ? Elles en exhalent d'elles-mêmes (αὐτὰ γὰρ τοῦτου ὄζουσι). » (trad. Fr. OLLIER). Sur ce problème, cf. Saara LILJA, *The Treatment of Odours in the Poetry of Antiquity*, Helsinki, 1972, p. 146-147.

2. Le vin de Thasos était celui dont on vantait le plus le bouquet. Cf. *Lysistrata*, 206 et *Assemblée des femmes*, 119 sq. (Voir la note d'A. WILLEMS, *op. cit.*, III, p. 330). Le bouquet de ce vin est défini par HERMIPPE (fr. 82, 3, Kock, I, p. 249). Sur ce sujet, voir Saara LILJA, *op. cit.*, p. 113.

3. Dans l'*Assemblée des femmes*, 1073, le jeune homme, abordé par la troisième vieille, se demande s'il voit « une vieille ressuscitée de chez les morts ».

4. On remarquera que c'est le κατατέτηγ' du v. 1034 qui amène le κατασέσηπας du v. 1035. Dans la Comédie, l'adjectif σαπρά est couramment employé pour désigner une vieille femme. Cf. l'*Assemblée des femmes*, 884, 926 ; *Lysistrata*, 378 ; *Thesmophories*, 1024-1025 et *Ploutos*, 1086. Voir aussi HERMIPPE, fr. 10 ὡ σαπρά καὶ πασιπόρνη καὶ κάπραινα ; PLATON, fr. 56 ; THÉOPOMPE, fr. 50. Ces textes ont été réunis par H.G. OERI, *Der Typ der komischen Alten in der griechischen Komödie*, Bâle, 1948, p. 11-12.

5. Pour comprendre la solennité de ce salut, il faut se reporter aux v. 322-325 du *Ploutos* : « CHRÉMYLE — Vous dire "bonjour" (χαίρειν), ô gens de mon dème, est vieillot à présent et usé. Mais (solennel) je vous "salue" (ἀσπάζομαι) pour être venus empressés, les jarrets tendus et sans mollesse. »

Sur l'emploi d'ἀσπάζομαι, cf. Victor EHRENBERG, *The People of Aristophanes*, Oxford, 1952<sup>2</sup>, p. 290 et la n. 3.

Les premiers mots que le jeune homme va adresser à sa maîtresse vont rappeler à la malheureuse son âge réel et son cortège d'infirmités séniles :

v. 1042-1043 Ἄρχαία φίλη  
πολιὰ<sup>1</sup> γεγένησαι ταχύ γε, νῆ τὸν οὐρανόν.

Entendant ces paroles, Chrémyle feint de croire qu'il y a longtemps que le jouvenceau n'a plus vu son antique amie, mais celle-ci le détrompe et elle lui apprend que son amant était encore chez elle la veille. Le νεανίας continue à décrire cruellement son amie en insistant sur les nombreuses rides qui déforment son visage :

v. 1050-1051 LE JEUNE HOMME — ὦ Ποντοπόσειδον καὶ θεοὶ πρεσβυτικοί,  
ἐν τῷ προσώπῳ τῶν ῥυτίδων ὅσας ἔχει<sup>2</sup>.

Il lui fera pousser des cris de frayeur, car il approche d'elle sa torche et il amène Chrémyle à la comparer à une vieille irésione<sup>3</sup> qui pourrait flamber à la moindre étincelle (v. 1054). L'insolent jeune homme propose ensuite à son amie un bien méchant jeu auquel Chrémyle veut s'associer : il s'agit de deviner le nombre de dents qu'a encore la malheureuse femme. Chrémyle est perdant, car il a supposé à tort qu'elle en avait sans doute encore trois ou quatre. Le νεανίας triomphant l'invite à payer sa dette de jeu et il lui apprend que la γραῦς n'a plus qu'une seule molaire :

v. 1059 LE JEUNE HOMME — Ἀπότεισον · ἕνα γὰρ γομφίον<sup>4</sup> μόνον φορεῖ.

1. Πολιός, pour désigner une tête chenue, est d'un usage très courant dès Homère, par ex. *Iliade*, XXII, 74, 77.

On remarquera que la canitie a été l'objet d'une valorisation ambivalente : les cheveux blancs, qui inspirent assez généralement le respect dans la tragédie, sont souvent objet de mépris dans la comédie. PLUTARQUE, dans son *An seni res publica gerenda sit* (789D-E) témoigne de cette ambivalence lorsqu'il écrit : « Les cheveux blancs et les rides dont on se moque apparaissent comme des garants de l'expérience et apportent à l'orateur l'appui de son crédit et de son intégrité morale. »

Lucien, avec sa causticité habituelle, a raillé la canitie : « Les vieillards ne diffèrent des nourrissons que par les cheveux blancs » (τῆ πολιῖ) (in *L'Ami du Mensonge*, 23).

2. C'est la peau ridée de la vieille femme qui explique le jeu de mots de la scène finale du *Ploutos* (v. 1204-1207).

3. Sur cette métaphore, voir J. TAILLARDAT, *op. cit.*, p. 50. Chez Aristophane, ἰσχνός et ἄσος s'emploient non seulement pour désigner des légumes fanés, des plantes desséchées (cf. *Ploutos*, 544), mais aussi pour parler de vieillards (fr. dub. 939 ; *Lysistrata*, 384-385). Cet emploi rare d'ἰσχνός et d'ἄσος serait à l'origine de la comparaison du *Ploutos*, par laquelle le poète voudrait faire entendre que la vieille femme est desséchée comme un vieux rameau d'olivier (l'irésione était, en effet, un rameau d'olivier auquel les prémices de la récolte étaient attachées et qui était suspendu aux Pyanepsies au-dessus de la porte de chaque maison où il restait toute l'année). Sur l'irésione, cf. V. EHRENBERG, *op. cit.*, p. 256. Rappelons que pour ARISTOTELE aussi, *Génération des Animaux*, V, 3, 783b 6, le vieillard est sec (ξηράινεται). Sur ce dernier point, voir mon article *Platon et Aristote ont-ils professé des vues contradictoires sur la vieillesse ?*, in *Les Études Classiques*, 42 (1974), p. 125.

4. Le Docteur G. COOTJANS, dans sa thèse inédite *La stomatologie dans le Corpus aristotélicien*, 1980, p. 269, n. 540 fait remarquer que le mot (i.e. οἱ γομφίοι) se rencontre déjà chez Épicharme (fr. 21 = ATHÉNÉE, X, 1-411a-b Cas.), dans le *Corpus* hippocratique (*Épid.*, VII, 113-V, 462, 2 L), chez

La vieille femme s'indigne alors d'être outragée de la sorte devant tant de monde (elle désigne vraisemblablement au même moment les spectateurs), mais le langage imagé qu'elle emploie et qui est emprunté à la langue des foulons<sup>1</sup> déchaîne de nouveaux quolibets de la part du νεανίας comme de celle de Chrémyle :

- v. 1061-1065 LA VIEILLE — Πλυνόν με ποιῶν ἐν τοσοῦτοις ἀνδράσιν.  
 LE JEUNE HOMME — ὄναιο μέντ' ἄν, εἴ τις ἐκπλύνειέ σε.  
 CHRÉMYLE — Οὐ δῆτ', ἐπεὶ νῦν μὲν καπηλικῶς ἔχει<sup>2</sup> εἰ δ' ἐκπλυνεῖται τοῦτο τὸ ψιμίθιον<sup>3</sup>, ὄψει κατὰδῆλα τοῦ προσώπου τὰ ῥάκη<sup>4</sup>.

Ces propos de Chrémyle révèlent que la vieille tentait de dissimuler les rides de son visage (ou pour reprendre l'expression du paysan, les loques de son visage) avec du blanc de céruse grâce auquel elle est encore débitable, vendable.

Après ces quolibets, la vieille est l'objet d'une tentative de séduction<sup>5</sup> réelle ou simplement imaginée par le jeune homme qui en accuse Chrémyle, mais ce dernier s'en défend bien :

- v. 1067-1070 LE JEUNE HOMME — Ou plutôt il cherche peut-être à te séduire ; il te tâte les tétons, s'imaginant que je ne le vois pas.  
 LA VIEILLE (à Chrémyle) — Non, par Aphrodite, pas à moi, dégoûtant que tu es.  
 CHRÉMYLE — Non, par Hécate, non certes ! Il faudrait être fou.

Le spectateur n'aura pas manqué de remarquer que la petite vieille a réagi à l'agression sexuelle, réelle ou fictive, dont elle est l'objet en prenant à témoin

---

Hérodote (IX, 83) et chez Aristophane (*La Paix*, 34 et le *Ploutos*, 1059). Il faut noter le rapport qui semble exister entre les masques d'argile de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle a.C., copies votives de masques authentiques portés par les exécutants de danses rituelles en l'honneur d'Artémis Orthia, découverts à Sparte en 1906 par l'École anglaise d'Athènes, et le visage de la vieille femme du *Ploutos* (fortement ridée et édentée). A.W. PICKARD-CAMBRIDGE, *Dithyramb, Tragedy and Comedy*, 1927, p. 256 a conclu que le type comique de la vieille hideuse pourrait être lié à des masques rituels en usage dans le Péloponnèse.

On remarquera que Lucien s'inscrit dans une longue tradition lorsqu'il représente des vieillards édentés. Cf. *Dialogues des Morts*, IX, 2, VI, 2 ; *Dialogue des Courtisanes*, XIV, 4 ; *Le Maître de rhétorique*, § 24. Voir à ce sujet mon article déjà cité *Lucien et la Vieillesse*, p. 322.

1. Sur l'expression πλυνόν με ποιῶν, cf. J. TAILLARDAT, *op. cit.*, § 590. Πλυνός (ou πλύνος) signifie ici eau de lessive et l'expression correspond à peu près au français familier « laver la tête de quelqu'un ».

2. Sur l'expression καπηλικῶς ἔχει, cf. J. TAILLARDAT, *op. cit.*, § 399.

3. Sur l'emploi de la céruse ou carbonate de plomb, cf. Bernard GRILLET, *Les femmes et les fards dans l'Antiquité grecque*, Lyon, 1975, p. 101 sq.

Aristophane n'a pas cessé de se moquer des vieilles femmes enduites de céruse. Cf. *Assemblée des femmes*, 878, 1078.

4. La scholie du *Ravennas* glose ainsi cette expression : τὰς ῥυτίδας. Voyez dans l'*Anthologie Palatine*, V, 21 l'épigramme de Rufin décrivant une vieille femme : νῦν ῥυτίδες καὶ θρίξ πολὴ καὶ σῶμα ῥακῶδες.

5. Cette scène est fondée sur le comique obscène qui a été étudié par S. FREUD, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* (1905) (trad. française de Marie BONAPARTE et du Dr. NATHAN), Paris, 1930<sup>16</sup>, p. 144.

Aphrodite, la déesse de l'amour et du désir invoquée par les femmes jeunes<sup>1</sup> : Μὰ τὴν Ἀφροδίτην (v. 1069) et non point Hécate, alors que le juron par cette divinité semble apprécié des vieilles femmes chez Aristophane<sup>2</sup>

Chrémyle va ensuite interdire au νεανίσκος de haïr son ancienne maîtresse et l'ex-amant va se défendre en lui rétorquant que, loin de la haïr, il l'aime à la folie<sup>3</sup>, mais il va en même temps l'engager à s'en aller en prenant avec lui... la jeune fille :

v. 1079 Νῦν δ' ἄπιθι συλλαβῶν τὴν μείρακα.

Le vieil homme comprend parfaitement que le νεανίας ne songe qu'à abandonner la femme qui l'a entretenu si longtemps et le jeune homme prend pour prétexte à cet abandon la débauche sexuelle de son ancienne compagne :

v. 1082-1083 LE JEUNE HOMME — Je ne saurais causer (διαλεχθεῖην<sup>4</sup>) avec une femme épuisée en débauche (montrant le public) par ces treize mille personnes<sup>5</sup>.

Chrémyle continuera à encourager le jeune homme à demeurer avec la vieille femme qu'il comparera à de la lie (τρύξι) dont le νεανίας a bu le vin<sup>6</sup> (v. 1084-1087) et il l'invite à entrer dans sa maison où réside le nouveau dieu (v. 1088). Mais quand le νεανίας entend que la γραῦς désire aussi entrer pour expliquer quelque chose au dieu, il se refuse à pénétrer chez Chrémyle qui, parodiant une formule consacrée des Mystères d'Éleusis, l'encourage en l'assurant que la vieille ne le violera pas :

v. 1091-1092 Θάρρει, μὴ φοβοῦ<sup>7</sup>.

1. Cf. *Lysistrata*, 208, 252, 551, 556, 749, 858, 939. Voyez ce dernier vers placé dans la bouche de Myrrhine qui veut parfumer son mari : Νῆ τὴν Ἀφροδίτην, ἦν τε βούλη γ' ἦν τε μή.

2. Voyez le v. 1097 de l'*Assemblée des femmes* où la troisième vieille, la plus affreuse, s'adresse au jeune homme et lui ordonne de la suivre : Νῆ τὴν Ἑκάτην, ἐάν τε βούλη γ' ἦν τε μή. Dans le *Ploutos*, 1070, l'invocation à Hécate est reprise par Chrémyle, sans doute pour faire contraste à l'invocation à Aphrodite, mais peut-être aussi parce que cette divinité passait pour déclencher des accès de folie (cf. *Maladie Sacrée*, 4) : il pourrait y avoir une liaison entre Μὰ τὴν Ἑκάτην, οὐ δῆρα et la fin du même vers μαινοίμην γὰρ ἔν.

3. On remarquera l'opposition courante μισεῖν (v. 1072) — ὑπερφιλῶ (v. 1072), annoncée peut-être déjà aux v. 989-990. Cf. *supra* p. 128, n. 4.

4. Διαλέγεσθαι peut avoir le sens de « avoir des relations sexuelles avec quelqu'un ». Cf. J. HEN-DRERSON, *op. cit.*, p. 155, § 22. Le scholiaste interprète d'ailleurs διαλεχθεῖην par ὀμιλήσαμι.

5. Cette traduction du v. 1083 suppose la correction proposée par Rutherford et par Willems τε τῶνδε (les manuscrits R et V portant la leçon ἐτῶν γε qui n'a guère de sens). Les quolibets que lançaient les acteurs aux spectateurs sont extrêmement nombreux chez Aristophane. Voyez par exemple les *Nuées*, 1096-1101, 1201-1203 ; la *Paix*, 821-823, 887-888 ; les *Grenouilles*, 273-276 ; *Ploutos*, 97-99...

6. Cette comparaison était vraisemblablement préparée dès le v. 1021.

7. Sur cette formule mystique parodiée ailleurs par Aristophane (*Paix*, 277-278), cf. M. SIMON, *Θάρρει οὐδεὶς ἀθάνατος. Étude du vocabulaire religieux*, in *R.H.R.*, 1936, p. 188 sq. ; R. JOLY, *L'exhortation au courage* (θάραξεν) dans les *Mystères*, in *R.E.G.*, 68 (1955), p. 164-170 et mon étude dans la *R.B.P.H.*, 1980, p. 5-21 : *Parodie d'une initiation dans les Nuées d'Aristophane* (plus particulièrement p. 18-19).

οὐ γὰρ βιάσεται<sup>1</sup>.

Réconforté par Chrémyle et assuré de ne pas être menacé dans son intégrité physique, le νεανίας entre dans la maison où il est suivi de fort près par son ancienne maîtresse avec un empressement tel qu'il déclenche cette réflexion de Chrémyle :

v. 1095-1096 Ὡς εὐτόνωσ, ὦ Ζεῦ βασιλεῦ, τὸ γράδιον  
ὥσπερ λεπὰς τῷ μειρακίῳ προσείχετο.

La petite vieille se colle au jeune homme comme une patelle se fixe à un rocher, ainsi que nous le confirme Aristote<sup>2</sup>.

La γράϋς réapparaîtra dans la scène finale de la comédie (v. 1197-1207) qui se termine par une procession qui doit mener le dieu Ploutos à l'Acropole où il sera le gardien de l'opisthodomé de la déesse ; au cours de ce cortège, la pitoyable vieille est une fois de plus ridiculisée : Chrémyle l'ayant transformée en une sorte de canéphore chargée de porter les marmites sur la tête et ne manquant pas de lui décocher ce méchant trait :

v. 1204-1207 Ah vraiment, il arrive à ces marmites tout le contraire des autres. Car dans les autres marmites la peau ridée (ἡ γράϋς) est tout au-dessus ; ici c'est à la surface de la peau ridée (τῆς γράδος) que se tiennent les marmites<sup>3</sup>.

Il nous reste à répondre à une question : pourquoi les spectateurs athéniens ont-ils exercé un rire d'exclusion à l'égard d'une pitoyable vieille femme durant une scène de près de 140 vers où sont passées en revue sans aucune pudeur toutes ses infirmités ?

C'est Philippe Malfait qui, dans son excellent mémoire sur *La femme et le rire dans le théâtre d'Aristophane*, répond à cette question : « Ces rapports sexuels entre une γράϋς et un νεανίας correspondent... à une situation d'inversion par rapport à ce qui était perçu comme normal, naturel ou conforme aux bonnes mœurs du temps<sup>4</sup>... »

Plutarque, quelques siècles après Aristophane, condamnera avec une énergie sans pareille une vieille femme en train de convoiter un jeune homme : « Un

1. Aristophane joue ici sur le procédé de l'inversion, comme l'ont bien vu les commentateurs anciens. Cf. Jo. TEITZAE, *op. cit.*, ad v. 1092 οὐ γὰρ σε βιάσεται ἡ γράϋς ὃ τρόπῳ μᾶλλον ἄνδρες γυναικας βιάζονται. Pour un emploi de βιάζομαι au sens sexuel, cf. *Lysistrata*, 225-226 : Ἐὰν δέ μ' ἄκουσαν βιάζηται (sc. « mon mari ») βίαι...

2. Cf. *Histoire des Animaux*, IV, 4, 530a 18-19 : οἱ δὲ νηρεῖται προσέχονται καθάπερ αἱ λεπάδες. Sur cette image, cf. J. TAILLARDAT, *op. cit.*, § 324 qui signale que cette comparaison n'est connue que d'Aristophane et d'Hérodas (ap. Ath. 86b).

3. Le jeu de mots est fondé sur le double sens de γράϋς, « vieille femme », mais aussi par analogie, peau ridée, pellicule qui se forme sur les liquides bouillis. Cf. ARISTOTE, *Génération des Animaux*, II, 6, 743b 5-7.

4. Philippe MALFAIT, *La femme et le rire dans le théâtre d'Aristophane*, Université de Bruxelles, 1979, p. 169.

législateur plein de bon sens... trouvant un jeune homme dans la chambre d'une vieille femme, en train de s'engraisser auprès d'elle, comme les mâles de perdrix près de leurs femelles, il le fera passer dans la maison d'une jeune fille qui aurait besoin d'un mari<sup>1</sup>. »

---

1. Cf. PLUTARQUE, *Vie de Solon*, 20, 8. Voir mon étude *Plutarque et la vieillesse*, in *Les Études Classiques*, 45 (1977), p. 111.



## **Deuxième partie**

Quelques thèmes



## Chapitre 12

# Éleusis

*Le Petit Robert. Dictionnaire universel des noms propres, sub verbo « Aristophane<sup>1</sup> », nous apprend notamment ceci sur le poète : « Aristophane : Auteur comique grec (Athènes, 450-386)... Des quarante-quatre comédies qui sont attribuées à Aristophane, onze seulement nous sont parvenues. » Le même dictionnaire présente pour Éleusis la notice suivante<sup>2</sup> : « Éleusis : Ville et port de Grèce (Attique)... Ruines du Sanctuaire de Déméter et de Perséphone, notamment du Telestèrion (salle d'initiation, VI<sup>e</sup> s. [a.C.]... Annexée à Athènes (VII<sup>e</sup> s. [a.C.]), Éleusis devint une ville sacerdotale où les Athéniens s'initiaient aux mystères d'Éleusis au cours de rites secrets. Ces mystères annuels (Éleusinies) provenaient d'un culte agraire primitif du XIV<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s. ... »*

Dans cette notice, il faut mettre en exergue les mots suivants : *Éleusis, annuels* (s'appliquant au mot *mystères*), *Telestèrion, sanctuaire, Déméter, Perséphone, mystères, initiation* (et la forme verbale *s'initiaient*), *Attique, Athènes, Athéniens, Grèce, agraire, secrets* (s'appliquant au mot *rites*). Toutes ces notions, et beaucoup d'autres, se découvrent ou se décryptent dans l'œuvre d'Aristophane, en particulier dans les *Nuées*, le chef-d'œuvre de 423, alors qu'Éleusis n'est citée nommément dans aucune des onze comédies et dans aucun des nombreux fragments et que le mot *Telestèrion* n'y apparaît nulle part. Il s'agira donc d'évoquer constamment un lieu de culte qui n'est jamais cité par le poète comique : il y a là, je l'avoue, un authentique paradoxe.

Je prendrai comme fil conducteur le texte des *Nuées*, celui des *Grenouilles*, la comédie de 405 et, à l'occasion, celui d'autres pièces. Si Éleusis n'est pas citée, son sanctuaire est lumineusement désigné aux v. 299-304 de l'antistrophe des *Nuées*, dans la *parodos* : « Vierges qui portons la pluie, allons vers le pays splen-

---

1. Édition de 1977, p. 103.

2. *Ibid.*, p. 590.

dide de Pallas, la patrie des héros, la terre aimable de Cécrops, où se célèbrent des rites ineffables ; où, pour recevoir les initiés, un sanctuaire s'ouvre en de saintes initiations. » Les deux traducteurs que sont Hilaire Van Daele<sup>1</sup> et Pascal Thiery<sup>2</sup> sont unanimes pour voir dans ces vers une allusion aux mystères d'Éleusis, au sanctuaire de Déméter et de Perséphone à Éleusis. Telle était l'opinion d'Alphonse Willems<sup>3</sup> et déjà, plusieurs siècles auparavant, d'un scholiaste lorsqu'il expliquait le v. 303 en écrivant : « le poète veut désigner Éleusis où se trouvait un sanctuaire où s'accomplissaient les mystères de Déméter et de Corè<sup>4</sup> [= Perséphone]. »

Je fais remarquer que dans ces vers, de même qu'Éleusis et son *Telestèrion* ne sont pas cités nommément, de même Athènes ne l'est pas. Cependant tous les spectateurs aux Grandes Dionysies de 423 reconnaissent Athènes dans les expressions poétiques « pays splendide de Pallas », « terre aimable de Cécrops » : Pallas étant l'épiclèse d'Athéna<sup>5</sup>, Cécrops étant le roi mythique, fondateur d'Athènes. C'est d'ailleurs de la même façon qu'Aristophane désigne Athènes dans les *Thesmophories*, v. 772-773, « sol de... Pallas... pays de Cécrops ».

Athènes est séparée d'Éleusis par dix-huit kilomètres. Cette distance est mentionnée implicitement au v. 430 des *Nuées* lorsque le vieux Strepsiade demande à être — et sur cent stades — le meilleur orateur parmi les Grecs : la distance de cent stades correspond à peu près exactement à celle qui sépare Athènes d'Éleusis (environ dix-huit kilomètres<sup>6</sup>). À Éleusis, le lieu de l'initiation pour un Athénien est indubitablement le *Telestèrion*. Aristophane, qui ne veut pas dévoiler ses intentions parodiques à toute son assistance, va créer, avec le même suffixe *-tèrion*, le mot *phrontistèrion*, le pensoir ou le réflectoire, qu'il emploiera six fois à la place de *telestèrion* pour désigner le lieu de l'initiation<sup>7</sup>. Cette création verbale ne se retrouvera que chez des écrivains plus tardifs comme Philostrate et Lucien. Le poète insiste sur le mot en employant à vingt-quatre reprises<sup>8</sup> des mots de la même racine ou de même sens : φρονέω (je pense), φρένες, φρονις, φρονιστής<sup>9</sup>, φρονιζώ, φρόνισμα. Le dessein d'Aristophane est d'autant plus évident qu'il annonce ou encadre φρον-

1. Cf. H. VAN DAELE, *Aristophane...*, Paris, Les Belles Lettres, 1972<sup>10</sup>, t. I, p. 176, n. 2.

2. Cf. P. THIERY, *Aristophane. Théâtre complet*, Paris, La Pléiade, 1997, p. 1078.

3. Cf. A. WILLEMS, *Aristophane. Traduction*, Paris-Bruxelles, 1919, t. I, p. 291, n. 2.

4. Σ v. 303b (D. HOLWERDA éd., 1977).

5. Athéna est citée une fois sous sa dénomination propre au v. 602 des *Nuées* ; mais elle l'est trois fois sous la dénomination de Παλλάς (v. 300, 967 et 1265) et une fois sous celle de Τριτογένεια (v. 989). Cf. P.-J. DEHON, *Les divinités traditionnelles*, in *Mythe et Philosophie dans les Nuées d'Aristophane*, S. BYL et L. COULOUBARITSIS éd., Bruxelles, Ousia, 1994, p. 127 sq.

6. Ailleurs, comme au v. 5 des *Oiseaux*, la distance citée est supérieure à mille stades (πλεῖν ἢ χίλια) ou à un seul, comme dans les *Grenouilles*, v. 91 (πλεῖν ἢ σταδίω). Au v. 90 de cette pièce, on lit « plus de dix mille » (πλεῖν ἢ μύρια). Dans sa n. 1 de la p. 105, commentant le v. 401 des *Grenouilles*, Hilaire Van Daele écrit : « La distance d'Athènes à Éleusis était de cent stades (18 km ½). » Le traducteur ne se doute pas qu'Aristophane a mentionné cette distance au v. 430 des *Nuées*.

7. Cf. *Nuées*, 94, 128, 142, 181, 141 et 1487.

8. Sur un total de cent dix-sept pour toute son œuvre.

9. C'est dans les *Nuées*, 266, que se trouve le premier emploi de φρονιστής.

τιστήριον par ces mots : ainsi le premier emploi de φροντιστήριον au v. 94 est annoncé par φροντίζων au v. 75 ; au v. 142, φροντιστήριον est annoncé par φροντίδ' au v. 137 et suivi par φρενῶν au v. 153.

Si *telestèrion* n'apparaît ni dans les *Nuées* ni dans les autres comédies, deux mots de même racine, le verbe τελέω, initier, et le substantif τελετή, l'initiation, sont bien attestés dans la comédie : au v. 258, Socrate dit au candidat à l'initiation : « nous faisons tout cela à ceux que nous initions » (τοὺς τελουμένους) ; au v. 304, comme nous l'avons vu, le chœur évoque « les saintes initiations » (ἐν τελεταῖς ἀγίας).

L'initié se dit couramment μύστης, le myste ; si le mot, qui apparaît deux fois dans les *Grenouilles*<sup>1</sup>, ne se trouve pas dans les *Nuées*, on y lit cependant au v. 303 μυστοδόκος appliqué au *telestèrion* d'Éleusis, « qui reçoit les mystes » (cet adjectif composé est un *hapax*). Dans les *Grenouilles*, v. 314, se lit le superlatif μυστικωτάτη, « toute mystique ». Lorsqu'il arrive dans l'Hadès, Dionysos sent sur lui « une bouffée de torches toute mystique » ; dans les *Acharniens*, v. 764, se rencontre aussi l'adjectif μυστικός, « destiné aux mystes, aux Mystères » qui est précédé au v. 747 par l'épithète μυστηρικῶν (un *hapax* absolu). Un autre mot désignant les initiés ne se rencontre pas dans les *Nuées* mais dans les *Grenouilles*, v. 158 : c'est οἱ μεμυημένοι, participe parfait passif du verbe μύεω<sup>2</sup> (initier).

Un dernier mot de la même famille est μυστήρια, les mystères. Dans les *Nuées*, c'est au v. 143 qu'apparaît ce mot. Le disciple, qui a accueilli le vieux Strepsiade dans le pensoir, lui explique qu'il faut considérer l'enseignement et les recherches socratiques comme des mystères (μυστήρια). Deux occurrences de μυστήρια se trouvent dans les *Grenouilles*, aux v. 159 et 887. Dans le premier de ces vers, c'est l'esclave Xanthias ployant sous le fardeau de son maître Dionysos qui s'écrie : « Par Zeus, moi je suis un âne qui célèbre les mystères. » Le scholiaste explique ce vers de cette façon : « aux Mystères, on transporte ce dont on a besoin grâce aux ânes, de la ville vers Éleusis. » Dans le deuxième cas, c'est Eschyle qui s'écrie : « Déméter, fais que je sois digne de tes mystères. » Il faut se rappeler ici qu'Eschyle était né à Éleusis.

Les mystères — le mot seul peut désigner ceux d'Éleusis ou être employé métaphoriquement — sont mentionnés dans quatre autres comédies. Dans les *Acharniens*, v. 747 et 764, il est fait allusion aux petites truies<sup>3</sup> qu'on immole aux Mystères (la mention des porcs immolés pour les mystères figure aussi au v. 338 des *Grenouilles* et aux v. 374-375 de la *Paix* où Trygée dit à Hermès : « Alors prête-moi trois drachmes pour acheter un porcelet. Car il faut que je me fasse initier avant d'être mort. »). Dans la *Paix*, v. 420, les μυστήρια sont mis sur le même pied que les Grandes Panathénées ; le *Ploutos*, v. 1013, fait allusion

1. Cf. *Grenouilles*, 336 et 370.

2. On trouve aussi ἐμυήθης au v. 845 du *Ploutos*.

3. Il s'agit de porcs mystiques purifiés par l'immersion dans la mer.

aux Grands Mystères<sup>1</sup> tandis que dans les *Guêpes*, v. 1363, le vieux Philocléon évoque par ce mot son initiation aux plaisirs de l'amour<sup>2</sup>.

Un des textes qui précèdent — *Grenouilles*, v. 887 — montre la liaison toute naturelle entre la déesse Déméter et les mystères d'Éleusis<sup>3</sup>. Dans les *Nuées*, Strepsiade jure à deux reprises par Déméter. Au v. 121, lorsqu'il voit que son fils est bien décidé à ne pas lui obéir, Strepsiade éclate : « Non par Déméter, tu ne mangeras pas de mes biens » ; aux v. 455-456, il invoquera encore Déméter au moment de son initiation : « Si (mes maîtres) le désirent, par Déméter, qu'ils fassent de moi de l'andouille et me servent aux penseurs. »

La notice du *Petit Robert* signalait que les mystères d'Éleusis dérivait d'un ancien culte agraire remontant au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C. Les *Nuées* et les *Grenouilles* en ont gardé le souvenir. En effet, dans la strophe de la *parodos* des *Nuées*, le chœur des Nuées chante les moissons (καρπούς, v. 282), don de Déméter en même temps que les Mystères<sup>4</sup> (v. 302-304). Dans les *Grenouilles*, v. 1119-1120, Déméter est appelée « la reine qui apporte les fruits de la terre » (καρποφόρον). Dans l'*Hymne homérique à Déméter*, notre témoignage écrit le plus ancien sur Éleusis, il est fait souvent allusion aux καρποί, aux moissons : v. 4, 332, 469 et 471 ; au v. 4, Déméter est appelée ἀγλαοκάρπου (celle qui donne les splendides récoltes) et au v. 192 ὠρηφόρος (celle qui donne les belles saisons). Les scholiastes ont d'ailleurs bien perçu le lien que le poète a voulu établir entre les Nuées, les καρποί (les moissons) et les divinités d'Éleusis.

Mais en 423, les Mystères n'avaient plus pour seule fin d'assurer la fécondité des champs ; ils promettaient aussi aux initiés le bonheur sur terre et dans l'au-delà. C'est pourquoi la coryphée des *Nuées* ne cessera pas de promettre au postulant qu'est Strepsiade le bonheur et la félicité pour le cours entier de sa vie, s'il subit les épreuves avec courage, v. 413 : « Ô homme qui as désiré apprendre de nous la grande sagesse, que tu seras heureux (εὐδαίμων) parmi les Athéniens et les Hellènes... » Un peu plus loin, la coryphée reprendra le même thème, v 460-462 : « Quand tu auras appris tout cela de moi, jusqu'aux cieux s'élèvera ta gloire (κλέος) parmi les mortels » ; v. 462-466 : « Tout le temps tu mèneras avec moi la vie la plus enviable du monde » ; v. 512 : « Bonheur (εὐτυχία) à l'homme qui... ». En fait, la coryphée développe un thème fondamental de l'initiation mystique : l'initié devient un bienheureux, un *makar* (cf. *Nuées*, v. 1206) et il peut attendre dans cette vie comme dans celle de l'au-delà un destin meilleur : cette croyance est attestée par de nombreux textes parmi lesquels l'*Hymne homérique à Déméter*, v. 480 ; Sophocle, fr. 837 Radt ; Euripide,

1. Pour se présenter aux Grands Mystères (en septembre), il fallait avoir été initié aux Petits Mystères qui se célébraient au printemps.

2. ΠΛΑΤΩΝ, *Banquet*, 209e, fait dire à Diotime que Socrate est probablement initié au mystère de l'amour (τὰ ἔρωτικὰ... μυηθείης).

3. Cf. déjà au v. 384, dans le chant du chœur des initiés : « Déméter, reine des saintes orgies... ». Il faut noter que, dans les *Grenouilles*, Déméter est citée huit fois (sur un total de trente-et-un emplois).

4. Ce thème du double don de Déméter remonte à l'*Hymne homérique à Déméter*, 469-482, et il a souvent été illustré. Cf. entre autres ISOCRATE, *Panégérique*, 28 ; CICÉRON, *De legibus*, XIV, 36.

*Héraclès*, v. 613... Dans les *Grenouilles*, v. 353, c'est Dionysos que le chœur a appelé μάχαρ et au v. 1482, c'est Eschyle, né à Éleusis, qui est appelé μαχάριος.

Au v. 413 des *Nuées*, la coryphée a promis, comme nous l'avons vu, le bonheur, but suprême de l'initiation, parmi les Athéniens et les Hellènes. Ce vers se comprend beaucoup mieux si l'on se souvient qu'à l'époque classique, seuls les Athéniens, puis tous les Grecs, étaient admis à l'initiation éleusinienne. Un texte d'Hérodote (VIII, 65) nous en fournit une preuve irréfutable : « Cette fête (= les cérémonies d'Éleusis) est une fête que les Athéniens célèbrent tous les ans en l'honneur de la Mère et de la Fille, au cours de laquelle quiconque le veut, d'entre eux et des autres Grecs, peut se faire initier. » Un passage du *Panegyrique* (157) d'Isocrate nous confirme les informations d'Hérodote : c'est à cause de leur haine envers les Perses que les Eumolpides et les Kerykes [les deux grandes familles sacerdotales d'Éleusis] ont exclu de l'initiation éleusinienne tous les barbares au même titre que les meurtriers.

L'initiation d'Éleusis est associée à la nuit. Les textes qui en témoignent sont nombreux et notamment, dans l'œuvre d'Aristophane, les *Nuées* et les *Grenouilles*. Dès le v. 2 des *Nuées*, après avoir invoqué Zeus *basileus*, Strepsiade, insomniaque, s'écrie : « Quelle longueur ont ces nuits (τῶν νυκτῶν). » Νύξ et νύκτωρ apparaissent dans les *Nuées* respectivement six fois et deux fois, c'est-à-dire dans une proportion plus élevée que dans les dix autres comédies. Sept vers plus loin, v. 9, le spectateur entend encore τῆς νυκτός. Ces nuits ne sont-elles pas celles des fêtes d'Éleusis, surtout que, dans un contexte évidemment comique, le poète se servira au v. 1069 du verbe παννυχίζειν, souvent utilisé pour Éleusis ? C'est le cas dans les *Grenouilles*, v. 446 : « Je vais... où se fait la veillée nocturne (παννυχίζουσιν) en l'honneur de la déesse et porterai le flambeau sacré. » Dans la même pièce, au v. 371, le coryphée habillé en hiérophante ordonne : « Vous, avisez votre chant pour célébrer nos veillées nocturnes (παννυχίδας) comme il convient à notre fête » ; au v. 342, Iacchos, divinité d'Éleusis, est qualifié d'« astre lumineux de l'initiation nocturne (νυκτέρου τελετῆς) ». Deux textes plus tardifs évoquent aussi les nuits sacrées d'Éleusis. Il y a une épigramme de l'*Anthologie Palatine*, XI, 42 : « [...] dirige-toi vers la terre de Cécrops, afin de contempler ces fameuses nuits (ἐκείνας... νύκτας) et les fêtes sacrées de la grande Déméter... » Il y a aussi un texte du *De legibus*, II, 35 de Cicéron : « Mais que vont faire Iacchos et vos Eumolpides avec leurs mystères augustes, si nous abolissons les sacrifices de nuit<sup>1</sup> (*sacra nocturna*) ? »

De nombreux vers des *Nuées* ne se comprennent que si on leur accorde un sens éleusinien. Ainsi, au v. 17 de cette comédie, le spectateur athénien de 423 a dû percevoir les intentions parodiques d'Aristophane. En effet, Strepsiade lui apprend qu'il se consume en voyant la lune qui amène les εικάδες, les jours de la vingtaine. Sans doute, le vieux Strepsiade, endetté par les caprices hippiques de son fils, fait-il allusion à l'échéance des intérêts mensuels qui coïncident avec le dernier jour du mois<sup>2</sup>. C'est l'interprétation traditionnelle

1. Traduction G. de PLINVAL.

2. Cf. *Nuées*, 756 et 1131-1134.

du vers<sup>1</sup>. Mais Strepsiade évoque aussi la célébration des mystères d'Éleusis, en employant le terme εἰκάδες qui peut recevoir une acception mystique (cf. L.S.J., s.v. « εἰκάς, ἄδος [ῆ] »). Le mot εἰκάδες est, en effet, attesté dès l'époque classique, en liaison avec les cérémonies secrètes qui étaient célébrées dans l'enceinte sacrée d'Éleusis du 20 au 23 Boédromion (cf. EURIPIDE, *Ion*, v. 1075-1076 ; ANDOCIDE, *Sur les Mystères*, 121...). Les scholiastes des *Nuées* se sont montrés plus perspicaces que les philologues contemporains en faisant remarquer que le mot εἰκάδες était un mot à double entente et que le v. 17 pouvait et devait s'interpréter de deux façons (εἰκάδες est un *hapax* dans l'œuvre d'Aristophane).

Le v. 140 des *Nuées* s'interprète aussi dans une optique éleusinienne. Le vieillard, qui a décidé d'aller suivre l'enseignement de Socrate, est reçu sans ménagement à la porte du pensoir socratique par un disciple qui lui signifie qu'il ne peut rien lui révéler : « Il n'est pas permis (οὐ θέμις... λέγειν) de parler sauf aux disciples. » L'expression οὐ θέμις employée par le disciple n'est pas banale et elle ressortit au domaine de la langue religieuse<sup>2</sup> ; elle est fréquemment utilisée pour traduire l'interdiction de divulguer les mystères<sup>3</sup>. Ainsi, nous lisons dans les *Thesmophories*, v. 1150-1151 : « Il n'est pas permis (οὐ θεμίτ') aux hommes de voir les mystères sacrés des deux déesses<sup>4</sup>. » Les v. 220-221 s'éclairent aussi dans la même optique. Lorsque Strepsiade demande au disciple d'appeler Socrate juché au plafond dans une corbeille, le μαθήτης refuse en disant qu'il n'en a pas le loisir (οὐ γὰρ μοι σχολή). Il y a ici une allusion à l'hiéronymat : il était interdit d'appeler par leur nom le hiérophante et les principaux dignitaires d'Éleusis. Dans *Lexiphane*, 10, Lucien raconte que le hiérophante et le dadouque firent arrêter et traîner devant les magistrats un homme qui les avait appelés par leur nom propre. À la fin de l'Antiquité, en 396, Eunape, *Sur Maxime* (p. 52), écrit qu'« il ne lui est pas permis de proférer le nom du hiérophante de ce temps-là (τοῦνομα οὐ μοι θέμις λέγειν) ». Il faut remarquer aussi que lorsque Strepsiade demande au disciple le nom de celui qui est juché au plafond, le μαθήτης répond d'abord « αὐτός », c'est lui-même (v. 219). Remarquez aussi au v. 195 l'emploi de 'κεῖνος pour désigner le Maître : c'est Strepsiade qui appellera Socrate (v. 222) et non le disciple.

Ce qui précède nous rappelle que la divulgation des Mystères était interdite et que leurs rites étaient ineffables, secrets : le v. 302 des *Nuées* le souligne explicitement : ἀρρήτων ἱερῶν<sup>5</sup>. Ce n'est donc pas sans une motivation comique qu'Aristophane qualifie, au v. 830, son Socrate de « Mélien » ; il fait allusion à Diagoras de Mélos accusé d'impiété pour avoir divulgué les mystères d'Éleusis.

1. Cf. Cl. PRÉAUX, *La lune dans la pensée grecque*, Bruxelles, 1973, p. 66, n. 2.

2. Cf. W. BURKERT, *Griechische Religion der archaischen und klassischen Epoche*, Stuttgart, 1977, p. 409.

3. Il y a deux autres emplois de θέμις au v. 295 des *Nuées*.

4. Pour d'autres emplois, cf. DIODORE, V, 48, 4, mais aussi PLATON, *Gorgias*, 497c ; ISOCRATE, *Panegyrique*, 28.

5. Cf. *supra*.

Aristophane a cité Diagoras<sup>1</sup> à deux autres reprises : dans les *Oiseaux*, v. 1072, et dans les *Grenouilles*, v. 320 (dans un contexte éleusien). Plusieurs des nombreuses allusions éleusiennes des *Nuées* se retrouvent entièrement ou partiellement dans les *Grenouilles*. J'en ai déjà mentionné certaines ; je vais en relever d'autres.

L'initiation consiste en une catabase, une descente symbolique dans les Enfers. Dans les *Nuées*, v. 506-508, il y a une très rapide allusion à la catabase de Strepsiade : « Donne-moi d'abord en mains un gâteau de miel, car j'ai peur de descendre (καταβαίνων) là, comme si je descendais dans l'ancre de Trophonios<sup>2</sup>. » Dans les *Grenouilles*, le mot κατάβασις, catabase, ne figure pas mais, après la correction de Weil, il se trouve dans la première *Hypothèse*. De toute façon, c'est bien d'une catabase qu'il s'agit ; aux v. 69 et 70, nous lisons : « Héraclès. — Vas-tu en bas (κάτω) dans l'Hadès ? Dionysos. — Oui, par Zeus, et plus bas (κατωτέρω) encore, s'il y a plus bas » et aux v. 117-118 : « Explique-moi par quelle route la plus courte nous arriverons en bas (κάτω) dans l'Hadès. » Au v. 136, Dionysos déclare à Héraclès : « Je prendrai la route par laquelle tu es autrefois descendu (κατηγήθεις). »

Le flambeau a un rôle très important dans le culte éleusien. Dans les *Nuées*, le flambeau joue un rôle tel que, sur les vingt-et-une occurrences de δῶξ dans toute l'œuvre d'Aristophane, il est cité cinq fois<sup>3</sup>. Ne faut-il pas s'étonner d'y découvrir, au v. 543, les deux mots δῶδας ἔχουσ' qui ne pourraient pas mieux évoquer le dadouque qui occupait la seconde place dans la hiérarchie sacerdotale d'Éleusis et rappeler l'expression de l'*Hymne homérique*, v. 47-48 et v. 61 : δαίδας... ἔχουσα dont le sujet est Déméter ? Dans les *Grenouilles*, se rencontrent les substantifs δῶδων (v. 313), le flambeau mystique, φέγγος (ἱερρόν), le flambeau sacré (v. 446), φλόξ (v. 344), la flamme et λαμπάς (v. 351), le flambeau. Il faut rappeler les v. 313-314 : lorsqu'il arrive dans l'Hadès, Dionysos sent sur lui une bouffée de torches toute mystique.

Les *Nuées*, v. 255-259, évoquent la couronne (στέφανον) des initiés dans une scène dans laquelle Strepsiade confond cette couronne avec celle des victimes que l'on va immoler<sup>4</sup>. Dans les *Grenouilles*, v. 330, est mentionnée la couronne de myrte d'Iacchos (στέφανον μύρτων), la divinité dont la statue accompagnait la procession qui allait d'Athènes à Éleusis. Dans l'*Hymne homérique à Déméter*, la couronne, attribut de la déesse, est mentionnée aux v. 224, 251, 295 et 307.

1. Sur Diagoras, voir notamment le PSEUDO-LYSIAS, *Contre Andocide*, 17.

2. Cf. mon étude *Les Nuées d'Aristophane : parodie d'une initiation à Lébadee ?*, in *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 2000, p. 5-15 (reproduites dans le présent ouvrage p. 215-225). Cet article est la réponse à l'étude de P. BONNECHERE, *La scène d'initiation des Nuées d'Aristophane et Trophonios : nouvelles lumières sur le culte lébadéen*, in *Revue des Études grecques*, III, 1998, p. 436-480. Cf. *infra*.

3. Cf. *Nuées*, 543, 612, 614, 1490 et 1494.

4. Cf., par exemple, EURIPIDE, *Iphigénie à Aulis*, 1567. Cf. mon article *Pourquoi Athamas est-il cité au vers 257 des Nuées d'Aristophane ou de l'utilité des scholies ?*, in *Les Études Classiques*, 1987/3, p. 333-336 (reproduit dans le présent ouvrage p. 79-82).

Nombreux sont les textes anciens qui évoquent la grande lumière de l'initiation. Ainsi ce célèbre passage de Plutarque, *Quom. quis sent. prof. virt.*, 81E : « Celui qui a franchi le seuil (de la philosophie) et a vu une grande lumière (μέγα φῶς), comme au moment de l'ouverture de l'*anaktorion* (chapelle du *telestèrion* où étaient déposés les ἱερά), adopte une attitude nouvelle » ; de même cet autre texte de Plutarque, *Thém.*, 15, 1 : « [...] φῶς... Ἐλευσινόθεν (la lumière qui vient d'Éleusis) », ou ce passage d'Aelius Aristide, XII, 11, évoquant les φωσφόρους νύκτας, les nuits qui apportent la lumière. Dans les *Nuées*, v. 632, Socrate, qu'impatient son élève ignare, le cherche et il se décide à l'appeler : « Je vais l'appeler à la porte (θύραζε<sup>1</sup>) [...] πρὸς τὸ φῶς, vers la lumière. » Dans les *Grenouilles*, v. 342, c'est Iacchos qui est qualifié d'« astre de l'initiation nocturne, porteur de lumière (φωσφόρος) ». La deuxième *Hypothèse* de la comédie de 405 emploie le substantif φῶς : « Dionysos ramène Eschyle à la lumière (εἰς φῶς) et certes pas, par Zeus, Euripide. » Ces vers commentent le v. 1529, εἰς φάος ὀρνυμένῳ (le poète) « qui s'élance vers la lumière ». Dans l'*Hymne homérique*, v. 338, Hadès devrait ramener Perséphone ἐς φάος, à la lumière : après la catapse a lieu l'*anodos*<sup>2</sup>.

Les divines Nuées reçoivent les noms et les épithètes par lesquels sont souvent désignés Déméter, Perséphone et Iacchos. Si au v. 357 des *Nuées*, παμβασίλειαι désigne les Νεφέλαι, au v. 383 des *Grenouilles*, βασίλειαν, la reine qui apporte les fruits de la terre, est Déméter ; aux v. 337 et 397 de cette comédie, πολυτίμητος s'applique à Perséphone et à Iacchos. Dans les *Nuées*, à trois reprises (v. 269, 293 et 328), on rencontre ὦ πολυτίμητοι Νεφέλαι<sup>3</sup>.

L'arrivée des Nuées devait être accompagnée d'un roulement de tonnerre : c'est ce qui ressort du texte même et des scholies qui l'accompagnent. Le bruit du tonnerre (βροντή) était tellement retentissant que Strepsiade se sent pris d'un urgent besoin (v. 295). Les scholies du v. 292 nous apprennent que le bruit assourdissant qui effrayait tant le malheureux Strepsiade était réalisé grâce à une machinerie nommée *bronteion* (βροντεῖον) qui imitait le bruit (ἤχον) du tonnerre. En fait, le spectateur était une fois de plus témoin d'un épisode parodique des mystères. Un fragment d'Apollodore (*FHG*, I, p. 434 Müller : *FGrHist*, 244F 110) éclaire toute cette scène ; en effet, il nous apprend qu'à Éleusis, quand Corè était invoquée (τῆς Κόρης ἐπικαλουμένης), le hiérophante faisait retentir le gong (ἤχεῖον). On aura remarqué que le *bronteion* (βροντεῖον) a retenti au moment précis où les Nuées étaient invoquées par Socrate (v. 291 : μου καλέσαντος) et on notera que le *bronteion* théâtral et l'*echeion* (ἤχεῖον) mystique étaient tous deux faits d'airain.

1. Θύραζε dans ce vers, peut avoir un sens mystique. Cf. R. JOLY, *Le tableau de Cébès et la philosophie religieuse*, Bruxelles, 1963, p. 57 sq. qui évoque le thème de la θύρα ἀνεωγμένη dans les apocalypses juives et chrétiennes. Voir le v. 183 des *Nuées* : [...] ἀνοίγε τὴν θύραν et la triple répétition de τὴν θύραν en 5 vers (132-136) dans la même comédie où τὸ θύριον désignant le *phrontistèrion* apparaît dès le v. 92.

2. Cf. Cl. BÉRARD, *Anodoi. Essai sur l'imagerie des passages chthoniens*, Rome, 1974.

3. Au v. 286 des *Thesmophories*, on lit : Δέσποινα πολυτίμητε Δήμητερ φίλη...

Avant d'aborder la conclusion de la comédie de 423, nous tenons à rappeler la raison pour laquelle Aristophane a intitulé sa pièce *Les Nuées* (Νεφέλαι). Nous constaterons que cette raison est intimement liée à Éleusis et nous allons résumer des recherches que nous avons exposées dans un article de la *Revue de l'Histoire des Religions*, 66, 1987, p. 239-248, sous le titre « Pourquoi Aristophane a-t-il intitulé sa comédie de 423 *Les Nuées* ? » (voir, dans le présent ouvrage, p. 47-52).

Le lien entre la comédie d'Aristophane et les Nuées est tout à fait évident : Νεφέλαι (le pluriel de νεφέλη s'impose car les choreutes sont au nombre de vingt-quatre) est employé quatorze fois et νέφος une fois (v. 287). Le lien entre l'initiation à Éleusis et la Nuée est tout aussi certain. Pour le montrer, il vaut la peine, même si le texte est assez long, de reproduire la traduction du chapitre 65 du livre VIII des *Histoires* d'Hérodote : « Voici ce que racontait Dikaios fils de Théokydès, Athénien banni qui était devenu quelqu'un de considéré chez les Mèdes. Qu'en ce temps-là, alors que la campagne d'Attique, vide d'Athéniens, était saccagée par l'armée de terre de Xerxès, se trouvant dans la plaine de Thria avec le Lacédémonien Démarate, il avait vu venir d'Éleusis un tourbillon de poussière tel qu'auraient pu en soulever trois myriades d'hommes ; ils se demandaient avec surprise quels êtres humains pouvaient bien soulever cette poussière ; et voici que soudain un bruit de voix (φωνῆς) s'était fait entendre ; et il lui avait semblé que c'était l'invocation des mystes à Iacchos (τὴν φωνήν...) ; Démarate, qui n'était pas instruit des cérémonies d'Éleusis, lui avait demandé qui ce pouvait être qui proférait ce bruit (φθεγγόμενον) et il lui avait dit : "Démarate, il n'est pas possible qu'un grand désastre n'atteigne les armées du roi ; car il est évident, l'Attique étant déserte, que cette voix (...τὸ φθεγγόμενον) est divine (θεῖον) ; elle vient d'Éleusis ; elle va au secours d'Athènes et des alliés. Si elle s'abat sur le Péloponnèse, le danger sera pour le Roi lui-même et les troupes qui sont sur la terre ferme ; si elle se dirige vers les vaisseaux qui sont à Salamine, c'est la flotte royale qui sera en danger de périr. Cette fête est une fête que les Athéniens célèbrent tous les ans en l'honneur de la Mère et de la Fille, au cours de laquelle quiconque le veut, d'entre eux et des autres Grecs, peut se faire initier ; et le bruit de voix (φωνήν) que tu entends est celui que font pendant la fête leurs invocations à Iacchos..." Et de la poussière d'où sortait le bruit de voix (τῆς φωνῆς), une nuée (νέφος) se forma qui s'éleva en l'air et se porta sur Salamine<sup>1</sup> vers le camp des Grecs. » (Trad. Ph.-E. LEGRAND modifiée).

Le vocabulaire grec du chapitre 65 du livre VIII des *Histoires* d'Hérodote, que j'ai mis en évidence, se rencontre dès le v. 291 des *Nuées* qui sera suivi, dix vers plus bas, de l'éloge des mystères d'Éleusis, v. 302-304 que j'ai déjà cités. Je crois utile de mentionner les vers suivants :

*Nuées*, v. 291 SOCRATE. — Ô Nuées (Νεφέλαι) très vénérables, manifestement vous avez entendu mon appel.

1. Dès le v. 785 des *Cavaliers*, en 424, Aristophane fait allusion à la bataille de Salamine.

- v. 292 As-tu perçu leur voix (φωνῆς) ?
- v. 314-315 STREPSIADE. — Quelles sont ces femmes qui ont fait entendre ce chant solennel (φθεγγζόμεναι) ?
- v. 316 SOCRATE. — Nullement ; ce sont les célestes Nuées (Νεφέλαι), grandes déesses (θεαί).
- v. 319 STREPSIADE. — Voilà donc pourquoi après avoir entendu leur voix (τὸ φθέγγμ').
- v. 364 STREPSIADE. — Ô Terre<sup>1</sup>, quelle voix (φθέγγματος) ! quelle voix (φθέγγματος) ! qu'elle est sacrée, auguste, prodigieuse !

C'est déjà au v. 287 qu'apparaît νέφος, la nuée qualifiée de pluvieuse<sup>2</sup> (ὄμβριον). Il faut noter qu'Aristophane, aussi bien qu'Hérodote, n'emploie νέφος qu'une seule fois. Les scholiastes au v. 304 avaient noté la parenté des textes de l'historien et du poète comique : « [...] si toutefois elles (= les Nuées) avaient célébré par un chœur de danse Iacchos en personne, en l'honneur des déesses, comme le raconte Hérodote ; en effet, pendant la bataille navale autour de Salamine, il raconte que, comme les Grecs étaient de loin inférieurs à la masse des navires perses, Déméter et Corè ont secouru les Athéniens, après leur avoir montré le témoignage le plus important et le plus manifeste de leur assistance. Alors que déjà les Grecs et les barbares allaient en venir aux mains, d'abord une énorme poussière s'éleva d'Éleusis et fut visible à toute l'armée ; ensuite elle monta jusqu'au ciel et, devenue *une nuée*, elle vola au milieu du camp en criant Iacchos. L'histoire concerne les Mystères. » Le poète a employé νέφος ὄμβριον dans un vers qui précède immédiatement le passage de la comédie que nous avons comparé au chapitre d'Hérodote. Le récit du miracle de la Nuée éleusinienne développé pour la première fois par Hérodote est donc à l'origine de la composition du chœur et du titre de la comédie de 423 ; il sera repris et amplifié encore par Plutarque<sup>3</sup>, au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, et par Aelius Aristide<sup>4</sup>, au deuxième.

Si cette communication était exhaustive, je serais amené à présenter plusieurs dizaines d'autres allusions éleusiniennes : on les trouvera dans une série d'études que j'ai menées depuis trente ans<sup>5</sup>. Pour conclure, j'aimerais proposer une explication éleusinienne de la dernière scène des *Nuées* : l'incendie du pensoir. Si l'on admet avec moi, comme le fait A.M. Bowie<sup>6</sup>, que derrière le

1. Γῆ (Terre) semble, au v<sup>e</sup> siècle, avoir été identifiée avec Déméter. Cf. EURIPIDE, *Bacchantes*, 275-276.

2. Le thème de la pluie est omniprésent dans les *Nuées* : on y compte sept emplois de ὕει (il pleut) sur un total de huit dans toute l'œuvre et cinq emplois d'ὄμβριον (pluvieux) et de ses composés. Il faut se souvenir du cri mystique éleusien : ὕε, κ'ύε (pleus et sois grosse).

3. Cf. PLUTARQUE, *Vie de Thémistocle*, XV.

4. Cf. AELIUS ARISTIDE, *Eleusinos*, DINDORF éd., I, p. 418 sq.

5. Cf. notamment *Les Mystères d'Éleusis dans les Nuées*, in *Mythe et Philosophie dans les Nuées d'Aristophane*, S. BYL et L. COULOUBARITSIS éd., Bruxelles, Ousia, 1994, p. 11-68 ; *Les Nuées, les Grenouilles et les Mystères d'Éleusis*, in *Revue de Philosophie ancienne*, 1999, p. 5-12 (reproduit dans le présent ouvrage p. 111-116) ; *Id.*, art. cit. (n. 1 p. 145). Cf. mon livre *Les Nuées d'Aristophane. Une initiation...*, Paris, 2007.

6. Dans *Aristophanes. Myth, Ritual and Comedy*, Cambridge, 1996, p. 123, n. 2.

*Phrontistèrion* se cache le *Telestèrion* d'Éleusis, si l'on se souvient que le paysan Strepsiade est traité de barbare au v. 492 (βάρβαρος peut avoir dans l'esprit d'un Athénien de 423 le sens de *Perse*. Cf. *Guêpes*, v. 1078) et si l'on a à l'esprit le texte d'Hérodote cité *infra*, on comprend sans doute mieux la raison pour laquelle la pièce se termine par l'incendie du *phrontistèrion* par le barbare Strepsiade (v. 1484-1505). Voyez le chapitre 65 du livre IX des *Histoires* d'Hérodote : « Je suis d'avis, s'il me faut exprimer un avis au sujet de ce qui dépend des dieux que la déesse elle-même (= Déméter) refusait de les (= les Perses) recevoir, parce qu'ils avaient incendié son sanctuaire d'Éleusis. » Comme Hérodote, Aristophane (*Nuées*, v. 1484) emploie le verbe ἐμπύρημι pour rendre le fait d'« incendier » le *phrontistèrion-telestèrion*.

Il est sans doute difficile de déterminer les raisons pour lesquelles Aristophane a multiplié, dans au moins sept comédies mais surtout dans les *Grenouilles* et les *Nuées*, les allusions aux mystères d'Éleusis<sup>1</sup>. Sans doute évoque-t-il Éleusis parce qu'il était Athénien ; vraisemblablement était-il lui-même initié. En tout cas, à aucun moment, le poète ne s'est montré impie envers les Mystères ; au contraire, il a fait des Mystères — des Nuées — les garants de la justice (v. 1332 sq.) ; il les a chantés en des vers splendides (v. 302-304). Il est donc probable qu'en multipliant les allusions à Éleusis, Aristophane n'a pas cessé de faire un clin d'œil aux initiés, provoquant ainsi un rire d'exclusion à l'égard des non-initiés. Sans doute, dans les *Nuées*, plus encore que dans les *Grenouilles*, en faisant de l'initiation aux mystères d'Éleusis la toile de fond de sa comédie, le poète a joué aussi avec le feu, il a succombé à l'attrait du fruit défendu, de ce qui est interdit, sans être cependant aussi imprudent que Diagoras qui avait commis un délit de parole contre les objets sacrés (ιερά). Aristophane n'a jamais divulgué les *arrhèta hiera* (ἄρρητα ιερά).

1. Aristophane fait aussi allusion à Éleusis et à sa mythologie aux v. 47-51 des *Acharniens* lorsque Amphithéos (= *demi-dieu* ou *divin des deux côtés*) évoque, sur le ton burlesque, sa généalogie : « Je suis un immortel. Amphithéos était fils de Déméter et de Triptolème ; de celui-ci naquit Céléos. Céléos épousa Phénarète, mon aïeule, qui eut pour fils Lycinos ; et moi, par ce dernier, je suis un immortel. » En fait, Déméter, à la poursuite de sa fille, avait été accueillie par Céléos, premier roi d'Éleusis, et, en remerciement, elle avait fait don du blé à Triptolème, l'un des fils du roi.

Au v. 830-831 des *Guêpes*, la barre du tribunal est, pour Philocléon, comme la première révélation des rites des Mystères (d'Éleusis) : ὁ πρώτον ἡμῖν τῶν ιερῶν ἐφάνετο (ce vers est repris dans les *Thesmophories*, 628).

Au v. 745 des *Grenouilles*, il est fait allusion à l'épopée, le dernier degré d'initiation aux Mystères.

Au v. 1032 des *Grenouilles*, Orphée passe pour avoir enseigné les Mystères aux Athéniens (cf. F. GRAF, *Eleusis und die orphischen Dichtung Athens in vorhellenistischer Zeit*, Berlin, 1974).

Dans cette comédie, le coryphée vêtu en hiérophante parodie, aux v. 354-371, la traditionnelle πρόρρησις, proclamation qui énumérait ceux auxquels était interdit l'accès aux Mystères (cf. A.M. BOWIE, *op. cit.* [n. 39], p. 239-242).

Au v. 845 du *Ploutos*, se trouve une allusion aux Grands Mystères (Μῶν οὖν ἐμυθήθης δῆτ' ἐν αὐτῷ τὰ μεγάλα) et au vêtement qu'on y portait.



## Chapitre 13

# Le vieillard

Un passage de la parabase des *Nuées* atteste que le personnage du vieillard était mis à l'honneur par les poètes de la Comédie Ancienne qui en avaient fait un type comique. Voulant montrer combien sa pièce était réservée, σώφρων ἐστὶ φύσει<sup>1</sup>, Aristophane écrit :

On n'y voit pas de vieillard, qui, tout en débitant les vers, frappe de son bâton celui qui est près de lui, pour faire passer de grossières plaisanteries<sup>2</sup>.

et, critiquant Eupolis, il ajoute :

Eupolis tout le premier traîna sur la scène son Maricas, où il avait retourné nos *Cavaliers*, le piètre piètrement, en y ajoutant une vieille ivre pour le cordax, personnage depuis longtemps créé par Phrynichos et que le monstre marin voulait manger<sup>3</sup>.

Retenons de ces deux textes l'existence, dans la Comédie Ancienne, du personnage du vieillard lubrique lançant des *πονηρὰ σκώμματα* et de celui de la vieille femme ivre dansant le cordax<sup>4</sup>, *γραῦν μεθύσην*, mais n'en déduisons

---

1. Cf. *Nuées*, 537. Nous citerons les passages d'Aristophane d'après le texte établi par V. COULON et traduit par H. VAN DAELE, Paris, Les Belles Lettres.

2. Cf. *Nuées*, 541-542. D'après la scholie de E, la critique d'Aristophane pourrait viser soit les Προσπάλτιοι d'Eupolis, soit Hermippe, soit l'acteur Simermon. Les scholies de R et de V ne font allusion qu'à l'acteur Hermon (dans Σ<sup>r</sup>, Sermon dans Σ<sup>v</sup>). Sur l'acteur Hermon, cf. POLLUX, IV ; 88 ; IV, 144. Voir à ce sujet le commentaire de K.J. DOVER, *Aristophanes Clouds*, Oxford, 1968, p. 169.

3. Cf. *Nuées*, 553-556. Maricas est un mot d'origine barbare par lequel Eupolis, désignant Hyperbolos, démagogue d'Athènes à la mort de Cléon, faisait allusion à la prétendue origine étrangère du personnage (scholie *Guêpes*, 1000). Cette comédie d'Eupolis fut représentée aux Lénéennes de 421 (scholies R V E — hypothèse I de la *Paix*). Cf. W.J.M. STARKIE, *The Clouds of Aristophanes*, Amsterdam, 1966<sup>2</sup>, p. 139. Eupolis était du même âge qu'Aristophane : Phrynichos était son aîné de quelques années. D'après une scholie de R, la pièce de Phrynichos à laquelle fait allusion Aristophane serait une parodie du thème d'Andromède.

4. Sur le cordax, voir notamment Louis SÉCHAN, art. *Saltatio*, in *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, tome 4, 2<sup>e</sup> partie, p. 1043.

pas qu'Aristophane s'est toujours abstenu de représenter des vieillards libidineux tenant des propos salaces.

A.W. Pickard-Cambridge, qui a recherché les éléments doriens qui ont pu influencer les débuts de la comédie attique, a rappelé que les fouilles entreprises à Sparte en 1906 par l'École anglaise d'Athènes avaient mis au jour un grand nombre de masques d'argile datant de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, copies votives de masques authentiques portés par les exécutants de danses rituelles en l'honneur d'Artémis Orthia, et que plusieurs parmi ces masques étaient ceux d'une vieille femme fortement *ridée* et *édentée*<sup>1</sup>. Le même savant fait remarquer que le cordax que nous avons vu associé à la vieille femme ivre dans la parabase des *Nuées* est une danse exécutée dans le Péloponnèse en l'honneur d'Artémis<sup>2</sup> et il conclut que le type comique de la vieille hideuse pourrait être lié à des masques rituels en usage dans le Péloponnèse. Un passage du *Ploutos* d'Aristophane, 1050-1059, illustrerait le masque de la vieille femme : le Jeune Homme, enrichi par Ploutos, raille et humilie la Vieille aux crochets de qui il vivait ; la comparant à une vieille irésione<sup>3</sup> qui pourrait flamber à la moindre étincelle, il attire l'attention des spectateurs sur les rides extrêmement nombreuses qui marquent son visage (ἐν τῷ προσώπῳ τῶν ῥυτίδων ὄσας ἔχει) et il révèle à Chrémyle, vieux paysan à l'origine de la guérison de Ploutos, que la Vieille n'a plus qu'une seule molaire (ἓνα γὰρ γομφίον μόνον φορεῖ).

Quoi qu'il en soit des origines, le type comique de la vieille hideuse — comme celui du vieillard barbu appuyé sur un bâton — connaîtra un succès durable, car il se retrouvera dans les pièces de la Comédie Moyenne et Nouvelle<sup>4</sup> — Pollux détaillera les masques de vieilles femmes<sup>5</sup> — et chez Plaute et Térence<sup>6</sup>.

1. Cf. A.W. PICKARD-CAMBRIDGE, *Dithyramb, Tragedy and Comedy*, 1927, p. 253 sq. Voir aussi du même auteur l'article *Comedy (Greek), Origins of*, in *The Oxford Classical Dictionary*, 1949, p. 216.

2. Cf. A.W. PICKARD-CAMBRIDGE, *Dithyramb...*, p. 256.

3. Sur cette métaphore, voir Jean TAILLARDAT, *Les images d'Aristophane. Études de langue et de style*, Paris, 1965<sup>2</sup>, p. 50. Chez Aristophane, ἰσχνός et αὔος s'emploient non seulement pour désigner des légumes fanés, des plantes desséchées (cf. *Ploutos*, 544), mais aussi pour parler de vieillards (fr. *dub.*, 939 ; *Lysistrata*, 384-385). Cet emploi rare d'ἰσχνός et d'αὔος serait à l'origine de la comparaison du *Ploutos*, par laquelle le poète voudrait faire entendre que la vieille femme est desséchée comme un vieux rameau d'olivier (l'irésione était, en effet, un rameau d'olivier auquel les prémices de la récolte étaient attachées et qui était suspendu aux Pyanepsies au-dessus de la porte de chaque maison où il restait toute l'année). Rappelons que pour ARISTOTE aussi, *G.A.*, V, 3, 783b 6, le vieillard est sec (ξηραίνεταί). Sur ce dernier point, voir mon article *Platon et Aristote ont-ils professé des vues contradictoires sur la vieillesse?*, in *Les Études Classiques*, 42 (1974), p. 125.

4. Voir à ce sujet H.G. OERI, *Der Typ der komischen Alten in der griechischen Komödie*, Bâle, 1948, p. 33-66.

5. Voir POLLUX, IV, 150-151. Cf. Ph.E. LEGRAND, *Daos. Tableau de la comédie grecque pendant la période dite nouvelle*, Lyon-Paris, 1910, p. 616 : « En ce qui concerne les vieilles femmes, quelques mots de Pollux évoquent l'image de maritornes adipeuses, camardes, grimaçantes... », et surtout OERI, *op. cit.*, p. 35-37.

6. Cf. l'article de P.R. COLEMAN-NORTON, *The View of Old Age in Roman Drama*, in *Classical Bulletin*, 23 (1947), p. 33-34 et 38-40.

Aristophane, comme nous le constaterons, a accordé au vieillard une place de choix dans son théâtre au point que sur les onze comédies conservées une seule, les *Grenouilles*, ne représente pas de femme ou d'homme âgé (Eschyle et Euripide étant dans les Enfers des personnages à l'âge indéterminé).

Je ne me propose pas de préciser les idées que le poète professait intimement à l'égard de la vieillesse ; ce serait là une tâche extrêmement difficile sinon impossible<sup>1</sup>, car le but d'un auteur comique ne se confond pas avec celui d'un sociologue, d'un moraliste ou d'un philosophe, mais il est d'abord de faire rire les spectateurs, en leur proposant, selon la définition d'Aristote, une « imitation d'hommes de qualité morale inférieure, non en toute espèce mais dans le domaine du risible, lequel est une partie du laid<sup>2</sup> ». Si Aristophane avait accordé grandeur et noblesse aux vieillards, en les dotant d'une dimension surhumaine, il aurait été poète tragique<sup>3</sup> et non auteur comique. Ce n'est pas sans raison qu'Aristote, insistant sur la différence qui distingue, selon lui, la tragédie de la comédie, a noté que la dernière veut représenter les hommes inférieurs tandis que la première veut les représenter supérieurs aux hommes de la réalité<sup>4</sup>. On peut donc s'attendre à voir un poète comique insister, même lourdement, sur les infirmités et les défauts des gens âgés dont la caricature est aujourd'hui encore une source infaillible d'hilarité populaire<sup>5</sup>.

Dans les *Acharniens*, néanmoins, la première en date des comédies qui nous sont parvenues (425), Aristophane prend le parti des vieillards, victimes des hostilités. Dicéopolis, son héros, qui a conclu pour son compte personnel une trêve avec les ennemis se fait le champion des gens âgés<sup>6</sup>. Par l'intermédiaire de Dicéopolis, le poète s'en prend à tous ceux qui profitent de la continuation

1. N.N. DRACOULIDÈS, *Psychanalyse d'Aristophane*, Paris, Éd. universitaires, 1967, ne tient pas compte des lois du genre auxquelles un poète est astreint ; il croit retrouver Aristophane sous les personnages de son théâtre : Philocléon et Bdélycléon, dans les *Guêpes*, représenteraient tous les deux le poète (cf. *op. cit.*, p. 117) ; Praxagora, dans l'*Assemblée des femmes*, serait la mère de l'auteur (*op. cit.*, p. 151). Le postulat sur lequel repose toute la démonstration de Dracoulidès est qu'Aristophane a été élevé par une mère phallique, viriloïde et par un père soumis à son épouse (p. 15-16). Ce postulat est donné non comme une hypothèse de travail mais comme un fait historiquement établi. Il est vrai que Dracoulidès présente comme historique une rencontre du poète avec Hippocrate de Cos (p. 85).

2. Cf. *Poétique*, 5, 1449a 31-34 (trad. J. HARDY). Rappelons que cet ouvrage, dans son état actuel, ne comporte pas l'étude de la comédie qu'Aristote avait annoncée au début du chapitre 6, 1449b 21-22.

3. Voir à ce sujet mon étude *Lamentations sur la vieillesse dans la tragédie grecque*, in *Le Monde grec. Hommages à Claire Préaux*, Bruxelles, 1975, p. 130-139.

4. Cf. *Poétique*, 5, 1448a 16-19.

5. Cf. David VICTOROFF, *Le Rire et le Risible. Introduction à la psycho-sociologie du rire*, Paris, PUF 1953, p. 123 : « Tout le monde sait que les infirmes et les malades ont, de tout temps, joué un rôle de premier plan dans le théâtre comique. Cela confirme le caractère du rire que nous avons essayé de mettre en lumière, à savoir l'étroite parenté entre le risible et le pénible : constipés, catarrheux, obèses, gouteux, bègues, sourds, boiteux, bossus, aveugles, gâteux, simples d'esprit, etc., ont été ou sont encore des personnages essentiellement risibles au théâtre ou au cinéma. » D. Victoroff (*ibid.*, p. 95 et 124) a parfaitement raison de noter que le rieur doit avoir l'état de spectateur et non l'attitude active du médecin.

6. Cf. *Acharniens*, 599-606.

des combats, notamment aux jeunes débauchés qui, envoyés comme ambassadeurs à l'étranger, se soustraient aux souffrances de la guerre et mènent une vie de luxe et de plaisir, alors que beaucoup de leurs aînés, sans solde, ne mangent pas à leur faim.

Dicéopolis, défendant l'homme faible et âgé, ne manquera pas d'établir le contraste qui existe entre le sort des privilégiés et celui des vieux charbonniers qui forment le chœur<sup>1</sup>.

Aristophane avait préparé et annoncé la condamnation de la jeunesse dorée dès le début de la comédie, lorsqu'il avait présenté l'Ambassadeur revenant de chez le Grand-Roi et se plaignant aux prytanes... des excellentes conditions de voyage et de traitement qu'il avait connues<sup>2</sup>.

En plaçant dans la bouche du Chœur les propos que voici, Aristophane développe encore longuement le thème du vieillard traité indignement par les représentants d'une jeunesse dorée, formée par l'éducation nouvelle à des formes d'argumentation judiciaire qui le désarçonne complètement :

LE CHEF DU PREMIER DEMI-CHŒUR. — Nous, les Vieillards, les Anciens, nous faisons des reproches à la Cité. Au lieu d'être traités et nourris par vous d'une manière digne de nos exploits sur mer de jadis, notre sort est malheureux : vous nous impliquez, à notre âge, dans des procès, et nous laissez railler par de tout jeunes orateurs, contre lesquels, ayant l'oreille dure et la voix usée, nous ne pouvons rien, nous qui n'avons d'autre Posidon pour appui que notre bâton. Balbutiant d'une voix sénile, debout près de la table de pierre, nous ne voyons rien, et ne percevons de la Justice que... ses ténèbres. Notre jeune accusateur cependant, qui par intérêt a intrigué pour être synégore, nous frappe de coups rapides et nous combat avec ses tirades serrées. Puis il nous traîne sur l'estrade et nous pose des questions où chaque mot est un piège, si bien que Tithônos est par lui mis en pièces, troublé, bouleversé. Le pauvre vieux peut à peine prononcer quelques mots du bout des lèvres ; puis il se retire avec une amende. Alors il sanglote, pleure et dit à ses amis : « Ce qui devait payer mon cercueil paiera l'amende avec laquelle je me retire<sup>3</sup> ! ».

Le second demi-chœur reprendra les mêmes doléances, déclarant qu'il est honteux que des Marathonomaques, à qui la Cité doit tant, soient si indignement traités<sup>4</sup> et le Chef du second demi-chœur illustrera<sup>5</sup> ces propos par l'exemple de Thucydide, l'adversaire de Périclès qui, après dix ans d'ostra-

1. *Ibid.*, 607-617. Le chœur est formé de vieux Acharniens. *Ibid.*, 178-185 ; 209-217 ; 218-222. Amphithéos, poursuivi par les Acharniens parce qu'il apportait une trêve à Dicéopolis, les définit ainsi : « des vieillards, de vieux racornis, en cœur de chêne, des durs à cuire, des Marathonomaques, durs comme l'éérable » (*Acharniens*, 179-181). Dicéopolis lui-même est un homme âgé (cf. *Acharniens*, 397 : ὄ γέρον).

2. Cf. *Acharniens*, 65-76.

3. *Ibid.*, 676-691.

4. *Ibid.*, 692-701.

5. *Ibid.*, 702-718.

cisme, connu dans ses vieux jours un très pénible procès au cours duquel il fut malmené par une brute d'archer.

On a vraiment le sentiment qu'Aristophane, devant ce spectacle, a, comme le coryphée<sup>1</sup>, versé des larmes de pitié. Comment expliquer cette commisération d'Aristophane à l'égard des vieillards dans cette comédie, alors que nous verrons qu'ailleurs le poète n'hésite pas à faire rire de leurs travers et de leurs infirmités ? Les *Acharniens*<sup>2</sup> sont, avec la *Paix* et *Lysistrata*, un vibrant plaidoyer pour la paix. Pour appuyer sa thèse, Aristophane fustige tous ceux qui à Athènes ont intérêt à la continuation de la guerre. C'est ainsi que le poète est amené à insister sur le sort pitoyable de nombreux vieillards, ceux notamment des campagnes qui s'étaient réfugiés à l'intérieur de la Cité dans des conditions de salubrité déplorables<sup>3</sup> et à l'opposer à celui de certains blancs-becs vautrés à l'étranger dans le luxe et la débauche. Aristophane, qui n'a jamais manqué de décocher des flèches contre l'éducation nouvelle, celle introduite par les Sophistes, profite ainsi de l'occasion qui lui est fournie pour montrer que ce sont des citoyens vertueux, des vieillards qui ont combattu à Marathon et à Salamine, qui sont les premières victimes de l'œuvre de ces philosophes, spécialistes de la rhétorique prétendant faire triompher n'importe quelle cause et multipliant les Phidippides des *Nuées*, ces jeunes gens qui n'appréciaient que la douceur de vivre « dans le commerce des choses nouvelles et ingénieuses, et de pouvoir mépriser les lois établies<sup>4</sup> ! »

Par cette condamnation discrète mais réelle des tendances novatrices qui florissaient à Athènes, les *Acharniens* annonçaient les *Nuées* (423), où Aristophane s'en prend très directement aux Sophistes. Un des héros de la comédie est un vieil homme, Strepsiade, qui se définit lui-même comme un vieillard<sup>5</sup> et est appelé ainsi par Socrate<sup>6</sup> et par les Nuées qui forment le chœur<sup>7</sup>. Strepsiade est un campagnard : ἐμοὶ γὰρ ἦν ἄγροικος ἡδιστος βίος<sup>8</sup>, mais il a épousé « une citadine, une mijaurée, tout "en-Césyrée"<sup>9</sup> ». Ce mariage est la

1. *Ibid.*, 706.

2. Sur l'arrière-plan politique des *Acharniens*, voir notamment Maurice CROISSET, *Aristophane et les partis à Athènes*, Paris, 1906, p. 81-94.

3. THUCYDIDE, II, 17 a rappelé les conditions souvent sordides dans lesquelles vivait la population des campagnes réfugiée à Athènes dès le début des hostilités. Sur le mécontentement des paysans, voir aussi *Cavaliers*, 792-793 : « Et comment se peut-il que tu l'aimes (= le peuple) ? toi qui le vois habiter dans ces misérables tonneaux, nids de vautours et tourelles, depuis sept ans et n'en as point pitié ! »

4. Cf. *Nuées*, 1399-1400.

5. *Ibid.*, 129.

6. *Ibid.*, 746.

7. *Ibid.*, 1304. Voir aussi les v. 513-514 (προήκων εἰς βαθὺ τῆς ἡλικίας), 263 (πρεσβύτην), 358 (πρεσβύτα).

8. *Ibid.*, 43. Il n'est pas sans intérêt de relever que Strepsiade est un paysan, car il y a peut-être chez Aristophane l'amorce d'un type que développera la Comédie Nouvelle (cf. Ph.E. LEGRAND, *op. cit.*, p. 72-80). La Née ridiculise assez généralement les campagnards, provoquant chez les spectateurs ce qu'E. DUPRÉL, *Le problème sociologique du rire*, in *Revue philosophique*, 1928, p. 213-260, a appelé le rire d'exclusion. Sur le type du campagnard et du rustre, on consultera aussi O. RIBBECK, *Agroikos. Ein ethologische Studie*, in *Abhand. der sächsischen Gesellsch. der Wissenschaften*, 10 (1885), p. 1-68.

9. Cf. *Nuées*, 47-48.

cause de tous ses malheurs, car sa femme inculque à Phidippide, fils né de leur union, des idées de grandeur et des goûts spendieux<sup>1</sup>.

Strepsiade, endetté par les caprices de son fils, décide de se faire instruire par Socrate à qui il demandera de lui enseigner le raisonnement faible qui lui permettra de ne pas payer ses dettes ; mais ce n'est pas sans quelque hésitation qu'il se rendra chez le Maître, car il est conscient de ses insuffisances : il sait qu'il est sénile (γέρων), sans mémoire (καπιλήσιμων) et sans vivacité d'esprit (βραδύς<sup>2</sup>).

Les faiblesses intellectuelles de Strepsiade seront à l'origine de scènes comiques. Socrate aura du fil à retordre avec cet élève trop gâté pour apprendre quoi que ce soit ; il perdra rapidement patience devant l'incapacité de Strepsiade à assimiler ses leçons et lorsque le bonhomme, à qui il s'était évertué à démontrer que Zeus n'existait pas, lui rétorquera que « la foudre, c'est manifestement Zeus qui la lance sur les parjures<sup>3</sup> », le Maître se fâchera, reprochant à son disciple d'être un sot sentant l'âge de Cronos, un homme préluinaire (βεκκεσέληνε<sup>4</sup>). Socrate se calmera et le chœur annonce au nouvel élève que la méthode socratique portera ses fruits s'il possède un certain nombre de qualités : il doit avoir de la mémoire, être méditatif, endurant, frugal<sup>5</sup>.

Strepsiade possède sans doute plusieurs des qualités requises, mais certainement pas la première nommée, la mémoire, faculté indispensable au philosophe<sup>6</sup>.

Socrate ne cessera pas d'invectiver cet élève borné. Ainsi, lorsque Strepsiade lui demandera si c'est à la manière d'un chien qu'il doit se repaître de la science, Socrate le traitera d'ignorant et de barbare et il le menacera de coups<sup>7</sup>. À défaut de coups, les reproches de Socrate ne cesseront de tomber dru sur le pauvre Strepsiade :

Non par la Respiration, par le Vide, par l'Air, jamais je ne vis un homme aussi rustre, aussi inepte, aussi gauche, aussi oublieux. Les moindres babioles qu'on lui apprend, il les a oubliées avant de les avoir apprises<sup>8</sup>.

1. *Ibid.*, 60-70.

2. *Ibid.*, 129-130.

3. *Ibid.*, 397.

4. *Ibid.*, 398-402. Sur βεκκεσέληνος, voir la note de W.J.M. STARKIE, *op. cit.*, p. 325.

5. *Ibid.*, 412-419.

6. Dans la *République*, VI, 486d de PLATON, Socrate proclame : « nous n'admettons pas une âme dénuée de mémoire au rang des âmes vraiment philosophiques ; nous la voulons douée d'une bonne mémoire » (trad. E. CHAMBRY). Sur la mémoire, qualité requise du philosophe, voir aussi *Charmide*, 159e ; *Ménon*, 88a ; *République*, VI, 487a, 490e, 494b, 503c ; *Timée*, 88b ; *Lois*, IV, 709e-710e ; 740b. Dans les *Nuées*, 483-485, à Socrate qui lui demande s'il a de la mémoire, Strepsiade, comme un paysan madré, répondra : « C'est selon, par Zeus : si l'on me doit, je m'en souviens fort bien, mais si je dois, hélas ! je suis oublieux tout aussi bien. » Cette réponse est d'autant plus comique qu'elle révèle que Strepsiade, invoquant Zeus, a déjà oublié la leçon que Socrate vient de lui donner sur la non-existence du dieu.

7. Cf. *Nuées*, 492.

8. *Ibid.*, 627-631. Le serment comique par Ἄναπνοή, Χάος et Ἄήρ fait peut-être allusion à la doctrine de Diogène d'Apollonie, V.S.<sup>14</sup>, 65A1, A5, A19. Cf. Claire PRÉAUX, *La lune dans la pensée grecque*, Bruxelles, 1973, p. 27. Cf. *infra*.

Socrate perdra patience encore lorsque Strepsiade, à la question de savoir si la plus belle mesure est le trimètre ou le tétramètre, répondra qu'il ne met rien au-dessus du demi-setier. Le Maître alors dira à son élève qu'il n'est qu'un rustre inapte à l'étude (δυσμαθής<sup>1</sup>) ; il traitera encore son élève qui confond le dactyle et le doigt (δόκτυλος) de sot<sup>2</sup> et il finira pas renoncer à l'instruire<sup>3</sup>. Strepsiade alors ira retrouver son fils et il le contraindra à fréquenter Socrate. L'énergie un peu brutale de son père surprend Phidippide et l'amène à jurer et à invoquer le nom de Zeus<sup>4</sup>.

Strepsiade, qui semble avoir retenu quelques bribes de l'enseignement de Socrate, s'empresse de faire la leçon à son fils et il lui fait savoir que c'est une sottise de croire à Zeus<sup>5</sup> ; il traite son fils de « blanc-bec imbu de vieilleries<sup>6</sup> » (ἀρχαϊκά).

L'emploi de ce dernier mot adressé à un jeune homme par une vieille baderne est évidemment du plus haut comique. La démonstration que Strepsiade veut faire de son savoir tourne cependant court et le bonhomme est obligé d'avouer à son fils que chaque fois qu'il apprenait quelque chose, il l'oubliait aussitôt à cause de son âge fort avancé<sup>7</sup>.

Phidippide se laisse finalement convaincre : il obéira à son père et ira suivre l'enseignement de Socrate, mais il aura prévenu son père des conséquences funestes qui pourraient résulter de sa décision<sup>8</sup>. Il se révèle un élève extrêmement doué qui va tirer de l'enseignement du Raisonnement Injuste un profit qui dépassera les espérances de Strepsiade. Celui-ci pourra envoyer promener tous ses créanciers mais il se fera aussi rosser par son fils qui, excellent disciple des Sophistes, lui prouvera qu'il a raison d'agir ainsi, en invoquant notamment le proverbe souvent cité Δις παῖδες οἱ γέροντες et en concluant qu'il convient donc bien plus aux vieillards qu'aux jeunes gens de pleurer<sup>9</sup>. Lorsque Phidippide veut prouver à son père qu'il est juste aussi de battre sa mère, les yeux de Strepsiade se dessillent et le vieil homme, conscient de son

1. Cf. *Nuées*, 646. Dans la *République*, VI, 486c, Socrate dira du philosophe qu'il doit être εὐμαθής, non δυσμαθής. Il est aussi d'avis que le vieillard est δυσμαθής. Cf. *République*, VII, 536d : « Car il n'en faut pas croire Solon, quand il dit qu'un vieillard peut apprendre beaucoup de choses : il apprendrait plus facilement à courir ; c'est aux jeunes gens que conviennent les travaux pénibles et multiples. » Cf. mon article déjà cité *Platon et Aristote...*, p. 116. Sur la facilité à apprendre, qualité requise du futur philosophe, cf. aussi *Charmide*, 159e ; *Ménon*, 88a ; *République*, VI, 487a, 490c, 494b, 503 ; VII, 535b-c ; *Timée*, 88b ; *Lois*, IV, 709e-710c ; V, 747b... Dans tous ces textes, Platon énumère côte à côte les deux vertus que le Socrate des *Nuées* exige de Strepsiade : la mémoire et la facilité à apprendre. Sur les qualités requises du futur philosophe et l'ordre dans lequel Platon les énumère, voir E. des PLACES, *Pindare et Platon*, Paris, 1949, p. 155-159.

2. Cf. *Nuées*, 543.

3. *Ibid.*, 789-790.

4. *Ibid.*, 816-817.

5. *Ibid.*, 818-819.

6. *Ibid.*, 820-821. Le scholiaste glose ἀρχαϊκά par μωρά, εὐήθη, λήρα. Sur le sens péjoratif de cet adjectif, voir J. TAILLARDAT, *op. cit.*, p. 261.

7. Cf. *Nuées*, 854-855.

8. *Ibid.*, 865.

9. *Ibid.*, 1418. Le Coryphée des *Oiseaux*, 757-759, tient des propos identiques à ceux de Phidippide et considère qu'il est beau (καλόν) et non honteux (αἰσχρόν) de battre son père.

égarement, reprochera aux Nuées de lui avoir monté la tête, à lui un paysan (ἄγροικον), un vieillard (γέροντ' 1).

Le père et le fils se quitteront en fort mauvais termes : lorsque Strepsiade l'encouragera à respecter Zeus paternel, Phidippide, narguant son père et se souvenant de la leçon que celui-ci avait voulu lui donner, lui rétorquera ironiquement qu'il est vraiment vieux jeu (ὡς ἀρχαῖος εἶ) d'invoquer ainsi Zeus paternel 2. La comédie s'achèvera quand Strepsiade brûlant ce qu'il avait adoré un instant, incendiera l'école de Socrate.

Dans les *Guêpes* (422), nous assistons à un autre conflit de générations. Le caractère des héros comiques est cependant très différent de celui des personnages que nous venons d'analyser dans les *Nuées*. Si Strepsiade était atteint d'une maladie hippique, νόσος... ἱππική 3, c'est-à-dire qu'il était acculé à régler les dettes de son fils, grand amateur de chevaux, Philocléon, le principal héros des *Guêpes*, souffre d'un mal (νόσον) différent mais tout aussi étrange : comme l'un des deux serviteurs chargés de le garder l'apprend au public, Philocléon a la maladie de l'Héliée ; il ne songe qu'au tribunal où son esprit voltige même la nuit, où sa méchante humeur (ὕπῳ δυσκολίας) l'amène toujours à condamner 4.

L'emploi du mot νόσος pour caractériser le penchant du vieillard a évidemment un effet comique 5, car ce mot est généralement employé pour désigner des troubles physiologiques. Philocléon a un fils Bdélycléon qui, plein de piété filiale, souhaite ardemment faire vivre son père dans l'aisance et la tranquillité 6 : en cela Bdélycléon est l'opposé de Phidippide qui a ruiné son père 7. Bdélycléon a enfermé son père dans la maison qui est entièrement entourée d'un filet 8 et qui est gardée par deux serviteurs. Le vieillard 9, après plusieurs tentatives de fuite, menace de ronger le filet... avec ses dents 10 (ὀδῶξ) ; ce qui lui vaut une réponse cinglante d'un des deux esclaves préposés à sa garde qui

1. Cf. *Nuées*, 1457.

2. *Ibid.*, 1469-1470. Dès le début de leur dispute, Phidippide accuse son père de « vieilleseries » : lorsque Strepsiade demande à son fils de prendre la lyre et de chanter un poème de Simonide, Phidippide lui répond que c'est une vieilleserie (ἀρχαῖον) que de jouer de la lyre et de chanter en buvant (*Nuées*, 1355-1358). Phidippide se montre ainsi un brillant élève du Raisonnement Injuste qui avait traité de vieilleseries, ἀρχαῖα (*Nuées*, 984), le système d'éducation d'antan qui apprenait notamment aux jeunes gens le mode musical transmis par leurs pères, dont le Raisonnement Juste s'était fait le champion (*Nuées*, 968). Sur cette ἀρχαῖα παιδεία, cf. H.I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, Éd. du Seuil, 1965 (nouvelle édition), p. 74-86.

3. Cf. *Nuées*, 243.

4. Cf. *Guêpes*, 87-110.

5. Cf. Douglas M. MACDOWELL, *Aristophanes Wasps*, Oxford, 1971, p. 12. Le mot νόσος apparaît aussi aux v. 71, 114 et 651.

6. Cf. *Guêpes*, 341 ; 503-507 ; 720 ; 737-742 ; 1003-1007 ; 1419-1420 ; 1462-1473.

7. Cf. Cedric H. WHITMAN, *Aristophanes and the Comic Hero*, Harvard, 1964, p. 145.

8. Cf. *Guêpes*, 131.

9. Dès le v. 133, Philocléon est qualifié de vieillard : Ἔστιν δ' ὄνομα τῶ μὲν γέροντι Φιλοκλέων.

10. Cf. *Guêpes*, 164.

lui rétorque qu'il n'a plus de dents<sup>1</sup>. On constate une nouvelle fois<sup>2</sup> qu'Aristophane n'hésite pas à exploiter les infirmités des vieillards et à s'en servir comme de ressorts comiques ; à vrai dire, ce qui provoque surtout le rire, ce n'est pas tant l'allusion à l'infirmité que le contraste établi entre l'infirmité du vieillard et son ambition, sa prétention.

Bdélycléon ensuite recommande la plus grande vigilance à ses serviteurs car les dicastes ne tarderont pas, bien que ce soit encore le milieu de la nuit, à venir chercher leur collègue Philocléon. Comme l'un des serviteurs semble sous-estimer le danger, Bdélycléon le met en garde et il lui apprend que la race de ces vieillards, si on la fâche, est semblable à un nid de guêpes car, comme les guêpes, ils ont un dard très aigu, au bas des reins, avec lequel ils piquent<sup>3</sup>. Arrivent alors les Choreutes, vieillards s'appuyant sur des bâtons<sup>4</sup> et se plaignant des difficultés qu'ils éprouvent à marcher ; ils nous apprennent l'enjeu du procès qui va s'ouvrir : Cléon, leur protecteur, leur a donné l'ordre de s'armer d'une provision de colère méchante (ὀργήν... πονηράν) et de punir Lachès qui passe pour posséder une ruche pleine d'argent<sup>5</sup>.

Philocléon parvient à s'échapper, mais comme son fils veut le contraindre à réintégrer le domicile, les dicastes le menacent d'avertir Cléon. Bdélycléon calme les esprits qui étaient échauffés<sup>6</sup>... et il réussit à démontrer à son père et à ses collègues que la souveraineté qu'ils croient détenir en jugeant et en condamnant sans encourir la moindre responsabilité est en réalité un esclavage car les dicastes ne sont que des pantins aux mains des politiciens. Les vieillards qui composent le chœur se laissent convaincre par l'argumentation du jeune homme, décident de relâcher leur grande colère (τὴν ὀργήν χαλάσας<sup>7</sup>) et exhortent leur collègue à céder à son fils qui, une fois de plus, s'en-

1. *Ibid.*, 165.

2. Cf. *supra*.

3. Cf. *Guêpes*, 223-227 : [...] τὸ γένος ἦν τις ὀργίση / τὸ τῶν γερόντων, ἕσθ' ὁμοιον σφηκιῶ. HOMÈRE, *Iliade*, XVI, 257-267, avait déjà comparé l'attitude belliqueuse des Myrmidons sous la conduite de Patrocle à celle des guêpes que des enfants taquinaient et irritent : αὐτίκα δὲ σφήκεσσι ἐοικότεσ ἐξεχέοντο / εἰνοδίους... Le thème du vieillard irritable et au caractère difficile se rencontre aussi dans la tragédie. Cf. SOPHOCLE, fr. 808N ; *Ajax*, 1017-1018 (à propos de Télémon) : Τοιαῦτ' ἀνὴρ δύσοργος ἐν γῆρας βαρὺς / ἔρεϊ, πρὸς οὐδέν εἰς ἔριν θυμούμενος ; *Œdipe à Colone*, 954-955 : θυμοῦ γὰρ οὐδέν ἐστι γῆρας ἄλλο πλὴν / θῆανειν ; EURIPIDE, *Bacchantes*, 1251-1252 : Ὡς δύσκολον τὸ γῆρας ἀνθρώποις ἔφου / ἔν τ' ὁμμασι σκυθρωπόν. Sur ce thème dans la tragédie, voir D.G. HARBSMEIER, *Die alten Menschen bei Euripides*, Göttingen, 1968, p. 24, n. 3. Le thème du mauvais caractère du vieillard est d'ailleurs un lieu commun de toute la littérature grecque. On le trouve développé par PLATON, *République*, I, 329a-b ; *Lois*, II, 666b ; par ARISTOTELE, *Rhétorique*, II, 13, 1389b-1390a 23 ; *Éthique à Nicomaque*, VIII, 6, 1157b 11-14. Voir à ce sujet mon article *Platon et Aristote...*, p. 122-123. Faut-il rappeler que le δύσκολος de Ménandre est un vieillard ? (*Dyscolos*, 123). Sur ce thème, voir Claire PRÉAUX, *Réflexions sur la misanthropie au théâtre. À propos du Dyscolos de Ménandre*, in *Chronique d'Égypte*, 34 (1959), p. 327-341. Dans les *Guêpes*, 1104-1105, le Chœur, parlant de lui-même, dira : « Il n'y a pas d'animal, quand on l'agace, plus irritable (μᾶλλον ὀξύθυμόν) et d'humeur plus difficile (δυσκολώτερον). »

4. Cf. *Guêpes*, 727.

5. *Ibid.*, 240-244.

6. *Ibid.*, 404-405 (χολήν... ὀργίση).

7. *Ibid.*, 727.

gage à entourer son père de toutes les prévenances<sup>1</sup>. Philocléon cède sur tout, sauf sur une chose... il se refuse à abandonner sa passion de juger. Bdélycléon obtient alors de son père qu'il n'aille plus juger à l'Héliée mais il consent à ce que Philocléon continue à juger et à condamner chez lui. Le fils vertueux installe donc son père dans un tribunal fictif et il lui fait porter différents accessoires dont le vieux juge aura besoin : un pot de chambre (car le vieillard souffre de strangurie<sup>2</sup>), un brasier avec du charbon de bois, une marmite, un coq (qui sera chargé de réveiller le magistrat au cas où il s'endormirait pendant une plaidoirie). Véritable machine à juger<sup>3</sup>, Philocléon est amené à juger le chien Labès, accusé d'avoir volé un fromage frais de Sicile, au cours d'un procès, parodie de la mise en accusation du stratège Lachès. Avant que ne commence le procès, Bdélycléon invoque Apollon et le supplie d'accorder à son père un caractère plus clément :

que corrigé de son esprit chagrin (τῆς δυσκολίας), il ôte les orties de sa colère<sup>4</sup> (ὀργῆς).

Quand s'ouvre le procès, Philocléon est toujours ce δύσκολος prêt à faire le mal et à condamner l'accusé, sans l'avoir entendu. Bdélycléon l'implorera de se montrer plus clément et plus humain et de cesser enfin d'être dur et revêche (χαλεπὸς... καὶ δύσκολος<sup>5</sup>). Il parvient à apitoyer son père et grâce à un subterfuge, il l'amènera à acquitter le chien Labès. Comme il l'avait promis, Bdélycléon se charge d'entretenir douillettement son père, l'habille très somptueusement ; il essaie de lui inculquer les belles manières et l'amène dîner avec des viveurs. Mais Philocléon, que l'on croyait guéri, a contracté une nouvelle maladie. Comme Phidippide avait prévenu son père des conséquences qui ne manqueraient pas de découler de son projet<sup>6</sup>, Philocléon avertit son fils, qui l'invite à s'enivrer, des dangers de l'ébriété<sup>7</sup>. De fait, les prévisions de Philocléon ne tardent pas à se réaliser. Le vieillard a le vin mauvais<sup>8</sup> ; de tous les convives, il se révèle le plus déchaîné<sup>9</sup> (ὕβριστότατος μακρῶ), « et dès qu'il

1. *Ibid.*, 737-740.

2. *Ibid.*, 805-810. Sur la strangurie chez le vieillard, cf. les traités médicaux, *Affections*, 28 (L VI, 240) et *Aphorismes*, 3<sup>e</sup> section, 31 (L IV, 500).

3. Philocléon est un personnage comique dont le comportement pourrait illustrer la thèse d'Henri BERGSON, *Le rire. Essai sur la signification du comique*, Paris, Alcan, 1930<sup>33</sup>, d'après laquelle on obtient un effet comique chaque fois qu'on plaque du mécanique sur du vivant : la mécanisation de la vie étant, d'après Bergson, la cause essentielle du comique. Sur le caractère des héros d'Aristophane, voir le jugement — applicable à Philocléon — de G. FRANÇOIS, *Aristophane et le théâtre moderne*, in *L'Antiquité Classique*, 40 (1971), p. 70 : « Ses personnages (d'Aristophane) sont ordinairement des gens sommairement équarris, tout d'une pièce, parfois même presque des clowns. »

4. Cf. *Guêpes*, 883-884.

5. *Ibid.*, 942-943. Dans ce dernier vers, Aristophane utilise le mot ὀδᾶξ qui rappelle le v. 164. Cf. *supra*.

6. Cf. *supra* et *Nuées*, 865.

7. Cf. *Guêpes*, 1252-1255.

8. *Ibid.*, 1300.

9. *Ibid.*, 1303.

se fut gorgé d'une foule de bonnes choses, il se mit à danser, sauter, péter, se moquer comme un baudet repu d'orge grillée et à (...) battre (son serviteur) avec une vigueur juvénile (νεανικῶς) en criant : "gars, gars !" (παῖ, παῖ). » Philocléon, par ses incartades, s'attire une foule d'ennuis de la part des convives, et *last but not least*, il enlève la joueuse de flûte qui agrémentait le banquet. Dans cette scène qui est du plus haut comique, Aristophane recourt au procédé de l'inversion, si finement analysé par H. Bergson<sup>2</sup> : Philocléon, en effet, s'adresse à la joueuse de flûte et il lui parle de Bdélycléon comme si celui-ci était devenu son père :

Monte ici, mon petit hanneton d'or et prends dans la main la corde que voici. Tiens bien, mais prends garde, car elle est en mauvais état, la corde ; cependant je t'assure qu'une friction ne lui est pas désagréable. Tu vois avec quelle adresse je t'ai soustraite, au moment où on allait te faire faire la débauche, aux autres convives. En retour, montre-toi complaisante pour le machin que voici. Mais tu ne le feras pas et n'essaieras point, je le sais ; tu le frustreras et riras de lui, grandement ; car à beaucoup d'autres déjà tu en fis autant. Pourtant, si tu veux n'être pas méchante femme à présent, moi, quand mon fils sera mort, je te rachèterai et t'aurai comme concubine, ma petite truie. Mais maintenant je ne dispose pas encore de mes biens, car je suis jeune (νέος γάρ εἰμι) ; et je suis surveillé de très près : mon petit me garde à vue, et il n'est pas commode (δύσκολον) ; avec cela, avare à scier en deux un grain de cummin et à racler le cresson<sup>3</sup> (χυμινοπριστοκαρδαμογλύφος). Aussi, inquiet à mon sujet, a-t-il le peur que je ne me perde, car il n'a d'autre père que moi<sup>4</sup>...

Sans doute ces propos sont-ils comiques par leur caractère salace, mais aussi parce qu'ils présentent les rôles inversés : le vieil homme se comporte comme un fils redoutant son père et il attribue à sa progéniture ses propres vices : son caractère acariâtre et son avarice<sup>5</sup>. Ces propos, qui dans la bouche d'un jeune homme, ne détonneraient guère, sont du plus haut comique lorsqu'ils sont adressés par un vieillard. Le δύσκολος est devenu un personnage lubrique ; sa maladie de juger a disparu pour céder la place à une véritable folie. Au moment où Philocléon, costumé en Polyphème<sup>6</sup>, entreprend une danse ridicule et proclame le commencement de la danse, un serviteur lui conseille de boire de l'ellébore pour soigner la crise de folie qui débute<sup>7</sup>.

1. *Ibid.*, 1304-1307. Le serviteur qui est un vieillard (cf. v. 1297) se fait traiter d'enfant (παῖ). Il y a ici un jeu de mots entre παῖ et παῖεσθαι, « être frappé ». Cf. les v. 1297-1298.

2. H. BERGSON, *op. cit.*, p. 94 : « Imaginez certains personnages dans une certaine situation : vous obtiendrez une scène comique en faisant que la situation se retourne et que les rôles soient intervertis. »

3. ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, IV, 3, 1121b 27, évoque aussi le χυμινοπρίστης, le scieur de cummin, comme type d'avares. ΘΕΟΦΡΑΣΤΕ, *Caractères*, X, 13, représente le mesquin interdisant à sa femme de prêter même un grain de cummin.

4. Cf. *Guêpes*, 1341-1359.

5. ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, IV, 3, 1121b 13-14, écrit qu'il est communément admis que la vieillesse rend les gens avares. Cf. aussi *Rhétorique*, II, 12, 1389b 28-30.

6. Aristophane veut parodier le *Cyclope* d'Euripide.

7. Cf. *Guêpes*, 1489.

Le thème du vieillard (ou de la vieille femme) lubrique a dû plaire aux contemporains d'Aristophane car le poète y reviendra dans d'autres comédies et il appuiera même lourdement sur cette lubricité. Ainsi dans les *Oiseaux*, Pisthétairos, qui est un vieillard<sup>1</sup>, est un personnage libidineux. Exposant à Épops ses idées sur la ville idéale qu'il voudrait voir créer, Pisthétairos lui dit :

J'aimerais une ville où m'abondant, le père d'un joli garçon me ferait ce reproche d'un air offensé : « C'est du beau, flambard, tu rencontres mon fils quittant le gymnase, tout baigné, et tu ne le baises point, tu ne lui dis mot, tu ne l'attires pas à toi, tu ne lui tâtes pas les bourses, toi, un ami de la famille<sup>2</sup> ! »

Le même personnage, malgré son goût pour les jeunes garçons, n'en dédaigne pas pour autant les femmes et il se vante, malgré son âge, de ses prouesses sexuelles auprès d'Iris, la messagère des dieux, qu'il menace d'« enfile » si elle ne déguerpit pas de la Cité des Oiseaux<sup>3</sup>. Pisthétairos éprouve aussi quelque peine à réfréner ses ardeurs amoureuses, lorsqu'il aperçoit Procné, le rossignol, sous les traits d'une petite joueuse de flûte<sup>4</sup>. Son compagnon, le vieil Evelpidès, apparaît aussi libidineux que lui<sup>5</sup>.

Dans *Lysistrata*, la troupe de vieillards venus pour assiéger la citadelle et en déloger les femmes est non seulement couarde<sup>6</sup> mais aussi lubrique<sup>7</sup>. Le parent d'Euripide, dans les *Thesmophories*, un vieillard<sup>8</sup>, est d'une certaine façon un précurseur de Monsieur Jourdain, car il ne comprend rien aux spéculations pseudo-philosophiques que lui débite Euripide et se contente d'acquiescer, comme le Bourgeois de Molière : « Par Zeus, je suis ravi d'apprendre encore cela. Ce que c'est tout de même que les doctes entretiens<sup>9</sup> ! » C'est aussi un personnage qui tient des propos très verts<sup>10</sup> !

Pourquoi le thème du vieillard amoureux est-il une source inépuisable de rire ? Simone de Beauvoir a fourni à cette question la réponse que voici :

[...] Mais c'est surtout le vieillard libidineux et impuissant qui révolte les hommes dans la force de l'âge<sup>11</sup> : en lui s'incarne le fantasme, qui hante les plus virils. Les psychanalystes considèrent que le complexe de castration n'est jamais entièrement liquidé ; la vue d'un vieil impotent ravive chez l'homme fait

---

1. Cf. *Oiseaux*, 255-257 ; 320-321.  
 2. *Ibid.*, 137-142. Sur ce texte, cf. Robert FLACELIÈRE, *L'Amour en Grèce*, Paris, 1960, p. 78.  
 3. Cf. *Oiseaux*, 1253-1256.  
 4. *Ibid.*, 667-669.  
 5. *Ibid.*, 670-671.  
 6. Cf. *Lysistrata*, 822.  
 7. *Ibid.*, 797-799.  
 8. Cf. *Thesmophories*, 63.  
 9. *Ibid.*, 20-21. Cf. MOLIÈRE, *Le Bourgeois Gentilhomme*, Acte II, scène IV : « Vive la science !... Cela est admirable... Ah ! la belle chose que de savoir quelque chose ! »  
 10. Cf. *Thesmophories*, 59-62 ; 157-158.  
 11. Dans les *Guêpes*, 1380-1381, c'est parce qu'il considère que son père est « trop usé et incapable de rien faire » que Bdélycléon est scandalisé de son attitude amoureuse et qu'il lui enlève la joueuse de flûte.

la menace qui avait jadis tant effrayé le petit garçon. On peut dire en d'autres termes que l'adulte mâle n'est jamais exempt d'anxiété touchant sa vigueur sexuelle ; il déteste imaginer qu'un jour viendra où il conservera des désirs sans être capable de les assouvir. Il hait dans le vieillard sa future condition ; il la répudie par le rire : le personnage grotesque qui évolue sur la scène, il peut aisément se convaincre qu'il ne lui ressemblera jamais<sup>1</sup>.

Si dans les *Guêpes*, Aristophane a représenté un vieillard aux prises avec une joueuse de flûte, dans l'*Assemblée des femmes* et le *Ploutos*, les comédies les plus récentes parmi celles que nous possédons, il a mis en scène des femmes vieilles et laides en train de convoiter un jeune homme. Le sujet de la première pièce est bien connu : les femmes, grâce à un subterfuge, ont obtenu le gouvernement de la cité et elles décident d'appliquer le principe de la communauté des biens et des femmes. Praxagora, la présidente des conjurées, explique à son mari Blépyros la réforme concernant la communauté des femmes et elle lui révèle que l'homme qui souhaitera aimer une beauté de femme devra d'abord contenter les laides et les camarades<sup>2</sup>. Pour illustrer l'application de cette loi, Aristophane a imaginé une scène fort longue<sup>3</sup> dans laquelle un jeune homme qui désire courtiser une jeune et jolie fille en est empêché par une, puis deux, puis trois vieilles qui se le disputent et veulent se l'approprier. La scène s'ouvre par le monologue d'une vieille femme qui, attendant l'arrivée des mâles, trépigne d'impatience. Elle s'est penchée à la fenêtre de sa maison, fardée de céruse<sup>4</sup> et vêtue d'une crocote<sup>5</sup>, à la façon des élégantes, quand elle est interpellée par une jeune fille, apparaissant à la fenêtre d'une maison voisine. Les deux femmes s'invectiveront copieusement ; à deux reprises, la jeune traitera la vieille de pourriture ὦ σαπρὰ<sup>6</sup> et deux fois aussi, elle fera allusion, plaisanterie facile et que nous retrouverons dans la bouche du jeune homme, à sa mort prochaine<sup>7</sup>. Les deux femmes, qui ne se sont épargné aucune insulte, se retirent chez elles au moment où apparaît le jeune homme amoureux. Le duo lyrique qui s'engage entre le jeune homme et la jeune fille est rapidement interrompu par la vieille femme qui tente d'accaparer le jeune homme en lui rappelant le nouveau décret. Le jeune homme lui répond qu'il ne souhaite pas

1. Simone de BEAUVOIR, *La Vieillesse*, Paris, Gallimard, 1970, p. 117.

2. Cf. *Assemblée des femmes*, 617-618.

3. *Ibid.*, 877-1111.

4. Chez Aristophane, la céruse (ψιμύθιον) est souvent utilisée par les vieilles élégantes pour cacher leurs rides. Cf. *Assemblée des femmes*, 929 et surtout *Ploutos*, 1064-1065 : « mais si on lave cette céruse, tu verras très manifestes les loques de son visage. » Cf. OERI, *op. cit.*, p. 8. On se souviendra que le vertueux Ischomaque déconseille vivement à sa femme de se farder avec de la céruse (XÉNOPHON, *Économique*, X, 108).

5. Cf. *Assemblée des femmes*, 878-879.

6. *Ibid.*, 884 ; 926. Dans la Comédie, cet adjectif est couramment employé pour désigner une vieille femme. Cf. *Lysistrata*, 378 ; *Thesmophories*, 1024-1025 ; *Ploutos*, 1035, 1036. Voir aussi HERMIPPE, fr. 10 : ὦ σαπρὰ καὶ πασιπόρνη καὶ κάπραινα ; PLATON, fr. 56 ; THÉOPOMPE, fr. 50. Ces textes ont été réunis par OERI, *op. cit.*, p. 11-12.

7. Cf. *Assemblée des femmes*, 903-905 ; 926.

un tamis pour l'instant, Ἄλλ' οὐχὶ νυνὶ κρησέραν αἰτούμεθα<sup>1</sup>, en d'autres termes qu'il n'a que faire d'une vieille aux cheveux blancs enduite de céruse. Lorsque la vieille veut l'embrasser, le jeune homme recule et feint de redouter son amoureux, « le plus habile des peintres... Celui qui peint des lécythes pour les morts<sup>2</sup> ».

Les cheveux blancs, on le constate, qui inspirent assez généralement le respect dans la tragédie, sont souvent objet de mépris dans la comédie.

La jeune fille parvient à tirer son amoureux d'embarras, mais le triomphe du jeune couple est éphémère, car survient une deuxième vieille, plus âgée et plus laide que la précédente. C'est « une Empuse revêtue de pustules de sang<sup>3</sup> », s'écrie le jeune homme. Cette femme veut l'entraîner à son tour quand survient une troisième vieille que le jeune homme, se sentant ravi par une paire de bras, prend d'abord pour son sauveur<sup>4</sup>. Mais lorsqu'il se rend compte de sa fâcheuse méprise, il pousse des cris de frayeur et il se demande si la créature qui l'entraîne est une guenon entièrement enduite de céruse ou une vieille ressuscitée de chez les morts<sup>5</sup>. Les deux vieilles se disputent âprement le jeune homme qui, de plus en plus tiraillé entre ces deux mégères, s'écrie<sup>6</sup> qu'il est vraiment malheureux s'il doit d'abord satisfaire une femme décrépite (σαπράν) puis recommencer avec une Phryné ayant un lécythe près des mâchoires<sup>7</sup>. Comme un condamné à mort, il exprime ses dernières volontés et il souhaite qu'on lui élève un monument funéraire d'un type particulier :

que celle-ci (la plus vieille) on la place au faite du monument, après l'avoir enduite toute vive de poix, puis qu'on lui scelle les deux pieds avec du plomb tout autour jusqu'aux chevilles, et qu'ainsi on la dresse en l'air en guise de vase funéraire<sup>8</sup>.

1. *Ibid.*, 991. Sur le sens de κρησέρα, voir J. TAILLARDAT, *op. cit.*, p. 52 : « On se demandera en quoi une vieille femme peut être comparée à un bluteau ; c'est que sa chevelure est blanche comme un tamis est blanc de farine (*Ass.*, 730-732). N'est-ce pas Aristophane lui-même (fr. 533) qui dit d'une tête chenue qu'elle est couleur de farine, ἀλφιτόχρωτος κεφαλῆς ? » J'ajoute qu'il n'y a pas que la chevelure de la vieille qui soit blanche, mais aussi son visage à grands renforts de céruse (cf. *Assemblée des femmes*, 878 et la note 95).

2. Cf. *Assemblée des femmes*, 994-996.

3. *Ibid.*, 1056-1057. Cf. J. TAILLARDAT, *op. cit.*, p. 64 : « [...] Empuse était un être monstrueux prenant toutes sortes de formes (*Gren.* 290-292) et qu'Hécate dépêchait aux hommes pour les terroriser. La comparaison d'une vieille femme à Empuse ne devait pas être rare dans la langue familière : à en croire Démosthène (18, 130), c'est le surnom que portait la mère d'Eschine. »

4. Cf. *Assemblée des femmes*, 1066-1068.

5. *Ibid.*, 1068-1073.

6. *Ibid.*, 1098-1104.

7. Aristophane, on le voit, ne manque pas de métaphores pour désigner des vieilles décrépites. Sur l'expression à double entente Φρόνην ἔχουσαν λήκυθον πρὸς τὰς γνάθοις, voir J. TAILLARDAT, *op. cit.*, p. 65. L'expression peut signifier « une Phryné qui a un pot de fard sur le menton » ; dans ce cas, le visage de la vieille est comparé à un lécythe peint parce qu'elle est fardée ; l'expression peut signifier aussi : « un crapaud qui a un fic sur le menton ».

8. Cf. *Assemblée des femmes*, 1098-1104.

Dans le *Ploutos*, la dernière comédie qu'Aristophane fit représenter sous son nom (388), nous lisons une scène<sup>1</sup> fort semblable à celle de l'*Assemblée des femmes*; j'y ai fait allusion déjà au début de mon étude<sup>2</sup>. Aristophane a créé une fiction où il montre Ploutos, jadis aveugle, guéri de sa cécité et distribuant la richesse à tous les citoyens justes et honnêtes. De ce nouvel état de fait, viendront se plaindre un sycophante, puis une vieille. Le dialogue entre cette vieille femme et le chœur d'abord, puis Chrémyle, vieux paysan à l'origine de la guérison de Ploutos, devait provoquer le gros rire des spectateurs athéniens toujours prêts, comme nous le sommes encore aujourd'hui, à se gausser d'une vieille jouant à la jeune fille et complètement aveuglée par les sentiments qu'elle porte à un homme très jeune. L'aveuglement de la Vieille dupée par son jeune amant et le réalisme saisissant des réflexions du campagnard Chrémyle constituent un contraste qui devait séduire le public d'Aristophane. Comme la Vieille s'adresse au Coryphée d'une façon maniérée et affecte de lui parler comme le ferait une petite jeune fille, le Coryphée feint de la prendre pour ce qu'elle veut paraître et la traite de « fillette », ὦ μειρακίσσῃ<sup>3</sup>. Chrémyle va l'accueillir en ne cessant de se moquer d'elle. S'enquérant de l'objet de sa visite, il feint de la prendre d'abord pour une sycophante parmi les femmes, ensuite pour une ivrogne<sup>4</sup>.

La suite du dialogue, qui est parfois d'une grande trivialité<sup>5</sup>, révèle à quel point la Vieille est entichée de son amant et se laisse berner par lui; l'engouement et l'aveuglement de la vieille femme pour son jeune ami annoncent ceux d'Orgon pour le Tartuffe. Cette vieille femme est assurément pitoyable: elle a perdu le seul être auquel elle tenait vraiment, qui était sa consolation, sa joie de vivre; elle a beaucoup de peine à s'avouer qu'elle a été dupée; elle est incapable même de reconnaître que son jeune amant ne tenait à elle que par intérêt matériel. Il n'y a pourtant aucun doute que les spectateurs d'Athènes riaient à gorge déployée devant les apartés pleins d'ironie mordante de Chrémyle, devant la douleur réelle de la vieille femme pour laquelle ils devaient

1. Cf. *Ploutos*, 959-1096.

2. Cf. *supra*.

3. Cf. *Ploutos*, 963. Au v. 1071, Chrémyle appellera la Vieille τὴν μειρακίαν; de même, le jeune homme au v. 1079.

4. Cf. *Ploutos*, 972. Au lieu de ἔπινας, on s'attendait dans ce vers à ἔχρινες. Le penchant pour la boisson est un travers que les poètes comiques ont généreusement attribué aux femmes en général, aux femmes âgées en particulier. Cf. *Nuées*, 555; *Lysistrata*, 1, 195 sq.; *Thesmophories*, 347-349; 556 sq.; 630 sq.; 735 sq.; *Assemblée des femmes*, 13-14; 132 sq.; 226-227; *Ploutos*, 645; 737; PHÉRÉCRATE, fr. 10, 143; PLATON, fr. 174; ANTIPHANE, fr. 24, 45, 56, 81, 163, 165; EUBULE, fr. 43, 80-82, 127; ALEXIS, fr. 167; AXIONICHOS, fr. 5; XÉNARCHOS, fr. 5, 6; DIONYSOS, fr. 5. Sur le thème Ὅτι δὲ φίλοιον τὸ τῶν γυναικῶν γένος κοινόν, ATHÉNÉE, *Banquet des Sophistes*, 10, 440E, a rassemblé un vaste florilège de citations extraites des œuvres de la Comédie ancienne et nouvelle.

5. Ainsi l'emploi du mot καπρῶν, au v. 1024, pour désigner l'état amoureux de la Vieille; ce verbe s'applique aux truies qui connaissent l'envie du verrat. Cf. ARISTOTE, *Histoire des animaux*, VI, 18, 572b 23-24; 572a 15-16; ainsi aussi l'emploi du verbe κατασέσηπας, s'appliquant à la Vieille au v. 1035.

éprouver non point de la sympathie mais du mépris. Ce sentiment est encore celui dont témoignent nos contemporains à l'égard de cette femme, comme le prouve, bien malgré lui, l'excellent traducteur français d'Aristophane, Hilaire Van Daele qui, dans la *Notice* qu'il a consacrée au *Ploutos*, écrit :

La méprisable Vieille est traitée comme chacun le souhaite ; ce n'est pas sans raison que le poète fait revenir, pour la plus grande hilarité des spectateurs, cette ignoble femme, dans le cortège final, où seule elle est ridicule<sup>1</sup>.

*Méprisable, ignoble, ridicule*, trois adjectifs qui en disent long sur le sentiment du philologue ! Pas un mot, au contraire, pour condamner l'attitude du Jeune Homme ! Ce jugement d'H. Van Daele, auquel se seraient sûrement ralliés les contemporains d'Aristophane<sup>2</sup>, s'explique vraisemblablement par des causes sociopsychologiques<sup>3</sup>.

Le dialogue de la Vieille et de Chrémyle est interrompu par l'arrivée du Jeune Homme qui va traiter son amie avec l'insolence que l'on sait<sup>4</sup>. La comédie se termine par une procession qui doit mener le dieu Ploutos à l'Acropole, où il sera le gardien de l'opisthodomé de la déesse ; au cours de ce cortège, la pitoyable Vieille est une fois de plus ridiculisée : Chrémyle l'ayant transformée en une sorte de canéphore chargée de porter des marmites sur la tête et ne manquant pas de lui décocher ce méchant trait :

Ah vraiment, il arrive à ces marmites tout le contraire des autres. Car dans les autres marmites la peau ridée (ἡ γράῦς) est tout au-dessus ; ici c'est à la surface de la peau ridée (τῆς γράδος) que se tiennent les marmites<sup>5</sup>.

Pour clore cette étude, il nous reste à rappeler que le poète a développé plusieurs fois le thème du rajeunissement du vieillard. Dans les *Guêpes*, nous l'avons vu, Philocléon retrouve les manières d'un jeune homme<sup>6</sup>. Dans la *Paix*, Trygée est transformé en jeune marié et épouse Opôra<sup>7</sup>. À la fin des *Cavaliers*,

1. Cf. H. VAN DAELE, *Aristophane*, Tome V, Paris, Les Belles Lettres, 1972<sup>6</sup>, p. 80.

2. Voir le serment que prêtent les femmes dans les *Thesmophories*, 345-350 (*passim*) :

(εἰ) δῶρά τις δίδωσι μοιχῶ γράῦς γυνή  
κακῶς ἀπολέσθαι τοῦτον αὐτὸν κῶκίαν  
ἄρᾶσθε.

Pour les Thesmophores, la vieille femme qui se paie un galant est aussi coupable qu'une maîtresse qui trahit l'amant qui l'entretient (cf. v. 346) : toutes deux transgressent les usages et mériteraient la mort.

3. La femme, même jeune, qui poursuit de ses assiduités un homme et qui prend l'initiative amoureuse risque d'être l'objet de sarcasmes car notre société lui attribue encore parfois le rôle passif ; elle sera jugée sévèrement, *a fortiori* si elle est très âgée, car l'acte sexuel dissocié de la jeunesse et de la beauté, semble répugnant, ravalé au rang d'une pure fonction animale.

4. Cf. *supra*.

5. Cf. *Ploutos*, 1204-1207. Le jeu de mots est fondé sur le double sens de γράῦς, « vieille femme », mais aussi, par analogie « pellicule qui se forme sur les liquides bouillis ». Cf. ARISTOTE, *Génération des animaux*, II, 6, 743b 5-7.

6. Cf. *Guêpes*, 1299-1325 ; 1450-1473 ; 1474-1482.

7. Cf. *Paix*, 856-864.

Dèmos, grâce à la cuisson magique du Charcutier, est redevenu jeune et beau<sup>1</sup>. Ploutos, dans la comédie du même nom, retrouve en quelque sorte sa jeunesse en recouvrant la vue<sup>2</sup>, de même que Pisthétaïros, dans les *Oiseaux*, en épousant Royauté<sup>3</sup>.

E.M. Cornford<sup>4</sup> considère que le motif du rajeunissement est une survivance des fêtes populaires qui sont à l'origine de la comédie et qui, célébrant les rites de la végétation printanière, étaient destinées à promouvoir la fécondité de la terre et des êtres vivants. Le thème du rajeunissement révèle qu'aux yeux d'Aristophane la condition de vieillard est la pire, car elle implique décrépitude intellectuelle, physique et morale. Dèmos rajeuni le constate lui-même : « Étais-je à ce point devenu idiot (ἀνόητος) et sénile<sup>5</sup> (γέρων) ? » Pour le poète comique, si la jeunesse est synonyme de vie, de joie, de rayonnement mental, la vieillesse est tout le contraire : c'est l'époque des infirmités physiques<sup>6</sup>, de la dégradation des facultés intellectuelles<sup>7</sup>, des travers caractériels poussés à l'extrême<sup>8</sup> ; c'est l'époque de l'existence où l'on n'a plus que l'apparence d'un homme, où l'on n'en a plus que l'habit<sup>9</sup> ; en un mot, c'est l'âge ridicule par excellence, suscitant aisément la moquerie des plus jeunes. C'est sans doute la raison pour laquelle un grand nombre de héros du théâtre d'Aristophane sont des vieillards.

1. Cf. *Cavaliers*, 1321. Cf. *ibid.*, 1336. Cette cuisson fait allusion au chaudron de Médée qui avait fait cuire Éson, son beau-père, puis les nourrices de Dionysos. Cf. la scholie *Cav.* 1321. Sur l'opération magique de la cuisson aux fins de rajeunissement, cf. H. JEANMAIRE, *Dionysos. Histoire du culte de Bacchus*, Paris, 1951, p. 387.

2. Cf. *Ploutos*, 634-636.

3. Cf. *Oiseaux*, 1720-1765. Le thème du rajeunissement apparaît aussi dans une comédie d'Aristophane, malheureusement perdue, intitulée *La Vieillesse* dont nous possédons quelques fragments. Voir notamment le fr. 125 (éd. HALL-GELDART = ATHÉNÉE, III, 109f).

4. Cf. E.M. CORNFORD, *Origin of Attic Comedy*, Londres, 1914, p. 90-92. Sur ce thème, voir aussi R.E. RICHARDSON, *Old Age among the Ancient Greeks*, Baltimore, 1933, p. 67-68.

5. Cf. *Cavaliers*, 1349. On trouvera une idée analogue chez SOPHOCLE, *Antigone*, 281 : ἄνους τε καὶ γέρων ἕμα.

6. Sur les infirmités physiques des vieillards, il faut ajouter aux textes déjà cités : *Acharniens*, 218-222 : les vieux charbonniers se plaignent du mauvais état de leurs jambes ; *Cavaliers*, 43 : Dèmos est dur d'oreille ; *Ploutos*, 266 : Ploutos est voûté, ridé, chauve et édenté.

7. Sur la faiblesse des facultés intellectuelles des vieillards, il faut citer aussi *Cavaliers*, 61-63 ; 270 ; 755 (Dèmos, dès qu'il est sur la Pnyx, reste bouche bée comme s'il assujettissait des figures. Pour l'explication de ce vers, voir Alphonse WILLEMS, *Aristophane. Traduction avec note et commentaires critiques*, Paris-Bruxelles, 1919, t. I, p. 255) ; *Lysistrata*, 335-336 ; *Ploutos*, 507-509 ; 581-582 (Pauvreté qualifie Chrémyle et Blepsidème de déments).

8. Sur les travers caractériels des vieillards, il faut ajouter aux passages déjà mentionnés : *Cavaliers*, 41-42 (Dèmos est ἄγροικος ὀργήν, ἀκράχολος, δύσκολος) ; *Oiseaux*, 61 ; 63-68 ; 85-91 ; 337-342 (Pisthétaïros et Évelpidès sont des êtres peureux) ; *Acharniens*, 209-217 ; *Guêpes*, 230-247 (regrets du temps passé) ; *Lysistrata*, 271-280 ; 665-670 (les peureux vieillards qui forment le chœur se targuent d'avoir accompli des exploits militaires auxquels ils n'ont manifestement pas pu prendre part).

9. Cf. *Lysistrata*, 1019-1024 : la Coryphée rhabille un des vieillards du chœur qui avait ôté son exomide pour se battre et lui dit qu'ainsi habillé, Πρωτα μὲν φαίνει γ' ἄνθρωπος, εἴτ' οὐ καταγέλαστος.



## Chapitre 14

# Le vocabulaire hippocratique

En 1945, Harold W. Miller publiait un remarquable article intitulé *Aristophanes and Medical Language*<sup>1</sup>, dans lequel il s'efforçait de relever les mots ou les expressions que le grand comique athénien avait empruntés à la médecine, d'une façon littérale ou métaphorique. L'étude de Miller est presque exhaustive mais, parce que nous disposons aujourd'hui d'un instrument de travail merveilleux, la *Concordance des œuvres hippocratiques*<sup>2</sup>, nous pouvons nous efforcer de compléter la liste de points de rencontre entre les comédies d'Aristophane et les œuvres du Corpus hippocratique. Néanmoins je laisserai pour plus tard l'examen des deux dernières comédies, l'*Assemblée des femmes* (392), et le *Ploutos* (388). Voici le complément que je propose à la liste de Miller :

Διαγρυπνέω (*Grenouilles*, 931) (= rester éveillé) est un verbe rare qui se rencontre dans le livre II des *Épidémies*, 120.

Ἀκράχολος (*Cavaliers*, 41; fr. 594a) est cité par Miller<sup>3</sup> mais sans référence au Corpus; or, ἀκράχολία se rencontre aussi au livre VII des *Épidémies*, 11. L'adjectif veut dire irascible.

Ἀναλδής, mot extrêmement rare (= chétif) ne se trouve qu'une fois dans l'œuvre d'Aristophane, dans les *Guêpes*, 1045 où le mot est employé avec un sens métaphorique; il n'est attesté qu'une seule fois aussi dans le Corpus, dans une œuvre très ancienne, le traité *Des Airs, des Eaux et des Lieux*, 15.

Ἀσκαρδάμυκτος (*Cavaliers*, 292 = qui ne cligne pas les yeux) se lit aussi dans le livre II des *Épidémies*, 6, 1.

---

1. In *Amer. Philol. Ass. Tr. and Pr.*, 76 (1945), p. 74-84. D'autres études dans le même domaine sont à citer : L. GIL-R. ALFAGEME, *La figura del médico en la comedia atica*, in *Cuadernos de Filología clásica*, 3 (1972), p. 35-91; I.R. ALFAGEME, *Higiene, cosmética y dietética en la comedia atica*, in *CFC*, 9 (1975), p. 241-274; C. BEVILACQUE, *La medicina nel teatro di Aristofane*, in *Lanternino*, 10 (5), 1987, p. 1-4. Cf. *infra*.

2. Éditée par Gilles MALONEY et Winnie FROHN, Québec, 1984, 5 vol.

3. *Op. cit.*, p. 84, n. 31.

Δοθιήν (= furoncle) figure au v. 1172 des *Guêpes* et est attesté quatre fois dans le Corpus ; mais le mot est employé de façon métaphorique par Aristophane<sup>1</sup>.

Ἐνόρχης (= pourvu de ses organes génitaux) se lit trois fois chez Aristophane (*Lysistrata*, 661 ; *Cavaliers*, 1385 ; *Oiseaux*, 569). Le mot ἔνορχος se rencontre une seule fois dans le Corpus (*Régime*, II, 49) mais il se trouve déjà dans l'*Illiade*, 23, 147.

Ἦτρον, au v. 509 des *Thesmophories*, désigne le « bas-ventre », la « panse », d'une marmite. C'est le seul exemple de ἦτρον, attesté vingt-neuf fois dans le Corpus, dans ce sens figuré<sup>2</sup>.

Ἴς (= muscle), que l'on rencontre au v. 86 de la *Paix*, est un mot rare en dehors de la sphère médicale ; il est attesté dix fois dans le Corpus.

Καλαμίσκος (= petit chalumeau) (*Acharniens*, 1034) est un terme médical, comme les scholiastes l'ont bien vu<sup>3</sup> (cf. *Hémorroïdes*, 6).

Κυλοιδιάω (= avoir les paupières supérieures gonflées) (*Lysistrata*, 472) est vraisemblablement un mot créé par Aristophane sur le terme médical κύλον (la paupière supérieure), attesté trois fois dans le Corpus, et sur le mot οἰδέω (attesté quatre-vingt-dix-huit fois). Κυλοιδιάω ne se rencontre pas au ve siècle ailleurs que dans *Lysistrata*.

Κωφός (= sourd) (*Acharniens*, 681) et (ἐκ)κωφώω (= assourdir) (*Cavaliers*, 312), même s'ils peuvent se rencontrer dans des textes non techniques, relèvent, surtout à l'époque, du vocabulaire médical et ils se rencontrent respectivement quatre et neuf fois dans le Corpus.

Νυστάζω (= s'assoupir) est un mot qui apparaît pour la première fois au livre VII des *Épidémies*, 17 et au v. 638 des *Oiseaux*.

Ὄξυρεγμία (fr. 473) est un terme médical qui se rencontre dix fois dans le Corpus (ὄξυρεγμιώδης γ est présent avec trois occurrences).

Περίπατος (*Grenouilles*, 942, 953) est un mot médical<sup>4</sup> signifiant la « promenade hygiénique » et attesté soixante-dix-huit fois dans le Corpus (περιπατέω l'est cinquante et une fois). Il est traduit dans les *Grenouilles* par « digressions » (qui font maigrir... la tragédie).

Πτισάνη<sup>5</sup>, qui ne se trouve que dans deux fragments (fr. 159, 412), est un mot très courant dans le Corpus où il est attesté cent une fois ; il désigne la tisane d'orge mondée.

Ῥιπτάζω est employé aux v. 27 et 28 de *Lysistrata*. Comme le note fort justement Jean Taillardat, « l'expression ῥιπτάζειν ἑαυτόν se dit proprement d'un

1. Cf. Jean TAILLARDAT, *Les images d'Aristophane*, Paris, Les Belles Lettres, 1965<sup>2</sup>, § 75. Ce mot rare est employé encore par d'autres poètes comiques (HERMIPPE, 30, TÉCLÉCL., 43).

2. Cf. Jean TAILLARDAT, *op. cit.*, § 273.

3. Cf. scholie, *Ach.*, 1034 : τὸν καλαμίσκον · τὸν χαλκοῦν ἢ ἀργυροῦν, οἷους ἔχουσιν οἱ ἱατροί.

4. Cf. Jean TAILLARDAT, *op. cit.*, § 779, n. 2.

5. Cf. E. DARMSTÄDTER, *Ptisana. Ein Beitrag zur Kenntnis der antiken Diätetik*, in *Archeion*, 15, 1933.

malade qui ne cesse de se retourner dans son lit sans trouver le sommeil<sup>1</sup> (*Mal.*, II, 17, etc.). » Il faut constater que ῥιπτάζω se rencontre sept fois dans le Corpus (ῥιπτασμός a treize occurrences).

Ἐνστάζω (*Guêpes*, 702) est une image qui, d'après la scholie<sup>2</sup>, fait allusion aux soins qu'on donnait aux malades de l'oreille.

Τυφεδανός (*Guêpes*, 1364) et τυφογέρως (*Nuées*, 908 ; *Lysistrata*, 335-336) sont deux mots qui désignent un vieillard dont l'esprit est émoussé ; ils ont été formés sur le terme médical τυφος, attesté six fois dans le Corpus et signifiant « la torpeur, la stupeur ».

Ἰπογάστριον, le bas-ventre, se rencontre deux fois chez Aristophane (*Guêpes*, 195 ; fr. 364) et neuf fois dans le Corpus.

Ἰπόκωφος (= un peu sourd) (*Cavaliers*, 43) est attesté deux fois dans le Corpus.

Χαλαρός (= souple) (*Guêpes*, 1495) apparaît dans un contexte médical, puisqu'au v. 1494 le vieux Philocléon évoque ses articulations (ἐν ἄρθροις). Or, χαλαρός apparaît trente-cinq fois dans le Corpus (dont quinze fois dans le traité des *Articulations*).

À cette liste nous pourrions ajouter χωλός (= boiteux), attesté sept fois chez Aristophane et vingt fois dans le Corpus : il s'agit d'un terme médical mais qui a été employé aussi, dès Homère, dans le langage courant ; il en va de même de τυφλός (= aveugle) (utilisé quatorze fois par Aristophane, surtout dans le *Ploutos*, mais ne comptant que sept occurrences dans le Corpus).



Si je tiens surtout à mettre en évidence le vocabulaire médical qui se dissimule dans les deux dernières comédies d'Aristophane, *L'Assemblée des femmes* et le *Ploutos*, c'est que ces œuvres furent composées à une époque qui coïncide avec celle du terminus *ante quem* de la rédaction du Corpus. En effet, Robert Joly a eu parfaitement raison d'écrire que « it is certain that most of the Collection should be placed between 430 and 380 B.C., for a number of cultural, linguistic, and historical reasons<sup>3</sup>. »

Ἀποπατέω (= aller à la selle) se rencontre au v. 351 de *L'Assemblée des femmes* ; ce verbe fait partie du riche vocabulaire scatologique de la pièce et il se trouve vingt-sept fois dans le Corpus (le substantif ἀπόπατος s'y trouve dix-sept fois).

Au v. 1059 apparaît le mot ἄφοδος, l'excrément, dans l'expression εἰς ἄφοδον analogue à εἰς ἀπόπατον<sup>4</sup> (*Acharniens*, 81). Le substantif ἄφοδος apparaît

1. Cf. Jean TAILLARDAT, *op. cit.*, § 857. Cf. aussi Jeffrey HENDERSON, *Aristophanes' Lysistrata*, Oxford Clarendon Press, 1987, p. 71.

2. Σ ἀπό μεταφορᾶς τῶν τὰ ὄτα ἀλγούντων, καὶ δι' ἐρίου ἐπισταζομένων ἔλαιον κατὰ βραχύ.

3. Cf. Robert JOLY, art. *Hippocrates of Cos*, in *Dictionary of Scientific Biography*, t. VI, New York, 1972, p. 420.

4. Cf. R.G. USSHER, *Aristophanes Ecclesiazusae*, Oxford, 1973, p. 222.

quinze fois dans le Corpus et plusieurs fois dans l'expression ἐς ἄφοδον<sup>1</sup>. Κόπρος (= excrément), que l'on rencontre deux ou trois fois chez Aristophane (*Nuées*, 1431; fr. dub. 923, *Assemblée*, 360), n'est pas exclusivement un terme médical; il apparaît néanmoins quarante-neuf fois dans le Corpus.

Ἄχρᾶς se rencontre au v. 355 : c'est Blépyros constipé qui prétend que « quelque poire sauvage (ἄχρᾶς) ferme le passage aux aliments. » Il semble bien que le mot ἄχρᾶς ne soit pas attesté avant les environs de 400 : il n'apparaît qu'une seule fois dans le Corpus, au livre II du *Régime*, 55, où l'auteur est plus nuancé qu'Aristophane : « Les poires sauvages d'hiver, mûres, sont laxatives et purgent le ventre; vertes, elles sont resserrantes<sup>2</sup>. »

Βήττω (= tousser) (qui apparaît au fr. 682 et au v. 56 de l'*Assemblée*) se rencontre parfois en dehors du Corpus où sa fréquence est particulièrement élevée : on y trouve 60 occurrences de ce verbe.

Βορβορίζω est un terme médical qui exprime le bruit intestinal (*Int.*, 6) et qui est attesté quatre fois dans le Corpus (le substantif βορβορυγμός s'y trouve trois fois). Aristophane va créer sur le verbe simple le composé ἀνεβορβορίζαν (*Assemblée*, 433) qui se dit des gens de la campagne qui « éclatent en murmures ». Il convient de noter que si ce composé est un *hapax*, on rencontre trois fois διαβορβορίζω et quatre fois ὑποβορβορίζω<sup>3</sup> dans le Corpus.

Pour désigner un homme chassieux, le poète emploie le mot γλάμων (*Assemblée*, 254, 398; *Grenouilles*, 588). C'est γλαμυρός qui est employé trois fois dans le Corpus à propos d'yeux chassieux : Pierre Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, 1968, p. 225 parle de « doublet dialectal ».

Ἐκπίπτω est employé par la première vieille dans un souhait qu'elle formule à l'égard de sa jeune rivale : v. 906 Ἐκπέσοι σου τὸ τρῆμα (Puisse choir ton étui). Alphonse Willems, dans une note infra-paginale, a remarquablement explicité ce vers : « En termes médicaux : chute de l'utérus, ὕστερικὰ προπεύσεις. Ἐκπίπτειν est le verbe consacré, celui qu'en pareil cas Hippocrate emploie constamment<sup>4</sup>. » Il est tout à fait exact que l'expression αἱ ὕστεραι ἐκπίπτουσι est assez courante dans le Corpus (cf. *Mul.*, 2, 144, 149, 153...) et que l'expression προ[ς]πέσωσιν αἱ μήτραι se rencontre une fois (*Superf.*, 36).

Ἐμβρόντητε (= stupide) figure au v. 793. Ussher, qui a édité et commenté l'*Assemblée des femmes*, ne songe pas à un texte du Corpus, pas plus d'ailleurs que Jean Taillardat qui écrit : « Cette métaphore, qui n'est attestée qu'une fois au v<sup>e</sup> siècle, chez Sophocle, devient très commune dès le début du siècle suivant<sup>5</sup>. » En fait, au v. 1386 de l'*Ajax*, Sophocle emploie l'adjectif ἐμβρόντητος et non ἐμβρόντητος qui apparaît, pour la première fois, aux environs de 400, dans le *Régime*. Au chapitre 35 du livre I de ce traité, nous lisons : « On nomme de telles gens... idiots (ἐμβρόντητους) » (ou étonnés, au sens premier).

1. Cf. *Fract.*, 16; *Affect.*, 26; *Haem.*, 2; *Fist.*, 7..

2. L VI, 562 = p. 176 éd. Robert JOLY-Simon BYL, Berlin, CMG, 1984.

3. Cf. Jean TAILLARDAT, *op. cit.*, § 489; R.G. USSHER, *op. cit.*, p. 135.

4. Cf. Alphonse WILLEMS, *Aristophane*, Paris-Bruxelles, t. III, 1919, p. 196, n. 1.

5. Cf. Jean TAILLARDAT, *op. cit.*, § 475.

Ἰδρώς (= sueur) apparaît deux fois dans l'œuvre d'Aristophane : *Acharniens*, 695 et *Assemblée*, 750. Certes le mot se rencontre dès l'*Illiade* mais il est particulièrement fréquent dans le Corpus où nous le trouvons deux cent six fois.

Καλαμίνθη, le calament, est citée pour sa mauvaise odeur<sup>1</sup> au v. 648 de l'*Assemblée*. À l'époque classique, le mot semble très rare mais il se trouve quatre fois dans le Corpus, dans des œuvres anciennes.

Κνησιάω est employé au v. 919 de l'*Assemblée* : le mot n'est pas attesté ailleurs dans la comédie d'Aristophane et il ne se rencontre pas dans le Corpus. Il faut traduire le verbe, employé par la jeune fille à l'adresse de la vieille femme, de la façon que voici : « tu as envie de te caresser le sexe » ou ainsi « tu éprouves une démangeaison sexuelle ». En effet, si κνησιάω n'apparaît pas dans le Corpus, κνησιμός est attesté vingt fois et c'est sur ce substantif qu'aura été créé le verbe. Si Aristote, dans la *Génération des animaux* (I, 18, 723b 32-34) définit le plaisir (ἡδονή) qui accompagne les rapports sexuels comme une démangeaison (κνησιμός), il emprunte ce terme à l'auteur pseudo-hippocratique de la *Génération*, 1 (L VII, 470) qui établit la même équivalence, au chapitre 4 de son traité (L VII, 474) à propos des femmes (ἡδονή = κνησιμός<sup>2</sup>).

Au v. 10 de l'*Assemblée* se trouve le participe λορδομένων (= se cambrer) dont le sujet est σωμαίων : le contexte y est éminemment érotique (au fragment 619 apparaît le substantif λορδός qui précède le groupe εἰς ἐμβολήν : c'est Galien, dans son commentaire du traité des *Fractures*, qui nous a conservé le fragment 619 dans lequel apparaissent ces deux mots bien attestés dans le Corpus, particulièrement dans le traité des *Fractures*). Dans le Corpus, λορδαίνω est attesté deux fois, λορδός, six fois, λορδῶ, deux fois, λόρδωμα, deux fois et λόρδωσις, une fois<sup>3</sup>.

Μελαγχολάω est employé par le poète dès 414, dans les *Oiseaux*, v. 14 ; il sera utilisé plus souvent dans les deux dernières pièces (*Assemblée*, 251 ; *Ploutos*, 12, 366, 903). H.W. Miller est d'avis que « In Aristophanes the verb has not lost completely its medical significance<sup>4</sup> » et, se fondant sur la présence de μελαγχολῶν chez Aristophane dès 414, Robert Joly est d'avis que « en ce qui concerne l'École de Cos... la bile noire y est connue comme humeur spécifique antérieurement à la *Nature de l'homme*<sup>5</sup>. » Dans le Corpus, μελαγχολάω est attesté deux fois, mais une fois seulement dans une œuvre ancienne (*Affections*, 36) ; μελαγχολικός est présent trente-quatre fois, μελαγχολικῶς, six fois et μελαγχολῶδης,

1. Cf. Marcel DETIENNE, *Les Jardins d'Adonis. La mythologie des aromates en Grèce*, Paris, 1972, p. 146.

2. Cf. mon livre *Recherches sur les grands traités biologiques d'Aristote : Sources écrites et préjugés*, Bruxelles, Académie Royale de Belgique, 1980, p. 71-72. Sur la création des verbes en —ῶν, voir notamment Jean IRIGOIN, *Préalables linguistiques à l'interprétation de termes techniques attestés dans la Collection hippocratique*, in *Formes de pensée dans la Collection hippocratique*, Genève, 1983, p. 175-176.

3. Cf. Harold W. MILLER, *op. cit.*, p. 82 ; Jean TAILLARDAT, *op. cit.*, § 201, n. 2.

4. Cf. Harold W. MILLER, *op. cit.*, p. 82.

5. Cf. Robert JOLY, *Le système cnidien des humeurs*, in *Actes du 1<sup>er</sup> Colloque hippocratique de Strasbourg*, éd. Louis BOURGEY et Jacques JOUANNA, 1972, p. 112, n. 3.

trois fois. L'auteur de la 6<sup>e</sup> section des *Aphorismes*, 23 a défini de cette façon la mélancolie : « quand la crainte ou la tristesse persistent longtemps, c'est un état mélancolique. »

Ὀδυνάω (= faire souffrir) est attesté sept fois chez Aristophane, dont une fois dans l'*Assemblée*, au v. 928. Dans le Corpus, c'est la famille d'ὀδύνη qui est la plus riche du champ sémantique de la douleur, avec mille trente-huit occurrences parmi lesquelles sept cent soixante-douze pour ὀδύνη même et cinquante et une pour ὀδυνάω.

Ὀπός apparaît au v. 404 de l'*Assemblée* dans une longue recette pharmaceutique que nous étudierons plus loin, s.v. σκόροδον. Le mot, fréquent dans le Corpus où il apparaît quatre-vingt-une fois, est employé trois fois par Aristophane (*Assemblée*, 404 ; *Ploutos*, 719 et déjà *Paix*, 1184) ; il désigne le suc du figuier, qui sert de présure déjà dans l'*Illiade*, V, 902, soit le suc de silphium employé dans la préparation de certains médicaments<sup>1</sup>. Évoquant les « medicinal powers » de l'ὀπός, R.G. Ussher renvoie à Théophraste, *Histoire des plantes*, IX, 8, 2.

Παραφρονέω (= délirer) est employé huit fois par Aristophane, dont deux fois dans l'*Assemblée* (v. 250 et 1000) et une fois dans le *Ploutos* (v. 2). Il n'est pas sans intérêt de remarquer que παραφρονεῖν du v. 250 est suivi au v. 251 de μελαγχολᾶν, que nous venons d'étudier. Dans le Corpus, παραφρονέω est attesté trente-huit fois, παραφροσύνη, trente-trois fois, παραφρόνησις, une fois (dans les œuvres anciennes). Le champ sémantique de la folie est bien représenté, dans le Corpus comme dans les comédies d'Aristophane, pour des raisons évidemment bien différentes (voir tableau 1 page ci-contre).

Πλευριτίς<sup>2</sup> figure au v. 417 de l'*Assemblée* : c'est la seule attestation du mot dans l'œuvre d'Aristophane. Ce mot technique désigne l'une des maladies le plus souvent citées par les médecins du Corpus : on compte 75 occurrences de ce terme.

Σκόροδον apparaît au v. 404 de l'*Assemblée* dans une préparation pseudo-pharmaceutique qui reparait aux v. 716-725 du *Ploutos*. Les v. 404 et 406 de l'*Assemblée* méritent d'être traduits : « Broyer (ὁμοῦ τρίψαντ') de l'ail (σκόροδ') avec du jus de silphium (ὀπῶ), y mettre de l'euphorbe (τιθύμαλλον ἐμβάλοντα) de Laonie, et t'en oindre (παραλείφειν) les paupières (τὰ βλέφαρα) le soir. » Chaque mot de cette recette figure dans le Corpus, avec un indice de fréquence généralement très élevé. Voici, en effet, pour chaque mot, le nombre d'occurrences : σκόροδον (= 72), ὁμοῦ (= 77), τρίβω (= 505), ὀπός (= 81), τιθύμαλλος (= 8), ἐμβάλλω (= 235), περιελείφω<sup>3</sup> (= 5), βλέφαρον (= 35). Ce qui est comique dans ces vers, ce n'est pas seulement la parodie très fine d'une recette médicale ; c'est surtout que cette prescription soit faite par Blépyros à l'adresse de

1. Cf. Robert JOLY, *Hippocrate, Du Régime, op. cit.*, p. 272-273.

2. Sur le sens de ce mot, cf. Mirko D. GRMEK, *Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale*, Paris, Payot, 1983, p. 20.

3. Παραλείφω n'est pas attesté dans le Corpus ; il a peut-être été employé pour des raisons métriques : Ἀλείφω est représenté quarante-huit fois dans le Corpus.

Tableau 1. — Champ sémantique de la folie

Nombre d'occurrences	Corpus	Aristophane
ἀχράχολος	1 <sup>a</sup>	2
ληρέω	3	25
παρληρέω	6	1
ληῖρος	6	10
μαίνομαι	43	22
et composés comme ἐκμαίνω	2	19
μῶρος	2	11
παράνοια	5	3
χολάω	5 <sup>b</sup>	1
ὑπερχολάω	1	1
χολή	359 <sup>c</sup>	5

a. C'est ἀχραχολία qui apparaît dans le Corpus (ce que Miller a omis de signaler). Cf. *supra*. Il faut noter aussi qu'il existe chez Aristophane de nombreuses images traduisant la folie qui ne sont évidemment pas attestées dans le Corpus. Cf. Jean TAILLARDAT, *op. cit.*, § 473-484.

b. La scholie du v. 833 des *Nuées* écrit : τὸ δὲ χολῶσιν ἀντὶ τοῦ μαινομένου.

c. Si Jean TAILLARDAT, *op. cit.*, § 478, a pu écrire que « le mot χολή lui-même est synonyme de μανία à Paix, 66 », nous ne pouvons évidemment pas en dire autant des trois cent cinquante-neuf occurrences du Corpus où χολή désigne très généralement la bile, une des quatre humeurs. Il faut se souvenir d'une précieuse remarque de Jean IRIGOIN, *La formation du vocabulaire de l'anatomie en grec*, (in *Hippocratica*, éd. M.D. GRMEK, Paris, CNRS, 1980, p. 254) : « le nom de la bile, χολή, déjà homérique avec le sens de "colère" formé sur un radical qui signifie "jaune"... »

Néoclidès le chassieux, alors que, selon le traité du *Régime*<sup>1</sup> « l'ail est... mauvais pour les yeux ; car en imposant au corps une purge considérable, il affaiblit la vue. » Dans le passage parallèle du *Ploutos*, c'est toujours une préparation à base d'ail (σχορόδων) qui enduit les paupières retournées du malheureux Néoclidès « pour que la douleur fût plus cuisante ».

Il y a encore d'autres mots du vocabulaire médical — mais non exclusivement techniques — qui apparaissent dans l'*Assemblée*.

Σφυρόν (= cheville), qui compte quatre emplois dans l'œuvre d'Aristophane, se trouve au v. 1110 de l'*Assemblée* ; il compte quarante-sept occurrences dans le Corpus. Au v. 276 des *Guêpes*, σφυρόν accompagne un verbe typiquement technique, attesté dans le Corpus, φλεγμαίνω (ἐφλέγημηνεν).

Φλύκταινα (= pustule), attesté onze fois dans le Corpus, apparaît trois fois chez Aristophane (*Guêpes*, 1119 ; *Grenouilles*, 236 et *Assemblée*, 1057). Le caractère technique du mot, reconnu par plusieurs philologues<sup>2</sup>, est évident : *Assemblée*, 1057 : ἐξ αἵματος φλύκταιναν<sup>3</sup> ἠμφιεσμένη.

Ψηλαφάω remonte à l'*Odyssee* mais il avait été adopté par la langue médicale au sens de palper, plus spécialement au sens de pratiquer le toucher vaginal. Le verbe obtient six occurrences dans le Corpus, dont trois se trouvent dans les traités gynécologiques ; le substantif ψηλάφησις a quatre occurrences

1. Cf. *Régime*, II, 54, 1 (L VI, 556 = p. 174 éd. Robert JOLY-SIMON BYL).

2. Cf. Harold W. MILLER, *op. cit.*, p. 84 ; R.G. USSHER, *op. cit.*, p. 221.

3. Sur les φλύκταινα, cf. Mirko D. GRMEK, *op. cit.*, p. 222.

qui se rencontrent toutes dans le traité des *Maladies des femmes*, II et dans celui des *Femmes stériles*, avec le sens de toucher vaginal. C'est peut-être la raison pour laquelle Aristophane, qui affectionne les métaphores d'ordre sexuel<sup>1</sup> et le langage médical, se sert au v. 315 de l'*Assemblée*, comme déjà au v. 691 de la *Paix*, du verbe ψηλαφάω<sup>2</sup>. À côté de ψηλαφάω et de ψηλάφρησις, les médecins du Corpus se servaient du verbe ἐπ-αφάω<sup>3</sup> (onze occurrences, dont huit dans les traités des *Maladies des femmes* 1 et 2).

Ἰδῶν est aussi un mot homérique qui est passé dans la langue des médecins ; il apparaît cinq fois dans le Corpus, au sens d'éprouver les douleurs de l'enfantement<sup>4</sup>, et deux fois chez Aristophane (*Thesmophories*, 502 et *Assemblée*, 529). Le poète comique se sert du verbe au sens littéral ; il n'en fait pas une image, comme par exemple Eschyle au v. 211 des *Choéphores*<sup>5</sup>.

Le vocabulaire médical n'est pas moins courant dans le *Ploutos* que dans la pièce de 392 : le *Ploutos* n'est-il pas le récit de la guérison du dieu qui recouvre la vue ?

Τάντικνήμεια se rencontre au v. 784 du *Ploutos* dans un contexte qui n'est pas spécifiquement médical, contrairement à celui du v. 907 des *Cavaliers* : τὰν τοῖσιν ἀντικνήμείοις ἐλκύδρια περιαιείφειν (« [...] un petit pot d'onguent pour frotter les petits ulcères de tes tibias » ; contrairement à ce qu'affirme H.W. Miller, p. 77, ἐλκύδριον apparaît trois fois dans le Corpus). Le mot ἀντικνήμειον, qui n'est pas fréquent dans la littérature classique, est représenté quatre fois chez Aristophane et neuf fois dans le Corpus (voir Dieter IRMER, *Die Bezeichnung der Knochen in Fract. und Art.*, in *Hippocratica*, p. 282).

Ἀπαλλάξειν σε τῆς ὀφθαλμίας, promet Chrémyle à Ploutos, au v. 115. H.W. Miller, qui a relevé le mot ὀφθαλμία<sup>6</sup>, est d'avis que le verbe ἀπαλλάσσειν n'a pas un sens technique. Cela ne nous semble pas exact ; en effet, sur les cent trois occurrences d'ἀπαλλάττω dans le Corpus, plusieurs ont le sens d'apaiser la douleur, de l'expulser (cf. entre autres L I, 618 ; VI, 4 ; VI, 210 ; VI, 454-456 ; VI, 490 ; VII, 22 ...). Ὄφθαλμία est utilisé vingt-deux fois dans le Corpus.

Γαστρώδεις désigne au v. 560 les ventrus que nourrit Ploutos. Le mot semble extrêmement rare ; il n'apparaît qu'une seule fois dans le Corpus, dans une œuvre qui « doit dater encore du iv<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup> », *Le Médecin*, 7. Galien emploie ce mot en 19, 120.

1. Cf. J. HENDERSON, *The Maculate Muse*, New Haven-Londres, 1975.

2. Telle n'est pas l'interprétation de Jean TAILLARDAT, *op. cit.*, § 670 qui voit dans ψηλαφᾶν ἐν σκότῳ une locution figurée, probablement proverbiale qui renouvelle l'expression τὰ πράγματα μεταχειρίζεσθαι. Mais les deux interprétations peuvent peut-être se combiner.

3. Cf. Louis BOURGEY, *Observation et expérience chez les médecins de la Collection hippocratique*, Paris, Vrin, 1953, p. 177.

4. Ἰδῶν, le travail de l'accouchement, apparaît douze fois dans le Corpus.

5. Cf. Jean DUMORTIER, *Le vocabulaire d'Eschyle et les écrits hippocratiques*, Paris, Les Belles Lettres, 1975<sup>2</sup>, p. 28, qui insiste sur l'acceptation métaphorique d'ἰδῶν en ce v. 211.

6. Cf. Harold W. MILLER, *op. cit.*, p. 82.

7. Cf. Danielle GOUREVITCH, *Le triangle hippocratique...*, in *BEFAR*, 1984, p. 263.

Ἐφήψατο a pour sujet Asclépios et pour complément τῆς κεφαλῆς (de Ploutos). H.W. Miller commente ainsi ce verbe du v. 728 : « The verb ἐφάπτομαι, used of the “laying on” hands by the physician for treatment of the patient, appears to have become technical at an early date. It is not Hippocratic, but perhaps a survival from scientific medicine<sup>1</sup>. » En réalité, le verbe est bien hippocratique et il est attesté au livre 7 des *Épidémies*, 51.

Ἡμιτύβιον, le linge pour essuyer, apparaît au vers suivant : c'est Asclépios qui s'en sert pour essuyer le tour des paupières de Ploutos (v. 279). Ce mot très rare apparaît donc dans une scène de médecine religieuse et il est attesté deux fois dans le Corpus (*Articulations*, 37 et *Maladies*, II, 54).

Ἰάομαι et le substantif ἱατρός occupent une certaine place dans ces comédies au riche vocabulaire médical : le verbe obtient trois ou quatre occurrences (*Oiseaux*, 584 ; *Ploutos*, 1087 ; *Guêpes*, 651 ; fr. dub. 903) et le substantif, six occurrences (*Oiseaux*, 584 ; *Ploutos*, 11, 406, 407 ; *Assemblée*, 363, fr. 129). Dans le Corpus, les occurrences sont de cent cinquante-trois pour ἰάομαι et de cent quatre-vingt-cinq pour ἱατρός. Au vers 1087 du *Ploutos*, ἰάσεται est employé au sens figuré mais courant de remédier à quelque chose<sup>2</sup>.

Κυκάω (= remuer), ἀνακυκάω, ἐγκυκάω et συγκυκάω sont représentés respectivement treize fois, trois fois, une fois et deux fois dans l'œuvre d'Aristophane. Les occurrences du verbe simple ou composé sont moins nombreuses dans le Corpus : κυκάω et ἀνακυκάω obtiennent chacun trois occurrences ; συγκυκάω, une seule. Aux v. 302 et 309 du *Ploutos*, le sens technique d'ἀνακυκάω est évident : τὴν τὰ φάρμακ' ἀνακυκῶσαν.

Φάρμακον est présent cinq cent vingt fois dans le Corpus, huit fois chez Aristophane (dont trois fois dans le *Ploutos*).

Κυφός, qui apparaît dès l'*Odyssée*, est néanmoins un terme rare et technique : il désigne une personne atteinte d'une gibbosité. Dans le Corpus, κυφός apparaît quatorze fois, κύφωμα, neuf fois, κύφωσις, six fois et κυφόομαι, trois fois. Dans l'œuvre d'Aristophane, κυφός se rencontre deux fois : au v. 703 des *Acharniens* et au v. 266 du *Ploutos*, où est décrit le physique du dieu avant sa guérison.

Λήμη, la chassie et λημάω, être chassieux, sont tous les deux attestés deux fois chez Aristophane, chacun une fois dans le *Ploutos*, v. 581 : Ἄλλ', ὦ Κρονοκαῖς λήμαις ὄντως λημῶντες τὰς φρένας ἄμφο. L'emploi des deux mots médicaux est imagé et destiné à montrer l'aveuglement mental des deux Athéniens<sup>3</sup>. Λήμη se trouve dix fois dans le Corpus, λημάω, une seule.

Λούμενος peut évidemment être un verbe tout à fait courant ; il ne l'est cependant pas au v. 658 du *Ploutos* où il apparaît dans un contexte de médecine religieuse (qui pourrait avoir été transféré à la médecine rationnelle). Arrivé au sanctuaire d'Asclépios, Ploutos est d'abord baigné dans de l'eau de

1. Cf. Harold MILLER, *op. cit.*, p. 78.

2. Cf. Jean TAILLARDAT, *op. cit.*, § 858.

3. Cf. Harold W. MILLER, *op. cit.*, p. 81 et Jean TAILLARDAT, *op. cit.*, § 481.

mer froide. Plusieurs textes hippocratiques, notamment ceux des *Épidémies*, V, 58 et VII, 76, recommandent comme traitement le bain à l'eau de mer<sup>1</sup>.

Νοσήματα apparaît au v. 667 du *Ploutos*, ce qui ne nous surprend pas trop dans une comédie qui narre la guérison d'un aveugle dans le sanctuaire d'Asclépios. Mais le champ sémantique de νόσος, employé parfois comme métaphore<sup>2</sup>, est relativement vaste chez Aristophane où il compte vingt occurrences, réparties dans toute l'œuvre.

Ὀδύνη, qu'on découvre au v. 1131 du *Ploutos*, est le terme hippocratique le plus fréquent pour désigner la douleur : ὀδύνη compte sept cent soixante-douze occurrences dans le Corpus ; il n'en compte que trois chez Aristophane. Mais le v. 1131 du *Ploutos* offre une terminologie entièrement médicale : Ὀδύνη σε περὶ τὰ σπλάγχχ' εἰσὶ τίς στρέφειν. En effet, dans le Corpus, les emplois de σπλάγχχον sont au nombre de soixante-cinq ; στρόφος, la colique, se rencontre quarante-deux fois. Le texte hippocratique le plus proche du v. 1131 est celui du chapitre 55 du traité des *Maladies*, II : στρόφος καὶ ὀδύνη ἐγγίνεται ἐν τῇ γαστρὶ. Le vers 484 des *Thesmophories* en est aussi très proche : στρόφος μ' ἔχει τὴν γαστέρ'...

Ποδαγράω (souffrir de la goutte) se rencontre une seule fois chez Aristophane, au v. 559 du *Ploutos* ; le mot est très rare à l'époque et il n'apparaît, avec ses dérivés, que vingt fois dans le Corpus.

Σχῖνος, lentisque, n'apparaît dans les onze comédies qu'une seule fois, au v. 720 du *Ploutos*. J'avais annoncé cette prescription pseudo-pharmaceutique, mais il vaut la peine de la citer intégralement, du v. 716 au v. 722 :

πρῶτον δὲ πάντων τῶ Νεοκλειδῆ φάρμακον  
κατάπλαστον ἐνεχείρησε τρίβειν, ἐμβάλων  
σχορόδων κεφαλὰς τρεῖς Τηνίων. Ἐπειτ' ἔφλα  
ἐν τῇ θυεῖα συμπαραιμειγνύων ὀπὸν  
καὶ σχῖνον· εἴτ' ὄξει διέμενος Σφηττίω  
κατέπλασεν αὐτοῦ τὰ βλέφαρ' ἐκστρέψας, ἵνα  
ὀδυνῶτο μᾶλλον...

Le vocabulaire de ces six vers et demi est intégralement médical. Nous tenons à le montrer, en indiquant le nombre d'occurrences qu'obtient chaque mot dans le Corpus : φάρμακον = 520 ; τρίβω = 505 ; ἐμβάλλω = 235 ; σχορόδον = 72 (σχορόδων δὲ κεφαλὰς τρεῖς se lit en *Maladies des femmes*, II, 55) ; θυεῖα = 6 ; συμπαραιμίσγω = 1 ; ὀπός = 81 ; σχῖνος = 8 ; ὄξος = 140 ; δίημι = 152 ; καταπλάττω = 70 ; βλέφαρον = 35 ; ὀδυνάω = 51. Nous pouvons constater, rien que par l'analyse de cette recette, combien l'œuvre du génial poète athénien était loin d'être le fruit du hasard.

1. Cf. G. ROCCA-SERRA, *La mer, agent thérapeutique dans l'antiquité classique*, in *Archives internationales d'histoire des sciences*, Paris, 1969, p. 17-44.

2. Cf. Jean TAILARDAT, *op. cit.*, § 307 et 442.

Φώϊς ne se trouve qu'au v. 535 du *Ploutos* et au fr. 345<sup>1</sup>. Le mot, qui désigne une brûlure sur la peau, est très rare mais il figure trois fois dans le traité des *Maladies*, II (54, 57, 58), un traité que le poète a lu sans aucun doute.

Φυσάω est un mot courant puisqu'il se rencontre dix-sept fois dans l'œuvre d'Aristophane ; une fois au moins, il apparaît avec une connotation médicale : au v. 699 du *Ploutos*, nous lisons : ἡ γαστήρ γὰρ ἐπεφύσητό μου (mon ventre était ballonné). Or si φυσάω est un verbe fréquent dans le Corpus, puisqu'il se rencontre quarante-six fois, l'expression ἡ γαστήρ φυσᾶται est tout à fait courante et se rencontre en *Épidémies*, VI, s. 3, 5 ; *Maladies*, II, 69 ; *Intern.*, 31 ; *Nature de la femme*, 41 ; *Maladies des femmes*, II, 154 ; *Régime des maladies aiguës*, *Appendice*, 51.

Il y a d'autres mots médicaux comme πλευρά (*Ploutos*, 546) ou ῥίς (*Ploutos*, 314, 703) que nous n'étudierons guère : ce sont des mots courants autant que techniques (πλευρά apparaît cent quarant-trois fois dans le Corpus et ῥίς, trois cent quarante-quatre fois). Ceci ne signifie pas que je partage entièrement l'affirmation de Jean Psichari selon qui « au v<sup>e</sup> siècle, les termes médicaux n'étaient pas, comme aujourd'hui, des termes savants... mais des termes absolument courants<sup>2</sup>. » Au contraire, il faut remarquer que le génial poète comique n'a pas cessé de recourir à un vocabulaire médical technique que seuls, sans doute, des initiés pouvaient saisir (ἀπόπληκτος, *Guêpes*, 948 ; κοτυληδών, *Guêpes*, 1495 ; στερίφη, *Thesmophories*, 641 ; στραγγουρία, *Guêpes*, 810 ; φλύκταινα, *Assemblée*, 1057, *Guêpes*, 1119, *Grenouilles*, 236...). C'est la raison pour laquelle je me suis entièrement rallié à l'excellente idée de Harold W. Miller, selon qui « it is interesting to find that Aristophanes also, to a degree perhaps insufficiently recognized, had his language enriched by technical words borrowed ultimately from medical science<sup>3</sup>. » De même qu'Aristophane, tout au long des *Nuées*<sup>4</sup>, n'a pas cessé de faire un clin d'œil aux initiés d'Éleusis, de même il a fait un clin d'œil analogue à ceux de ses concitoyens qui étaient compétents en médecine et qui étaient les seuls à entendre les termes savants qu'il employait et parfois même qu'il créait.

1. Cf. Harold W. MILLER, *op. cit.*, p. 84.

2. Cf. Jean PSICHARI, *Sophocle et Hippocrate, à propos de Philoctète à Lemnos*, in *Revue de Philologie*, XXXII, 1908, p. 106.

3. Cf. Harold W. MILLER, *op. cit.*, p. 74. C'est ce qui explique peut-être la constatation faite par Jean IRIGOIN, *op. cit.*, p. 249, selon laquelle « un terme comme νεφροί, "les reins", rare au singulier, n'apparaît pas avant Aristophane hors de la tradition médicale (Diogène d'Apollonie, Collection hippocratique). » Jean Irigoïn croit néanmoins en la grande ancienneté du mot νεφρός. Νεφρός présente soixante-neuf occurrences dans le Corpus, trois chez Aristophane.

4. Cf. mon étude *Pourquoi Aristophane a-t-il intitulé sa comédie de 423 Les Nuées ?*, in *Revue de l'Histoire des Religions*, Paris, PUF, 1987, p. 239-248 (avec la bibliographie de mes travaux sur le sujet à la n. 8), reproduite dans le présent ouvrage p. 47-52.



## Chapitre 15

# Les guerres médiques

En relevant les allusions éleusiniennes très nombreuses dans les *Nuées*<sup>1</sup>, j'ai été amené à montrer<sup>2</sup> que le titre de la pièce était intimement lié non seulement aux mystères d'Éleusis mais aussi aux guerres médiques.

Pour faire court, je rappellerai seulement que le vocabulaire du chapitre 65 du livre VIII des *Histoires* d'Hérodote rapportant le miracle de la Nuée éleusinienne au-dessus de Salamine en 480 se retrouve dès le vers 291 des *Nuées* qui sera suivi, dix vers plus loin, par l'éloge des Mystères. Le mot *νέφος*, la nuée, est employé une seule fois par Hérodote comme par Aristophane (au v. 287 qui précède immédiatement le passage de la comédie comparé au chapitre d'Hérodote). Le récit du miracle de la Nuée éleusinienne à Salamine, développé pour la première fois par Hérodote, est à l'origine du chœur et du titre de la comédie de 423 ; il sera repris et amplifié encore par Plutarque<sup>3</sup>, au premier siècle de notre ère et par Aelius Aristide<sup>4</sup> au deuxième. En intitulant sa comédie de 423 *Les Nuées*, Aristophane a tenu à glorifier — même s'il l'a fait avec une très grande discrétion — la victoire athénienne par excellence, celle de Salamine et les mystères athéniens par excellence, ceux d'Éleusis. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler la proximité géographique de Salamine par rapport à Éleusis dont le golfe est fermé presque complètement par l'île.

La dernière scène des *Nuées* — l'incendie du pensoir-*phrontistèrion* socratique<sup>5</sup> — peut s'expliquer aussi par une allusion aux guerres médiques. En

---

1. Voir notamment ma communication *Aristophane et Éleusis*, in *Cahiers de la villa Kérylos* (2000), p. 141-154. Cf. *supra*.

2. Cf. *Pourquoi Aristophane a-t-il intitulé sa comédie de 423 Les Nuées ?*, in *RHR*, 66 (1987), p. 239-248, reproduit dans le présent ouvrage p. 47-52. Voir aussi mon chapitre « Les Mystères d'Éleusis dans les *Nuées* », in S. BYL, L. COULOUBARITSIS (éd.), *Mythe et Philosophie dans les Nuées d'Aristophane*, Bruxelles, Ousia, 1994, p. 11-68 (e.a. les p. 37-43).

3. Cf. PLUTARQUE, *Vie de Thémistocle*, 15.

4. Cf. AELIUS ARISTIDE, *Eleusinos*, ed. DINDORF, I, p. 418-419.

5. Cf. *Nuées*, 1484-1505.

effet, si l'on admet avec moi, comme le fait A.M. Bowie<sup>1</sup>, que derrière le *phrontistèrion* se cache le *telestèrion* d'Éleusis<sup>2</sup>, si l'on se souvient que le paysan Strepsiade est traité de barbare au v. 492 (βάρβαρος peut avoir dans l'esprit d'un Athénien de 423 le sens de *Perse*<sup>3</sup>) et si l'on a à l'esprit le texte d'Hérodote (IX, 65) relatif à l'incendie du sanctuaire d'Éleusis en 480, on comprend sans doute mieux la raison pour laquelle la pièce se termine par l'incendie du *phrontistèrion-telestèrion* par le barbare Strepsiade. En effet, au chapitre 65 du livre IX des *Histoires*, Hérodote déclare : « Je suis d'avis, s'il me faut exprimer un avis au sujet de ce qui dépend des dieux que la déesse elle-même (= Déméter) refusait de les (= les Perses) recevoir (= dans son bois sacré), parce qu'ils avaient incendié son sanctuaire d'Éleusis. » C'est cet acte sacrilège qui explique que les Eumolpides et les Kerykes, les deux grandes familles sacerdotales d'Éleusis, ont exclu de l'initiation tous les barbares au même titre que les meurtriers<sup>4</sup>.

Enfin, dans l'*agôn* des *Nuées* se trouve une référence à la première guerre médique. Au Raisonnement Injuste qui vient de traiter de vieilleries l'ancienne éducation, le Raisonnement Juste répond : « C'est pourtant avec ces vieilleries que les guerriers de Marathon (Μαραθωνομάχας), grâce à mon système d'éducation, furent formés<sup>5</sup>. »

Ce texte n'est pas le premier à proclamer la valeur des combattants de Marathon. Ainsi dans les *Acharniens*, pièce représentée en 425, et la première qui nous soit parvenue, Amphithéos évoque en ces termes les vieillards du chœur : « [...] des vieillards, vrais Acharniens, de vieux racornis, en cœur de chêne, des durs à cuire, des Marathonomaques, durs comme l'érable<sup>6</sup> ». Si ce texte est pris littéralement<sup>7</sup>, les Marathonomaques doivent être âgés en 425 d'au moins 82 ans ; il est pris littéralement puisque le chœur évoquera plus loin encore ses exploits à Marathon en plaignant « [...] un vieillard aux cheveux blancs qui prit sa part de tant de fatigues, qui sur son front chaud et vaillant a essuyé tant de sueur, qui à Marathon, s'est si bravement conduit pour sauver la Cité ! Encore à Marathon, c'était nous qui poursuivions l'ennemi, aujourd'hui nous nous voyons par des méchants poursuivis à outrance, et de plus, vaincus<sup>8</sup> ! » Quelques vers plus haut<sup>9</sup>, c'était Salamine qu'évoquait le chœur : « Nous, les vieillards, les Anciens, nous faisons des reproches à la Cité. Au lieu d'être traités et nourris par vous d'une manière digne de nos exploits sur mer de jadis, notre

---

1. Aristophanes. *Myth, Ritual and Comedy*, Cambridge, 1993, p. 123, n. 102.  
 2. Cf. *Mythe et philosophie...*, op. cit. (n. 2), p. 18-19.  
 3. Cf. e.a. *Guêpes*, 1078.  
 4. Cf. ISOCRATE, *Panégryrique*, 156-157.  
 5. Cf. *Nuées*, 985-986. Aux v. 1355-1358 de la même pièce, le poète renvoie aussi ses spectateurs à l'époque des guerres médiques par un jeu de mots sur le nom de Crios d'Égine, athlète mentionné également par Hérodote (VI, 50).  
 6. Cf. *Acharniens*, 180-181.  
 7. Cf. A.H. SOMMERSTEIN, *Aristophanes. Acharnians*, Warminster, 1980, p. 166.  
 8. Cf. *Acharniens*, 692-700.  
 9. *Ibid.*, 676-678.

sort est malheureux. » En fait, les vieillards du chœur avaient déjà songé plus tôt à la bataille de Salamine en citant le nom d'un célèbre coureur de Crotona, Phayllos, qui, en 480, avait commandé une trière envoyée par sa cité<sup>1</sup> : « Quel malheur que j'aie tant d'années ! Ce n'est certes pas au temps de ma jeunesse, quand, portant une charge de charbon, je suivais de près Phayllos à la course, qu'il eût pu aussi facilement, ce mauvais porteur de trêve (= Amphithéos), se soustraire à ma poursuite, et malgré son agilité, se sauver à toutes jambes<sup>2</sup>. »

Si le poète s'est naturellement préoccupé des événements de la guerre du Péloponnèse<sup>3</sup> qui n'ont cessé de le tourmenter pendant plus de vingt-cinq ans au point qu'il consacra trois de ses pièces au thème de la paix (*Acharniens*, *Paix* et *Lysistrata*), il fait néanmoins de très nombreuses mentions des guerres médiques dans les *Cavaliers*, sa pièce de 424. Non seulement Aristophane y cite Bacis<sup>4</sup>, le devin béotien rendu célèbre par ses prédictions durant les guerres médiques, mais il multiplie les allusions à Marathon et surtout à Salamine. Les vainqueurs de Marathon, Miltiade et Aristide, sont cités au v. 1325 dans un passage dans lequel Dèmos (= le Peuple) rajeuni apparaît lui-même comme un héros de Marathon<sup>5</sup>.

Autre souvenir de la bataille de 490 qu'éclaire un passage de l'*Anabase* de Xénophon (III, 2, 12) : « (nos ancêtres) avaient promis à Artémis qu'autant ils tueraient d'ennemis, autant ils sacrifieraient de chèvres à la déesse ; comme ils ne pouvaient s'en procurer en assez grand nombre, ils décidèrent d'en sacrifier cinq cents chaque année. Et on les sacrifie encore aujourd'hui. » Ce texte nous fait comprendre le passage de la comédie où le marchand de boudins, pour séduire Dèmos et l'emporter sur le Paphlagonien (= Cléon), fait « vœu à la chasserresse de mille chevrettes le lendemain, si les sardines valaient une obole le cent<sup>6</sup> ».

Poursuivant ses flagorneries à l'égard de Dèmos et ses attaques contre Cléon, l'authentique chef politique d'Athènes, le marchand de boudins rappelle les glorieuses victoires de 490 et de 480 : « Ainsi toi (= Dèmos), qui pour défendre le pays croisais le fer contre les Mèdes à Marathon, et dont la victoire

1. Cf. HÉRODOTE, VIII, 47 ; PAUSANIAS, X, 9, 2.

2. Cf. *Acharniens*, 210-217. Phayllos est cité aussi au v. 1206 des *Guêpes*.

3. Cf. G.E.M. de STE CROIX, *Origins of the Peloponnesian War*, Londres, 1972.

4. Cf. *Cavaliers*, 124, 1003, 1004. Bacis est cité ailleurs : *Paix*, 1070, 1071, 1072, 1119 ; *Oiseaux*, 970. Hérodote, VIII, 77, écrira à propos de ce devin : « Quand Bacis parle de tels événements et en des termes si clairs, je n'ai pas le front quant à moi de lui opposer des contestations au sujet des oracles, et je n'admets pas que d'autres le fassent. » Voir aussi HÉRODOTE, VIII, 20. Pour Bacis, cf. E. SUÁREZ DE LA TORRE, *Observaciones sobre la presencia de la Mántica en la comedia griega*, in J.-A. LÓPEZ-FÉREZ (éd.), *La comedia griega...*, Madrid, 1998, p. 177-201 (e.a. p. 188).

5. Cf. *Cavaliers*, 1329-1330. Voir P. THIÉRY, *Aristophane. Théâtre complet*, Paris, La Pléiade, 1997, p. 161, n. 1. Sur Miltiade, vainqueur de Marathon, voir HÉRODOTE, VI, 111.

6. Cf. *Cavaliers*, 658-662. Sur l'effet de ce passage, cf. H. VAN DAELE, *Aristophane*, tome I, Paris, Les Belles Lettres, 1972<sup>10</sup>, p. 109, n. 1 : « L'effet comique ici résulte du chiffre extraordinaire proposé par le Charcutier pour obtenir la diminution du prix des sardines, chiffre double de celui qui payait la grande victoire de Marathon, et aussi de la promesse inconsidérée de trouver ces mille chevres pour le lendemain. » Sur le personnage historique que fut Cléon, cf. M. CROISSET, *Aristophane et les partis politiques à Athènes*, Paris, 1906, p. 33-38, 177.

nous fournit matière à tant de grandiloquence, il (= le Paphlagonien-Cléon) ne se soucie guère que tu sois sur ces pierres durement assis comme te voilà ; ce n'est pas comme moi qui t'ai fait coudre ce coussin que je t'apporte. Allons, soulève-toi ; et maintenant, sieds-toi mollement, pour ne pas user... celui qui fut à Salamine<sup>1</sup>. » Pascal Thierry a raison de noter que « Salamine étant une bataille navale, il s'agit ici du postérieur des rameurs<sup>2</sup>. »

C'est le coryphée des jeunes Cavaliers qui exalte le courage de leurs ancêtres et qui trouve dans leur héroïsme un modèle de vertu les poussant à déployer le même courage pour la défense de leur cité<sup>3</sup> : « Nous voulons glorifier nos pères pour s'être montrés dignes de ce pays et du péplos (= d'Athéna) dans les combats sur terre comme dans les batailles navales ; partout vainqueurs, constamment ils ont illustré cette cité. Jamais aucun d'eux, en voyant les ennemis n'en fit le compte (ἡρίθμησεν) ; mais leur courage à l'instant était ce qui les défendait<sup>4</sup> (ἀμυνίαις). » Cet éloge des jeunes Cavaliers peut faire songer à certaines pages d'Hérodote<sup>5</sup>. En effet, si, selon Aristophane, les Athéniens n'ont jamais compté (ἡρίθμησεν) leurs ennemis, Xerxès, au contraire, avant le combat naval de Salamine, prit plaisir à dénombrer (ἡριθμήθη) l'ensemble de ses troupes. Quelques lignes plus loin, nous apprenons que le Grec Démarate tient à Xerxès le discours suivant : « La Grèce est de tout temps nourrie dans la pauvreté mais il s'y joint *le courage*, fruit de la tempérance et de lois rigoureuses ; et grâce à lui, la Grèce *se défend* (ἐπαμύνεται) contre la pauvreté et l'asservissement à un maître. *J'ai des louanges* pour tous les Grecs qui habitent les régions doriennes de là-bas<sup>6</sup>... »

De tous les héros grecs des guerres médiques, c'est assurément Thémistocle qui est le plus souvent cité. Les occurrences de Θεμιστοκλῆς sont au nombre de cinq et toutes se trouvent dans les *Cavaliers*<sup>7</sup>. Dès le v. 84, sa mort par absorption de sang de taureau est mentionnée<sup>8</sup> par l'un des deux serviteurs du prologue. Mais c'est Cléon-le Paphlagonien qui va se référer à Thémistocle, tout au long de la pièce, pour se justifier<sup>9</sup>. Dans les v. 810 à 819 se trouvent trois mentions de Thémistocle : le Paphlagonien y prétend que ses mérites dépassent ceux de Thémistocle tandis que le marchand de boudins s'indigne de ces propos et il cite, parmi les grands services de l'homme d'État, la construction du Pirée et il se lamente sur l'ostracisme qui le frappa à Argos :

1. Cf. *Cavaliers*, 781-785.

2. *Op. cit.* (n. 2), p. 127.

3. Cf. Th.K. HUBBARD, *Old Men in the Youthful Plays of Aristophanes*, in M. FALKNER, J. DE LUCE (éd.), *Old Age in Greek and Latin Literature*, New York, 1989, p. 94.

4. Cf. *Cavaliers*, 565-570.

5. Cf. VII, 100-102.

6. Cf. J. JOUANNA, *Les causes de la défaite des Barbares chez Eschyle, Hérodote et Hippocrate*, in *Ktèma*, 6 (1981), p. 3-15.

7. Cf. *Cavaliers*, 84, 812, 813, 818, 884. Sur Thémistocle, voir e.a. HÉRODOTE, VIII, 57-58 ; 61-63.

8. Cf. CICÉRON, *Brutus*, p. 43. Par contre, THUCYDIDE, I, 138, 4, écrit que Thémistocle mourut de maladie mais l'historien connaît aussi la version de l'empoisonnement. Voir A. TOUWAIDE, *Le sang de taureau*, in *AC*, 48 (1979), p. 5-14.

9. Cf. C.A. ANDERSON, *Themistocles and Cleon, Knights*, 763 ff., in *AJPh*, 110 (1989), p. 10-16.

LE PAPHLAGONIEN. — N'est-ce pas une indignité enfin ! Parler en ces termes de moi et me diffamer devant les Athéniens et Dèmos, moi qui ai rendu plus de services par Déméter ! que Thémistocle, oui beaucoup plus, à la ville, jusqu'à ce jour.

LE MARCHAND DE BOUDINS. — Ô citoyens d'Argos, entendez ce qu'il dit<sup>1</sup>. (Au Paphlagonien avec mépris) Toi, te mesurer avec Thémistocle qui rendit notre ville remplie de tours à ras bords<sup>2</sup>, alors qu'il l'avait trouvée dans le besoin, et en outre, lui prépara pour son déjeuner un supplément à sa galette, le Pirée, et, sans rien retrancher de ses poissons d'autrefois, lui en servit de nouveaux ! Et toi, tu as cherché à faire d'Athènes une petite ville, en élevant des murailles entre les citoyens et en leur chantant des oracles, toi le rival de Thémistocle ! Et lui, on le bannit du pays ; toi, c'est avec des pains de luxe que tu t'essuies les doigts !

Un texte de Thucydide<sup>3</sup> complète notre information sur les travaux de Thémistocle au Pirée :

Thémistocle les (= les Athéniens) décida aussi à achever les constructions du Pirée (on les avait commencées auparavant, lors de la magistrature qu'il avait exercée pour un an à Athènes) : il trouvait l'endroit heureusement conformé, avec ses trois ports naturels, et pensait qu'eux-mêmes, devenus marins, se trouvaient en bonne passe pour acquérir de la puissance. Il fut, en effet, le premier à oser dire qu'il fallait s'attacher à la mer...

Les v. 884-886 des *Cavaliers* associent une fois encore le nom de Thémistocle au Pirée. En effet, Dèmos (= le Peuple), comblé de cadeaux par le marchand de boudins, s'écrie au moment où il en reçoit la tunique : « Ah ! voilà une chose comme Thémistocle n'en a jamais imaginé ! Pourtant c'était ingénieux (σοφόν) aussi, le Pirée, mais, à mon avis, nullement supérieur à l'invention (ἐξεύρημα) de cette tunique. » Hérodote déjà insistait sur la réputation d'habileté, d'ingéniosité (σοφός, σοφώτατος<sup>4</sup>) qu'avait rapidement acquise Thémistocle ; dans le portrait très élogieux que Thucydide trace de lui, l'historien insiste sur l'intelligence (ξυνέσει) exceptionnelle de l'homme d'État<sup>5</sup>. Au premier siècle de notre ère, Plutarque rappelle encore que les Spartiates admiraient en lui la *sophiè*, l'ingéniosité et la *dexiotès*, l'adresse<sup>6</sup>.

Pour séduire Dèmos, le Paphlagonien et le marchand de boudins lui proposent chacun des oracles. Le premier lui soumet un oracle qui rappelle aux spectateurs celui que Thémistocle avait vraisemblablement dicté à la Pythie et dont il fit lui-même l'exégèse :

1. Il s'agit d'une citation du *Télèphe* d'Euripide (fr. 713). Voir sur cette forme comique l'ouvrage de P. RAU, *Paratragodia...*, Munich, 1967.

2. J'adopte ici la correction et la traduction proposées par THIERY, *op. cit.* (n. 19), p. 1051.

3. I, 93, 3-4.

4. VIII, 110.

5. I, 138.

6. *De Herodoti malignitate*, 869e-f. Cf. M. DETIENNE, J.-P. VERNANT, *Les ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs*, Paris, 1974, p. 299-300.

D'une femme naîtra dans Athènes la sainte  
 Un lion qui pour Dèmos combattra  
 Contre des tas de moucherons,  
 Comme s'il défendait ses petits de pied ferme.  
 Pour le garder, construis un rempart en bois (τεῖχος ξύλινον)  
 Avec des tours en fer<sup>1</sup>.

L'oracle de Thémistocle nous a été conservé par Hérodote dont le texte prouve qu'indubitablement le poète a bien puisé dans la réponse de la Pythie qu'interpréta le chef d'État, à la veille de la bataille de Salamine : « [...] Quand sera conquis tout le reste de ce qu'enferment la colline de Cécrops et l'autre du divin Cithéron, Zeus aux vastes regards accorde à Tritogénie (= Athéna) qu'un rempart de bois (τεῖχος ξύλινον) soit seul inexpugnable, qui sauvera et toi et tes enfants... Ô divine Salamine<sup>2</sup>... » Thémistocle fit admettre aux Athéniens que la Pythie, en parlant d'une muraille de bois, voulait signifier qu'il fallait se préparer à un combat naval<sup>3</sup>.

Les *Guêpes*, représentées en 422, ont un chœur constitué de vieux dicastes déguisés vraisemblablement en guêpes. C'est le très grand âge des choreutes qui explique les multiples allusions à l'époque des guerres médiques. Cependant le spectateur pouvait relever une allusion aux Mèdes dès le v. 12 du prologue. En effet, l'un des deux esclaves mis en scène dit à l'autre serviteur : « Alors tu sers le même Sabazios<sup>4</sup> que moi. Car moi aussi je viens juste de me faire envahir les paupières (ἐπεστρατεύσατο) par un sommeil branlant à la façon d'un Mède (Μῆδος τις<sup>5</sup>). » Les propos de l'esclave révèlent qu'en 422 les Mèdes étaient toujours perçus comme le type même d'envahisseurs violents<sup>6</sup>.

Bdélycléon, le fils de l'héliaste Philocléon, rappelle à l'esclave que « c'est toujours dès le milieu de la nuit qu'ils (= les dicastes) passent, avec des lampes, en fredonnant de vieux "airs sidoniens" doux comme miel, de Phrynichos<sup>7</sup>. » Le long mot μελισσιδωνοφρυνιχῆρατα, formé de vingt-et-une lettres, a été forgé par

1. Cf. *Cavaliers*, 1037-1040. Pour le commentaire de la suite immédiate de ce passage, cf. H. LLOYD-JONES, *More about Antileon, Tyrant of Chalcis (Solon frg. 33 and Aristophanes, Eq. 1042-1044)*, in *CPh*, 70 (1975), p. 197.

2. VII, 141.

3. VII, 143. Cf. J.A.S. EVANS, *The Oracle of the « Wooden Wall »*, in *CJ*, 78 (1982), p. 24. Cf. S. DESFRAY, *Oracles et animaux dans les Cavaliers d'Aristophane*, in *AC*, 58 (1999), p. 35-56 (e.a. p. 48). Sur les oracles chez Aristophane, voir aussi l'article de F. MUECKE, *Oracles in Aristophanes*, in *Seminari Romani di Cultura Greca*, I, 2, Rome, 1998, p. 257-274 (e.a. p. 266-267 ; 270).

4. Sabazios est une divinité phrygienne du vin, dont nous avons ici la première mention et qui est souvent assimilée à Dionysos dans le monde grec.

5. Cf. *Guêpes*, 10-13.

6. Cf. MACDOWELL, *Aristophanes Wasps*, Oxford, p. 129, fait remarquer que le verbe ἐπεστρατεύσατο est régulièrement employé pour désigner les invasions perses : ANDOCIDE, I, 107 ; ISOCRATE, 8, 77 ; 12, 157.

7. Cf. *Guêpes*, 218-220. Le tragique Phrynichos est encore cité dans les *Guêpes*, 269, 1490 et 1524. Cf. B. ZIMMERMAN, *Innovation und Tradition in den Komödien des Aristophanes*, in *Seminari Romani di Cultura Greca*, I, 2, Rome, 1998, p. 257-287 (spécialement la p. 280). HÉRODOTE, VI, 21, cite le poète Phrynichos, auteur d'une pièce sur la prise de Milet.

le poète<sup>1</sup> et il évoque les guerres médiques. En effet, Phrynichos, l'un des fondateurs de la tragédie, avait fait représenter en 476 un drame, *Les Phéniciennes*, sur le désastre perse de Salamine dans lequel un ou plusieurs chants concernaient la ville de Sidon<sup>2</sup> ; ses airs sont comparés ici à du miel, symbole de la douceur, comme le sont souvent les chants des poètes<sup>3</sup>.

Lorsque les choreutes, vieillards marchant avec des bâtons, se présentent sur l'orchestra, ils se plaignent d'être si peu nombreux : « Il y a ici tout ce qui reste, hélas, trois fois hélas ! de cette jeunesse du temps où à Byzance ensemble nous montions la garde, toi et moi<sup>4</sup>. » C'est en 478 que les Grecs, sous la conduite de Pausanias, ont pris Byzance « qui était aux mains des Mèdes<sup>5</sup> », ce qui montre que les choreutes ont largement dépassé la septantaine ; ce que montrent aussi les v. 354-355, où ils se remémorent leurs soi-disant prouesses lors du siège de Naxos par Cimon vers 470.

Les *Guêpes* évoquent surtout les grandes victoires athéniennes. Ainsi au v. 711, Bdélycléon vante aux choreutes et à son père « le trophée de Marathon<sup>6</sup> ». Mais ce sont surtout les vieillards du chœur qui célèbrent leurs exploits de Marathon, de Salamine et des Thermopyles : « Nous sommes, nous qui portons cet appendice au croupion, les seuls Attiques à juste titre de pure race et autochtones, gent virile par excellence et qui rendit à cette cité tant de services dans les combats, quand vint le barbare, répandant la fumée sur la ville entière ainsi que l'incendie, dans le dessein de détruire de force nos guêpiers. Aussitôt courant dehors avec la lance, avec le bouclier, nous leur livrâmes bataille, abreuvés d'une âpre colère, debout homme contre homme, et de fureur nous mangeant la lèvre. Sous la nuée des traits on ne pouvait voir le ciel. Tout de même nous les chassâmes, avec l'aide des dieux, vers le soir ; car une chouette, avant le combat, avait traversé au vol notre armée. Puis nous les poursuivîmes, les dardant comme des thons à travers leurs braies : et eux de fuir, les joues et les sourcils criblés de piqûres. Si bien que chez les barbares en tous lieux, encore aujourd'hui, rien n'est réputé plus viril qu'une guêpe attique<sup>7</sup>. »

Ce chœur, qui rappelle la prétention des Athéniens à l'autochtonie<sup>8</sup> et le

1. Cf. E.S. SPYROPOULOS, *L'accumulation verbale chez Aristophane*, Thessalonique, 1974, p. 177.

2. Cf. P. MAZON, *Eschyle... Les Perses*, Paris, 1953<sup>6</sup>, p. 56. Voir le texte de PLUTARQUE, *Vie de Thémistocle*, 5, 6.

3. Cf. J. TAILLARDAT, *Les images d'Aristophane*, Paris, Les Belles Lettres, 1965<sup>2</sup>, p. 431. L'auteur estime que le v. 220 des *Guêpes* fait « allusion au célèbre Σιδώνιον ἄστυ λιπόντες καὶ ὄροσερὸν Ἀραδὸν »

4. Cf. *Guêpes*, 235-237.

5. THUCYDIDE, I, 94.

6. Ce trophée, mentionné aussi au fr. 413, est décrit ainsi par MACDOWELL, *op. cit.* (n. 41), p. 229 : « a marble column bearing a statue (doubtless of Nike) of which fragments have been found ».

7. Cf. *Guêpes*, 1075-1090. Sur l'emploi d'Ἀττικός, cf. P. CHANTRAINE, *DELG*, Paris, 1968, s.v. Ἀττικός : « Attikos est employé avec une intention expressive ou plaisante. » Aristophane affectionne ce mot, car il l'emploie à dix reprises.

8. Cf. EURIPIDE, *Ion*, 20-21 ; 29-30 ; PLATON, *Ménéxène*, 237b ; LYSIAS, *Oraison funèbre*, 17. Voir mon étude *Qui étaient les γηγενεῖς ?*, in J.-M. GALY, A. THIVEL (éd.), *Les origines de l'homme*, Université de Nice Sophia-Antipolis, 1998, p. 119-124.

symbole athénien de la chouette<sup>1</sup>, évoque en une quinzaine de vers les grands événements des guerres médiques et, à certains endroits, présente des points communs avec l'œuvre d'Hérodote tout récemment publiée. L'historien nous apprend que les Perses, parvenus à Athènes en 480, mirent le feu à toute l'Acropole, après avoir mis le feu partout en Attique (πυρπολέεσθαι<sup>2</sup>).

Le texte d'Aristophane évoque ensuite le pas de charge des Athéniens à Marathon (Εὐθιέως... ἐκδρομόντες) presque dans les termes mêmes d'Hérodote « les Athéniens, aussitôt donné le signal de l'attaque, se lancèrent au pas de course contre les Barbares (δρόμῳ ἔεντο<sup>3</sup>). » Pierre Vidal-Naquet a pu écrire que « Marathon se présente... comme une bataille modèle. » Du côté athénien, Marathon est une bataille d'hoplites à l'état pur, avec la lance et « avec le bouclier, le combattant se tenant auprès du combattant<sup>4</sup> ».

Après l'évocation de Marathon, vient celle de la bataille des Thermopyles où le Spartiate Diénékès eut une réponse héroïque lorsqu'il entendit « dire... que, lorsque les Barbares décochaient leurs traits, le soleil était caché par la multitude de leurs flèches, tant ils étaient nombreux<sup>5</sup>. »

Vient finalement le récit de la bataille de Salamine qui présente des réminiscences aux *Perses* d'Eschyle<sup>6</sup> : les Athéniens harponnent comme des thons leurs ennemis emportés à travers leurs larges braies. Paul Mazon écrit que « ce dernier trait, à la fois grotesque et pitoyable, répond sans doute à un souvenir que plus d'un combattant avait rapporté de la bataille<sup>7</sup>. »

Aux vers du premier demi-chœur qui viennent d'être analysés correspondent les v. 1091-1101 du second demi-chœur : « C'est que j'étais terrible au point d'ignorer toute crainte et j'abattis les ennemis que j'allai chercher là-bas, sur nos trirèmes. Car nous ne nous occupions guère alors de bien dire une tirade et de faire les sycophantes, mais c'était à qui serait le meilleur rameur. Voilà comment, ayant pris de nombreuses cités aux Mèdes, nous sommes les vrais auteurs du tribut qu'on apporte ici et que volent les jeunes. » Ce texte évoque une victoire navale, sans doute celle de Mycale, promontoire d'Asie Mineure, en 479<sup>8</sup>, qui eut pour résultat que des cités grecques d'Ionie et de

1. PLUTARQUE, *Vie de Thémistocle*, 12, rapporte aussi qu'avant la bataille de Salamine une chouette traversa en volant la flotte athénienne et qu'elle se posa au sommet du mât du navire de Thémistocle.

2. Cf. VIII, 50-55. Πυρπολέεσθαι se lit au chapitre 50. Aristophane emploie le même verbe au v. 1079 (πυρπολῶν).

3. VI, 112.

4. Cf. P. VIDAL-NAQUET, *Le Chasseur noir*, Paris, 1991, p. 135.

5. VII, 226. Diénékès aurait répondu par un apophtegme devenu célèbre que l'informateur « ne donnait que de bonnes nouvelles, si, les Mèdes cachant le soleil, on devait être pour les combattre, à l'ombre, à l'abri de ses feux ». Aristophane fait écho aux paroles de cet informateur au v. 1084 de la comédie : « sous la nuée des traits on ne pouvait voir le ciel. »

6. Cf. *Perses*, 424 : ὥστε θύνοντες, comme des thons ; 277 : πλαγκτοῖς ἐν διπλάχεσσιν, leurs larges saies errantes.

7. *Op. cit.* (n. 44), p. 58-59.

8. Cf. A. SOMMERSTEIN, *The Comedies of Aristophanes. Wasps*, note au v. 1098. Sur la bataille de Mycale, voir HÉRODOTE, IX, 90 ; 101 ; 96-101.

l'Égée soumises jusqu'alors aux Perses entrèrent dans l'empire athénien et payèrent un tribut à Athènes ; d'où la création de la Ligue de Dèlos dont le trésor fédéral sera symboliquement ramené de Dèlos à Athènes en 454.

À partir des *Oiseaux* représentés aux Grandes Dionysies de 414, les allusions à des événements ou à des personnages relatifs aux guerres médiques se font plus rares et elles disparaîtront presque totalement dans les pièces du IV<sup>e</sup> siècle, l'*Assemblée des femmes* (392 a.C.) et le *Ploutos* (388) : la fin de la guerre du Péloponnèse et la défaite d'Athènes en 404 sont-elles responsables de cette disparition ? Une cité accablée et humiliée par le désastre et la disette a-t-elle encore le goût et la fierté d'évoquer les exploits de ses illustres aïeux ?

Dans les *Oiseaux*, deux Athéniens, Pisthétairos et Evelpidès, veulent fuir Athènes et créer une cité des oiseaux, Néphélococcygie, entre le ciel et la terre ; ils sont d'abord reçus par Térée, la Huppe qui jadis était un homme et qui leur présente plusieurs oiseaux :

LA HUPPE. — Son nom est le Mède.

ÉVELPIDÈS. — Le Mède ? Seigneur Héraclès ! Et comment alors s'il est Mède, a-t-il volé ici sans chameaux ?

Pour comprendre la réaction d'Évelpidès, il faut se reporter à l'époque des guerres médiques, plus particulièrement à l'invasion perse de 480 lorsque les Perses appelés « Immortels » étaient transportés par des chameaux<sup>2</sup> et que leur armée comprenait un contingent d'Arabes qui menaient tous des chameaux<sup>3</sup>.

Pour se concilier les oiseaux qui leur sont d'abord hostiles, Pisthétairos va leur démontrer que jadis ils étaient rois :

PISTHÉTAIROS. — Que ce n'étaient pas les dieux qui commandaient jadis et qui régnaient, mais les oiseaux, il est de cela bien des preuves. Tout de suite et d'abord, je vous citerai le coq, qui était tyran et commandait aux Perses avant tous, les Darios et Mégabazos, si bien qu'on l'appelle oiseau de Perse en raison de cette antique souveraineté.

ÉVELPIDÈS. — C'est donc pour cela que maintenant encore, pareil au Grand Roi, il fait de grands pas, et sur sa tête, seul de tous les oiseaux porte la tiare droite<sup>4</sup>.

Pisthétairos fait ici référence à Darius I<sup>er</sup> (qui régna de 522 à 486) et à son général Mégabazos au nom grandiloquent mais qui ne fut jamais roi.

*Lysistrata* raconte l'occupation de l'Acropole et de ses trésors par les femmes et la grève de l'amour conjugal de façon à amener tous les Grecs à conclure la paix. Le coryphée à la tête des vieillards du premier demi-chœur, ayant appris l'occupation de l'Acropole, s'indigne et s'écrie que si les Athéniens acceptent

1. Cf. *Oiseaux*, 277-278.

2. Cf. HÉRODOTE, VII, 83.

3. Id., VII, 86-87. Voir SOMMERSTEIN, *op. cit.* (n. 58), *Birds*, p. 215.

4. Cf. *Oiseaux*, 481-487. Le coq, l'oiseau de Perse, venait de l'Inde via la Perse ; il était acclimaté en Grèce depuis la fin du VI<sup>e</sup> siècle.

d'être battus par des femmes, ils ne sont plus dignes de la gloire que leur vaut la victoire sur les Perses à Marathon. « [...] Et ces femmes haïes d'Euripide et de tous les dieux, je ne les empêcherais donc pas par ma présence d'accomplir un pareil attentat ? Ah ! que plutôt disparaisse mon trophée dans la Tétrapole<sup>1</sup>. » La Tétrapole, comme son nom l'indique, comptait quatre cités dont Marathon où se trouvait le trophée immortalisant la victoire de 490. Le coryphée exprime aussi sa crainte que les femmes ne se comportent comme Artémise, la reine d'Halicarnasse et l'alliée de Xerxès qui s'illustra durant la bataille de Salamine<sup>2</sup> : « Car si l'un de nous leur (= aux femmes) cède et donne la moindre prise, il n'est rien que ces gaillardes n'entreprennent de leurs mains tenaces : elles feront construire des vaisseaux, elles iront jusqu'à vouloir combattre sur mer et fondre sur nous, comme Artémise<sup>3</sup>. »

Des femmes et des hommes, qui forment les demi-chœurs, en arrivent aux mains et aux insultes :

LA FEMME (à un vieillard qui a tenté de lui décocher un coup de pied).

— L'épais fourré que tu portes là.

LE VIEILLARD. — Myronidès aussi était velu de là, un vrai cul-noir<sup>4</sup>

(μελάμπυγος) pour sauter sur l'ennemi<sup>5</sup>.

Ici encore, un vieillard s'identifie à l'un des héros des guerres médiques : Myronidès combattit notamment comme stratège à Platées en 479<sup>6</sup>.

À la fin de la comédie, les Spartiates et les Athéniens, sous l'emprise de la nécessité, se réconcilient et l'un des Lacédémoniens entonne un chant où il célèbre la victoire navale de l'Artémision et la bataille héroïque des Thermopyles qui eurent lieu toutes deux durant l'été 480 :

Envoie à ton jeune chanteur, Mnémoné, ta muse qui connaît nos exploits et ceux des Athéniens, quand ceux-ci, à Artémision, s'élancèrent pareils à des sangliers sur leurs vaisseaux et vainquirent les Mèdes. Nous, d'autre part, Léonidas nous conduisait comme des verrats, je pense, aiguisant leurs défenses. Abondante sur nos joues moussait l'écume, abondante en même temps elle décollait des jambes. Car les guerriers n'étaient pas moins nombreux que les grains de sable du côté des Perses<sup>7</sup>.

1. Cf. *Lysistrata*, 283-285. Sur l'occupation de l'Acropole par les femmes, voir M. ROSELLINI, *Une mise en scène de la féminité*, in *Aristophane. Les femmes et la Cité*, in *Les Cahiers de Fontenay*, 1979, p. 12-15.

2. Cf. HÉRODOTE, VII, 99 et VIII, 87-88.

3. Cf. *Lysistrata*, 668-675.

4. Sur la métaphore, cf. TAILLARDAT, *op. cit.* (n. 45), § 314.

5. Cf. *Lysistrata*, 800-804.

6. Sur Myronidès, voir THUCYDIDE, I, 105-108 ; PLUTARQUE, *Aristide*, 20.

7. Cf. *Lysistrata*, 1248-1261. Pour le commentaire de ces vers, cf. J. HENDERSON, *Lysistrata*, Oxford, 1987, qui rappelle notamment qu'au v. 1255 la métaphore des verrats (τῶς κάρπυος) symbolise la férocité et la résistance héroïque, même dans la défaite (cf. *Iliade*, XX, 168-169). Sur les combats de l'Artémision, voir HÉRODOTE, VIII, 6.

Si la Muse, fille de Mémoire, a chanté ici *in fine* l'héroïsme de Léonidas, le roi de Sparte, et de ses 300 Spartiates qui ont tenté de défendre le défilé des Thermopyles<sup>1</sup>, la *Polymnie* d'Hérodote est loin d'être silencieuse sur leur sacrifice<sup>2</sup>. L'historien écrira notamment : « Les Lacédémoniens combattirent d'une façon digne de mémoire<sup>3</sup>... Pendant cette action tomba Léonidas, après s'être conduit avec la plus grande bravoure<sup>4</sup>. »

Les *Thesmophories*, représentées en 411, constituent une parodie d'Euripide. Le poète tragique, déguisé en femme, est gardé par un archer scythe qui l'interroge :

L'ARCHER. — [...] Mais ton nom, quel est-il ?

EURIPIDE. — Artémisia.

L'ARCHER. — Alors retiendrai lou nom : Artamouxia<sup>5</sup>.

Jean Taillardat<sup>6</sup> estime qu'Euripide prend le nom d'Artémise, car il est tout fier de son audace (or le courage de la reine d'Halicarnasse était devenu proverbial). A.M. Bowie propose une explication quelque peu différente<sup>7</sup> : Euripide, déguisé en femme, se donne le nom d'Artémise, sans doute parce que Xerxès, admirant le courage de la reine et constatant la pusillanimité de ses soldats, aurait dit : « Les hommes sont devenus des femmes ; et les femmes, des hommes<sup>8</sup>. »

Les *Grenouilles*, représentées en 405 — un an après la mort d'Euripide, suivie de celle de Sophocle — proclament le triomphe dans les enfers d'Eschyle sur Euripide. Le poète, né à Éleusis, exprime sa fierté d'avoir créé *Les Perses* :

ESCHYLE. — [...] Ensuite, en faisant jouer *Les Perses*, où j'enseignai qu'il faut aspirer sans cesse à vaincre ses adversaires, je célébrai un exploit merveilleux.

DIONYSOS. — Je fus ravi en tout cas, quand tu entonnas ta lamentation au sujet du feu roi Darius. Le chœur aussitôt se mit à battre des mains, comme cela, et à crier : Iau ! Oh !<sup>9</sup>

Si le patriotisme d'Eschyle est bien souligné ici, il faut néanmoins remarquer que son épitaphe n'aurait mentionné que sa participation à la bataille de Marathon. En effet, Pausanias écrit qu'« Eschyle, lorsqu'il sentit l'approche de la fin, lui qui avait gagné tant de gloire par sa poésie et qui avait combattu sur mer à l'Artémision et à Salamine, oublia tout cela et écrivit simplement son nom,

1. Les Thermopyles sont mentionnés au v. 1181 de *Lysistrata*.

2. Hérodote a consacré les chapitres 205 à 224 de son livre VII à l'action de Léonidas et de ses hommes.

3. VII, 211.

4. VII, 224.

5. Cf. *Thesmophories*, 1200-1201. L'archer scythe s'exprime évidemment dans un grec... barbare.

6. *Op. cit.* (n. 45), § 317.

7. *Op. cit.* (n. 6), p. 216, n. 56.

8. VIII, 88.

9. Cf. *Grenouilles*, 1026-1029.

son patronyme et le nom de sa cité, ajoutant qu'il attestait comme témoins de sa valeur la baie de Marathon et les Mèdes qui y avaient débarqué<sup>1</sup>. » Eschyle est d'ailleurs associé à Marathon aux v. 1296-1297 des *Grenouilles*, lorsque Dionysos, qui vient d'entendre un mot barbare *tophlattrothrat*, lui demande : « Qu'est-ce que ce *phlattrothrat* ? Vient-il de Marathon ? » Rappelons qu'Eschyle combattit à Marathon et que son frère Kynégeiros s'y fit tuer<sup>2</sup>.

J'ajouterai à cette étude deux remarques finales.

Je soulignerai d'abord la fréquence d'emploi de Μαρathon : l'œuvre d'Aristophane compte onze occurrences de ce mot ; elle ne compte que six occurrences de Σαλαμίς, dont il faut encore retrancher des mots que Jean Taillardat<sup>3</sup> appelle des métaphores nautiques mais que J. Henderson<sup>4</sup> qualifie d'images sexuelles. Ainsi, pour justifier son retard auprès de Praxagora, la présidente des conjurées, une femme, invoque le motif suivant : « [...] mon mari, ma bien chère — c'est un Salaminien que mon époux — durant la nuit entière m'a manœuvrée (ἤλαυνε) sous les couvertures<sup>5</sup>. » Il y a ici incontestablement une métaphore nautique avec plaisanterie sexuelle : les mouvements du rameur évoquent incontestablement les mouvements sexuels.

*Lysistrata* présente deux autres références à Salamine destinées à suggérer des allusions obscènes : « Lysistrata (qui s'impatiente aussi parce que les femmes grecques qu'elle a convoquées n'arrivent pas). — Même de la côte, pas une n'est présente, ni de Salamine<sup>6</sup>. » ; à ces propos, Cléonice, sa voisine, ajoute : « Celles-là pourtant, je sais qu'elles ont enjambé leur... bateau dès l'aube<sup>7</sup>. » Dans ces derniers vers, deux mots à double entente sont utilisés : διαβαίνειν signifie « faire la traversée (de Salamine à Athènes) » et « écarter les jambes » ; κέλης désigne un « bateau léger » ou un « cheval de selle » qui s'applique à une posture sexuelle bien précise<sup>8</sup>. L'autre emploi obscène de Σαλαμίς figure dans le contexte suivant : « Orfèvre, tu sais le collier que tu as réparé ; comme ma femme dansait l'autre soir, le gland est tombé du trou. Moi, je dois m'embarquer pour Salamine ; toi, fais tout pour venir ce soir lui ajuster le gland<sup>9</sup>. »

1. Cf. PAUSANIAS, I, 14, 5. Cf. Nicole LORAUX, *The Invention of Athens : The Funeral Oration in the Classical City*, Cambridge, 1986, p. 155-171 (cet ouvrage a paru initialement en français) ; VIDAL-NAQUET, *op. cit.* (n. 54), p. 400 ; BOWIE, *op. cit.* (n. 6), p. 201.

2. Cf. THIERY, *op. cit.* (n. 3), p. 807. Voir HÉRODOTE, VI, 114.

3. *Op. cit.* (n. 45), § 180.

4. Cf. J. HENDERSON, *The Maculate Muse. Obscene Language in Attic Comedy*, New Haven-Londres, 1975, § 260.

5. Cf. *Assemblée des femmes*, 37-39. Sur les sens possibles de Σαλαμίνας, cf. R.G. USSHER, *Aristophanes Ecclesiazusae*, Oxford, 1973, p. 78.

6. Cf. *Lysistrata*, 58-59.

7. *Ibid.*, 59-60.

8. Cf. A. WILLEMS, *Aristophane. Traduction avec notes et commentaires critiques*, Paris-Bruxelles, 1919, tome II, p. 331, n. 1. Il faut se souvenir du v. 677 de *Lysistrata* : « comme cavalière la femme excellente (ἱππικώτατον) et se tient ferme. »

9. Cf. *Lysistrata*, 408-413. J'ai cité, sauf exceptions, la traduction d'Aristophane par H. Van Daele d'après le texte établi par Victor Coulon (Paris, Les Belles Lettres, 1972<sup>10</sup>). Cette traduction doit beaucoup à celle d'A. WILLEMS, *op. cit.* (n. 86).



Les allusions aux guerres médiques sont donc extrêmement nombreuses dans la plupart des comédies d'Aristophane, à l'exception des deux dernières. C'est d'abord parce que le poète, qui connut lui-même les souffrances d'une guerre qui dura vingt-sept années, éprouva la plus profonde admiration pour les exploits de ses aïeux et pour leur vaillance malgré des revers auxquels il fait à peine allusion. Aristophane s'inspire souvent de son aîné, l'historien Hérodote qui, dans l'intitulé de son œuvre, écrit qu'il « expose ses recherches... pour que de grands et merveilleux exploits, accomplis tant par les Barbares que par les Grecs, ne cessent d'être renommés<sup>1</sup> ». Hérodote (IX, 63) et Aristophane (*Lysistrata*, 653) emploient la même expression pour désigner ce que nous nommons « les guerres médiques » : τὰ Μηδικά.

La place qu'occupent dans ses comédies les protagonistes et les principaux événements des guerres médiques s'explique aussi parce que beaucoup de ses personnages et de ses choreutes sont des vieillards. J'ai montré<sup>2</sup>, il y a plus de trente ans, la raison pour laquelle un grand nombre de héros du théâtre d'Aristophane étaient des vieillards. J'ajouterai que des vieillards diminués dans leur physique, leur mental et leur caractère, lorsqu'ils cherchent une consolation dans des souvenirs de guerres vieilles parfois d'une soixantaine d'années et davantage, peuvent susciter l'émotion et la pitié mais ils peuvent aussi provoquer le rire car ils paraissent risibles<sup>3</sup>.

---

1. I, 1. J'ai toujours cité Hérodote dans la traduction de Ph.-E. Legrand (Paris, Les Belles Lettres). Il faut noter que les dates de la mort d'Hérodote et de la publication de son œuvre sont discutées. Avec Fernand ROBERT, *La littérature grecque*, Paris, 1967 et plusieurs autres hellénistes, je suis d'avis que l'historien est mort peu de temps après le commencement de la guerre du Péloponnèse. Malgré les opinions de C.W. FARNARA, *Evidence for the Date of Herodotus' Publication*, in *JHS*, 91 (1971), p. 25-34, et de D. SANSONE, *The Date of Herodotus' Publication*, in *BICS*, 10 (1985), p. 1-9, qui placent la publication des *Histoires* peu avant 414, je pense que l'œuvre a été publiée immédiatement après la mort de l'historien. G. PERROTA, *Erodoto parodiato da Aristofane*, in *RIL*, 59 (1926), p. 105-114, a prouvé qu'Aristophane avait parodié dans les *Acharniens* représentés en 425 le proème des *Histoires*. C. SCHRADER, *Herodoto*, in J.A. LÓPEZ-FÉREZ (éd.), *Historia de la Literatura Griega*, Madrid, 1988, p. 527 est du même avis. De toute façon, l'œuvre d'Hérodote était connue à Athènes, même partiellement, avant sa publication.

2. Cf. S. BYL, *Le vieillard dans les comédies d'Aristophane*, in *AC*, 46 (1977), p. 52-73 (reproduit dans le présent ouvrage p. 151-167).

3. Cf. D. VICTOROFF, *Le Rire et le Risible. Introduction à la psycho-sociologie du rire*, Paris, 1953, e.a. p. 153.



## La philosophie : Diogène d'Apollonie dans les *Nuées*

Si nous savons que les *Nuées* furent représentées en 423 a.C., nous sommes moins exactement renseignés sur la date de la rédaction des écrits de Diogène d'Apollonie. Néanmoins, nous pouvons suivre André Laks quand il remarque : « Écrivant vraisemblablement dans les années trente du v<sup>e</sup> siècle — la représentation en 423 des *Nuées* d'Aristophane, où sa doctrine est parodiée, sert commodément de *terminus ante quem*<sup>1</sup> —, ... ».

Pour Diogène, le principe unique de l'univers est l'air, où est aussi localisée l'intellection.

Aristophane, dans les *Nuées*, fera un amalgame du Socrate authentique<sup>2</sup> — du moins, du Socrate tel que l'a vu Platon — et de Diogène. Je vais donc m'efforcer de déterminer tout ce qui, dans le Socrate des *Nuées*, peut rappeler Diogène.

Dès le début de la comédie — c'est-à-dire au v. 3 — le spectateur ou le lecteur remarque que Strepsiade, le vieux campagnard, emploie un mot qui peut avoir une connotation cosmologique : ἀπέραντον et qui va se rencontrer encore au v. 393 dans un contexte qui rappelle tout à fait la doctrine de Diogène. Il convient cependant de noter que le Présocratique semble employer ἄπειρον<sup>3</sup> plutôt qu'ἀπέραντον et qu'Aristophane n'emploie ἀπέραντον nulle part ailleurs dans les onze pièces conservées.

---

1. In *Diogène d'Apollonie. La dernière cosmologie présocratique*, Presses Universitaires de Lille, 1983, p. XIX. Voir Lambros COULOUBARITSIS, *Aux origines de la philosophie européenne*, Bruxelles, De Boeck Université, 1992, p. 121-126.

2. Cf. *Nuées*, 137 : « [...] pour avoir fait avorter une idée toute trouvée ». Voyez l'étude de Bruno VANCAMP, *L'historicité de la maïeutique socratique, réflexions critiques*, in *L'Antiquité Classique*, 61, 1992, p. 111-118 ; *Nuées*, 842 : « γνώσει δὲ σαυτὸν ὡς... » qui rappelle le « Γνωθὶ σαυτόν ».

3. Cf. T 3b. Pour les fragments et les témoignages de Diogène, je me servirai de l'édition d'André LAKS, *op. cit.* (Fr = fragment ; T = témoignage).

Dans l'explication de l'étude du son chez les cousins (N 160-164), le disciple, s'adressant à Strepsiade, emploie un vocabulaire qui pourrait être celui de Diogène : « Il (= Socrate) affirmait que le cousin a l'intestin resserré (N 161 : στενόν) ; or ce canal étant grêle (N 161 : λεπτοῦ), l'air (N 161 : πνοήν) y passe avec force (N 162 : βίῃ), droit (N 162 : εὐθύ) jusqu'au derrière ; puis s'évasant (N 163 : κοῖλον) à la suite de cette étroitesse (N 163 : στενῶ), le derrière résonne (N 164 : ῥχεῖν) par la violence (N 164 : βίῃς) du souffle (N 164 : πνεύματος). » Dans ces cinq vers, chaque mot — ou presque — se retrouve dans les fragments ou dans les témoignages.

Στενόν, employé deux fois par Aristophane, se lit chez Diogène en T 8, 41, 3 ; λεπτός a six occurrences dans les fragments (Fr 10, 12 ; 10, 13 ; 10, 24 ; 10, 39 ; 10, 43 ; 10, 47) et cinq dans les témoignages (T 5, 2 ; 8, 39, 7 ; 41, 8 ; 41, 9 ; 42, 2) ; il faut surtout remarquer que λεπτός et ses dérivés comptent dans les *Nuées* dix occurrences<sup>1</sup> sur un total de vingt-quatre et ajouter qu'au v. 320, λεπτολογεῖν et στενολεσχεῖν sont coordonnés. Πνοή et πνεῦμα, qui ne sont employés qu'une seule fois dans la comédie de 423, se trouvent respectivement dans deux ou trois témoignages de Diogène. Βία ne se rencontre pas chez Diogène mais bien dans le traité hippocratique *Des Vents* qui, de l'avis de plusieurs spécialistes, a subi l'influence de Diogène. Il faut remarquer que βία obtient deux occurrences en trois vers (une troisième occurrence se trouve en N 232-[233] dans deux vers où tout le vocabulaire est celui de Diogène) et que le traité *Des Vents* compte quatre occurrences de βίη (3, 2 ; 8, 3 ; 7 ; 11, 1). Il convient aussi de comparer le v. 164 des *Nuées* : ὑπὸ βίῃς τοῦ πνεύματος avec le traité *Des Vents*, III, 2 : διὰ τὴν βίην τοῦ πνεύματος. Κοῖλον figure dans deux témoignages de Diogène (T 8, 44 ; 13 ; 32, 11). Dans cette parodie d'une étude du son, Aristophane se sert du verbe ῥχεῖν ; le témoignage T 8, 41, 12 m'incline à penser que Diogène se servait du substantif ῥχον, le bourdonnement.

J'ai déjà souligné l'importance de l'air pour la pensée de l'Apolloniate ; j'ai compté quatre occurrences d'ἄήρ dans les fragments et trente-six dans les témoignages et j'ai relevé onze occurrences du même mot et de ses dérivés dans les *Nuées*<sup>2</sup>. Dans leur théorie de l'air, Diogène et Aristophane présentent plusieurs points de rencontre ; il ne faut cependant pas oublier que le poète comique vise à une parodie d'un système philosophique.

Aux v. 227-230, Aristophane fait dire à Socrate : « Jamais, en effet, je n'aurais pu démêler les choses célestes (μετέωρα), si je n'avais suspendu mon esprit (νόημα) et confondu ma pensée subtile (φροντίδα λεπτήν) avec l'air similaire (τὸν ὁμοιον ἀέρα). » Le fragment 8 stipule : « [...] les hommes et les autres animaux, en respirant, vivent par l'air (ἀέρι), et cela est pour eux à la fois âme et intellection (νόησις)... ». Le fragment 9 se traduit de cette façon : « Ainsi il me semble que ce qui est porteur d'intellection (νόησις) est ce que les hommes nomment air (ἀήρ). » Je crois pouvoir rapprocher ces phrases des fragments 8 et 9 des v. 227-230 des *Nuées*. Notons enfin que νόημα se rencontre onze fois

1. Cf. N 153, 161, 177, 230, 320, 359, 741, 1017, 1404, 1496.

2. Cf. N 198, 225, 230, 264, 337 (deux fois), 393, 627, 667, 762, 1503.

dans la comédie et que νόησις et sa famille apparaissent neuf fois dans les fragments du philosophe moniste.

Au v. 264, Socrate commence une prière de la façon que voici : « Ô maître souverain, Air (Ἄήρ) infini, qui soutiens la terre suspendue dans l'espace (τῆν γῆν μετέωρον)... ». Le témoignage 25 est très proche de ce vers : « Diogène d'Apollonie disait que la terre (τῆν γῆν) est portée par l'air (ἀέρος). » Il en va de même pour une phrase du traité *Des Vents*, III, 3 : « Du reste, la terre est une base pour l'air ; l'air est un véhicule pour la terre<sup>1</sup>. »

Au v. 264, nous avons rencontré le mot μετέωρον ; ce mot, avec ses dérivés, compte, dans les *Nuées*, 7 occurrences. Cette fréquence n'est sans doute pas un hasard, si l'on sait que Diogène a écrit une *Météorologie*<sup>2</sup> (Μετεωρολογία) ou un Περὶ μετεώρων.

Au v. 275, le chœur des Nuées se fait entendre ainsi : « Nuées éternelles (Ἄέναοι Νεφέλαι)... » Jacques Jouanna, qui n'a cependant pas tendance à surestimer l'impact de Diogène sur les *Nuées*<sup>3</sup>, rapproche ces mots d'un passage du traité *Des Vents*, III, 3 : « en conséquence, ce qui assure au soleil une vie éternelle (ἀέναον), c'est l'air (ἄήρ) qui est éternel<sup>4</sup> (ἀέναος) et subtil (λεπτός)... » et il commente ainsi ce point de convergence : « L'air éternel (ὁ ἄήρ ἀέναος) est comparable aux nuées éternelles (Ἄέναοι Νεφέλαι) d'Aristophane, *Nuées*, v. 275, où les théories de Diogène d'Apollonie sont parodiées<sup>5</sup>. » À cet excellent commentaire de Jacques Jouanna, il faut ajouter que ce passage du traité *Des Vents* présente, à côté d'ἀέναος, l'adjectif λεπτός si fréquent chez Diogène et dans les *Nuées*.

J'ai déjà annoncé le point de rencontre suivant : au v. 393, Socrate commence par dire à Strepsiade : « Et l'air (ἀέρα) que voici, qui est sans limites (ἀπέραντον)... ». Un témoignage, dont la source est Stobée I, 10, 14, nous apprend que « Diogène d'Apollonie dit que c'est l'air illimité (ἀέρα ἄπειρον)... ». Il faut constater qu'ἄπειρον se rencontre huit fois dans les témoignages de Diogène et qu'ἀπέραντον était apparu dès le v. 3 des *Nuées*.

La liste des convergences entre Diogène et Aristophane n'est pas complète, même si les points de contact suivants sont peut-être moins évidents.

Au v. 171 et au v. 584, il est question de la marche de la lune qu'étudie Socrate (cf. v. 171 : ζητοῦντος αὐτοῦ τῆς σελήνης τὰς ὁδοῦς) ; l'auteur du traité *Des Vents*, III, 3 déclare que « la marche... de la lune (σελήνης ὁδός) s'effectue grâce au souffle<sup>6</sup>. » Deux mots appartenant au vocabulaire de Diogène semblent lui avoir été empruntés par Aristophane : ἔλκειν et ἰκμάς. Le premier de ces mots se rencontre neuf fois dans les *Nuées* (sur un total de soixante et onze occur-

1. Trad. Jacques JOUANNA, Paris, Les Belles Lettres, 1988, p. 107.

2. Cf. SIMPLICIUS, *Extrait du Commentaire de la Physique d'Aristote*, p. 151, 20-153, 22 DIELS. Voir A. LAKS, p. 10, 249.

3. Cf. Jacques JOUANNA, *op. cit.*, p. 28.

4. Trad. Jacques JOUANNA, *op. cit.*, p. 107, 3-4.

5. Cf. Jacques JOUANNA, *op. cit.*, p. 107, n. 2.

6. Trad. Jacques JOUANNA, *op. cit.*, p. 106-107.

rences) ; le second, deux fois (on ne le trouve nulle part ailleurs dans l'œuvre du poète comique).

Dans les témoignages de Diogène, ἔλκω apparaît dix-huit fois et ἰκμάς, trois fois. Aux v. 232-234, Socrate explique ceci à Strepsiade : « car la terre forcément attire (ἔλκει) à elle la sève (ἰκμάδα) de la pensée. C'est exactement ce qui a lieu pour le cresson. » Aux v. 235-236, Strepsiade interroge le Maître : « Que dis-tu ? La pensée (φροντις) attire (ἔλκει) la sève (ἰκμάδ') dans le cresson ? » André Laks a commenté ainsi ce passage : « Le maître mot de Diogène est le verbe "aspirer" ou "tirer à soi" (ἔλκειν). Le terme, qui règle un important champ sémantique, traverse si manifestement l'ensemble des explications physiques qu'Aristophane en a fait le motif central de sa parodie : les racines du poireau rivées à la terre, comme les narines suspendues de Socrate, sont les lieux de passage d'un même air nourricier<sup>1</sup> (*Nuées*, 232-234). » Je peux ajouter que le traité *Des Vents* présente quatre occurrences de ἔλκω : 3, 3 ; 6, 2 ; 10, 3 ; 14, 5 et préciser avec K.J. Dover que Diogène a mis en relation les plantes et la pensée<sup>2</sup> (φρονεῖν). Le texte qui se rapproche le plus des v. 232-234 est le témoignage 36, 7 : διὰ τὸ ἔλκειν... τὴν ἰκμάδα (Diogène d'Apollonie affirme qu'il est dans la nature de tous les métaux d'...*aspirer* du dehors (une forme d'*humour*).

Au v. 272, Socrate évoque les bouches du Nil ; peut-être y a-t-il ici le rappel d'une étude de Diogène sur les eaux du Nil, comme pourrait nous le faire croire la doxographie<sup>3</sup>.

Au v. 369, se lit une forme du mot σημεῖον qui se rencontre souvent chez Diogène au point qu'André Laks a écrit : « Le Fr 6 suggère que l'emploi fréquent du terme de σημεῖον dans les résumés doxographiques... correspond à l'usage de Diogène<sup>4</sup>. » Σημεῖον se rencontre au Fr 8, 1 et dans 5 témoignages (T 8, 40, 4 ; 43, 9 ; 44, 4 ; 45, 8 ; 36, 4). Si nous acceptons ce qu'a écrit André Laks (cf. *supra*), nous devons être frappés par la similitude entre le Fr 8 et le v. 369 des *Nuées* :

Fr 8, 1 En outre, voici d'autres preuves importantes (μεγάλα σημεῖα).

N 369 [...] je t'en donnerai des preuves formelles (μεγάλοις... σημείοις).

Aux v. 382-394, Socrate est amené par son élève à lui donner un cours sur le tonnerre :

N 382 περὶ... τῆς βροντῆς.

Βροντή et les mots de la famille ont une occurrence élevée puisqu'on les trouve douze fois dans les *Nuées* sur un total de vingt pour l'ensemble de l'œuvre. L'explication de ce phénomène naturel par le Socrate d'Aristophane semble assez voisine de celle donnée par Diogène T 31a : « Pour Diogène, c'est

1. Cf. André LAKS, *op. cit.*, p. XXXIV-XXXV. Il semble que la traduction de κάρδαμον par cresson soit correcte. Cf. Monique MOISAN, *Lexique du vocabulaire botanique hippocratique*, Québec, Université Laval, 1990, p. 43.

2. In *Aristophanes Clouds*, Oxford, Clarendon Press, 1968, p. 128. Cf. Fr 4, 9 ; T 8, 44, 13.

3. Cf. T 35b, 35c, 35d. Voir K.J. DOVER, *op. cit.*, p. 136.

4. Cf. André LAKS, *op. cit.*, p. 40.

la chute (ἔμπτωσιν) d'un feu contre un nuage (νέφος) qui produit le tonnerre (βροντήν) par l'extinction... ». Au v. 382, Strepsiade avait dit à Socrate : « Mais tu ne m'as rien appris encore au sujet du fracas et du tonnerre (περὶ... τῆς βροντῆς). » N 383-384 : « Ne m'as-tu pas entendu ? Je dis que les Nuées pleines d'eau tombent (ἔμπιπτούσας) les unes sur les autres et font ce fracas à cause de leur densité (πυκνότητά). » Commentant le T 31a, André Laks écrit que c'est bien le nuage qui est responsable et du tonnerre et de l'éclair<sup>1</sup> (νέφος... ποιοῦν). Remarquons que dans le v. 384 se trouve un mot technique, πυκνότητά qui se rencontre ailleurs dans les *Nuées* (cf. N 406 ; voir aussi N 702) et qui est bien attesté dans les témoignages de Diogène (cf. 11,2 ; p. 244, 22 mais aussi 8, 43, 5 ; 22, 4 et 5 ; p. 244, 7, 8 et 20 ; 4, 6 ; 21, 2).

Les v. 404-406 des *Nuées* ont un vocabulaire qui pourrait rappeler celui de Diogène : « Lorsque vers elles (= les Nuées) un vent (ἄνεμος) sec s'élève (μετεωρισθεῖς) et s'y enferme, de l'intérieur, il les gonfle (φυσᾷ) comme une vessie ; ensuite forcément il les crève, s'échappe, impétueux par la compression (διὰ τὴν πυκνότητά)... ». Or, nous savons que Diogène avait étudié les vents (Fr 6, 3 : [...] ἀνέμων), employé le mot πυκνότης (cf. *supra*) ; pour le verbe φυσάω (avec 2 occurrences dans les *Nuées* : N 405, 410), il faut remarquer que l'auteur du traité *Des Vents* emploie treize fois le substantif φῦσα.

Enfin, comme l'a bien remarqué Claire Préaux<sup>2</sup>, Socrate, au v. 627, prête un serment comique qui rappelle Diogène d'Apollonie : « Non, par la Respiration (Μὰ τὴν Ἄναπνοήν), par le Vide, par l'Air... ». Les fragments de Diogène comme les témoignages (Fr 8, 2 ; T 8, 44, 7 ; 12 ; 13) montrent à suffisance l'importance que Diogène attachait à l'ἀναπνοή.

Au-delà du v. 627, il me semble que le Socrate d'Aristophane n'emprunte plus rien à Diogène d'Apollonie. Si le poète comique a emprunté à l'Apolloniate tant de traits, c'est notamment parce que Diogène et Socrate étaient contemporains et que la doctrine du Présocratique convenait admirablement au philosophe qui passait pour avoir, au début de sa carrière, mené une enquête sur la nature<sup>3</sup>.

1. *Op. cit.*, p. 199.

2. Cf. Claire PRÉAUX, *La lune dans la pensée grecque*, Bruxelles, Palais des Académies, 1973, p. 27.

3. Cf. PLATON, *Phédon*, 96a-c : « [...] quand j'étais jeune homme, poursuivit Socrate, ce fut merveille... la passion que j'apportai à ce genre de savoir auquel on donne le nom d'enquête sur la Nature... j'examinais... ce qui se rapporte au ciel comme à la terre. »



## **Troisième partie**

Trois analyses critiques



## Chapitre 17

# ΦΡΟΝΤΙΣΤΗΡΙΟΝ as ΜΥΣΤΗΡΙΟΝ

Tel est le titre du second chapitre du livre de Marie C. Marianetti, *Religion and Politics in Aristophanes' Clouds* (Hildesheim-Zurich-New York, Olms-Weidmann, 1992, 140 p.). Comme ce petit volume commence à être cité tel un ouvrage de référence, je me suis décidé à en livrer l'analyse suivante. L'auteur a eu pour intention de montrer que, dans la deuxième moitié du ve siècle, Athènes a subi une série de changements dans ses croyances et dans ses pratiques religieuses, et elle a tenté de le prouver en analysant la comédie de 423.

Dès l'abord, j'exprimerai deux regrets : M.C. Marianetti a négligé presque totalement la littérature secondaire qui n'est pas écrite en anglais. Sa bibliographie comprend cent vingt-cinq titres en anglais et seulement neuf en langues étrangères (français, allemand, italien). Ceci ne signifie d'ailleurs pas qu'elle possède toute la littérature de langue anglaise : ainsi, elle ignore l'édition commentée de W.J. Starkie, *Aristophanes. The Clouds*, Amsterdam, 1966<sup>2</sup> [1911]. Elle a négligé d'étudier les scholies qui ont pourtant fait l'objet d'une édition très soignée, celle de D. Holwerda, *Scholia vetera in Nubes*, Groningen, 1974. Or les scholies des *Nuées*<sup>1</sup> lui auraient appris beaucoup sur l'initiation à Éleusis et lui auraient fait comprendre notamment la raison pour laquelle Aristophane a intitulé sa comédie *Les Nuées* et pour laquelle il a composé le chœur de sa pièce avec les divinités Nuées (Νεφέλαι). Elle aurait dû lire et traduire la scholie du v. 304<sup>2</sup> qui renvoie à Hérodote. Elle aurait constaté que la comparaison du chapitre 65 du livre VIII des *Histoires* d'Hérodote avec les v. 291 à 319 des *Nuées* révèle que le poète souhaitait faire allusion à la divine Nuée

---

1. Cf. les p. 12-13 de mon étude *Les Mystères d'Éleusis dans les Nuées*, in S. BYL, L. COULOUBARITSIS (éds), *Mythe et Philosophie dans les Nuées d'Aristophane*, Bruxelles, Ousia, 1994, et déjà mon article *Parodie d'une initiation dans les Nuées d'Aristophane*, in *RBPH*, 58 (1980), p. 5-21 (*passim*).

2. Pour le détail, voir mon étude *Pourquoi Aristophane a-t-il intitulé sa comédie de 423 « Les Nuées » ?*, in *RHR*, 204 (1987), p. 239-248 (avec un résumé en anglais), reproduite dans le présent ouvrage p. 47-52.

éleusinienne qui, en 480, conduisit les Athéniens à la victoire de Salamine. La parenté du vocabulaire d'Hérodote et de celui d'Aristophane — tous les deux dans un contexte éleusinien — me semble absolument lumineuse : dans les deux textes se rencontrent les mêmes mots : νέφος, φωνή, φθέργομαι, θεῖον (ou θεαί), ἱερά. M.C. Marianetti est très loin de mon interprétation lorsqu'elle ne cesse pas d'évoquer les pensées « nébuleuses » de Socrate et des sophistes, rejoignant l'explication d'A.W. Schlegel (1817<sup>2</sup>) et celle plus récente de K.J. Dover qui cite l'expression « avoir la tête dans les nuages<sup>1</sup> ». C'est le grand mérite de Daniella Ambrosino d'avoir montré que cette interprétation était erronée car, à l'époque d'Aristophane, des clichés comme « descendre de son nuage », « avoir la tête dans les nuages » ne se rencontrent jamais<sup>2</sup>.

La conception que M.C. Marianetti présente de la comédie aristophanesque me semble erronée ; en effet, dès les premières lignes de l'*Introduction*, elle affirme que « Aristophanic comedy depicts man realistically, his vices, prejudices, anxieties, faults laid bare. » C'est parce qu'elle a cette foi dans le réalisme de la comédie ancienne qu'elle croit légitime de voir dans les *Nuées* un témoignage sur l'évolution des croyances et des pratiques religieuses et l'apparition d'idées nouvelles présentées sérieusement (*seriously*) par le poète comique. Ma conception, qui rejoint quelque peu celle que Platon a exposée dans une page des *Lois* (VII, 816d-817e), est la suivante : la comédie ancienne est un jeu, un jeu de massacre qui a eu pour seul but de faire rire les spectateurs, en recourant à des moyens éminemment complexes fondés sur la langue, le chant et la danse. Ce rire devait provoquer une authentique catharsis analogue à celle provoquée par l'émotion de la tragédie<sup>3</sup> (cf. ARISTOTE, *Poétique*, 1449b 28). Dès la p. 5 de l'*Introduction*, M.C. Marianetti nous présente son deuxième chapitre : « Chapter Two analyzes Socrates' φροντιστήριον as it relates to certain mystery cults (in particular the Orphic, Pythagorean, Bacchic, Corybantic, Eleusinian and that of Dionysos/Sabazius) as parodied by Aristophanes in an attempt to address the problem of the evolution of traditional ideas. » J'avoue qu'il y a un quart de siècle, j'aurais été assez enclin aussi à admettre que la pièce d'Aristophane contenait une parodie combinant des éléments appartenant à différents cultes<sup>4</sup> : j'avais été fort impressionné par la lecture d'un article d'Albrecht Dieterich<sup>5</sup>. Je pressentais néanmoins qu'il fallait s'orienter vers Éleusis.

1. Cf. K.J. DOVER, *Aristophanes. Clouds*, Oxford, 1968, p. XVIII.

2. Cf. D. AMBROSINO, *Nuages et sens. Autour des Nuées d'Aristophane*, in *QS*, 9 (1983), n°18, p. 3-60.

3. Cf. mon article *La comédie ancienne, un jeu de massacre*, in *LEC*, 56 (1989), p. 111-126 (voir, dans le présent ouvrage, p. 7-20) et dans *Homo Ludens*, Université Libre de Bruxelles, 1988, p. 7-27. Cf. *supra*.

4. Cf. mon article *Parodie d'une initiation...*, *l.c.* (n. 1), p. 5-21.

5. Cf. A. DIETERICH, *Ueber eine Scene der aristophanischen Wolken*, in *RhM*, 40 (1893), p. 275-283. L'essentiel de cette étude a été repris par J.E. HARRISON, *Prolegomena to the Study of Greek Religion*, Cambridge, 1908<sup>2</sup>, p. 511-516 et par Th. GELZER, *Aristophanes und sein Sokrates*, in *MH*, 13 (1956), p. 65-93 (part. p. 67-68). Les articles en allemand de Dieterich et de Gelzer ne sont pas cités par Marianetti.

Le livre de M.C. Marianetti, divisé en quatre chapitres, comprend un premier chapitre qui est une étude comparative des valeurs et croyances traditionnelles des Athéniens, en particulier l'opposition centrale entre le panthéon anthropomorphique et une série de croyances religieuses fondées essentiellement sur la spéculation sceptique ou scientifique, et l'opposition sophistique entre la convention (νόμος) et la nature (φύσις). Si Éleusis n'est pas citée, son sanctuaire est lumineusement désigné aux v. 299-304 de l'antistrophe, dans la *parodos*. Les deux traducteurs que sont Hilaire Van Daele<sup>1</sup> et Pascal Thiercy<sup>2</sup> sont unanimes pour voir dans ces vers une allusion aux mystères d'Éleusis, au sanctuaire de Déméter et de Perséphone à Éleusis. Plusieurs siècles avant eux, un scholiaste, lorsqu'il expliquait le v. 303, écrivait : « Le poète veut désigner Éleusis où se trouvait un sanctuaire où s'accomplissaient les mystères de Déméter et de Corè<sup>3</sup>. » Aux v. 256-259, pour le plus grand plaisir des spectateurs, Strepsiade va confondre la couronne des initiés avec la couronne des victimes. Strepsiade n'a pas compris qu'il allait être initié aux Mystères des Nuées à l'instar d'une authentique initiation aux Mystères athéniens par excellence, ceux d'Éleusis, qu'il allait être appelé à une union mystique<sup>4</sup> avec ces divinités. Athamas est cité ici parce qu'il avait épousé Néphélé, la Nuée, qu'il abandonna et, comme le rapporte une scholie, parce que « Néphélé voulut tirer vengeance d'Athamas. Portant une couronne (στεφανηφορῶν), il fut amené sur l'autel de Zeus pour y être égorgé mais il fut sauvé par Héraclès<sup>5</sup> (c'est ce que raconte Sophocle dans une tragédie). » Il faut savoir aussi que la couronne des initiés est bien attestée pour Éleusis, comme par exemple par le v. 330 des *Grenouilles*<sup>6</sup> (στεφανον μύρτων) et l'*Hymne homérique à Déméter*, notre plus ancien témoignage sur Éleusis (v. 224, 251, 295 et 307). Aux p. 13-14, l'auteur consacre quelques lignes aux guerres médiques qui symbolisent le temps de la tradition prôné par le Raisonnement Juste : v. 985-986. Je reproche à l'auteur — ici comme dans tout ce volume — de donner l'impression qu'Aristophane n'a écrit qu'une seule comédie : les *Nuées* ; ici, comme ailleurs, les textes parallèles ne manquaient vraiment pas<sup>7</sup>. M.C. Marianetti cite ensuite les allusions implicites aux philosophes présocratiques qu'il est possible de repérer dans la comédie. Si elle mentionne le nom de Diogène d'Apollonie (notamment à la p. 19, à

1. Cf. H. VAN DAELE, *Aristophane...*, Paris, Les Belles Lettres, 1972<sup>10</sup>, t. I, p. 176, n. 2.

2. Cf. P. THIERCY, *Aristophane. Théâtre complet*, Paris, La Pléiade, 1997, p. 1078.

3. Cf. ma communication *Aristophane et Éleusis*, in *La Comédie*, Cahiers de la Villa Kérylos n° 10, Paris, Institut de France, 2000, p. 141-154 (spéc. p. 141-142). Cf. *supra*.

4. Cf. A. MOTTE, *Prairies et Jardins de la Grèce antique. De la religion à la philosophie*, Bruxelles, Académie Royale de Belgique, 1973, p. 278.

5. Pour le texte grec, voir W.J.W. KOSTER, *Scholia recentiora in Nubes*, Groningen, 1974, p. 43-44. Pour plus de détails sur Athamas, voir ma note *Pourquoi Athamas est-il cité au vers 257 des Nuées d'Aristophane? Ou de l'utilité des scholies*, in *LEC*, 54 (1987), p. 333-336 (voir, dans le présent ouvrage, p. 79-82).

6. Cf. mon article *Les Nuées, les Grenouilles et les Mystères d'Éleusis*, in *Revue de Philosophie Ancienne* (1999), p. 6.

7. Cf. mon article *Aristophane et les guerres médiques*, in *AC*, 70 (2001), p. 35-47 (voir, dans le présent ouvrage, p. 181-193).

la p. 22), elle en sous-estime cependant l'importance, alors que plusieurs des passages qu'elle cite en grec portent la marque du dernier des Présocratiques<sup>1</sup> (e.a. v. 376-378). À la p. 20 et ailleurs, M.C. Marianetti mentionne en deux lignes l'épisode du lézard, en fait un gecko qui « chie » sur Socrate alors qu'il étudiait les révolutions de la lune (v. 167-173) ; elle rappelle ce texte à la p. 93 et à la p. 114. En réalité, ce passage, qui a un rapport étroit avec l'un des moments préliminaires de l'initiation, avec l'αἰσχρολογία, méritait bien plus que deux lignes<sup>2</sup>. Dans toutes les traditions, aussi bien grecques que latines, nous trouvons la mention conjointe des plaisanteries obscènes liées au gecko et celle du cycéon, la boisson de Déméter et des mystes d'Éleusis. Ce cérémonial d'accueil constitué par les obscénités et la présentation du breuvage sacré sert à fonder l'étiologie des rites d'initiation à Éleusis. Aristophane atteste lui-même l'existence des plaisanteries à Éleusis, essentiellement dans les *Grenouilles* (v. 388 ; 389 ; 391-393 ; 415 ; 417 ; 443 ; 451-452).

M.C. Marianetti évoque très rapidement le cycéon dans son second chapitre aux p. 56-57, en rappelant dans la note 13 le passage de l'*Hymne homérique à Déméter* (v. 200-210) dans lequel la déesse demande à boire le cycéon (χυκεῶν), un mélange d'eau, de farine (ἄλφι) et de pouliot, après s'être déridée grâce aux pitreries d'Iambé. Sans doute ne trouve-t-on nulle part dans les *Nuées* la mention du χυκεῶν, alors qu'Aristophane emploie le mot χυκεῶν dans d'autres comédies<sup>3</sup>, mais je suis convaincu intimement qu'il y fait allusion bien plus souvent que ne le laisse croire M.C. Marianetti. L'auditeur ou le lecteur des *Nuées* ne devait-il pas être surpris par la fréquence d'emploi d'ἄλφιτον et de mots de la même famille ou de même sens (v. 106, 176, 260, 262, 640, 648, 669) ? Je suis d'autant plus convaincu qu'Aristophane ne cesse de faire allusion au cycéon qu'on notera, avec Armand Delatte<sup>4</sup>, que le terme cycéon n'est pas toujours employé mais est parfois désigné par le seul mot ἄλφιτον.

Revenons au premier chapitre de cette étude américaine ; aux p. 27-28 l'auteur écrit : « I assume that Aristophanes in his mockery of the sophistic art of discourse and persuasion makes use of medical terminology to caricature as useless the results of rhetoric and its interference with conventional culture. » L'auteur cite alors un exemple pour illustrer son assertion : Strepsiade dit qu'il souffre d'ἄππερος (v. 74), désignant ainsi la maladie (νόσος, v. 243) qui le ronge

1. Cf. A. LAKS, *La dernière cosmologie présocratique*, Presses Universitaires de Lille, 1983, p. XIX ; mon article *La parodie de Diogène d'Apollonie dans les Nuées*, in *RBPH*, 72 (1994), p. 5-9 et celui d'un de mes élèves F. RONSMANS †, *L'influence de la pensée de Diogène d'Apollonie*, in *Mythe et Philosophie...*, o.c. (n. 1), p. 191-215.

2. Pour une étude exhaustive, voir mon article *Mention d'un saurien dans les Nuées (v. 170 sqq.) d'Aristophane et ses rapports avec les mystères d'Éleusis*, in *Revue de Philosophie Ancienne*, 3 (1985), p. 107-132. On trouvera un compte rendu de cet article dans *Mentor*, Université de Liège, 1992, p. 271 sous la plume d'André Motte. J'avais déjà analysé sommairement l'épisode du gecko dans un article intitulé *Socrate dans les Nuées d'Aristophane*, v. 169-190, in *ΔΙΔΑΣΚΑΛΙΚΟΝ*, 37 (Liège, 1976), p. 13-22.

3. Cf. *La Paix*, 712 : οὐκ, εἴ γε χυκεῶν' ἐπιπίοις βληχωνίαν.

4. Cf. A. DELATTE, *Le cycéon, breuvage rituel des mystères d'Éleusis*, Paris-Bruxelles, 1965, p. 28, n. 6. M.C. Marianetti ne connaît évidemment pas ce remarquable livre.

(ce sont les caprices hippiques de son fils Phidippide qui l'ont endetté). Il y a ici un jeu de mots sur ἕκτερος, la jaunisse. Sans doute, M.C. Marianetti, qui ignore les travaux consacrés à ce sujet<sup>1</sup>, a-t-elle raison de souligner que le poète se sert souvent d'un vocabulaire médical mais elle n'a pas raison de croire qu'il a pour but, ce faisant, de se moquer de la sophistique et de la rhétorique.

Comme je l'ai signalé au début de cette analyse, le second chapitre du livre s'intitule Φροντιστήριον ἄσ Μυστήριον. P. 41, après avoir donné le texte grec des v. 250-263 des *Nuées*, l'auteur écrit : « Several scholars have agreed that *Clouds* 250 ff. is a parody of a mystery cult initiation of some kind » et elle cite le nom de cinq érudits : Adkins, De Vries, Dover, Guthrie et Harrison. On notera que ces cinq chercheurs sont tous anglophones. L'auteur aurait pu rappeler que C. Petersen, *Der geheime Gottesdienst bei den Griechen*, Hambourg, 1848 (p. 41) a sans doute été le premier philologue à mentionner quelques éléments parodiques du rituel de la purification initiatique découverts dans les *Nuées*. Elle commence par rappeler que Socrate considérait ses disciples comme des initiés, des τελούμενοι (v. 258). L'emploi de ce participe substantivé et celui du substantif τελετή, l'initiation, au v. 304 m'ont amené à penser que derrière le mot φροντιστήριον se cachait le mot τελεστήριον, le lieu de l'initiation éléusienne par excellence pour un Athénien. Aristophane, qui ne veut pas dévoiler ses intentions parodiques à toute son assistance, a créé, avec le même suffixe -τήριον, le mot φροντιστήριον, le pensoir ou le réflectoir (comme l'appelle Pascal Thiery), qu'il emploiera six fois à la place de τελεστήριον pour désigner le lieu de l'initiation<sup>2</sup>. Remarquons que τελετή est employé au v. 304 dans un passage dans lequel le chœur célèbre « le sanctuaire de Déméter et de Corè, à Éleusis<sup>3</sup> ». M.C. Marianetti est d'avis que la première preuve qu'Aristophane emploie un vocabulaire mystique se découvre aux v. 135-137 lorsque le disciple accuse Strepsiade d'avoir fait avorter une idée brillante<sup>4</sup>, en frappant bruyamment sur la porte du pensoir et lui signifie qu'il n'est pas permis de divulguer cette idée sauf aux disciples (v. 140 : ἀλλ' οὐ θέμις πλὴν τοῖς μαθηταῖσι λέγειν). En vérité, le spectateur athénien de 423, pour peu qu'il fût attentif, a dû percevoir les intentions parodiques d'Aristophane dès le début du prologue. Strepsiade ne lui apprend-il pas tout de suite qu'il se consume en voyant la lune qui amène les εἰκάδες (v. 17) ? Sans doute le vieillard, endetté par les

1. Cf. H. MILLER, *Aristophanes and Medical Language*, in *TAPhA*, 76 (1945), p. 74-84 ; L. GIL, I.R. ALFAGEME, *La figura del medico en la comedia atica*, in *CFC*, 3 (1972), p. 35-91 ; I.R. ALFAGEME, *Higiene, cosmética y dietética en la comedia atica*, in *CFC*, 8 (1975), p. 241-274 ; C. BEVLACQUE, *La medicina nel teatro di Aristofane*, in *Lanternino*, 10 (5), 1987, p. 1-4 ; mon article *Le vocabulaire hippocratique dans les comédies d'Aristophane et particulièrement dans les deux dernières*, in *RPh*, 64 (1990), p. 153-162 (voir, dans le présent volume, p. 169-179) et celui de J. JOUANNA, *Maladies et médecine chez Aristophane*, in *La Comédie*, Cahiers de la Villa Kérylos..., o.c. (n. 10), p. 171-195 (spéc. p. 180-181).

2. Cf. *Nuées*, 94, 128, 142, 181, 1141 et 1487. Voir mon article *Encore une dizaine d'allusions éléusiennes dans les Nuées d'Aristophane*, in *RBPPh*, 66 (1988), p. 68.

3. Cf. VAN DAELE, o.c. (n. 8), p. 176, n. 2.

4. Cf. Br. VANCAMP, *L'historicité de la maïeutique socratique : réflexions critiques*, in *AC*, 61 (1992), p. 111-118.

caprices hippiques de son fils, fait-il allusion à l'échéance des intérêts mensuels qui coïncident avec le dernier jour du mois ; c'est l'interprétation traditionnelle<sup>1</sup>. Mais Strepsiade évoque aussi la célébration des mystères d'Éleusis en employant le mot εἰκάδες qui peut recevoir une acception mystique<sup>2</sup>. En effet, le terme εἰκάδες est attesté dès l'époque classique avec les cérémonies secrètes qui étaient célébrées dans l'enceinte sacrée d'Éleusis, du 20 au 23 Boédromion<sup>3</sup>. Les scholiastes des *Nuées* se sont donc montrés très perspicaces en constatant que le terme εἰκάδες était un mot à double entente et que le v. 17 pouvait et devait s'interpréter de deux façons : Σ v. 17a. Dès le début de la comédie, le spectateur pouvait donc pressentir que Strepsiade songeait à une initiation, comme celle d'Éleusis. Revenons au v. 140 qui est, selon M.C. Marianetti, le point de départ de la parodie initiatique, non sans rappeler qu'entre le v. 17 et le v. 140 le spectateur athénien aura eu l'occasion de relever d'autres allusions mystiques<sup>4</sup>. L'expression οὐ θέμις employée par le disciple au v. 140 n'est pas banale et elle ressortit au domaine de la langue religieuse<sup>5</sup> ; elle est fréquemment utilisée pour traduire l'interdiction de divulguer les mystères<sup>6</sup>. Strepsiade se servira encore, à deux reprises, au v. 295, de l'expression θέμις... μὴ θέμις, mais dans un contexte scatologique (χρσεῖω). M.C. Marianetti explique ensuite qu'au v. 143 le disciple, après avoir accepté de parler à Strepsiade, lui confie qu'il faut considérer cela (ταῦτα, c'est-à-dire l'enseignement du penser) comme des mystères (μυστήρια). L'auteur ne signale pas que les textes sur le secret devant protéger les mystères ne manquent pas<sup>7</sup>. L'auteur consacre les p. 45-57 à la cérémonie d'initiation dans laquelle elle distingue trois temps : Strepsiade doit s'asseoir sur un ἱερὸς σκίμπους (c'est la θρόνωσις), v. 254 ; il est couronné (v. 255) et aspergé (παιπάλῃ, v. 260). Pour la cérémonie de la θρόνωσις, elle pense qu'il y a une allusion au culte orphique. En fait, la cérémonie de la θρόνωσις était pratiquée dans d'autres cultes à mystères. Pour Éleusis, il faut se référer à l'*Hymne homérique à Déméter* qui insiste à plusieurs reprises sur la position assise de la déesse (e.a. v. 198). J'ai évoqué plus haut la scène de la couronne (cf. *supra*) qui est bien attestée pour Éleusis<sup>8</sup>. Après avoir évoqué les rites orphiques et bachiques, l'auteur a, à son tour,

1. Cf. e.a. Cl. PRÉAUX, *La lune dans la pensée grecque*, Bruxelles, Académie Royale de Belgique, 1973, p. 66, n. 2.

2. Cf. L.S.J., s.v. εἰκάς, ἄδος [ῆ].

3. Cf. EURIPIDE, *Ion*, 1075-1076 ; ANDOCIDE, *Sur les Mystères*, 121 ; PLUTARQUE, *Vie de Phocion*, 28, 2 ; *Vie de Camille*, 19, 10 ; Scholie des *Grenouilles*, 326. Sur ce mot, voir L.R. FARNELL, *Cults of the Greek States*, III, Oxford, 1907, p. 173, n.a.

4. Cf. mon chapitre *Les Mystères d'Éleusis...*, o.c. (n. 1), p. 16-20.

5. Cf. W. BURKERT, *Griechische Religion der archaischen und klassischen Epoche*, Stuttgart, 1977, p. 409.

6. Cf. ARISTOPHANE, *Thesm.*, 1150-1151 ; PLATON, *Gorgias*, 497c ; DIODORE, V, 48, 4.

7. Cf. *Hymne homérique à Déméter*, 478-479 ; SOPHOCLE, *Cédipe à Colone*, 1050-1053. Voir les commentaires de N.J. RICHARDSON, *The Homeric Hymn to Demeter*, Oxford, 1979<sup>2</sup>, p. 304-308 et d'A. MOTTE, *Silence et secret dans les mystères d'Éleusis*, in *Les rites d'initiation*, Louvain-la-Neuve, 1986, p. 317-334.

8. Cf. mon chapitre *Les Mystères d'Éleusis...*, o.c. (n. 1), p. 43-47.

la révélation de l'importance d'Éleusis qu'elle ira même jusqu'à exagérer. Elle écrit, à la p. 54, « There is just as much evidence in the *Clouds* that Aristophanes parodies the Eleusinian mysteries as there is evidence that he parodies other cults » et elle admet finalement que les trois temps de la cérémonie d'initiation sont éleusiniens (p. 54-57). P. 56, l'auteur soutient que « the imaginary Athamas — like sacrifice... also alludes to the actual custom of the pig sacrifice ». C'est une affirmation tout à fait fautive. Par contre, Aristophane fait une allusion aux porcs immolés pour les Mystères aux v. 747 et 764 des *Acharniens*, au v. 338 des *Grenouilles* et aux v. 374-375 de la *Paix*; ce sacrifice des porcs avait lieu le 16 Boédomion, donc avant la cérémonie de l'initiation. Remarquons que dans sa note 13 de la p. 57, elle oublie une allusion éleusinienne : l'abstention pour l'impétrant de boire du vin<sup>1</sup> (οἴνου τ' ἀπέχει) (v. 417). Si M.C. Marianetti évoque correctement le voile de l'initié dont nous avons des témoignages archéologiques pour Éleusis, elle ne s'est pas aperçue que les divinités Nuées ont reçu les noms et les épithètes par lesquels sont souvent désignés Déméter, Perséphone et Iacchos<sup>2</sup>. P. 58, elle cite et commente les v. 505-509 de la comédie<sup>3</sup>. Dans ces vers, Strepsiade avoue à Socrate qu'il a peur de descendre (καταβάλων), autant que s'il descendait dans l'ancre de Trophonios. Les Nuées font ici une allusion très rapide et très discrète à une catabase de Strepsiade et peut-être aussi à une anodos<sup>4</sup>. Il est intéressant de noter qu'ici (p. 59) l'auteur écrit que « there is no doubt that Aristophanes parodies features of the Eleusinian mysteries, but he does so with successful concealment. » La dernière allusion à l'initiation de Strepsiade se trouve aux v. 497-500; elle est mentionnée par M.C. Marianetti (p. 60) qui ignore cependant qu'un scholiaste l'avait déjà relevée : Σ v. 497b « dépose ton manteau : ce qu'on faisait à ceux qu'on initiait aux mystères; Socrate veut que Strepsiade dépose son manteau<sup>5</sup> » À partir de la p. 61, l'historienne américaine étudie l'initiation de Phidippide, le fils de Strepsiade qui vient d'être mis à la porte du pensoir. Elle voit dans cette initiation « an Aristophanic allusion to the Eleusinian practice of one-child initiation in the treatment of Pheidippides » (p. 62); selon elle, Phidippide jouerait le rôle du παῖς ἀφ' Ἐστίας<sup>6</sup>, cet initié de l'autel qui personnifiait la cité<sup>7</sup>.

1. Ce rituel n'est pas sans rappeler les v. 200-210 de l'*Hymne homérique à Déméter*; « (Déméter) restait assise... elle refusa la coupe de vin (que lui présentait Métanire), en disant qu'il lui était interdit de boire du vin rouge. » Sur l'abstention du vin pour les mystes, cf. R. ARBESMANN, *Die Fasten bei den Griechen und Römern*, Giessen, 1929, p. 76 et RICHARDSON, *o.c.* (n. 29), p. 224 qui mentionne avec un *perhaps* le v. 417 des *Nuées* comme une allusion mystique.

2. Cf. mon article *Parodie d'une initiation...*, *o.c.* (n. 1), p. 13.

3. Cf. P. BONNECHERE, *La scène d'initiation des Nuées d'Aristophane et Trophonios : nouvelles lumières sur le culte lébadéen*, in *REG*, 111 (1998), p. 436-480 et ma réponse à cet article : *Les Nuées d'Aristophane : parodie d'une initiation à Lébadée?*, in *RBPH*, 78 (2000), p. 5-15 (reproduit dans le présent ouvrage p. 215-225).

4. Cf. Cl. BÉRARD, *Anodoi. Essai sur l'imagerie des passages chthoniens*, Rome, 1974.

5. Sur ce rite mystique, cf. APULÉE, *Métamorphoses*, XII, 23; PLOTIN, I, 6, 7; Pour l'interprétation des v. 497-500, cf. mon article *Parodie d'une initiation...*, p. 19-20.

6. Cf. PORPHYRE, *De abstn.*, IV, 5.

7. Cf. P. FOUART, *Les mystères d'Éleusis*, Paris, 1914, p. 277-281.

Cette hypothèse me semble assez invraisemblable, car dès le v. 8 Phidippide est désigné par son père comme le χρηστός οὔτοσι νεανίας, le grand amateur de courses hippiques (v. 13-14) ; Strepsiade dira de son fils que c'est un robuste gaillard, plein de sève (v. 799) au point d'ailleurs de rosser son géniteur à la fin de la pièce (v. 1321-1450) et de lui avoir demandé « quand j'étais enfant (παῖδά), est-ce que tu me battais<sup>1</sup>? » (v. 1409). Je ne peux donc admettre la thèse selon laquelle « Pheidippides' initiation is parallel to that of the initiated child at Eleusis. » Après avoir ainsi trop prêté à la parodie éleusinienne des *Nuées*, l'historienne se braque vers Pythagore et sa communauté (p. 63-64). Le αὐτός du v. 219, par lequel le disciple désigne Socrate juché au plafond dans une corbeille, est, selon M.C. Marianetti, une allusion à l'αὐτός ἔφα, formule qui introduisait les paroles attribuées à Pythagore. Je crois que l'historienne a eu tort ici de quitter la thèse éleusinienne. Les v. 219-222 s'éclaircissent parfaitement dans une optique éleusinienne. Lorsque Strepsiade demande au disciple d'appeler Socrate, le μαθήτης refuse en disant qu'il n'en a pas le loisir (οὐ γάρ μοι σχολή). Il y a ici une allusion à l'hiéronymat : il était interdit d'appeler par leur nom le hiérophante et les principaux dignitaires d'Éleusis<sup>2</sup>. Il faut remarquer aussi au v. 195 l'emploi de χεῖνος pour désigner le Maître : c'est Strepsiade qui appellera Socrate (v. 222) et non le disciple. P. 65, citant les v. 631-633, l'auteur omet une autre allusion éleusinienne : πρὸς τὸ φῶς. Socrate se décide à appeler son élève à la porte, à la lumière. En effet, nombreux sont les textes qui évoquent la grande lumière de l'initiation éleusinienne<sup>3</sup>.

Le chapitre 3 s'intitule *The multifarious Clouds*. Ici encore, des éléments éleusiens importants sont omis. Aux p. 79-80 se lisent en grec les v. 275-290 et 299-313, c'est-à-dire la strophe et l'antistrophe de la *parodos*. L'auteur n'a pas remarqué que le chœur des *Nuées* apparaissait en célébrant les deux dons que Déméter passait pour avoir accordés à l'Attique : l'agriculture (v. 282) et les Mystères d'Éleusis (v. 302, 303-304). Ce thème du double don de Déméter (citée aux v. 121 et 455) remonte à l'*Hymne homérique à Déméter*, v. 469-482 et il a souvent été illustré<sup>4</sup>. Les scholiastes du v. 304a ont d'ailleurs bien perçu le lien que le poète a voulu établir entre les Nuées, les καρποί et les divinités d'Éleusis<sup>5</sup>. Tout en montrant la nature ambivalente des Nuées, M.C. Marianetti multiplie les citations en grec. Plusieurs d'entre elles renvoient à Éleusis : au v. 359 cité p. 82, Socrate est qualifié d'ἱερέυς : il tient parfaitement le rôle d'un hiérophante, d'un prêtre qui révèle les mystères. Ensuite, elle omet plusieurs allusions. En effet, le v. 436 cité à la p. 84 σεαυτὸν παράδος θαρρῶν τοῖς

1. Sur les relations pénibles entre Strepsiade et son fils, voir K.J. RECKFORD, *Father-Beating in Aristophanes' Clouds*, in St. BERTMAN (éd.), *The Conflict of Generations in Ancient Greece and Rome*, Amsterdam, 1976, p. 89-118.

2. Cf. LUCIEN, *Lexiphane*, 10 ; EUNAPE, *Sur Maxime*, p. 52. Voir ma communication *Aristophane et Éleusis*, l.c. (n. 10), p. 147.

3. Cf. e.a. PLUTARQUE, *Quom. quis sent. prof. virt.*, 81e ; *Them.*, 15, 1 (φῶς... Ἐλευσινόθεν) ; AELIUS ARISTIDE, XXII, 11.

4. Cf. e.a. ISOCRATE, *Panégryrique*, 28 ; CICÉRON, *De legibus*, XIV, 36.

5. Cf. mon article *Parodie d'une initiation*, l.c. (n. 1), p. 14.

ἡμετέροις προπόλοισιν contient trois mots qui relèvent du vocabulaire des mystères : παράδος, θαρρῶν et πρόπολος<sup>1</sup>. Le v. 512 cité à la p. 88 Εὐτυχία γένοιτο τᾶν / θρώπων évoque, sur un ton évidemment parodique, le bonheur promis au postulant, tout comme le v. 413, les v. 460-462 ; 462-466<sup>2</sup>. Dès la p. 104, l'auteur rappelle que c'est l'historien G. Grote qui le premier en 1847 a établi un lien entre l'incendie du φροντιστήριον dans les *Nuées* et la destruction de la maison des Pythagoriciens à Crotona. J'avoue que cette hypothèse à laquelle se rallie M.C. Marianetti est séduisante. J'en propose néanmoins une autre qui rattache la dernière scène des *Nuées* à Éléusis. Si l'on admet avec moi, comme le fait A.M. Bowie<sup>3</sup>, que derrière le φροντιστήριον se cache le Téléstérion d'Éléusis, si l'on se souvient que le paysan Strepsiade est traité de barbare au v. 492 (βάρβαρος peut avoir dans l'esprit d'un Athénien de 423 le sens de Perse. Cf. *Guêpes*, v. 1078) et si l'on a à l'esprit le texte d'Hérodote (IX, 65), on comprend sans doute mieux la raison pour laquelle la comédie se termine par l'incendie du φροντιστήριον par le barbare Strepsiade (v. 1484-1505). Comme Hérodote, Aristophane (*Nuées*, v. 1484) emploie le verbe ἐπιπύρημι pour rendre le fait d'incendier le φροντιστήριον-τελεστήριον éleusinien<sup>4</sup>.

Le quatrième et dernier chapitre du livre s'intitule *The Maculate Socrates*, par référence à l'*opus magnum* de J. Henderson, *The Maculate Muse*, Oxford, 1991<sup>2</sup>. L'auteur signale que l'érudition moderne s'est partagée en deux camps : « pro-Socraticism » et « anti-Socraticism<sup>5</sup> » et que le poète a attribué à Socrate tous les éléments qui ont contribué aux changements, c'est-à-dire aux passages de la tradition culturelle à la nouveauté. Elle est d'avis que le Socrate des *Nuées* devait ressembler au Socrate tel qu'il était perçu par le public athénien (p. 116) ; elle nous avait appris, en effet, dès l'*Introduction*, qu'elle considérait que la comédie donnait une peinture réaliste du personnage. Ainsi donc, le Socrate qui étudie le saut de la puce, la production du son dans l'intestin du cousin serait l'exact reflet du Socrate historique qui fut d'abord un philosophe naturaliste. Le Socrate aristophanesque apparaît aussi comme le prêtre du φροντιστήριον qui proclame d'abord son athéisme (v. 247-248) mais qui révère les Nuées tout en rejetant Zeus qui est, pour le public traditionnel, la cause de la pluie (v. 368) et du tonnerre (v. 374). M.C. Marianetti n'est pas loin de penser que la peinture qu'Aristophane a donnée de Socrate a réellement et sérieusement contribué au procès de 399 et à la condamnation à mort du philosophe (p. 118-119). Dans les pages suivantes, elle s'applique à montrer que le Socrate

1. Pour les textes parallèles et la bibliographie, cf. *Les mystères d'Éléusis*, o.c. (n. 1), p. 58-59.

2. Sur le thème du bonheur procuré par l'initiation, cf. C. DE HEER, *Makar, Eudaimôn, Olbios, Eutykhês. A Study of the Semantic Field Denoting Happiness in Ancient Greek to the End of the 5<sup>th</sup> Century B.C.*, Amsterdam, 1968 et P. LÉVÊQUE, *Olbios et la félicité des initiés*, in *Rayonnement grec. Hommages à Charles Delvoye*, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1982, p. 113-126.

3. Cf. A.M. BOWIE, *Aristophanes. Myth, Ritual and Comedy*, Cambridge, 1996, p. 123, n. 2.

4. Cf. ma communication *Aristophane et Éléusis*, l.c. (n. 1), p. 152-153.

5. Il est possible de s'en rendre compte en lisant mon article *La survie de la comédie d'Aristophane : une face du Miracle grec*, in *LEC*, 58 (1991), p. 53-66 (voir, dans le présent ouvrage, p. 237-249).

aristophanesque est semblable à un « Pythagorean master ». Cette thèse n'est pas neuve puisqu'elle avait été avancée en 1914 par J. Burnet et en 1928 par A.E. Taylor (l'historienne le reconnaît, p. 122). M.C. Marianetti nous rappelle qu'Aristophane a peint en Socrate un sophiste qui abandonne les normes éthiques sur lesquelles est fondée la culture traditionnelle. Selon l'auteur, Aristophane a peint Socrate comme une peste, une nuisance pour la société athénienne (p. 129), comme une menace pour la culture traditionnelle. Elle croit que les *Nuées* d'Aristophane sont une source historique de grande valeur pour juger Socrate car le poète lui était hostile et n'avait pas de sympathie pour lui. Je ne peux pas partager ces interprétations qui ignorent totalement ce qu'était la Comédie ancienne qui, par ses origines, était tenue de brocarder les célébrités de l'époque<sup>1</sup>. Si les relations entre Aristophane et Socrate avaient été mauvaises, comme M.C. Marianetti l'affirme, Platon n'aurait jamais accordé à Aristophane la place qu'il lui donne dans le *Banquet*<sup>2</sup>, une œuvre composée vers 385, c'est-à-dire vraisemblablement très peu de temps après la mort du poète. M.C. Marianetti est-elle parvenue à démontrer que les *Nuées* d'Aristophane constituaient un témoignage historique sur l'évolution de la mentalité athénienne de 423 ? Les *Nuées* sont certes fondées sur une parodie d'une initiation à Éleusis que l'historienne n'a d'ailleurs fait qu'entrevoir mais, contrairement aux deux premières pièces conservées, les *Acharniens* et les *Cavaliers*, elles ne sont pas une pièce politique : Cléon y est à peine cité aux v. 549, 586 et 591. Les *Nuées* sont une parodie philosophique et religieuse. Sans doute, le poète semble ne pas épargner les dieux, Zeus en particulier ; mais il ne les ménage pas davantage dans ses autres pièces<sup>3</sup>. La Comédie ancienne n'épargnait personne, pas même les dieux. Cette licence absolue accordée à Aristophane, comme à tous les représentants de la Comédie ancienne, s'explique par les origines religieuses du théâtre.

Le dédain, le mépris ou l'ignorance des langues étrangères et des très nombreuses études qui n'ont pas été écrites en anglais ont amené M.C. Marianetti<sup>4</sup> à présenter au monde savant une thèse qui marque une régression d'une vingtaine d'années sur l'état des recherches actuelles en histoire de la littérature comme de la religion grecques. Cette négligence coupable, je tiens à la dénoncer et à la regretter car elle se remarque de plus en plus chez certains jeunes

1. Cf. mon article *La comédie d'Aristophane, un jeu de massacre (passim)* (voir, dans le présent ouvrage, p. 7-20).

2. Cf. PLATON, *Banquet*, 117e ; 218a-b ; 221b. Voir mon article *La comédie d'Aristophane, un jeu de massacre* (voir, dans le présent ouvrage, p. 7-20).

3. Cf. e.a. *Cavaliers*, 32-35 ; *Assemblée des femmes*, 778-783 ; *Grenouilles*, 42-47 ; *Lysistrata*, 1093-1094. Sur le traitement comique des dieux, cf. DOVER, *o.c.* (n. 3), p. 32-33. Sur la religion dans les *Nuées*, on consultera avec beaucoup d'intérêt le remarquable article de P.-J. DEHON, *Les divinités traditionnelles*, in *Mythe et Philosophie dans les Nuées d'Aristophane, o.c.* (n. 1), p. 124-173.

4. Comme le souligne aussi P. BONNECHERE, *o.c.* (n. 33), p. 440, n. 17, l'article de M.C. MARIANETTI, *Socratic Mystery. Parody and Issue of ἀσέβεια in Aristophanes' Clouds*, in *SO*, 68 (1993), p. 5-31 s'appuie sur une bibliographie tout aussi incomplète ; dans cet article (p. 19-20 ; 23-27), l'historienne envisage notamment dans les *Nuées* deux initiations (v. 250-263 ; 627-793) qui correspondraient aux Petits et aux Grands Mystères.

chercheurs anglo-saxons, surtout américains. Le cas de M.C. Marianetti est loin d'être isolé. Ainsi la bibliographie (p. 120-125) de la récente traduction annotée des *Nuées*<sup>1</sup> par les chercheurs américains Peter Meineck et Ian C. Storey présente une liste d'une centaine de livres et d'articles en anglais (parmi lesquels le livre de Marianetti) à côté de deux titres en allemand, mais les auteurs ont poussé l'humour ou le cynisme jusqu'à orienter le lecteur vers... *L'Année Philologique* (p. 123).

---

1. Cf. *Aristophanes Clouds*. Translated with Notes by Peter MEINECK. Introduction by Ian C. STOREY, Indianapolis-Cambridge, Hackett, 2000.



## Chapitre 18

# Les *Nuées* d'Aristophane : parodie d'une initiation à Lébadée ?

Dans un article long, bien documenté et pourvu d'une très riche bibliographie<sup>1</sup>, Pierre Bonnechere s'est efforcé de démontrer que l'oracle de Trophonios, à Lébadée, comportait une initiation à des mystères. Comme cette initiation n'est attestée que par des auteurs tardifs, du IV<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, P. Bonnechere, se fondant sur une analyse des *Nuées* d'Aristophane éclairées par des textes tardifs de Plutarque et de Pausanias, a tenté d'établir que la comédie de 423 « avait... plus qu'un renvoi anodin au culte de Lébadée<sup>3</sup> » et que la cérémonie béotienne avait revêtu « dès l'époque classique un caractère d'initiation mystérieque<sup>4</sup> ». P. Bonnechere est absolument sûr des résultats de son enquête puisqu'il écrit : « La supposition que j'avais faite au départ de cette étude m'est devenue certitude<sup>5</sup> ».

Mais quel est donc ce « renvoi anodin » à Trophonios dans les *Nuées*? Le spectateur athénien ou le lecteur devait attendre le vers 508 pour voir mentionné Trophonios dans une comparaison introduite par l'adverbe ὥσπερ. Situons ce vers dans son contexte. Le paysan Strepsiade, sous la conduite du hiérophante (v. 359) qu'est Socrate, commence la catapse dans le φροντιστήριον-τελεστήριον éléusien<sup>6</sup>. Pris de peur, Strepsiade s'écrie :

---

1. « La scène d'initiation des *Nuées* d'Aristophane et Trophonios : nouvelles lumières sur le culte lébadéen », in *Revue des Études Grecques*, 111 (1998), p. 436-480.

2. Cf. Grégoire de Naziance, Cosmas de Jérusalem, Nonnos et Tzetzès.

3. *Op. cit.*, p. 478.

4. *Op. cit.*, p. 479.

5. *Op. cit.*, p. 477.

6. Pierre Bonnechere, en général, reconnaît les allusions éléusiniennes que j'ai relevées dans plusieurs articles depuis 1980 et qui sont rassemblées dans un livre édité en collaboration avec Lambros Couloubaritsis sous le titre *Mythe et Philosophie dans les Nuées d'Aristophane*, Bruxelles, Ousia, 1994. À ces travaux, il faut ajouter une étude parue dans la *Revue de Philosophie Ancienne*, 1999 intitulée *Les Nuées, les Grenouilles et les Mystères d'Éleusis* (reproduite dans le présent ouvrage p. 111-116). Le total de ces allusions s'élève à plus de soixante-dix. Cf. mon livre *Les Nuées d'Aristophane. Une initiation...*, *op. cit.*

Donne-moi d'abord en mains un gâteau de miel, car j'ai peur de descendre là, comme si je descendais dans l'antre de Trophonios (*Nuées*, 506-508).

Le nom du héros Trophonios est un *hapax* dans l'œuvre d'Aristophane ; d'ailleurs ce nom n'apparaît dans la littérature classique du v<sup>e</sup> siècle que chez Hérodote (I, 46 : le sanctuaire de Trophonios est cité parmi les oracles [μᾶντή-ια] grecs ; VIII, 134) et chez Euripide (*Ion*, 299 sq. qui le mentionne aussi parmi les oracles, χρηστήρια). Quelques fragments<sup>1</sup> de Cratinos, l'aîné d'Aristophane, mentionnent également la consultation de l'oracle. Le dossier relatif à Trophonios est donc plutôt maigre au v<sup>e</sup> siècle. Les v. 506-508 des *Nuées* s'éclairent par certains textes d'Hérodote et de Pausanias : l'historien atteste la descente dans l'antre par l'emploi du verbe καταβαίνειν (VIII, 134) et le Périégète (9, 39, 11) mentionne le rituel des gâteaux de miel.

Je crois que, dans les *Nuées*, les vers 506-508 sont les seuls qui nous apportent des informations sur l'oracle de Trophonios. Tel est loin d'être l'opinion de P. Bonnechere qui écrit qu'« il est impossible d'ignorer l'adéquation synchronique entre l'épisode des *Nuées* et le rituel béotien, trop parfaite pour être l'effet du hasard<sup>2</sup> ». D'après lui, le rituel des gâteaux de miel est précédé, aussi bien dans l'initiation aristophanesque que dans le culte trophoniaque, par l'obligation de boire à deux sources, Λήθη, l'Oubli et Μνημόσυνη, la Mémoire. Le fait est assuré pour Lébadée par Pausanias (9, 39, 7-8 ; 11) mais absolument pas pour l'initiation dans les *Nuées*.

Pourtant, P. Bonnechere est d'avis que Strepsiade a comme « bu aux deux sources ». Je ne vois dans les *Nuées* ni l'obligation de boire ni la mention de deux sources. Pour P. Bonnechere, « les Nuées agissent comme un miroir à peine déformant de cette cérémonie<sup>3</sup> » : les occurrences d'ἐπιλήσμων, oublieux (v. 129 ; 485) et de μνήμων (v. 414 ; 484) – μνημονικός (v. 483), qui a de la mémoire, appliquées à Strepsiade permettraient d'affirmer que le vieillard a bu aux deux sources d'Oubli et de Mémoire.

Dans une étude déjà ancienne<sup>4</sup>, j'ai montré que la perte de la mémoire chez Strepsiade était due à son grand âge, comme lui-même en est conscient : « Comment donc, vieillard sans mémoire (γέρων ὦν ἀπιλήσμων), à l'esprit lent, apprendrai-je les finesses des raisonnements précis<sup>5</sup> ? » Or Socrate, dans toute l'œuvre de Platon, réclame une bonne mémoire du philosophe : une dizaine de textes platoniciens en témoigne<sup>6</sup>.

1. Fragments 233-245, PCG.

2. *Op. cit.*, p. 446.

3. *Ibid.*

4. Simon BYL, *Le vieillard dans les comédies d'Aristophane*, in *L'Antiquité Classique*, XLVI (1977), p. 52-73 (voir, dans le présent ouvrage, p. 151-167).

5. *Nuées*, 129-130.

6. Pour les références, voir la n. 36 de l'article cité *supra* n. 10. Aristophane nous présente d'ailleurs plus d'une fois un Socrate historique. Voir notamment Bruno VANCAMP, *L'historicité de la maïeutique socratique : réflexions critiques*, in *L'Antiquité Classique*, LXI (1992), p. 111-118. Outre l'allusion à la maïeutique (*Nuées*, 137-139), il y a une allusion au Γνωθι σάυτόν (*Nuées*, 842), sans omettre la présence de Chéréphon parmi les disciples de Socrate (*Nuées*, 104, 144, 156, 831, 1465).

Aristophane, dans sa comédie de 423, n'emploie même pas *λήθη* alors que dans les *Grenouilles*, v. 186, il évoquera « la Plaine de Lèthè », τὸ Λήθης πεδῖον. Faudra-t-il dès lors considérer que l'initiation éleusinienne des *Grenouilles* est aussi trophoniaque ? Michèle Simondon, dans son beau livre *La mémoire et l'oubli dans la pensée grecque jusqu'à la fin du ve s. av. J.-C.*<sup>1</sup>, a étudié le couple Mnémosyne-Lèthè, notamment à Lébadée<sup>2</sup> et le thème du *μνημονικὸς ἀνὴρ* des *Nuées*<sup>3</sup>, sans aucunement associer la comédie à l'oracle de Trophonios. P. Bonnechere croit pouvoir conclure le point 2 de son étude qu'il présente comme « un point de comparaison assuré », en écrivant : « Voilà donc rassemblés par Aristophane en une poignée de vers, quatre éléments bien typés : *λήθη*, *μνημοσύνη*, catabase et gâteaux de miel, s'intégrant dans une séquence qu'il est impossible désormais de négliger dans sa stricte correspondance avec la consultation de Trophonios<sup>4</sup>. » En fait, seuls existent les deux derniers éléments, mais le spectateur de 423 devra attendre le v. 508 pour entendre parler de Trophonios, dans une simple comparaison.

Faisant remarquer qu'après l'anabase<sup>5</sup>, « le consultant de Trophonios prenait place sur un trône, dit de Mnémosyne » et que dans les *Nuées*, v. 254, Socrate faisait asseoir son disciple sur un *ἱερός σκίμπος*, un grabat sacré, P. Bonnechere croit constater « l'équivalence entre le *σκίμπος* de Strepsiade et le trône de Mnémosyne ». S'il y avait équivalence, le *σκίμπος* apparaîtrait après l'anabase et non, comme c'est le cas dans les *Nuées*, avant la catabase (v. 508). En fait, Aristophane parodie ici la cérémonie du *thronismos* attestée dans l'initiation des Corybantes et souvent attribuée à Éleusis<sup>6</sup>. À la page 459, l'auteur nous offre ses conclusions préliminaires : « On peut légitimement voir dans la scène d'initiation des *Nuées* une variation sur la consultation trophoniaque... Quantité d'indices mineurs — soit des allusions qui, une fois acquise la certitude d'une parodie partiellement trophoniaque, devaient être compréhensibles pour un esprit aiguisé —, affleurent en effet à de nombreuses reprises sous la plume d'Aristophane. »

P. Bonnechere poursuit sa démonstration en avançant ce qu'il appelle « les indices trophoniaques "mineurs" ». Il relève d'abord la répétition de la même exclamation, au v. 2 et au v. 153 : ὦ Ζεῦ βασιλεῦ ; il décrète de façon péremptoire que « ce Zeus était le grand dieu olympien de Lébadée... (que) grâce à Diodore de Sicile [15, 53, 4], on [...] sait installé au Trophonion dès 371 avant J.-C. ». Force nous est de relever six occurrences de l'invocation ὦ Ζεῦ βασιλεῦ dans toute l'œuvre d'Aristophane<sup>7</sup>. P. Bonnechere ne l'ignore pas mais il

1. Paris, Les Belles Lettres, 1982.

2. *Op. cit.*, p. 145-146.

3. *Op. cit.*, p. 309.

4. *Op. cit.*, p. 447.

5. Cf. PAUSANIAS, 9, 39, 13.

6. Cf. Paul FOUART, *Les mystères d'Éleusis*, Paris, 1914, p. 384, émet des doutes sur le *ἱερός σκίμπος* ; voir *Mythe et Philosophie...*, *op. cit.*, p. 43.

7. Outre les deux occurrences déjà mentionnées, *Guêpes*, 625 ; *Oiseaux*, 223 ; *Grenouilles*, 1278 ; *Ploutos*, 1095. Voir aussi *Oiseaux*, 568.

est d'avis que « sans doute en d'autres pièces Zeus est-il appelé Basileus, sans relation apparente avec le Trophonion, mais dans les *Nuées*, associé à d'autres éléments trophoniaques explicites, le public pouvait évidemment faire le lien avec le dieu béotien<sup>1</sup>. » Selon l'auteur de l'article, « le Zeus Basileus du v. 2 est probablement celui dont Strepsiade a reçu l'indication de la solution miracle et mystérieuse » et le v. 153 devrait être traduit ainsi : « Ô Zeus roi [des Béotiens] (sic!), quelle subtilité d'esprit<sup>2</sup> ! » Comme Trophonios n'est cité qu'au v. 508 et qu'il n'y a pas d'éléments trophoniaques explicites avant ce vers, les spectateurs ne pouvaient pas faire ce lien avec le dieu béotien.

Pierre-Jacques Dehon a d'ailleurs noté que Zeus est mentionné cinquante fois dans les *Nuées* et que la moitié de ces mentions se trouvait dans des jurons ; il explique fort correctement que Zeus est au nœud du problème des *Nuées*, car son existence est niée par Socrate (v. 367, 381...); il ajoute que sa fonction de βασιλεύς mentionnée aux v. 2 et 153 est précisément celle qui lui est ravie par son remplaçant Dinós : cf. Δῖνος... βασιλεύων (v. 381) et Δῖνος βασιλεύει (v. 828 et 1471). Pierre-Jacques Dehon rappelle la remarque de Tzetzès à propos du v. 2 : « πατήρ γὰρ ἀνδρῶν καὶ θεῶν καὶ βασιλεύς βασιλέων ὁ Ζεὺς τοῖς Ἑλλήσιν ἐνομίζετο καὶ ἐλέγετο<sup>3</sup> ».

Le spectateur athénien n'avait donc aucune chance de soupçonner une allusion béotienne dans l'épiclèse Basileus du Zeus des *Nuées*. S'il a raison d'écrire qu'« à deux reprises enfin (121 et 455-456), Strepsiade jure par Déméter, déesse d'Éleusis », P. Bonnechere n'hésite pas à insinuer que cette déesse est « présente aussi, et dans un rôle nourricier, au Trophonion<sup>4</sup> ». Pour Aristophane et tous les spectateurs athéniens, la liaison entre Déméter et les mystères éleusiniens devait être toute naturelle. Voyez, par exemple, les v. 886-887 des *Grenouilles* : « Déméter, qui as nourri mon esprit, fais que je sois digne de tes mystères. » Il faut savoir que c'est Eschyle qui prononce ces vers et que le poète était né à Éleusis. Il n'y a donc pas lieu de suggérer que le spectateur songe ici à la fois à Éleusis et à Lébadée.

P. Bonnechere applique le même raisonnement aux γηγενεῖς, les fils de la Terre. En effet, il écrit que « Socrate et ses disciples sont appelés par Phidippide "fils de la Terre" (853 : γηγενεῖς), dont l'explication peut concerner une légende éleusinienne *mais aussi bien* convenir aux Pythagoriciens ou aux démons nombreux du sanctuaire lébadéen<sup>5</sup>. » Il n'y a pas lieu de penser à Lébadée puisqu'il n'existe aucun texte citant des γηγενεῖς s'appliquant à l'oracle de Trophonios.

1. *Op. cit.*, p. 461.

2. *Ibid.*

3. Cf. Pierre-Jacques DEHON, « Les divinités traditionnelles », in Simon BYL et Lambros COULOU-BARITSIS, *Mythe et Philosophie dans les Nuées d'Aristophane*, *op. cit.*, p. 131-132.

4. *Op. cit.*, p. 461-462. P. Bonnechere se fonde sur LYCOPHRON, *Alexandra*, 152-155 et PAUSANIAS, 9, 39, 2-5.

5. *Op. cit.*, p. 462. C'est moi qui souligne. Sur ce sujet, voir mon étude « Qui étaient les γηγενεῖς ? », in *Les origines de l'homme* (éd. Jean-Michel GALY et Antoine THIVEL), Université de Nice Sophia-Antipolis, 1998, p. 119-124.

P. Bonnechere, dans le chapitre suivant intitulé *La nature chthonienne du pensoir*, est d'avis que « le nom φροντιστήριον rappelle entre autres le τελεστήριον chthonien d'Éleusis<sup>1</sup>. » Je ne peux être que d'accord avec l'auteur puisque c'est moi qui, le premier, ai posé l'équation φροντιστήριον-τελεστήριον<sup>2</sup>; mais le tenant de la thèse trophoniaque ne se rend pas compte que l'incendie du φροντιστήριον peut, lui aussi, recevoir une interprétation éleusinienne. En effet, si l'on se souvient que le paysan Strepsiade est traité de barbare au v. 492 (βάρβαρος peut avoir dans l'esprit d'un Athénien de 423 le sens de Perse. Cf. *Guêpes*, 1078), si l'on a à l'esprit le texte d'Hérodote cité plus bas, on comprend sans doute mieux la raison pour laquelle la pièce d'Aristophane se termine par l'incendie du φροντιστήριον par le barbare Strepsiade. Voyez le c. 65 du livre IX des *Histoires* d'Hérodote : « Je suis d'avis, s'il me faut exprimer un avis au sujet de ce qui dépend des dieux que la déesse elle-même (= Déméter) refusait de les (= les Perses) recevoir, parce qu'ils avaient incendié son sanctuaire d'Éleusis. » Comme Hérodote, Aristophane (*Nuées*, 1484) emploie le verbe ἐμπύπρημι pour rendre le fait d'incendier le *phrontistèrion*-télestèrion<sup>3</sup>.

Au paragraphe 4.3.1 « Θαρρεῖν », P. Bonnechere note que « le verbe θαρρεῖν revient à cinq reprises dans la pièce, et Simon Byl a judicieusement souligné son apport initiatique par rapport à Éleusis<sup>4</sup> », mais ceci ne l'empêche pas de mettre θαρρεῖν, prendre courage devant les affres de la mort, en relation avec le culte de Trophonios et d'Agamède : « Pausanias indique de même que les augures favorables tirés du sacrifice nocturne à Agamède, qui manifestent le laissez-passer du dieu, laissent partir le pèlerin εὐελπις, plein d'espoir en dépit de sa situation effrayante de voyageur aux Enfers<sup>5</sup>. » Pour ma part, je suis persuadé que l'emploi de θαρρεῖν, à cinq reprises, ne pouvait pas amener le spectateur de 423 à penser à l'oracle de Trophonios en Béotie. De plus, le verbe θαρρεῖν n'apparaît dans aucun texte, même tardif, relatif à Lébadée.

Au paragraphe 4.3.2 « Ne plus savoir rire », P. Bonnechere signale que Strepsiade commence par être pris de peur lorsqu'il se prépare à la catabase comme celle de Trophonios (v. 476-509), mais qu'à peine sorti du pensoir, il « part d'un grand éclat de rire<sup>6</sup> (816-819) ». L'auteur nous apprend qu'« une consultation [dans l'ancre] faisait perdre la capacité de rire, et cette croyance remonte au moins à Sémos de Délos, au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. », mais il ajoute que « selon Pausanias, le rire revient peu à peu dès la remise du consultant, tout traumatisé par la révélation, à ses proches. » Dès lors, P. Bonnechere se croit autorisé à soutenir qu'« une fois encore, la synchronisation entre la description du Périégète et le texte d'Aristophane est étonnante<sup>7</sup>. » En réalité, Strepsiade ne « part

1. *Op. cit.*, p. 462.

2. Cf. *Mythe et Philosophie...*, *op. cit.*, p. 18-19.

3. Certains historiens ont songé, à tort, à expliquer l'incendie du pensoir socratique par analogie avec l'incendie de l'école de Pythagore.

4. *Op. cit.*, p. 465.

5. *Ibid.*

6. Il faut corriger 819 en 820.

7. *Op. cit.*, p. 466.

(pas) d'un grand éclat de rire » ; il se contente de rire (ἐγέλασας) parce que son fils, qui est un jeune homme, a des idées vieillottes : il croit encore à l'existence de Zeus. Le rire de Strepsiade n'est nullement initiatique. D'ailleurs, Aristophane emploie quarante-trois occurrences de γελάω (et de sa famille), ce qui ne nous surprend pas de la part d'un poète comique.

Le paragraphe 4 est consacré notamment aux mortifications que doit subir l'impétrant et qu'« on savait inhérentes aux cultes à mystères, sans doute à tort et à raison : battre, affamer, assoiffer, salir, geler, écorcher (439-442) et s'abstenir de vin ». Ici, P. Bonnechere avoue qu'« on ignore le détail des préparations de l'oracle de Trophonios, mais celles-ci existaient bien, nécessaires d'ailleurs à l'induction d'un état psychique modifié<sup>1</sup>. » En fait, certaines de ces mortifications se rencontrent à Éleusis.

Le rituel n'est pas sans rappeler les v. 200-210 de l'*Hymne homérique à Déméter*, le témoignage le plus ancien sur Éleusis : « Sans sourire, sans prendre de nourriture ou de boisson, elle (= Déméter) restait assise... elle refusa la coupe de vin (que lui présentait Métanire), en disant qu'il lui était interdit de boire du vin rouge. » De plus, les premières paroles convenues pour les mystères d'Éleusis étaient : « J'ai jeûné<sup>2</sup>... » Le thème de la flagellation traverse toute la comédie : on y trouve trois occurrences de πληγή (v. 493, 1413, 1425), dix-huit de τύπτω (v. 441, 494 [bis], 542, 972, 1323, 1325, 1326, 1331, 1333, 1341, 1359, 1379, 1407, 1412, 1433, 1443 et 1447) et une d'ἀντιτύπτω (v. 1424). Comme les *Grenouilles* comportent une longue scène de flagellation (v. 585-673) dans un cadre sûrement éleusinien<sup>3</sup> et qu'elles comptent huit occurrences de τύπτω, il est peut-être légitime de se demander si l'initiation éleusinienne ne comportait pas un moment de flagellation symbolique.

Le paragraphe suivant s'intitule « Les Nuées, παρθένοι ὀμβροφόροι ». J'ai expliqué jadis<sup>4</sup> le lien qui unissait l'initiation éleusinienne et la Nuée. En effet, j'ai comparé le chapitre 65 du livre VIII des *Histoires* d'Hérodote avec les v. 291 à 319 de la comédie et j'ai pu démontrer qu'Aristophane a voulu faire allusion à la divine Nuée éleusinienne qui, en 480, conduisit les Athéniens à la victoire de Salamine. Mon étude n'a pas satisfait complètement P. Bonnechere car il écrit : « L'épisode de la nuée de poussière salvatrice, en provenance d'Éleusis... apporte un point de comparaison intéressant à l'apparition du chœur des Nuées..., mais pas absolu : d'importantes analogies de forme et même de vocabulaire avec le texte d'Hérodote ne doivent pas, cependant, faire oublier la nette distinction entre la nuée de poussière soulevée par des myriades d'hommes invisibles, et la nuée de pluie fécondante<sup>5</sup>... » Mon étude de 1987 gêne incontestablement P. Bonnechere qui devrait admettre que le titre et le

1. *Op. cit.*, p. 467-468.

2. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Protreptique*, 21, 2. Cf. Paul FOUART, *op. cit.*, p. 376.

3. Cf. A. M. BOWIE, *Aristophanes. Myth, Ritual and Comedy*, Cambridge University Press, 1996, p. 234 sq. et surtout la p. 236.

4. Cf. mon étude *Pourquoi Aristophane a-t-il intitulé sa comédie de 423 « Les Nuées » ?*, in *Revue de l'Histoire des Religions*, Paris, 1987, p. 239-248 (voir, dans le présent ouvrage, p. 47-52).

5. *Op. cit.*, p. 469.

chœur de la comédie sont exclusivement éleusiniens. Et je défie l'auteur de montrer que le titre et le chœur présentent une once d'élément trophoniaque.

Mais les scholiastes (Σ v. 304a) avaient, bien avant moi, perçu le lien unissant le chapitre d'Hérodote et la comédie<sup>1</sup>. Par la note 149, l'auteur croit soulever une objection : « Encore que νέφος ne soit cité qu'une seule fois [par Hérodote], au profit de κοκλιορτός, nuage de poussière ». Je ferai remarquer au défenseur de la thèse trophoniaque qu'Aristophane, lui aussi, n'emploie νέφος qu'une seule fois (v. 287) mais quatorze fois Νεφέλαι (v. 252, 265, 269, 275, 291, 316, 335, 338, 341, 346, 370, 393, 1453, 1462). Le poète emploie νέφος ὄμβριον dans un vers qui précède immédiatement le passage de la comédie que j'ai comparé au chapitre d'Hérodote. P. Bonnechere signale encore que « la liaison entre les Nuées et un Zeus pluvieux, Ombrios, a été notée par Simon Byl à propos des vers 323-324, qui décrivent les déesses descendant du Parnès<sup>2</sup> (aux confins de la Béotie d'ailleurs). » Pour ma part, j'aurais écrit plutôt : Parnès (aux confins de l'Attique).

Au paragraphe 4.7 consacré aux tromperies du langage, l'auteur cite le fragment 239 de Cratino : « Cratino, dans *Trophonios*, se moque des changeurs de discours » ; poursuivant sa thèse, il croit que la signification d'ἀργυροκοπιστήρας, « tromperie du langage, pourrait être rapprochée... du bon et du mauvais raisonnements d'Aristophane<sup>3</sup> ». Pour faire court, je renverrai le lecteur à mon article intitulé *Le vocabulaire de la mêtis dans les Nuées d'Aristophane* (dans le présent ouvrage, p. 53-59) : le poète a mis en scène un Socrate, parangon des Sophistes, êtres de *mêtis*.

De la p. 473 (*in fine*) à la p. 480, P. Bonnechere tire les conclusions de sa recherche. J'en extrais quelques phrases : « L'enquête a révélé l'existence de tout un contexte trophoniaque<sup>4</sup> (dans les *Nuées*) » ; « le texte du poète (est) très proche aussi des conceptions éleusiniennes<sup>5</sup> » ; « dans le concert des interprétations actuelles, les modèles éleusiniens et trophoniaque se dégagent avec plus de force. Le nombre d'allusions à Éleusis est probablement le plus élevé, même si toutes les déductions de Simon Byl ne sont pas acceptables, tandis que la cérémonie trophoniaque semble être celle qui réjoint au mieux et le plus systématiquement la structure même de la pièce<sup>6</sup> » ; « pourquoi refuserait-on à la cérémonie lébadéenne, en regard de laquelle le poète avait jugé opportun de construire une bonne partie de son argumentation, de revêtir également, et dès l'époque classique, un caractère d'initiation mystérieuse<sup>7</sup> ? » Comme cette dernière conclusion est la plus importante pour l'histoire de la religion grecque, je laisserai au spécialiste le soin de se prononcer. Ne voulant

1. Cf. *Mythe et Philosophie...*, *op. cit.*, p. 12-13.

2. *Op. cit.*, p. 469.

3. *Op. cit.*, p. 473.

4. *Op. cit.*, p. 476.

5. *Ibid.*

6. *Op. cit.*, p. 477. Malheureusement, l'auteur de l'article, qui cite mon nom à quarante reprises, ne mentionne pas les déductions qu'il ne juge pas acceptables : je le regrette sincèrement.

7. *Op. cit.*, p. 479.

pas paraître un démolisseur sadique et à l'esprit peu aiguisé, je clôturerai ma réfutation en présentant quelques nouvelles allusions éleusiniennes dont certaines ne paraîtront pas nécessairement acceptables.

Avant cela, je me permettrai à mon tour de poser une question : en 423, l'année qui suivit l'importante défaite athénienne de Déliion, en Béotie, au cours de laquelle deux corps d'armée ont été écrasés, les spectateurs athéniens auraient-ils apprécié d'être transportés par la pensée, durant toute une comédie, sur un territoire ennemi, à Lébadée, ville distante d'Athènes de 130 kilomètres ?



## Vers 2

Après avoir invoqué Zeus *basileus*, Strepsiade, insomniaque, s'écrie : « quelle longueur ont ces nuits (τῶν νυκτῶν) ». Νύξ et νύκτωρ apparaissent dans les *Nuées* respectivement six fois et deux fois, c'est-à-dire dans une proportion plus élevée que dans les dix autres comédies. Sept vers plus loin, le spectateur entend encore τῆς νυκτός (v. 9). Ces nuits ne sont-elles pas celles des fêtes d'Éleusis, surtout que, dans un contexte évidemment comique, le poète se servira du verbe παννυχίζειν (v. 1069), souvent utilisé pour Éleusis. Voyez dans les *Grenouilles*, v. 446 : « je vais... où se fait la veillée (παννυχίζουσιν) en l'honneur de la déesse et portera le flambeau sacré. » Dans la même pièce, au v. 371, le coryphée habillé en hiérophante ordonne : « Vous, avisez votre chant pour célébrer nos veillées (παννυχίδας τὰς ἡμετέρας) comme il convient à notre fête » ; au vers 342, Iacchos est qualifié d'« astre lumineux de l'initiation nocturne » (νυκτέρου τελετῆς). Deux textes plus tardifs évoquent aussi les nuits sacrées d'Éleusis. Il y a une épigramme de l'*Anthologie Palatine* XI, 42 : « Bien que tu mènes toujours une vie sédentaire, que tu n'aies pas navigué sur les mers, ni couru sur la terre ferme, allons ! dirige-toi vers la terre de Cécrops, afin de contempler ces fameuses nuits (ἐκείνας... νύκτας) et les fêtes sacrées de la grande Déméter. À ton retour, même parmi les vivants, tu seras exempt de soucis ; et quand tu rejoindras la grande foule <des morts>, tu auras l'âme plus légère » (trad. R. Aubreton). Il y a enfin un texte du *De legibus* II, 35 de Cicéron : « Mais que vont faire Iacchos et vos Eumolpides avec leurs mystères augustes, si nous abolissons les sacrifices de nuit (*sacra nocturna*) ? » (trad. G. de Plinval). Cependant, il est bien évident que ce n'est pas dès le deuxième vers de la comédie que le spectateur athénien commençait à songer à la fête d'Éleusis, mais bien au v. 17 où εἰκάδας désigne les cérémonies secrètes qui étaient célébrées dans l'enceinte sacrée d'Éleusis du 20 au 23 Boédromion<sup>1</sup>.

1. Cf. *Mythe et Philosophie...*, *op. cit.*, p. 15-16. Sur la liaison entre Éleusis et la nuit, voir aussi SOPHOCLE, *Antigone*, 1151-1152 (πάννυχου) ; EURIPIDE, *Bacchantes*, 485-486 (νύκτωρ, bis) ; AELIUS

**Vers 220-221**

Lorsque Strepsiade demande au disciple d'appeler Socrate juché au plafond dans une corbeille, le *μαθήτης* refuse en disant qu'il n'en a pas le loisir (οὐ γάρ μοι σχολή). Il y a ici une allusion à l'hieronymat : il était interdit d'appeler par leur nom le hiérophante et les principaux dignitaires d'Éleusis. Dans *Lexiphane*, 10 Lucien raconte que le hiérophante et le dadouque firent arrêter et traîner devant les magistrats un homme qui les avait appelés par leur nom propre ; devenus hiéronymes, ils devaient être appelés par le titre de leur charge. À la fin de l'Antiquité, en 396, Eunape, *Sur Maxime* (p. 52) écrit qu'« il ne lui est pas permis de proférer le nom du hiérophante de ce temps-là<sup>1</sup> (τοῦνομα οὐ μοι θέμις λέγειν). »

**Vers 263 et 274**

Socrate, l'hiérophante (v. 359 *ἱερεῦ*), accueille les divines Nuées : « Il faut que le vieillard se taise (*εὐφημεῖν*<sup>2</sup>) et écoute la prière (*τῆς εὐχῆς*) » ; « écoutez ma prière et recevez le sacrifice (*θύσιαν*), en étant charmées par les *ἱερά* ». Dans les dix vers qui précèdent immédiatement l'arrivée du chœur des *Nuées* se trouvent ainsi réunis trois éléments du rituel éleusinien : la prière, le sacrifice et les *ἱερά*. Ces trois éléments sont mentionnés dans des textes relatifs aux cérémonies d'Éleusis. Dans le *Contre Andocide* (VI, 4) attribué à Lysias, nous lisons : « En votre nom, (l'archonte-roi) offrira les sacrifices (*θύσιαις θύσει*), il prononcera les prières (*εὐχὰς εὔξειται*) conformément aux usages des ancêtres, aussi bien dans l'Éleusinion de la ville que dans le sanctuaire d'Éleusis, il présidera à la fête des mystères ». *Andocide, De Myst.*, 31 et Plutarque, *Alcibiade*, 22, de même que le Pseudo-Lysias, *Contre Andocide*, 50 évoquent les *ἱερά* qui sont montrés aux initiés. Malgré toutes les hypothèses relatives à l'identification des *ἱερά*, je crois que la nature de ces objets sacrés restera à jamais inconnue de nous (c'est dans la nature de ces *ἱερά* que réside vraisemblablement le secret des mystères d'Éleusis).

**Vers 898**

Je suis assez enclin à établir ici l'équivalence entre *ἀνόητος* et *ἀμύητος*. C'est le Raisonnement Juste qui dit : « Ces choses-là (= les maximes nouvelles), en effet, fleurissent aujourd'hui, grâce à ces insensés-là (*τοὺς ἀνοήτους*) » ; aux v. 918-919, il affirme : « On saura un jour chez les Athéniens ce que tu (= le Raisonnement Injuste) enseignes aux insensés (*τοὺς ἀνοήτους*) ». Au v. 417

ARISTIDE XXII, 11 (*φωσφόρους νόκτας*) ; HIPPOLYTE, *Ref.* V, 8, 40 : « [...] pendant la nuit (*νοκτός*) à Éleusis ». Cf. Christoph RIEDWEG, *Mysterienterminologie bei Platon, Philon und Klemens von Alexandrien*, Berlin-New York, 1987 ; *Mythe et Philosophie...*, *op. cit.*, p. 33-34.

1. Cf. P. FOUCAULT, *op. cit.*, p. 187.

2. Sur *εὐφημεῖν*, le silence religieux, cf. *Mythe et Philosophie...*, *op. cit.*, p. 47.

dans lequel se trouve mentionnée l'interdiction rituelle de boire du vin, il y a une première occurrence d'ἀνόητος « ἀπέχει οἴνου... καὶ τῶν ἄλλων ἀνόητων ». C'est le *Gorgias* 493a-c de Platon qui nous autorise à établir l'équivalence ἀνόητος-ἀμούητος : « Cette même partie de l'âme, docile et crédule, un spirituel conteur de mythes, quelque Italien sans doute, ou quelque Sicilien, jouant sur les mots, l'a représentée comme un tonneau et les insensés (τοὺς δὲ ἀνόητους) comme des non-initiés<sup>1</sup> (ἀμυήτους)... »

### Vers 871

J'ai déjà signalé<sup>2</sup> que διδάσκαλος et διδάσκω pouvaient avoir une résonance mystique, en me fondant sur plusieurs passages de Platon (*Banquet*, 201d 5, 204d 1, 207a 5 et 207c 6) et de Dion Chrysostome XII, 27 (qui établit l'équivalence entre διδάσκαλος et μυσταγωγός). Socrate est bien le mystagogue de Phidippide. Aux textes cités, j'aimerais ajouter celui de Philon, *De Gigantibus*, 54 : « (Moïse) γίνεταί οὐ μόνον μύστης, ἀλλὰ καὶ ἱεροφάντης ὀργίων καὶ διδάσκαλος θείων » (Moïse est non seulement un myste mais aussi le hiérophante des mystères et celui qui enseigne les rites divins [qu'il expliquera à ceux dont les oreilles ont été purifiées]).

### Vers 830

C'est Strepsiade qui appelle Socrate « le Mélien » ; il fait allusion à Diagoras de Mélos accusé d'impiété pour avoir divulgué les mystères d'Éleusis. Aristophane cite Diagoras à deux autres reprises : dans les *Oiseaux*, 1072 et dans les *Grenouilles*, 320 (dans un contexte éleusinien). Le Pseudo-Lysias, dans son *Contre Andocide*, 17 compare le célèbre orateur, accusé, lui aussi, d'avoir profané les mystères d'Éleusis, à Diagoras : « Voyez pourtant combien l'impiété d'Andocide surpasse celle de Diagoras de Mélos : celui-ci n'avait commis qu'un délit de parole contre les objets sacrés (ἱερά) et les cérémonies d'une cité étrangère ; Andocide fut impie en acte et contre la religion de sa patrie<sup>3</sup>. »

### Vers 1484-1505

Si Strepsiade incendie le φροντιστήριον, c'est sans doute par analogie avec l'incendie du τελεστήριον éleusinien par les Perses (cf. HÉRODOTE, *Histoires*, IX, 65 ; voir *supra*).

1. Cf. *Mythe et Philosophie...*, *op. cit.*, p. 55.

2. *Op. cit.*, p. 63.

3. Cf. R. JANKO, *The Physicist as Hierophant : Aristophanes, Socrates and the Authorship of the Derveni Papyrus*, in *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 118 (1997), p. 87-89.

**Vers 1500**

Tout à la fin de cette comédie est mentionnée l'espérance (τὰς ἐλπίδας) qu'a acquise Strepsiade qui, aux v. 385 et 437, faisait allusion aussi à la πίστις, la foi. L'espérance est une notion éleusinienne attestée par de nombreux auteurs<sup>1</sup> : Isocrate, Lucien, Julien... Dans le *Panegyrique*, 28, Isocrate rappelle les deux bienfaits accordés aux Athéniens par Déméter : les récoltes et « l'initiation qui, à ceux qui y participent, donne pour la fin de la vie et pour toute l'éternité de plus douces espérances (τὰς ἐλπίδας) ». Dans tout le texte d'Isocrate ne figure aucune mention d'Éleusis ; de la même façon, Aristophane n'a jamais cité Éleusis dans les *Nuées*<sup>2</sup>. Mais les Athéniens n'ont jamais douté que les auteurs visaient leurs mystères, ceux d'Éleusis.

---

1. Cf. Robert JOLY, *Le Tableau de Cébès et la philosophie religieuse*, Bruxelles, Latomus, 1963, p. 45.

2. Cf. *Mythe et Philosophie...*, *op. cit.*, p. 11. Il faut néanmoins reconnaître qu'Éleusis, sans être nommée, apparaît dans toute sa lumière aux v. 299-304 de l'antistrophe : « Vierges qui portons la pluie, allons vers le pays splendide de Pallas, la patrie des héros, la terre aimable de Cécrops où se célèbrent des rites ineffables ; où, pour recevoir les initiés, un sanctuaire s'ouvre en de saintes cérémonies. »



## Autour du vocabulaire médical d'Aristophane : le mot sans son contexte

Dans sa thèse éditée à Oxford en 2003 et intitulée *The Languages of Aristophanes*, Andreas Willi a étudié quelques aspects de la variation linguistique du grec attique de l'époque classique ; il a analysé ainsi notamment les langages techniques, dont la langue judiciaire (p. 72-79), le langage médical (p. 79-87) et celui de la critique littéraire (p. 87-94, une section dans laquelle Willi se montre extrêmement sévère à l'égard de J.D. DENNISTON et de son article *Technical Terms in Aristophanes*, in *CQ*, 21 [1927], p. 113-121). C'est évidemment la section consacrée à la langue des médecins qui va nous arrêter. Avant d'arriver à la conclusion d'après laquelle « l'absence presque complète d'une terminologie médicale chez Aristophane est... frappante » (p. 95), Willi s'est longuement attaché à discuter tous les termes qui ont été classés comme termes de médecine dans deux articles, celui de Miller et le mien, auxquels il ajoute à la n. 65 celui de Jacques Jouanna ; il a donc tenté de démontrer l'absence de technicité de ces « compilations » de termes.

Rappelons d'abord les références de ces études :

- Harold W. MILLER, *Aristophanes and Medical Language*, in *TAPhA*, 76 (1945), p. 74-84.
- Simon BYL, *Le vocabulaire hippocratique dans les comédies d'Aristophane et particulièrement dans les deux dernières*, in *RPh*, 64 (1990), p. 151-162 (voir, dans le présent ouvrage, p. 169-179). Je me suis efforcé dans cet article de compléter le travail de Miller.
- Jacques JOUANNA, *Maladies et médecine chez Aristophane*, in *Le théâtre grec antique : La comédie*, Actes du 10<sup>e</sup> colloque de la Villa Kérylos, Paris, 2000, p. 171-195. Mais ce troisième et remarquable article semble ne pas avoir fort préoccupé l'auteur de la thèse, alors que l'hippocratisant français, contrairement à la thèse de Willi, n'hésite pas à évoquer « la valeur

du témoignage d'Aristophane sur le vocabulaire *technique* des maladies » (p. 183). Sans doute aussi, le texte de Willi était-il déjà définitivement rédigé lorsqu'il put consulter l'étude de Jouanna.

Dès la p. 60 de sa thèse, Willi écrit : « Si des mots comme... ἄχρας “poire sauvage” sont catalogués comme techniques simplement parce qu'ils sont attestés aussi dans les écrits hippocratiques, il devient plus difficile de tracer une ligne entre les mots techniques et ceux qui ne le sont pas » ; il renvoie alors dans sa note infra-paginale (n. 22) aux p. 153-154 de mon article.

Pour ma part, je suis persuadé qu'un mot tel qu'ἄχρας peut recevoir une connotation médicale s'il figure dans un contexte médical. C'est donc sans doute à juste titre qu'à la p. 154 j'ai fait figurer ce mot dans le vocabulaire hippocratique d'Aristophane. Le terme n'apparaît qu'une seule fois dans le *Corpus* hippocratique, au chapitre 55 du livre II du *Régime*, une œuvre datée des environs de 400. Le diététicien note que « les poires sauvages (ἄχράδες) d'hiver, mûres, sont laxatives et purgent le ventre ; vertes, elles sont resserrantes » (= p. 176 éd. Joly-Byl, Berlin, *CMG*, 1984<sup>1</sup>-2003<sup>2</sup>. Cf. aussi la p. 277 du *Commentaire*).

Dans l'*Assemblée des femmes*, v. 355, Blépyros constipé prétend que « quelque poire sauvage (ἄχρας) ferme le passage aux aliments ». S'il est indéniable que l'auteur du *Régime* est plus nuancé que le poète comique, il n'empêche que le mot ἄχρας figure, dans les deux cas, dans un contexte médical, même si ce dernier dérive peut-être d'une opinion courante. Dans son édition commentée *Aristophanes. Ecclesiazusae*, Oxford, 1973, p. 125, R.G. Ussher veut éclairer le v. 355 par le texte hippocratique mais il renvoie son lecteur à une référence erronée : Hp. *Salubr.* II, 55.

*In fine*, je ne comprends pas la raison pour laquelle Willi écrit à la p. 61 : « Il est certainement insuffisant pour classer un lexème comme ἄχρας, poire sauvage, parmi les termes médicaux d'indiquer que le mot apparaît souvent dans les textes hippocratiques » ; or ἄχρας est un *hapax legomenon* du *Corpus*.

P. 80. Après avoir évoqué « the banality of many of the words they (= H. Miller et moi-même) discuss », Willi tente de réfuter l'opinion que j'ai émise à la fin de mon article en écrivant : « il faut remarquer que le génial poète comique n'a pas cessé de recourir à un vocabulaire médical technique que seuls, sans doute, des initiés pouvaient saisir (ἀπόπλεκτος, *Guêpes*, 948 ; κοτυληδών, *Guêpes*, 1495 (au sens qu'en donne Aristote en *H.A.* I, 13, 493 a 24 : cavité de la hanche) ; στερίφη, *Thesmophories*, 641 ; στραγγουρία, *Guêpes*, 810 ; φλύκταινα, *Assemblée*, 1057. *Guêpes*, 1119, *Grenouilles*, 236...) ». Pour essayer de ruiner cette conclusion, Willi, à la p. 81, écrit qu'« il est juste... de se demander le nombre de personnes qui souscriraient à l'opinion d'après laquelle “seuls des initiés sont capables de comprendre des mots anglais comme *paralysed*, *sterile* ou *blister*...” »

Remarquons d'abord que, dans la liste que j'ai proposée à titre d'exemple et qui était donc loin d'être exhaustive, quatre mots sur cinq n'apparaissent qu'une seule fois dans les comédies ; notons ensuite que dans l'ensemble du *Corpus* hippocratique, στέριφος, stérile, n'a qu'une seule occurrence (tandis

qu'ἄφορος se rencontre vingt-deux fois et ἄτοκος 23), et que κοτυληδών (au sens de cavité de la hanche) n'en a que deux; de plus, comme je l'ai montré ailleurs (*Néologismes et premières attestations de noms de maladies, symptômes et syndromes dans le Corpus Hippocraticum*, in *Maladie et Maladies. Histoire et conceptualisation. Mélanges en l'honneur de Mirko Grmek*, Genève, Droz, 1992, p. 77-94), στραγγουρία et φλύκταινα sont soit des néologismes soit des premières attestations dans la littérature qui nous a été conservée.

Sur la première de ces pathologies, on consultera l'étude de J.A. López-Férez, *La strangurie dans le Corpus hippocraticum*, in *La maladie et les maladies dans la Collection hippocratique*, Québec, Sphinx, p. 221-226 qui note (p. 221) que « Στραγγουρίη est un mot nouveau, une des nombreuses créations des médecins de la deuxième moitié du v<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ». Si tel est bien le cas, seuls des initiés pouvaient comprendre le sens de στραγγουρία; celui de σπερίφη, de κοτυληδών et de bien d'autres mots médicaux devait intriguer la plupart des spectateurs du théâtre d'Aristophane à qui échappait aussi sans doute la signification des nombreux *hapax* dont le poète parsemait son œuvre et qu'il s'amusaient souvent à créer (d'après mes calculs, la pièce de 423, les *Nuées*, compte 81 *hapax*, c'est-à-dire quatre-vingt-un mots qui ne se trouvent pas ailleurs dans la littérature conservée).

À propos du mot φλύκταινα, il faut rappeler que, selon Pierre Chantraine, *La formation des noms en grec ancien*, Paris, 1933, p. 361, le suffixe -αινα a servi à former des noms de maladies, « en particulier des maladies répugnantes ». Cf. φλύκταινα qui semble avoir été très rarement employé en dehors des milieux médicaux.

P. 82-83 de sa thèse, Willi établit une liste de vingt-six mots relevés par Miller et par moi-même dans les deux articles cités *supra* et il émet l'avis que « To regard them as technical is like saying that *camomile tea* is a technical term because it can be used as tonic. » (j'avoue que j'ignorais que ce thé avait des propriétés tonifiantes). Je ferai remarquer que, contrairement à ce qu'insinue Willi, je n'ai jamais prétendu que *tous* les mots relevés dans mon étude étaient des termes techniques; dès la première page de mon article, j'ai signalé que j'allais simplement « m'efforcer de compléter la liste de points de rencontre entre les comédies d'Aristophane et les œuvres du *Corpus hippocratique* ».

Contrairement à Miller qui emploie le mot *technical* à trente-six reprises, je ne parle de vocabulaire *technique* que neuf fois. Tout au long de mon étude, je n'ai pas cessé d'insister sur le fait que plusieurs mots qui peuvent figurer dans un contexte médical appartenaient d'abord au langage courant; tels sont χωλός (boiteux, p. 153), τυφλός (aveugle, p. 153), ἰδρώς (sueur, p. 155), ὠδίνω (éprouver les douleurs de l'enfantement, p. 158), τάντικνήμια (le tibia, p. 159), πλευρά (le côté, p. 161), ῥίς (le nez, p. 161), κόπρος (l'excrément, p. 154) (sur ce dernier mot, on peut consulter aujourd'hui l'article de J.A. LÓPEZ-FÉREZ, *Eufemismos y vocabulario técnico en el Corpus Hippocraticum* [Estudio de algunos términos escatológicos y anatómicos, in *La lengua científica griega*, Madrid, 2000, t. I, p. 53-81]).

Ici aussi, Willi isole tous les mots qu'il reprend dans le catalogue ou la liste qu'il dresse ; or un certain nombre de mots que j'ai retenus n'ont une valeur médicale que s'ils sont considérés dans leur contexte. Ainsi le premier mot cité par Willi est ἀπαλλάττω. Il est vrai qu'à première vue, ce verbe isolé, comme il l'est par Willi, ne fait pas songer à la médecine. Mais dans mon étude, le lecteur pourra constater que je suis beaucoup plus explicite que ce que Willi tente de faire croire. En effet, à la p. 159, j'ai écrit : « Ἀπαλλάξειν σε τῆς ὀφθαλμίας, promet Chrémyle à Ploutos, au v. 115. H.W. Miller, qui a relevé le mot ὀφθαλμία, est d'avis que le verbe ἀπαλλάσσειν n'a pas un sens technique. Cela ne me semble pas exact ; en effet, sur les cent trois occurrences d'ἀπαλλάττω dans le *Corpus*, plusieurs ont le sens d'apaiser la douleur, de l'expulser. Ὄφθαλμία est utilisé vingt-deux fois dans le *Corpus*. »

Dans un article qui suivit de peu celui consacré au vocabulaire médical d'Aristophane et qui est intitulé *Le traitement de la douleur dans le Corpus hippocratique* (in *Tratados Hipocráticos*, Madrid, UNED, éd. J.A. LÓPEZ FÉREZ, 1992, p. 203-213), j'ai cité deux passages d'écrits médicaux dans lesquels ἀπαλλάσσειν est le verbe utilisé pour définir l'objet de la médecine : « Mais sur la médecine — puisque c'est elle qui est l'objet du discours — je vais donc faire la démonstration de son existence ; et tout d'abord, je vais définir ce qu'est, selon moi, la médecine. C'est délivrer complètement les malades de leurs souffrances... (ἀπαλλάσσειν τῶν νοσεόντων τοὺς καμάτους) » (*Art*, 3 = L VI, 4 = p. 226 éd. JOUANNA). « Ceci aussi est le propre de la médecine : débarrasser de ce qui fait souffrir (τὸ λυπέον ἀπαλλάσσειν) » (*Régime* I, 15 = L VI, 490 = p. 105 éd. JOLY-BYL). La liste de ces textes pourrait s'allonger (cf. *ibid.*, p. 205, n. 15).

Dans la liste de vingt-six mots dressée par Willi figure aussi ἐλλέβορος. Le terme apparaît au v. 1489 des *Guêpes* : πῖθ' ἐλλέβορον alors que trois vers plus haut, l'un des esclaves vient de dire à propos de son maître Philocléon : μᾶλλον δέ γ' ἴσως μανίας ἀρχή. Faut-il répéter que Willi cite le mot ἐλλέβορος en l'isolant complètement de son contexte et d'un texte hippocratique que voici : « Il est utile à ceux-là (i.e. aux fous)... de se purger à l'hellébore » (*Régime* I, 35 = L VI, 518 = p. 154 éd. Joly-Byl). Ce rapprochement de textes a été fait par Miller, *op. cit.*, p. 77 et il est signalé à la p. 260 du Commentaire de notre édition du *Régime*. Ne peut-on pas parler ici aussi d'un point de rencontre entre Aristophane et un texte médical, surtout si l'on sait que lors du VI<sup>e</sup> Colloque international hippocratique toute une communication fut consacrée à ce remède ? Au Colloque de Québec en 1987, Marie-Christine Girard avait intitulé sa contribution *L'hellébore : panacée ou placebo ?* (in *La maladie et les maladies...*, *op. cit.*, p. 393-405). S'il avait lu cette étude, il est probable que Willi aurait compris que les effets de l'hellébore ne sont en rien comparables à ceux du thé de camomille.

Dans la liste de Willi figurent aussi quatre mots complètement isolés eux aussi : καταπλάσσω, ὀπός, σκόροδον et σχίνος. S'il avait été plus objectif, l'auteur de la thèse aurait dû signaler le contexte dans lequel ces mots sont placés et le commentaire que j'en donne.

P. 157 de mon étude, j'ai écrit : « Σκόροδρον apparaît au v. 404 de l'*Assemblée* dans une préparation pseudo-pharmaceutique qui reparait aux v. 716-725 du *Ploutos*. Les v. 404 à 406 de l'*Assemblée* méritent d'être traduits : "Broyez (ὄμοῦ τρίψαντ') de l'ail (σκόροδ') avec du jus de silphium (ὄπιϝ), y mettre de l'euphorbe (τιθύμαλλον ἐμβάλλοντα) de Laconie, et t'en oindre (παραλείφειν) les paupières (τὰ βλέφαρα) le soir." Chaque mot de cette recette figure dans le *Corpus*, avec un indice de fréquence généralement très élevé : σκόροδον (= 72), ὄμοῦ (= 77), τρίβω (= 505), ὄπος (= 81), ἐμβάλλω (= 235), περιλείφω (= 5), βλέφαρον (= 35). Ce qui est comique dans ces vers, ce n'est pas seulement la parodie très fine d'une recette médicale ; c'est surtout que cette prescription soit faite par Blépyros à l'adresse de Néoclidès le chassieux, alors que, selon le traité du *Régime* [II, 54, 1], "l'ail (σκόροδον) est... mauvais pour les yeux ; car en imposant au corps une purge considérable, il affaiblit la vue." Dans le passage parallèle du *Ploutos*, c'est toujours une préparation à base d'ail (σκοροδῶν) qui enduit les paupières retournées du malheureux Néoclidès "pour que la douleur fût plus cuisante" ».

P. 161 de mon étude, j'ai écrit : « Σχῖνος, lentisque, n'apparaît dans les onze comédies qu'une seule fois, au v. 720 du *Ploutos*. Nous avons annoncé cette prescription pseudo-pharmaceutique, mais il vaut la peine de la citer intégralement, du v. 716 au v. 722 :

πρῶτον δὲ πάντων τῷ Νεοκλείδῃ φάρμακον  
κατάπλαστον ἐνεχείρησε τρίβειν ἐμβάλων  
σκοροδῶν κεφαλᾶς τρεῖς Τηνίων. Ἔπειτα ἔφρα  
ἐν τῇ θυσίᾳ συμπαραμειγνύων ὄπον  
καὶ σχῖνον· εἴτ' ὄξει διέμενος Σφηττίῳ  
κατέπλασεν αὐτοῦ τὰ βλέφαρ' ἐκστρέψας, ἵνα  
ὄδυνῶτο μᾶλλον...

Le vocabulaire de ces six vers et demi est intégralement médical. Nous tenons à le montrer, en indiquant le nombre d'occurrences qu'obtient chaque mot dans le *Corpus* : φάρμακον : 520 ; τρίβω : 505 ; ἐμβάλλω : 235 ; σκόροδον : 72 (σκοροδῶν δὲ κεφαλᾶς τρεῖς se lit en *Maladies des femmes* II, 55) ; θυσία : 6 ; συμπαραμίσιγω : 1 ; ὄπος : 81 ; σχῖνος : 8 ; ὄξος : 140 ; διήμι : 152 ; καταπλάττω : 70 ; βλέφαρον : 35 ; ὄδυνάω : 51. Nous pouvons constater, rien que par l'analyse de cette recette, combien l'œuvre du génial poète athénien était loin d'être le fruit du hasard. »

Est-il nécessaire d'ajouter que celui qui applique le remède sur les paupières du malheureux Néoclidès n'est autre qu'Asclépios lui-même, le dieu de la médecine ? Pour un Grec du v<sup>e</sup> ou du iv<sup>e</sup> siècle, l'ail, le lentisque ou le vinaigre passaient pour posséder des propriétés beaucoup plus énergiques que le *camomile tea* de Willi à qui je conseillerais de parcourir le *Lexique du vocabulaire botanique d'Hippocrate* de Monique Moisan, Québec, Université Laval, 1990.

Pour faire court, je n'envisagerai plus qu'un seul exemple emprunté à la liste de la p. 82 : ἔρια οἰσυπηρά (traduit par *greasy wood*). Une fois encore, il faut se reporter au contexte. Ces deux mots se lisent dans un vers des *Acharniens*, le v. 1177, dans un passage (v. 1174-1180) dans lequel le messager ordonne aux esclaves du général Lamachos, dont la cheville a été luxée, de préparer les soins d'urgence. Ce passage, admirablement commenté par Jacques Jouanna (*op. cit.*, p. 181-182), nous apprend que les serviteurs doivent préparer de l'eau chaude (ὔδωρ θερμαίνετε), des bandes (ὀθόνια), du cérat (κηρωτήν), des laines pleines de suint (ἐρί' οἰσυπηρά), une mèche pour entourer sa cheville. Une fois encore, nous nous trouvons face à une parodie médicale. Pour s'en convaincre, il suffit de lire le chapitre 11 du traité des *Fractures* (L III, 452) où est développé le traitement d'une luxation de l'os du talon : « Il faut soigner ces blessés avec du cérat (κηρωτήν), des compresses et des bandes (ὀθονίοισιν) ; il faut faire des affusions d'eau chaude (ὔδατι θερμῷ) en très grande abondance dans ces cas-là ».

Quant à l'expression ἐρί' οἰσυπηρά, elle se lit dans deux passages parallèles des *Épidémies* V, 58 (L V, 240 = p. 26 éd. JOUANNA-GRMEK) et VII, 77 (L V, 434 = p. 95 éd. JOUANNA-GRMEK) et dans un passage de l'*Appendice au Régime des maladies aiguës*, 29 (L II, 516 = p. 95 éd. JOLY). En effet, dans les deux passages des *Épidémies*, il est recommandé, pour les douleurs aux lombes, aux membres inférieurs et à la hanche, de faire des affusions chaudes avec de l'eau de mer et du vinaigre, de faire des fomentations puis de lier fortement avec de la laine conservant son suint (εἰρίοισιν οἰσυπηροῖσι).

Poursuivant l'analyse du vocabulaire médical des *Acharniens*, Jacques Jouanna fait observer que Lamachos, lorsqu'il arrive, se plaint et décrit les symptômes qu'il ressent à la suite du coup qu'il a reçu sur la tête : « εἰλιγγιῶ κάρα λίθῳ πεπληγμένος καὶ σκοτοδινιῶ » (v. 1218-1219) ; il constate que ces deux verbes sont attestés dans le *Corpus* hippocratique : εἰλιγγιῶν se lit en *Maladies des femmes*, II, 182 (L VIII, 364) et σκοτοδινιῶν se rencontre dans les *Semaines*, 51 (L VIII, 670) (H. Miller écrit, à tort, que les verbes εἰλιγγιῶ et σκοτοδινιῶ ne sont pas attestés dans le *Corpus*) ; j'ajoute que ces deux verbes en -ιῶν ont une fréquence extrêmement basse : ἰλιγγιῶν n'a qu'une seule occurrence, σκοτοδινιῶν en a deux.

Dès lors, je me demande pourquoi Willi a classé ces deux verbes dans une nouvelle liste de mots (p. 83-84) traduisant les symptômes et les maladies « which every Athenian must have observed and talked about frequently », de mots qui « are quite common in comedy ». Or la fréquence de ces deux verbes est aussi basse dans les comédies d'Aristophane que dans le *Corpus* hippocratique : εἰλιγγιῶν a deux occurrences (*Acharniens*, 581 ; 1218) et σκοτοδινιῶν n'en a qu'une seule (*Acharniens*, 1219). Peut-on dire alors que ce sont des mots tout à fait courants dans la comédie ?

Cette dernière liste comporte quarant-deux mots qui avaient été étudiés par H. Miller et moi-même. Certes, il y a dans cette liste des mots que tout Athénien était capable de comprendre facilement, par exemple βήττω, νόσημα, νόσος, ὀδύνη, παραφρονέω, πυρετός et πυρέττω. Mais même l'emploi de

ces termes généraux révèle l'intérêt qu'éprouve le poète pour la médecine et l'usage comique qu'il en fait. Ainsi la νόσος ἵπικῆ est le mal dont souffre Strep-siade, endetté par les caprices de son fils Phidippide, grand amateur de chevaux (*Nuées*, 243) ; dès le v. 74, le vieillard s'était plaint de ce que son fils avait répandu une « chevalite » (ἵππερον) sur ses biens. Comme le scholiaste l'avait déjà remarqué, Aristophane joue ici sur les mots : ἵκτερος, l'ictère, est devenu, par le changement de deux lettres, ἵππερος, la passion des chevaux (Sur cette métaphore, voir Jean TAILLARDAT, *Les images d'Aristophane*, Paris, Les Belles Lettres, 1965<sup>2</sup>, § 442).

Dans les *Guêpes*, le vieux Philocléon est atteint, lui aussi, d'une étrange maladie (v. 71 νόσον... ἀλλόκοτον νοσεῖ; v. 76 τὴν νόσον; v. 87 τὴν νόσον τοῦ δεσπότου; v. 114 τὴν νόσον) : il a l'amour de l'Héliée comme personne d'autre, c'est-à-dire la passion de juger ; Philocléon est φιληλιαστής (v. 88). Son fils Bdélycléon s'efforcera de « guérir cette maladie invétérée, née dans la cité » (v. 651). Ce vers est tout entier dans un langage médical : « ἰάσασθαι νόσον ἀρχαίαν ἐν τῇ πόλει ἐντετοχυῖαν ».

Willi a classé le mot ἐμβρόντητος parmi « les mots qui sont tout à fait courants dans la comédie ». J'en doute car ce mot qui ne se rencontre chez Aristophane que dans l'*Assemblée des femmes*, v. 793, représentée en 392, n'apparaît dans la littérature qui nous a été conservée qu'aux environs de 400, dans le premier livre du *Régime*, au c. 35 (p. 154, 8 éd. JOLY-BYL). Dans le *Corpus* hippocratique, qui ne compte pas moins de quatre cent dix-huit mille mots, ἐμβρόντητος est un *hapax* (cf. mon article *Le vocabulaire de l'intelligence dans le chapitre 35 du livre I du traité du Régime*, in *Revue de Philologie*, 76 [2002], p. 221).

Κυλοιδιάω figure dans la même liste de mots courants. Or ce mot ne se rencontre pas au v<sup>e</sup> siècle ailleurs qu'au v. 472 de *Lysistrata*. Ce mot qui signifie « avoir les paupières supérieures gonflées » est peut-être un mot créé par Aristophane sur le terme κύλον (la paupière supérieure), attesté trois fois dans le *Corpus*, et sur le mot οἰδέω (gonfler), attesté quatre-vingt-dix-huit fois ; il se termine par le suffixe -ιάω, important pour désigner des maladies (cf. Jean IRIGOIN, *Préalables linguistiques à l'interprétation de termes techniques attestés dans la Collection hippocratique*, in *Formes de pensée dans la Collection hippocratique* [éd. LASSERRE et MUDRY], Genève, Droz, 1983, p. 176).

J'ai fait remarquer dans un article déjà cité (*Néologismes...*, *op. cit.*, p. 80) que la famille d'οἰδημα était dans le *Corpus* la plus riche de toutes les familles de mots se rapportant à des maladies, à leurs symptômes et à leurs syndromes (cf. aussi Pierre CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, 1968, p. 780). Aristophane a employé parfois οἰδέω, même au sens métaphorique. Ainsi, au v. 940 sq. des *Grenouilles*, Euripide dit à Eschyle que la tragédie qu'il a reçue de lui était enflée (οἰδοῦσαν) de termes emphatiques et de vocables pesants et qu'il a été obligé de la désenfler (ἱσχνανα, v. 941, terme bien hippocratique puisque ἱσχναίνω figure dix-neuf fois dans le *Régime*).

Νυστάζω (= s'assoupir) figure aussi dans la dernière liste. Le verbe semble très rare à l'époque classique. La première attestation pourrait en être le v. 638

des *Oiseaux*; il apparaît au milieu du IV<sup>e</sup> siècle au c. 17 du livre VII des *Épidémies* (p. 63 éd. JOUANNA-GRMEK) dans une comparaison (ὥσπερ τῶν νυσταζόντων).

Ἐγκέφαλον σεσεῖσθαι est une expression reprise dans la liste de Willi. L'expression se lit au v. 1276 des *Nuées*. H. Van Daele, *Aristophane*, tome 1, Paris, Les Belles Lettres, 1972<sup>10</sup> la traduit ainsi : « Ton cerveau a reçu comme (ὥσπερ) une forte secousse, il me semble (δοκεῖς). » La traduction de Willi montre la complexité de l'image, car il rend ces deux mots de la façon que voici : « to suffer from a concussion of the brain ». Jean Taillardat, *op. cit.*, § 474 ne croit pas à l'origine populaire de l'image; en effet, il est d'avis qu'« en grec, l'expression peut avoir une origine médicale, cf. Hippocr. *Aphor.* 7, 58 : ὀκόσων ἄν σεισθῆ ὁ ἐγκέφαλος et *Prorrh.* I, 143 : σεῖειν τὴν κεφαλὴν. »

Ἠπίαλος est le dernier mot de la dernière liste qui va me retenir; la traduction donnée par Willi est la suivante : *shivering fit*. Le mot se rencontre au v. 1038 des *Guêpes* dans la parabase (v. 1030-1044) : le chœur loue le poète qui, l'année précédente, s'est attaqué aux frissons (τοῖς ἠπιάλοις) et aux fièvres (τοῖς πυρετοῖσιν), désignant par là les sycophantes; le terme technique, comme l'appelle Jouanna, se trouve aussi dans le fragment 346 (in PCG III, 2 KASSEL-AUSTIN : ἄμα δ' ἠπιάλος πυρετοῦ πρόδρομος). Le verbe ἠπιαλέω est employé au v. 1165 des *Acharniens* (Ἠπιαλῶν) où le mot est une première attestation dans la langue grecque.

Ἠπίαλος est attesté dans le *Corpus* hippocratique dans lequel on compte 3 occurrences : *Airs, eaux, lieux*, III, 3; *Superfétation*, 34; *Épidémies*, IV, 20. Le verbe ἐξηπιαλοῦται est employé en *Crises*, 11. Bien que le mot ἠπιάλος ait fait couler beaucoup d'encre, je pourrai me contenter d'un bref commentaire car Jacques Jouanna lui a consacré une note fort savante aux p. 260-261 de son excellente édition du traité *Airs, eaux, lieux*, Paris, Les Belles Lettres, 1996. Je vais extraire quelques phrases de ce long commentaire : « [...] les anciens discutaient déjà sur le sens exact de ce terme... Même les médecins n'étaient pas d'accord sur ce qu'il faut entendre par là : selon les uns, il s'agit d'une variété de fièvre accompagnée de frissons... d'autres entendent par là le "frisson" qui annonce la fièvre... Dans la *Collection hippocratique*, c'était sans doute une fièvre de mauvais caractère appelée par antiphrase "fièvre douce", si l'on admet avec Strömberg que ἠπιάλος est bien un dérivé de ἥπιος. » Dès lors, peut-on encore parler avec Willi, à la p. 65, de la « non-technicality of the lexeme ἠπιάλος "shivering fit" » ?

Après avoir établi les différentes listes de mots, Willi signale (p. 84-85) que le lexique médical d'Aristophane comprend plusieurs verbes en -ιάω et il en fournit plusieurs exemples (βουβων-ιάω; λημά-ω; ὀφθαλμ-ιάω; ποδαγράφ-ω; στραγγουρ-ιάω; χαλαζ-άω); selon le linguiste, plusieurs de ces termes étaient courants dans le langage quotidien et, toujours selon lui, le suffixe -ιάω permit au poète de créer, à l'instar des termes médicaux authentiques, de nouveaux verbes en -ῖαν, et ce à des fins comiques (σιβυλλιάω; μαθητιάω; βινητιάω). Jacques Jouanna aurait ajouté à ces mots l'*hapax* μελλονικιῖαν du v. 639 des

*Oiseaux* qui signifie littéralement « avoir la maladie de Nicias qui tarde, qui tergiverse » : jeu de mots à la fois sur Nicias et sur νίκη, la victoire ; il est possible d'ajouter aussi le mot κορυβαντιάω (au v. 8 des *Guêpes*), être pris du délire des Corybantes ; comme le signale D.M. MacDowell, *Aristophanes Wasps*, Oxford, 1971, le mot n'a pas ici une signification très différente de celle de παραφρονεῖς employé dans le même vers. Remarquons que βουλιμαῖν (*Ploutos*, 873) a été omis par le linguiste de Bâle.

Willi est néanmoins d'avis qu'il est douteux qu'à l'époque d'Aristophane le suffixe -ιάω ait été perçu encore comme exclusivement technique et médical. Pour lui, des mots tels qu'ὄφθαλμία, στραγγουρία, βουβωνιᾶν placés dans la bouche de profanes sont trop fréquents dans la comédie pour avoir été exclusivement techniques. Quant à λήμης, Willi déclare que le mot a perdu toute précision terminologique dans le dialogue entre Socrate et le vieux Strepsiade : « λημῆς κολοκύνταις » « (à moins d'avoir aux yeux) des grains de chassie gros comme des citrouilles » (*Nuées*, 327).

En réalité, il s'agit bien de chassie dont souffrirait le vieillard qui a énormément de mal à apercevoir les divines Nuées qui envahissent l'orchestre (v. 322-328). Mais c'est ailleurs qu'il existe un emploi métaphorique de λημάω et de λήμη. Au v. 581 du *Ploutos*, Pauvreté traite Chrémyle et Blepsidème de ὦ Κρονικαῖς λήμαις ὄντως λημῶντες τὰς φρένας ἄμφω (vous dont une chassie du temps de Cronos aveugle l'esprit, tous les deux). L'emploi des deux mots médicaux est imagé et destiné à montrer l'aveuglement mental des deux Athéniens. Λήμη se trouve dix fois dans le *Corpus*, λημάω, une seule. Je me permets de poser une simple question à Willi : supposons une pièce de théâtre écrite en français. Est-ce que l'unanimité des spectateurs francophones comprendrait la signification du mot « chassie » ? Je constate que le scholiaste du v. 327 des *Nuées* a senti le besoin de définir le mot λήμη : λήμη δέ ἐστι τὸ πεπηγὸς δάκρυον.

P. 89, Willi est d'avis que « le contexte du v. 559 montre que πόδαγρα/ποδαγράω doit avoir été une maladie relativement fréquente... ». C'est là une affirmation qui montre que le linguiste est très loin d'être un spécialiste d'Hippocrate dont il ne cite des passages qu'à sept reprises et seulement d'après l'édition d'É. Littré. Comme l'a bien remarqué Andrea Bozzi in *Note di lessicografia ippocratica. Il trattato sulle arie, le acque i luoghi*, Rome, 1982, p. 57, § 105, si la goutte était connue des contemporains d'Hippocrate, elle n'était pas très répandue de son temps. Galien, *In Hippocr. Aphor.*, XVIII A 42 K l'avait déjà noté : « À l'époque d'Hippocrate, il n'y avait que peu de podagres... » Dans le *Corpus*, la goutte n'est citée que cinq fois ; le mot est absent du vocabulaire des historiens, des orateurs, des poètes tragiques et comiques (à l'exception d'une seule occurrence dans le *Ploutos*, v. 559), des philosophes (Platon, Aristote...). Willi peut consulter à ce sujet mon étude *Rheumatism and Gout in the Corpus Hippocraticum* (in *L'Antiquité Classique*, 57 [1988], p. 89-102).

Willi écrit à la p. 85 que le suffixe grec le plus fréquemment utilisé en médecine est -ῖτις. Sans doute ai-je écrit moi-même dans mon étude sur *Les néo-*

*logismes...*, *op. cit.*, p. 82 que « plusieurs mots importants dans la constitution du champ sémantique de la maladie sont terminés par le suffixe -της ou -τις : ἀρθρίτις (4 occurrences), ἥπατις (15), κωφότης (5), νεφρίτις (8), πλευρίτις (75), σπληνίτις (4) et φρενίτις (25) ». Néanmoins à côté du suffixe -ίτις, il faut tenir compte des suffixes -σις (ou -ξίς) et -μα qui jouent un grand rôle dans la formation des noms de maladies mentionnées dans le *Corpus*. Willi poursuit en remarquant que πλευρίτις est le seul lexème médical en -ίτις chez Aristophane et il ajoute que « le contexte du v. 417 de l'*Assemblée des femmes* révèle manifestement que la pleurésie n'était pas rare de telle sorte que l'identification pouvait se faire facilement ».

Je ferai ici deux remarques. Comme le fait observer Mirko D. Grmek, dans *Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale*, Paris, Payot, 1983, p. 197 « la pleuritis hippocratique était, dans la très grande majorité des cas, la pneumonie, bactérienne ou virale, lobaire ou lobulaire. La pleurésie au sens moderne n'avait pas encore de nom propre ». Sur cette pathologie, il faut se reporter à l'étude de Wesley D. Smith, *Pleuritis in the Hippocratic Corpus, and after*, in *La maladie et les maladies...*, *op. cit.*, p. 189-207. Deuxième remarque : la pleuritis comptait, à l'époque d'Hippocrate<sup>1</sup> et d'Aristophane, parmi les maladies les plus fréquentes puisque dans le *Corpus* le mot πλευρίτις totalise 75 occurrences.

Des deux dernières pages de l'auteur (p. 86-87), j'extrais ces conclusions : « Il n'y a pas un seul passage d'Aristophane qui, pour être complètement compréhensible, exigerait une connaissance médicale approfondie. » « L'essentiel d'un discours de spécialiste... n'est pas encore devenu assez important pour être imité et adapté dans un genre littéraire qui s'adressait à un large public. »

Dans son souci d'originalité à tout prix, Willi a tenté de réfuter les travaux de ses prédécesseurs ; il aurait mieux fait plutôt d'essayer de compléter leurs recherches. Ainsi, par exemple, il aurait pu rapprocher le v. 504 des *Thesmophories* d'un passage du traité des *Maladies des femmes*, I, 77 (L VIII, 171). En effet, si la comédie de 411 fait allusion à des médicaments qui hâtent l'accouchement (ὠκυτόκι), l'auteur du traité gynécologique n'est pas avare non plus de formules de préparations accélérant l'accouchement (ὠκυτόκια) quand il est difficile.

Je me suis efforcé de répondre le plus brièvement possible aux objections faites par A. Willi et de confirmer ainsi ce que H. Miller et moi-même nous avons tenté de démontrer, il y a respectivement soixante et quinze ans à savoir « qu'Aristophane était sans aucun doute un excellent connaisseur de la littérature médicale » dont il s'est admirablement servi à des fins comiques.

1. Pour Hippocrate, je me suis servi des éditions publiées dans le *Corpus Medicorum Graecorum* de l'Académie de Berlin et dans la CUF ; à défaut, de l'édition d'Émile LITTRÉ, *Œuvres complètes d'Hippocrate*, Paris, Baillière, 1839-1861 (10 volumes). Pour Aristophane, j'ai utilisé l'édition de V. COULON avec traduction par H. VAN DAELE, Paris, Les Belles Lettres (5 volumes), 1923-1930 (avec rééditions). Je me suis servi des données fournies par la *Concordance des œuvres hippocratiques* éditée par G. MALONEY et W. FROHN (avec la collaboration de P. POTTER), Québec, 1984 et de l'*Index Aristophaneus* de O.J. TODD, Cambridge, Mass., 1932.

## La survie de la comédie d'Aristophane : une face du miracle grec

Claire Préaux<sup>1</sup> a constaté très légitimement qu'« un Aristophane est impensable à l'époque hellénistique ». Il est bien vrai que la Comédie ancienne, essentiellement caractérisée par ses violentes attaques personnelles et par son obscénité sans bornes, n'a pu se développer que dans une démocratie se souvenant fort bien encore des origines religieuses de son théâtre<sup>2</sup>.

Cette remarque avait été faite déjà par Platonius<sup>3</sup> dans une monographie intitulée *Sur la différence entre les Comédies*<sup>4</sup> :

Il est beau d'indiquer les causes pour lesquelles la comédie ancienne a un caractère propre et pourquoi la comédie moyenne est différente. À l'époque d'Aristophane, de Cratinos et d'Eupolis, la démocratie triomphait chez les Athéniens et le peuple avait toute liberté : il était souverain et maître des affaires politiques. Comme tous avaient la liberté de parole, ceux qui écrivaient des comédies jouissaient de la liberté de se moquer des stratèges tout comme des dicastes qui jugeaient mal. À l'époque de la comédie d'Aristophane, de Cratinos et d'Eupolis, certains poètes se montraient impitoyables à l'égard de ceux qui se trompaient. Ensuite la démocratie disparut de par la faute de ceux qui exercèrent la tyrannie sur Athènes. L'oligarchie fut établie et la liberté que possédait le peuple échet à quelques-uns. Lorsque l'oligarchie fut établie, la crainte s'abattit sur les poètes.

---

1. Claire PRÉAUX, *Le Monde hellénistique*, Paris, PUF, 1978, t. II, p. 675.

2. Cf. Malcolm HEATH, *Political Comedy in Aristophanes* (Hypomnemata, 87), Göttingen, 1987, p. 27, et mon étude *La Comédie d'Aristophane, un jeu de massacre*, in *Les Études Classiques*, LVII (1989), p. 111-126. Cf. *supra*.

3. De date incertaine ; sa source a été Dionysiades de Mallos (*Souda* δ 1169), un des premiers critiques d'Alexandrie.

4. Pour le texte grec, cf. W.J.W. KOSTER, *Scholia in Aristophanem*, I A, Groningen, 1975, p. 3.

C'est en 486 a.C. que la comédie fit son entrée officielle dans les Dionysies urbaines et c'est peu après qu'elle fut accueillie dans les Lénéennes.

Nous connaissons le nom d'environ cinquante poètes qui firent représenter une ou plusieurs de leurs œuvres, de 486 à 388, et nous pouvons conjecturer que le nombre de pièces qui ont été montées durant ce siècle a dû être de 600 à 700 : nous connaissons le titre de la moitié d'entre elles<sup>1</sup>.

De tous ces poètes, un seul est passé à la postérité, avec des œuvres intégralement conservées : Aristophane, avec onze comédies — s'échelonnant de 425 à 388 et totalisant 15.290 vers — et avec des centaines de fragments<sup>2</sup>.

Comment pourrait s'expliquer la survie du Comique au milieu du naufrage de ses prédécesseurs et de ses contemporains ? La question est délicate. Néanmoins, nous pouvons penser que l'art d'Aristophane fut particulièrement apprécié de ses contemporains d'abord. En effet, nous savons par les hypothèses qui, dans nos manuscrits, précèdent le texte des comédies qu'Aristophane remporta le premier prix (ἐνίκα πρῶτος, selon la formule consacrée) pour quatre des sept pièces pour lesquelles nous avons des renseignements.

L'hypothèse I des *Grenouilles* prétend même que « cette pièce connut tellement de succès... qu'elle fut représentée une deuxième fois, comme l'affirme Dicarque<sup>3</sup>. » Sans doute ne suffisait-il pas qu'une pièce fût goûtée par ses auditeurs pour qu'elle pût traverser les siècles. C'est pourquoi je vais m'efforcer de montrer succinctement le succès que connut Aristophane auprès des générations qui l'ont suivi.

Malgré l'affirmation de Léon Robin, partagée par de nombreux autres hellénistes, selon laquelle « Platon exérait Aristophane<sup>4</sup> », je suis persuadé que le fondateur de l'Académie appréciait beaucoup le poète comique<sup>5</sup>. En effet, si Platon avait réellement exécré le poète, il ne lui aurait jamais accordé la place qu'il lui donne dans le *Banquet*, une œuvre composée vers 385, c'est-à-dire vraisemblablement très peu de temps après la mort d'Aristophane. Platon y a placé dans la bouche du poète l'un des plus beaux discours sur l'amour<sup>6</sup>.

Mais l'accueil que Socrate fait au comique arrivant au *symposium* est particulièrement édifiant. En effet, voyant le poète comique, Socrate, sur un ton qui allie l'ironie et l'amitié, s'écrie : « Aristophane, lui dont Dionysos et Aphrodite font toute l'occupation<sup>7</sup>... ». Plus loin, Alcibiade citera Aristophane à côté de Socrate dans l'énumération des convives « qui, c'est un fait, se sont laissés entraîner par le délire philosophique avec ses transports bachiques<sup>8</sup> ». Mais le plus bel éloge d'Aristophane se lit sans doute dans la dernière page du *Ban-*

1. Cf. K.J. DOVER, *Aristophanic Comedy*, University of California Press, 1972, p. 210.

2. Cf. R. KASSEL, C. AUSTIN, *Poetae Comici Graeci*, III, 2. *Aristophanes. Testimonia et fragmenta*, Berlin, W. de Gruyter, 1984, 444 p.

3. Disciple d'Aristote.

4. Sur ma réfutation, voir mon article *La comédie...* (cité n. 2), p. 123 s. Cf. *supra*.

5. Malgré la page 19c de l'*Apologie* qui frappera tant de bons esprits. Voir mon explication à la p. 125 de mon article.

6. Cf. *Banquet*, 189a-193d.

7. *Ibid.*, 117e (trad. L. ROBIN).

8. *Ibid.*, 218a-b.

quet : à la fin du *symposium* ne restent plus qu'Agathon, le poète tragique, Aristophane et Socrate<sup>1</sup>.

Sans doute un texte des *Lois* nous révèle-t-il que Platon se montrait sévère à l'égard de la comédie (rien cependant ne nous permet d'affirmer que le philosophe ne songeait qu'à la Comédie ancienne) mais qu'en même temps il prétendait qu'il fallait nécessairement l'apprendre<sup>2</sup>.

Deux anecdotes rapportées dans les *Vies* d'Aristophane semblent témoigner aussi de l'estime dans laquelle Platon tenait le poète comique. À en croire trois *Vies*, dont celle de Thomas Magister (1282-1328), Platon lui-même aurait composé, à la mort du poète, l'épithaphe suivante : « Les Grâces (Χάριτες), cherchant un temple qui ne dût pas périr, ont trouvé l'âme d'Aristophane<sup>3</sup>. » Une seconde anecdote nous rapporte qu'alors que Denys de Syracuse lui demandait des informations sur la nature de la vie politique athénienne, Platon lui envoya une œuvre d'Aristophane, en lui conseillant d'étudier toutes ses pièces<sup>4</sup>.

Je mentionnerai une autre anecdote par laquelle les Anciens traduisaient l'estime de Platon pour Aristophane quand nous arriverons au jugement de Nietzsche sur le poète.

Il est sûr qu'Aristote s'est montré fort sévère à l'égard de ce que nous nommons la Comédie ancienne, lorsqu'il note dans un passage de l'*Éthique à Nicomaque*<sup>5</sup> : « Ce qui faisait rire les anciens [dans la comédie], c'était l'obscénité (αἰσχρολογία), les modernes, ce sont plutôt les sous-entendus ; or c'est là un notable progrès du point de vue de la bienséance. » Ce reproche d'*aischrologia* adressé à la Comédie ancienne, dès le iv<sup>e</sup> siècle a.C., sera encore fait à Aristophane au xx<sup>e</sup> siècle : nous aurons l'occasion d'en suivre l'histoire.

Nous n'avons malheureusement pas conservé le livre de la *Poétique* que le Stagirite consacra à la comédie, mais nous pouvons néanmoins remarquer que le philosophe, dans un passage de ce célèbre traité<sup>6</sup>, a cité Aristophane comme le représentant le plus illustre de la poésie comique<sup>7</sup>, à côté d'Homère et de Sophocle, représentant respectivement la poésie épique et la poésie tragique<sup>8</sup>.

Cicéron, trois siècles plus tard, allait citer plusieurs fois le nom d'Aristophane<sup>9</sup> qu'il devait tenir en haute estime, le qualifiant de *facetissimus poeta veteris comoediae*<sup>10</sup>.

1. *Ibid.*, 223c.

2. Cf. *Lois*, VII, 816d-817a.

3. Cf. W.J.W. KOSTER, *op. cit.* (n. 4), p. 147 ; 140 ; 145. Il faut noter la fréquence d'emploi de Χάρις (= 13) et de χάρις (= 31) dans l'œuvre d'Aristophane.

4. Cf. W.J.W. KOSTER, *op. cit.* p. 135. Voir Allan H. SOMMERSTEIN, *Acharnians*, Aris & Phillips, 1980, p. 8.

5. Cf. *Éthique à Nicomaque*, IV, 13, 1228a (trad. R.A. GAUTHIER et J.-L. JOLIF).

6. Cf. *Poétique*, 3, 1448a 25-28.

7. Cf. Diego LANZA, *Aristotele. Poetica*, Milan, 1987.

8. Cf. D.W. LUCAS, *Aristotle Poetics*, Oxford, 1968, p. 68.

9. Cf. entre autres, *De Oratore*, 29 ; 188 ; *Attic.*, 12, 6, 3.

10. Cf. *De Legibus*, 37 : « Aristophane, le poète le plus moqueur de l'ancienne comédie ».

Quant à Horace, il cite le poète des *Nuées* dans une triade qui connaîtra un insigne succès :

Les poètes Eupolis, Cratinus, Aristophane, et les autres qui furent les maîtres de la comédie ancienne, lorsqu'un homme méritait qu'on le dessinât comme fripon, voleur, adultère, coupe-jarret, infâme, enfin de quelque manière, se donnaient pour le flétrir grande liberté<sup>1</sup>.

Un passage du traité de Denys d'Halicarnasse, *Sur la composition littéraire*, c. 25, citant le v. 362 des *Nuées*, complété par une phrase du *De Oratore*, § 188 de Cicéron, œuvre dans laquelle se trouve cité déjà un passage des *Acharniens*, v. 530 sq., prouve que l'aristophanien (λεγομένου δὲ Ἀριστοφανείου τουδί, *aristophaneus*) était d'usage courant pour désigner un tétramètre anapestique catalectique, au moins dès le I<sup>er</sup> siècle a.C. : on commence peut-être aussi à soupçonner la préparation, dès la fin du I<sup>er</sup> siècle, ou du début du II<sup>e</sup> <sup>2</sup>, d'un choix de comédies qui sera définitivement opéré par Symmaque.

Au début de notre ère, Velleius Paterculus (I, 16, 3) citait la célèbre triade : Cratinos, Aristophane et Eupolis, dans un texte qui nous fait bien comprendre son existence : en face des trois grands Tragiques (Eschyle, Sophocle et Euripide), on devait avoir trois grands Comiques du ve siècle. À la même époque, Antipater de Thessalonique célébrait ainsi le génie d'Aristophane :

Comédies d'Aristophane, œuvre divine, sur laquelle le lierre d'Acharnes secoua à foison sa verte chevelure. Voyez quelle place Dionysos tient en ces pages, et comment ils résonnent ces vers pleins de grâces (χαρίτων) redoutables. Ô comique au cœur généreux, bien fait pour les mœurs de la Grèce, quel à-propos dans tes haines comme dans ton rire<sup>3</sup>.

Le jugement du Pseudo-Longin, auteur du *Traité du Sublime* (40, 2) est loin d'être défavorable à Aristophane, bien qu'il soit moins enthousiaste que celui de Perse qui, rappelant la triade illustre, cite Cratinos, Eupolis et le ... sublime vieillard<sup>4</sup> (*praegrandi... sene*). De son côté, Démétrius, sans doute au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, illustre la χάρις, la grâce d'Aristophane, en citant des vers des *Acharniens* et des *Nuées*<sup>5</sup>. Les vers 530-531 des *Acharniens* seront cités par Quintilien<sup>6</sup>, Pline le Jeune<sup>7</sup> et Plutarque<sup>8</sup> pour caractériser l'éloquence de Périclès (le cliché avait déjà servi à Cicéron, *De Oratore*, 29).

1. Cf. HORACE, *Satires*, I, 4, 1-5 (trad. Fr. VILLENEUVE). Sur la triade comique en face de la triade tragique, cf. Richard HEINZE, *Q. Horatius Flaccus. Satire*, Berlin, 1961, p. 69, n° 1.

2. Cf. P. BOUDREAUX, *Le texte d'Aristophane et ses commentateurs*, Paris, 1919, p. 153-160.

3. Cf. *Anthologie Palatine*, 9, 186 (trad. Guy SOURY).

4. Cf. PERSE, *Satires*, I, 124 ; R.G. USSHER, *Old Comedy and « Character » : Some Comments*, in *Greece and Rome*, XXIV, 1 (1977), p. 75, traduit *praegrandi... sene* par « grand old man ».

5. Cf. *Éloc.*, 161, 150 et 152.

6. Cf. QUINTILIEN, *Institution oratoire*, 12, 10, 65.

7. Cf. PLINE LE JEUNE, I, 20, 19.

8. Cf. PLUTARQUE, *Périclès*, 8, 3.

Dans sa *Comparaison d'Aristophane et de Ménandre*, Plutarque va formuler au premier comique le principal grief que lui avait déjà fait Aristote : l'αἰσχρολογία, l'obscénité, et il accordera — de loin — la préférence à Ménandre. Voilà comment l'écrivain de Chéronée termine sa *Comparaison* :

Il semble bien que notre homme n'ait écrit pour aucun honnête homme, mais qu'il ait destiné ses obscénités honteuses (αἰσχρὰ καὶ ἀσελγῆ) aux débauchés et ses insultes désagréables aux envieux et aux méchants<sup>1</sup>.

Ce verdict ne doit pas nous surprendre puisque nous voyons ailleurs Plutarque<sup>2</sup> condamner la Comédie ancienne « [...] pleine de mots impropres et choquants » et faire l'éloge de la Néα au point d'écrire : « La Comédie nouvelle est tellement bien adaptée aux banquets que nous pourrions nous y passer de vin plutôt que de Ménandre<sup>3</sup>. » Ce qui peut sans doute nous étonner davantage, c'est que Plutarque cite dans ses *Vies* des vers de huit comédies d'Aristophane, dont sept sont conservées<sup>4</sup> et, dans l'ensemble de son œuvre, des vers de dix des onze comédies conservées (seule manque l'*Assemblée des femmes*) : je relève au total 110 citations du poète... maudit que Plutarque cite souvent comme si une comédie était une œuvre d'histoire.

Lucien, qui dans son œuvre fait allusion plusieurs fois au début des *Nuées*<sup>5</sup>, qualifie Aristophane d'homme sage et digne de foi<sup>6</sup> — ce qui pourrait n'être qu'un trait d'humour — mais il témoigne de son estime pour le comique en l'imitant : son *Timon* est basé sur le *Ploutos*. À la même époque, Aulu-Gelle, à l'instar de Cicéron, qualifiera le poète de *facetissimus*, dans deux passages où il cite des vers des *Grenouilles*<sup>7</sup>. Un peu plus tard, Élien, dans sa collection de faits divers connue sous le nom d'*Histoires variées*, rapporte que, durant la représentation des *Nuées* en 423 a.C., Socrate se serait levé parmi les spectateurs et qu'il se serait tenu debout pendant toute la représentation, pour que les étrangers pussent confronter à loisir la copie avec l'original<sup>8</sup>.

Diogène Laërce, qui dans sa vie de Socrate cite plusieurs vers des *Nuées*<sup>9</sup>, s'inscrit dans la fort longue tradition qui voit dans Aristophane un des principaux responsables du procès de 399<sup>10</sup>.

Pour des raisons morales, l'empereur Julien défendait à son clergé laïc la lecture de la Comédie ancienne, avec ses plaisanteries grossières et ses conversa-

1. Cf. PLUTARQUE, *Comparaison d'Aristophane et de Ménandre*, 854 D (trad. Guy LACHENAUD).

2. Cf. PLUTARQUE, *Quaest. conv.*, 711F-712B.

3. Cf. Édouard SIMON, *Plutarque. Vies. Index des noms propres*, Paris, Les Belles Lettres, 1983, p. 40, s.v. *Aristophane*.

4. Cf. William C. HELMBOLD, Édouard N. O'NEIL, *Plutarch's Quotations*, The American Philological Association, 1959.

5. Cf. *Piscator*, 25 ; *Bis accusatus*, 33 (renvoie au v. 225 des *Nuées*) ; *Prometheus*, 6...

6. Cf. *Hist. ver.*, I, 29 (où se trouve mentionnée la capitale de la Cité des Oiseaux, Νεφελοκοκκυγίαν).

7. Cf. *Nuits Attiques*, I, 15, 19 (*Grenouilles*, 837) ; 13, 25, 7 (*Grenouilles*, 1154, 1156 s.).

8. Cf. ÉLIEN, *Histoires variées*, II, 13.

9. Cf. *Nuées*, 412-417 ; 361-362.

10. Cf. DIOGÈNE LAËRCE, livre II, *Socrate*.

tions obscènes<sup>1</sup> : Aristophane était donc banni du monde des lettres par celui qui se voulait le restaurateur de l'hellénisme.

À la même époque, Libanios nous apprend qu'à l'âge de 20 ans, en 334, il lisait les *Acharniens* dans un cadre scolaire<sup>2</sup>, tandis qu'Eunape, dans sa *Vie des Sophistes*, évoquant la scène des sauts de puce dans les *Nuées*, reproche au poète de s'en être pris à Socrate, un personnage dont la sagesse était si grande<sup>3</sup>. Quant à la Souda, ce lexique de la fin du x<sup>e</sup> siècle, elle énumère, dans l'ordre alphabétique, sous le nom d'Aristophane, les titres des onze comédies intégralement conservées et cite ailleurs des centaines d'extraits et de scholies du grand comique<sup>4</sup>.

Ceci signifie incontestablement que, depuis le dernier quart du v<sup>e</sup> siècle a.C., jusqu'à l'*editio princeps*, le texte d'Aristophane n'a pas cessé d'être copié : en témoignent les nombreux papyrus dont la date s'échelonne du 1<sup>er</sup> au vi<sup>e</sup> siècle p. C.<sup>5</sup> et les manuscrits dont le nombre varie d'une pièce à l'autre : le *Ploutos* est, en effet, conservé dans plus de 150 manuscrits, les *Nuées* dans 136, tandis que *Lysistrata* ne l'est que dans 8 et les *Thesmophories* ne figurent que dans le Ravennas de la fin du x<sup>e</sup> siècle et dans une copie du xv<sup>e</sup> siècle faite d'après le Ravennas (ce manuscrit étant le seul qui contient les onze pièces<sup>6</sup>). Ces chiffres sont révélateurs du goût des lecteurs médiévaux.



C'est en l'an 1498 que parut l'*editio princeps* d'Aristophane, dans l'officine d'Alde Manuce<sup>7</sup>. En tête de l'édition de Venise, se trouvait rédigée en latin l'anecdote suivante :

On dit que Jean Chrysostome attachait tant de prix à Aristophane qu'il avait toujours en mains vingt-huit comédies du comique au point qu'en dormant il s'en servait comme oreiller. On dit que c'est de lui qu'il apprit l'éloquence et le sérieux, qualités où il excellait<sup>8</sup>.

1. Cf. JULIEN, *Fragment de lettre*, p. 300D (suite de la lettre 63).

2. Cf. LIBANIOS, *Or.*, 1, 9.

3. Cf. EUNAPE, *Vie des Sophistes*, p. 21 Boiss.

4. Cf. A. ADLER, *Suidae Lexicon. Index*, vol. V, Leipzig, 1938, s.v. Ἀριστοφάνης ὁ Κωμικός, p. 46-66.

5. Cf. C. AUSTIN, *Comicorum Graecorum Fragmenta in Papyris Reperta*, Berlin, W. de Gruyter, 1973, p. 7-32; Roger A. PACK, *The Greek and Latin Literary Texts from Greco-Roman Egypt*, Ann Arbor, 1965<sup>2</sup>, p. 25-26. Nous ne possédons que trois papyrus de *Lysistrata* : P. Colon. 14 du iv<sup>e</sup> siècle p. C. (qui contient les v. 145-153, 182-199), P. Ant. 75 et 211 des V<sup>e</sup>-vi<sup>e</sup> siècles (v. 307-313, 318-320, 342-346, 353-362) et P. Bodl. Gr. class. e 87 des IV<sup>e</sup>-v<sup>e</sup> siècles (qui contient les v. 433-447 et 469-484). Moins de 80 vers de *Lysistrata* sont donc conservés sur papyrus, alors que le P. Oxy. 1374 du v<sup>e</sup> siècle a conservé à lui seul 139 vers des *Guêpes*.

6. Cf. K.J. DOVER, *Aristophanic Comedy*, Londres, 1972, p. 3. *Lysistrata* n'a été conservée intégralement que par deux manuscrits et, dans une proportion assez grande, par six autres. Pour le détail, voir Jeffrey HENDERSON, *Aristophanes Lysistrata*, Oxford, Clarendon Press, 1987, p. LI-LVI.

7. Cf. Wilhelm SÜSS, *Aristophanes und die Nachwelt*, Leipzig, 1911, p. 21.

8. Jean Chrysostome, docteur de l'Église, naquit à Antioche vers 349 et mourut en 407 en Capadoce.

À partir de la Renaissance, les louanges à l'égard d'Aristophane ne vont pas cesser d'alterner avec les condamnations les plus accablantes : tel avait été, en somme, le sort réservé au poète depuis Platon.

Érasme, le prince des humanistes, va proposer l'étude d'Aristophane dans le *De Ratione studii*, son programme d'enseignement de grec et de latin publié en 1512<sup>1</sup>.

Il arrive à François Rabelais, qui connaissait au moins le *Ploutos* dès son moineage<sup>2</sup>, de citer son grand devancier et d'en rappeler des vers des *Cavaliers*, des *Guêpes* ou des *Nuées*<sup>3</sup>. Rabelais ou l'auteur contemporain du *Cinquième Livre* rappelle le fameux passage des *Nuées* (v. 144-152) où Socrate mesure la distance du saut d'une puce et il appelle Aristophane « le Quintessential ». Il n'est donc pas surprenant que Joachim du Bellay ait appelé Rabelais, pour le louer, « celui qui fit renaître Aristophane<sup>4</sup> ».

C'est Ronsard qui, le premier, traduit en français une pièce du comique athénien, le *Ploutos* qui dut être joué par ses amis au Collège de Coqueret, vers 1550<sup>5</sup>. Mais il faudra attendre bien plus d'un siècle pour que la liste des traductions françaises pût s'allonger un peu : ce fut l'œuvre de la célèbre Anne Dacier qui traduit en français les *Nuées* et le *Ploutos* en 1684. Fille de Tanneuy Lefebvre, qui traduit notamment en latin des comédies d'Aristophane, à l'effacement des pudibonds<sup>6</sup>, cette remarquable helléniste, qui fut la femme du savant André Dacier, écrivit dans une préface de 1683 :

(Molière) a plus suivi Aristophane et Plaute que Térence. Ce choix lui a même si bien réussi que, dans l'antiquité, il n'y a rien de si semblable à Plaute et Aristophane que Molière<sup>7</sup>...

1. Cf. ÉRASME, *Opera omnia*, I, Leyde, 1703, p. 522 D. Sur ce texte, voir R.R. BOLGAR, *The Classical Heritage and its Beneficiaries*, Cambridge, 1963, p. 340 ; R. HOVEN, J. HOYOUX, L.E. HALKIN, *Le livre scolaire au temps d'Érasme et des Humanistes*, Université de Liège, p. 7. On trouve des réminiscences d'Aristophane, notamment des *Nuées*, dans *L'Éloge de la Folie*, composé en 1509, où, pratiquant le double jeu de l'ironie, la Folie dit du Socrate des *Nuées* : « À force de philosopher sur les nuages, sur les idées, de mesurer les pattes de la puce et d'admirer le bourdonnement du moucheron, il ignore complètement tout ce qui intéresse le commun de la vie » (trad. du latin par V. DEVELAY, éd. 1965, Grande Librairie de la Faculté, p. 65). L'autre comédie dont se souvient ici aussi Érasme est le *Ploutos* (cf. *ibid.*, p. 79, où Aristophane est cité nommément). La Folie se dit d'ailleurs fille de *Ploutos* (*ibid.*, p. 40).

2. Cf. Jean PLATTARD, *L'œuvre de Rabelais*, Paris, 1910, p. 175.

3. Cf. *Le Tiers Livre*, 21, 25 ; *Le Quart Livre*, 58.

4. Joachim du BELLAY, *La Deffence et Illustration de la langue françoise*, éd. PERSON, p. 159. Sur ce texte, voir Marie DELCOURT, *La tradition des comiques anciens en France avant Molière*, Liège, 1934, p. 73.

5. Cf. Gilbert HIGHET, *The Classical Tradition*, Oxford, 1949, p. 121.

6. Cf. R.C. KNIGHT, *Racine et la Grèce*, Paris, 1951, p. 17.

7. In *Comédie* [sic] *de Plaute traduites en françois avec des remarques et un examen, selon les règles du théâtre*, 1683, préface. Il ne faut pas oublier néanmoins que Madame Dacier, par pudeur ou pudibonderie, supprime, dans sa traduction des Anciens, les détails anatomiques trop précis. Même « louches des deux yeux » est rendu par « toujours les yeux baissez » (*Iliade*, IX, 53). Voltaire suivra la même voie pour ne pas choquer un lecteur bien élevé. Cf. Michèle MAT, *Voltaire et l'Antiquité grecque*, Oxford, 1981, p. 58. Sur l'éminente traductrice du XVII<sup>e</sup> siècle, voir aussi P. MAZON,

Dans l'avis « Au lecteur » qui précède sa comédie *Les Plaideurs* représentée en 1688, Racine s'empresse de reconnaître sa dette envers les *Guêpes* et il cite six fois le nom d'Aristophane. Il y écrit notamment :

Si j'appréhende quelque chose, c'est que des personnes un peu sérieuses ne traitent de badineries le procès du chien et les extravagances du juge. Mais enfin je traduis Aristophane, et l'on doit se souvenir qu'il avait affaire à des spectateurs assez difficiles. Les Athéniens savaient apparemment ce que c'était que le sel attique ; et ils étaient bien sûrs, quand ils avaient ri d'une chose, qu'ils n'avaient pas ri d'une sottise... Je puis dire que... si le but de ma comédie était de faire rire, jamais comédie n'a mieux attrapé son but<sup>1</sup>.

Au contraire, Boileau n'apprécie guère le théâtre d'Aristophane, à qui il reproche notamment son agressivité à l'égard d'Euripide et de Socrate. En effet, il écrit au chant III de l'*Art Poétique* (1674) :

Des succès fortunés du spectacle tragique,  
 Dans Athènes naquit la comédie antique.  
 La le Grec, né moqueur, par mille jeux plaisants  
 Distilla le venin de ses traits médisants.  
 Aux accès insolens d'une bouffonne joie  
 La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proie.  
 On vit par le public un poète avoué  
 S'enrichir aux dépens du mérite joué [= Euripide]  
 Et Socrate par lui dans un chœur de Nuées  
 D'un vil amas de peuple attirer les huées<sup>2</sup>.

Ce n'est sûrement pas Charles Perrault qui, en 1692, émettra un avis plus favorable. Prenant le parti des Modernes contre les Anciens, il évoque Madame Dacier en ces termes :

On vient de nous donner les plus belles Comédies d'Aristophane traduites par une personne d'un mérite extraordinaire et de qui l'on peut dire que si le François est sa langue maternelle, le Grec est sa langue paternelle, puisque son

---

*Mme Dacier et les traducteurs d'Homère en France*, Oxford, 1936. Mais l'*Illiade* est une œuvre prude ; les *Nuées* le sont un peu moins ; ce qui s'y traduit, aux v. 538-539 par « elle [= ma comédie] est venue sans avoir cousu sur elle un morceau de cuir pendant, rouge par le bout, épais, pour faire rire les gamins » est rendu par Anne Lefèbre en 1684 de cette façon : « elle ne vient point avec des habits déshonnêtes et ridicules pour faire rire les enfants ». Dans la 2<sup>e</sup> édition (1692), Anne Lefèbre, devenue Madame Dacier, commente ces vers à la p. 210 : « il se moque des autres poètes qui cherchaient à faire rire par les habits bizarres et extravagans qu'ils donnent aux comédiens... » Les v. 973-974, rendus aujourd'hui par « il fallait qu'assis les enfants allongeassent la cuisse, de manière à ne rien montrer de choquant à ceux du dehors », sont traduits ainsi par Anne Dacier : « Vous n'en eussiez pas vu un seul qui eût osé commettre la moindre immodestie, ny découvrir le moins du monde ce que l'honnêteté ordonne de cacher » (je dois ces renseignements à Marcel Meulder que je remercie cordialement). Michèle Mat (*op. cit.*, p. 37) a eu donc tout à fait raison d'écrire : « Malgré ses bonnes intentions, Mme Dacier, comme bien d'autres, reste attachée aux sacro-saintes bienséances. »

1. RACINE, *Les Plaideurs*, in *Œuvres complètes*, Paris, La Pléiade, 1951, p. 327-328.

2. BOILEAU, *Art Poétique*, III, 334-344.

illustre Pere qui la sçavoit parfaitement a pris soin de la luy apprendre dez le berceau. Vous est-il revenu qu'on ait admiré aucun bon mot de ses Comédies, qu'on en ait parlé dans le monde et qu'on ait dit voila de la fine raillerie, et non pas de mechans mots et de fades plaisanteries comme celles de Molière<sup>1</sup>...

Il semble que si Pierre Bayle reste du même avis que Perrault à l'égard d'Aristophane, il ne partage pas du tout son sentiment à l'égard de Molière. Bayle ne consacre, dans son *Dictionnaire*, aucun article au poète athénien mais il l'évoque quelque peu à l'article « Poquelin », où nous lisons notamment :

[...] les graces et les finesses d'Aristophane ne sont pas à la portée de tous ceux qui peuvent sentir le sel et les agrémens de Molière<sup>2</sup>.

L'archevêque de Cambrai, Fénelon, continue à être hostile à Aristophane qu'il accuse de basse plaisanterie et en qui il voit un auteur dont il se passerait volontiers<sup>3</sup>.

Fontenelle, le neveu de Corneille, croit pouvoir prophétiser que « les meilleurs ouvrages de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane ne tiendront guère devant Cinna, Ariane, Andromaque, Le Misanthrope<sup>4</sup> », c'est-à-dire devant les œuvres de Pierre et Thomas Corneille, Racine et Molière. En 1736, époque de la plus grande hostilité à l'égard du comique athénien, Fréret tentera, mais en vain, de laver Aristophane de la responsabilité qu'on lui attribue dans la mort de Socrate, en rappelant que les *Nuées* furent représentées 24 ans avant le procès de 399.

Il ne faudrait pas croire que les érudits anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle appréciaient davantage Aristophane. C'est ainsi, par exemple, que Beattie, le professeur et poète écossais, déclarait, en 1769, qu'il était incapable de découvrir quelque chose dans Aristophane qui ne dût pas être enseveli dans un éternel oubli, et ce sans le moindre dommage pour la littérature<sup>5</sup>. De son côté, Horace Walpole, quatrième comte d'Oxford (1717-1797), appelait Aristophane un ignoble personnage, un *blackguard*<sup>6</sup>.

Il n'est peut-être pas innocent non plus de remarquer qu'aucune des trois comédies « féminines » (*Thesmophories*, *Lysistrata*, *Assemblée des femmes*) ne fut traduite en anglais avant 1830.

Voltaire couvre Aristophane d'injures : c'est un « bouffon », un « farceur », le « Gilles d'Athènes » et ses *Nuées* sont pires que les « opéras comiques de la foire<sup>7</sup> ».

1. Charles PERRAULT, *Parallèle des Anciens et des Modernes*, Paris, 1692, t. III, p. 205-206.

2. Pierre BAYLE, *Dictionnaire historique et critique*, Rotterdam, 1702<sup>2</sup>, t. III, p. 2481, note B.

3. Cf. FÉNELON, *Lettres à l'Académie*, 1714, c. VII et X.

4. Cf. FONTENELLE, *Disgressions sur les anciens et les modernes*, éd. R. SHACKLETON, Oxford, 1955, p. 163.

5. In *Essays*, 1778, p. 542. Voir M.L. CLARKE, *Greek Studies in England, 1700-1830*, Cambridge, 1945, p. 12.

6. In *Letters*, éd. TOYNBEE, XIII, p. 283.

7. Cf. Michèle MAT, *op. cit.* (n. 55), p. 128.

L'article « Athéisme » du *Dictionnaire philosophique* de 1764 nous révèle sans doute la principale raison de l'agressivité de Voltaire :

Ce poète comique, qui n'est ni comique ni poète, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ses farces à la foire Saint-Laurent ; il me paraît beaucoup plus bas et plus méprisable que Plutarque ne le dépeint... C'est donc l'homme qui prépara le poison, dont les juges infâmes firent périr l'homme le plus vertueux de la Grèce.

Nous constatons ainsi que les jugements de Voltaire ne relèvent pas que de préjugés moraux ou esthétiques comme ceux de son contemporain, le Père P. Brumoy, qui fait allusion aux « horreurs » d'Aristophane<sup>1</sup>.

L'opinion de Chamfort est beaucoup plus nuancée, surtout dans son *Éloge de Molière* publié en 1768, où il affirme que l'auteur du *Misanthrope* a emprunté à son devancier « une certaine verve comique » et où il définit le talent du comique athénien par une phrase lapidaire : « Rabelais sur la scène, tel est Aristophane. » Mais Chamfort se montrera plus sévère dans ses *Ébauches d'une poétique dramatique*, où il croit judicieux de rappeler le rôle qu'aurait joué Aristophane dans la mort de Socrate.

Fréron, l'adversaire de Voltaire, écrira en 1769 que « [...] comme la savante Madame Dacier l'a dit, il n'y a rien de si semblable à Aristophane... que Molière<sup>2</sup>. »

C'est l'année 1784 qui verra paraître la première traduction française complète du théâtre d'Aristophane : elle est l'œuvre de Poincette de Sivry ; elle est en partie en vers, en partie en prose<sup>3</sup>.

En 1800, Madame de Staël soutient que « les Grecs avaient le bon goût qui appartient à l'imagination, et non celui qui naît de la moralité des sentiments<sup>4</sup> » ; dès lors, elle n'hésite pas à soutenir que c'est « l'exclusion des femmes [qui] empêchait que les Grecs ne se perfectionnassent dans la comédie<sup>5</sup> ».

Alfred de Musset, lui, admirera en Aristophane le génie le plus complet et le plus audacieux de la Grèce antique<sup>6</sup>. George Sand, qui était une lectrice attentive d'Aristophane dont elle appréciait le sentiment délicat de la nature, publia pour le théâtre de Nohant une fraîche et aimable imitation du *Ploutos*<sup>7</sup>.

1. Cf. P. BRUMOY, Paris, 1730, III, p. 297.

2. In *Année Littéraire*, t. VII (1769), p. 28 s.

3. Cf. Jean TAILLARDAT, *Les images d'Aristophane*, Paris, Les Belles Lettres, 1965<sup>2</sup>, p. 5.

4. Cf. Madame DE STAËL, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, in *Œuvres complètes*, 1820, IV, I, 3 : *De la comédie grecque*.

5. *Ibid.*

6. Cf. Alfred de MUSSET, *Lettres de Dupuis et Cottonet*, première lettre (1836-1837).

7. Dans la *Revue des Deux Mondes*, 43 (1863), p. 5-56.

Avant Musset et George Sand, Stendhal, qui émailla son œuvre de citations du comique<sup>1</sup>, ne va pas hésiter à écrire :

Molière est inférieur à Aristophane... Aristophane... entreprit de faire rire une société de gens aimables et légers qui cherchaient le bonheur par tous les chemins. Alcibiade songeait fort peu, je crois, à imiter qui que ce fût au monde ; il s'estimait heureux quand il riait, et non pas quand il avait la jouissance d'orgueil de se sentir bien semblable à Lauzun, à d'Antin, à Villeroy, ou à tel autre courtisan célèbre de Louis XIV<sup>2</sup>.

Le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle marque, en Grèce même, le début des représentations en plein air des comédies d'Aristophane : le *Ploutos* et les *Nuées* furent représentées en 1868 dans l'Odéon d'Hérode Atticus. *Lysistrata* ne fut pas représentée avant 1910.

À partir de 1956, on assiste en Grèce à un prodigieux retour à Aristophane avec le développement des Festivals d'Athènes et d'Épidaure<sup>3</sup>.

Les jugements extrêmement favorables avaient été décernés sans réserve au poète athénien par Friedrich Nietzsche, à l'aube de notre XX<sup>e</sup> siècle, qui évoque en lui un « grand créateur » (XV, 415), parle de « l'aristophanesque raillerie cosmique » (VII, 176) et qui voit dans le premier comique de l'histoire universelle comme un parodiste de cette histoire universelle, comme un « Farceur » du divin<sup>4</sup>.

Dans son *Par-delà le bien et le mal*, son œuvre de 1886, Nietzsche rapporte une anecdote antique fort peu connue :

Quant à Aristophane, cet esprit qui complète et transfigure l'Antiquité, et pour l'amour duquel on pardonne à l'hellénisme tout entier d'avoir existé — à supposer que l'on ait bien compris ce qui exige d'être absous et transfiguré —, je ne sais rien qui m'ait fait davantage rêver sur Platon et sa mystérieuse nature du sphinx, que ce « petit fait », si heureusement conservé : au chevet de son lit de mort on ne trouva nulle « bible », rien d'égyptien ni de pythagoricien ni de platonicien, mais un Aristophane. Comment un Platon aurait-il pu supporter la vie — une vie grecque, à laquelle il disait non — sans Aristophane<sup>5</sup> !

En réalité l'anecdote rapportée par Nietzsche se trouve dans la *Vita Platonis* d'Olympiodore, philosophe du V<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>.

1. Cf. *Index général des œuvres complètes de Stendhal*, établi sous la direction de Victor DEL LITTO, Genève, Cercle du Bibliophile, 1974.

2. STENDHAL, *Racine et Shakespeare*, 1823<sup>1</sup>-1825<sup>2</sup>, ch. II.

3. Cf. F.M. PONTANI, *Sopravvivenza di Aristofane in Grecia*, in *Dioniso*, décembre 1965, p. 380-389.

4. Cf. Hans HARTMAN, *Nietzsche, critique d'art*, Société française d'études nietzschéennes, 1955 (les chiffres renvoient à l'édition Kroener), p. 18-21.

5. Cf. VII, 48.

6. Cf. OLYMPIODORE, *Vita Platonis*, p. 2 W, 25.

Ernest Renan, qui a proclamé son admiration pour la Grèce en écrivant que « [...] le plus grand des miracles de l'histoire, c'est la Grèce<sup>1</sup> », n'avait pourtant dans sa bibliothèque privée que peu de classiques grecs et latins. La constatation fut faite par Georges Bénédicté, qui inventoria les livres de Renan peu après sa mort : mais si l'auteur de la *Prière sur l'Acropole* ne possédait ni Homère, ni Sophocle, il avait un Aristophane. Pour la majorité des auteurs, notait Georges Bénédicté, Renan avait la bibliothèque de l'Institut<sup>2</sup>.

Peu de temps avant sa mort en 1918, Guillaume Apollinaire se souvenait d'Aristophane en écrivant :

J'ai écrit mon drame surréaliste [= *Les Mamelles de Tirésias*] avant tout pour les Français comme Aristophane composait ses comédies pour les Athéniens<sup>3</sup>.

Pourtant à cette époque, sévissaient encore des esprits chagrins qui partageaient toujours le jugement de P. Legrand qui ne voyait dans la comédie d'Aristophane que « le burlesque le plus grossier, la satire la plus virulente, l'obscénité la plus immonde<sup>4</sup> ».

Mais dans cette deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle, les critiques feraient très généralement leur les jugements d'André Bonnard et de Jean Vilar. André Bonnard écrivait peu après 1956 :

[*Lysistrata*] Pièce obscène encore une fois, la plus obscène qui peut-être ait jamais paru sur un théâtre. Mais en fin de compte nullement pièce libertine. Rien dans *Lysistrata* qui pervertisse et pousse au dérèglement des mœurs. L'œuvre est faite, en riant avec des sentiments profondément ancrés chez tous les humains : l'amour de la paix et plus simplement encore l'amour de la vie, qui ne se perpétue pas autrement — qu'on sache — que par l'amour physique et par le plaisir qu'on y prend. Le rire de *Lysistrata* exprime la santé vitale du peuple grec ; davantage, la santé de l'espèce humaine<sup>5</sup>.

En 1961, à la fin de la guerre d'Algérie, Jean Vilar qui jouait la *Paix*, au T.N.P., présente la pièce en disant :

C'est le propre des chefs-d'œuvre qui jalonnent l'histoire du Théâtre que de coïncider, à un moment ou l'autre, avec les nouvelles du jour<sup>6</sup>.

---

1. Cf. Ernest RENAN, *Histoire du peuple d'Israël (1887-1893)*, I, 26.  
 2. Cf. Henri TRONCHON, *Ernest Renan et l'étranger*, Paris, Les Belles Lettres, 1928, p. 39-40.  
 3. Guillaume APOLLINAIRE, *Ceuvres poétiques*, Paris, Gallimard, 1965, p. 867.  
 4. Cf. P.E. LEGRAND, *Daos*, Paris, 1910, p. 584. Voir Jean-Claude CARRIÈRE, *Le Carnaval et la Politique. Une introduction à la comédie grecque*, Paris, Les Belles Lettres, 1979, p. 38, n. 57.  
 5. Cf. André BONNARD, *Civilisation grecque*, Lausanne, La Guilde du Livre, s.d., t. II, p. 227-228.  
 6. In Guy LECLERC, *Les grandes aventures du théâtre*, Paris, E.F.R., 1965, p. 54-55.

Il nous reste sans doute maintenant à tenter d'expliquer la pérennité d'Aristophane, de ce « prodigieux remueur de mots... [qui] appartient à la grande race éternelle des Rabelais, des Shakespeare et des Hugo<sup>1</sup> ».

J'ai le sentiment que les raisons pour lesquelles Aristophane a été vilipendé pendant plus de deux millénaires sont exactement celles pour lesquelles il a été admiré : son agressivité et son obscénité. Or Sigmund Freud a bien montré que les deux sources du rire étaient précisément l'esprit agressif et l'esprit obscène<sup>2</sup>. C'est ici que gît « le rire d'Aristophane : [c'est-à-dire] tous les rires à la fois<sup>3</sup> ».

---

1. Cf. Jean TAILLARDAT, *op. cit.* (n. 67), p. 506.

2. Cf. Sigmund FREUD, *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten*, 1905 (*passim*).

3. Cf. André BONNARD, *op. cit.* (n. 82), p. 213. — J'avais terminé cette étude quand mon regretté ami Raoul Verdrière, chercheur associé du FNRS, m'a signalé ces lignes d'Yves-Alain FAVRE, éditeur des *Œuvres romanesques complètes*, I, de Marcel AYMÉ (Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], 1989, p. XXXIV) : « Il n'existe dans la littérature mondiale qu'un seul auteur à qui l'on puisse comparer Marcel Aymé : Aristophane. »



## Provenance des chapitres

1. *Les Études Classiques*, 56, 1989, p. 111-126.
2. *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 2002, 1, p. 52-69.
3. *Revue de l'Histoire des Religions*, 204, 1987, p. 239-248.
4. *L'Antiquité Classique*, 50, 1981, p. 112-120.
5. *Revue de Philosophie Ancienne*, 3, 1985, p. 107-132.
6. *Les Études Classiques*, 54, 1987, p. 333-336.
7. *D'Eschyle à nos jours*, ULB (éd. G. Cambier), 1978, p. 25-44.
8. *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, 69, 1991, p. 33-43.
9. *Revue de Philosophie Ancienne*, 17, 1999, p. 5-12.
10. *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, 60, 1982, p. 33-40.
11. *Grec et Latin en 1981*, ULB (éd. Gh. Viré), p. 21-35.
12. *Cahiers de la Villa Kérylos*, n° 10, 2000, p. 141-154.
13. *L'Antiquité Classique*, 46, 1977, p. 52-73.
14. *Revue de Philologie*, 64, 1990, p. 153-162.
15. *L'Antiquité Classique*, 70, 2001, p. 35-47.
16. *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, 72, 1994, p. 5-9.
17. *Kernos*, 17, 2004, p. 307-315.
18. *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, 78, 2000, p. 19-29.
19. *L'Antiquité Classique*, 75, 2006, p. 195-204.
20. *Les Études Classiques*, 58, 1991, p. 53-66.



## Liste des passages d'Aristophane

### *Acharniens*

47-51	397	676-678	853
65-76	434	676-691	880
81	478	681	901
82	526-531	692-700	1034
85-86	530 s.	692-701	1165
178-185	530-531	695	1174-1180
179-181	575	702-718	1177
180-181	581	703	1218
209-217	597	704	1218-1219
210-217	599-606	706	1219
214	604	726	1325
218-222	607-617	747	
234	615	764	
277-278	664	808	

### *Cavaliers*

32-35	269	781-785	1037-1040
41	270	785	1042-1044
41-42	292	792-793	1077
43	312	810-819	1081
61-63	362	812	1082
73-79	395-396	813	1083
79	551-564	818	1084
84	565-570	884	1321
107	658-662	884-886	1329-1330
124	702-704	907	1336
136-137	755	1003	1349
173-174	758 sq.	1004	1379
247-250	758-759	1030	1385

*Nuées*

2	170 sqq.	291	384
3	171	291-319	385
8	173	292	393
9	174	293	397
13-14	176	295	398-402
17	177	299-304	401
35-36	181	299-313	404-406
36	183	300	405
43	184	302	406
47-48	186	302-304	410
51	187	303	412
51-52	188	303-304	412-417
60-70	192	304	412-419
74	193	314	413
75	195	314-315	414
75-77	198	315	416
76	205	316	417
77	211-212	318	430
88	219	319	434
91	219-222	320	436
92	220-221	322-323	437
94	222	322-328	439-442
104	225	323	441
106	227-230	323-324	445-451
112-115	230	326	447
121	232-233	327	448
128	232-234	328	449
129	235-236	331	450
129-130	243	335	455
132-136	247-248	336	455-456
134	250	337	460-462
135-137	250 sqq.	338	462-466
137	250-263	341	476-509
137-139	252	346	479
140	252-259	351	483
141	254	357	483-485
142	255	358	484
143	255-259	359	485
144	257	360	489
144-152	258	361	491
153	260	361-362	492
156	262	362	493
160-164	263	364	494
161	263-264	367	497-500
162	264	368	505-509
164	265	369	506-508
166	266	370	508
166-168	269	374	512
167-173	272	376-378	513-514
168	275	381	517
169-174	275-290	382	518
169-190	282	382-394	520
170	287	383-384	522

526	680	908	1311-1318
534-544	699	918-919	1321-1450
535	702	925	1323
537	703-705	955	1324
538-539	705-706	967	1325
539	710	968	1326
541-542	725	972	1331
542	729	973-974	1332 sqq.
543	741	984	1333
547	743-745	985-986	1341
549	746	989	1355-1358
549-550	750	1017	1359
551-559	756	1024	1370
553-556	762	1034	1378
554	764	1037	1379
555	773	1042	1397-1398
575	776	1047	1399-1400
584	789-790	1057	1404
586	792	1069	1407
587-589	793	1070	1409
591	799	1077	1412
591-594	816-817	1083-1103	1413
595-606	816-819	1096-1101	1418
602	818-819	1111	1424
612	819	1129	1425
614	820	1131-1134	1431
627	820-821	1141	1433
627-631	828	1145	1443
627-793	830	1150	1447
628-629	831	1150-1151	1453
631-633	841	1162	1455
632	842	1201-1203	1457
633	853	1202	1462
634	854-855	1206	1464-1466
640	865	1206-1211	1465
646	869	1207	1469-1470
648	871	1221	1471
667	875	1248	1484
669	877	1251	1484-1505
670	883-884	1258	1487
672	887-888	1265	1490
674	894	1276	1494
675	895	1304	1496
678	898	1309	1500
679	899	1309-1310	1503

**Guêpes**

7-12	19-23	40	71
8	31-36	42-51	74-76
10-13	31-41	44-45	76
12	38-41	44-46	87

87-110	505	935	1297
88	525	935-940 (partim)	1297-1298
114	572-573	937-939	1299-1325
114-124	578	940-941	1300
131	592	942-943	1303
133	596-597	943	1304-1307
135	604	948	1335-1349
136-229	625	1003-1007	1341-1359
157	651	1007	1341-1360
164	686-689	1010-1011	1342-1350
164-165	700	1029	1353
165	702	1030-1034	1357
191	711	1030-1035	1361-1378
195	720	1030-1036	1362-1363
218-220	724	1038	1363
220	727	1045	1364
223-227	728	1071-1076	1371
230	737-740	1075-1090	1373
230-247	737-742	1078	1374-1375
235-237	738	1079	1378
236-239	739	1089-1090	1380-1381
240-244	758-759	1091-1101	1380-1384
269	759	1102-1113 (passim)	1392-1395
276	760-763	1104-1105	1414
306-308	805-810	1119	1419-1420
341	807-810	1122-1156	1442-1449
350-351	808	1122-1173	1450-1473
354-355	810	1157-1165	1462-1473
356-364	815-817	1172	1474-1482
386	822	1201	1484-1495
394	828	1205-1207	1489
404-405	830-831	1206	1490
408	847	1207	1493
433	857-858	1224-1235	1495
438-451	883-884	1240	1509-1511
466	893	1252-1255	1524
500-502	895	1252-1261	
501	900	1268	
503-507	903	1283	

***Paix***

34	250	691	1071
66	252	712	
86	252-254	751-754	1072
169-172	254	821-823	1119
171	269-270	827	
242	277-278	856-864	1162
245	313	887-888	1176
246	374-375	1005	
249	420	1070	1184

***Oiseaux***

5	255-257	568	970
14	277-278	569	
61	320-321	584	1041-1042
63-68	337-342	638	1072
85-91	362-363	639	1144
90	399	667-669	
137-142	430-431	670-671	1373
149	431	685-687	1474
151	476	716	1519-1521
186	481-487	722	
194	524-525	757-759	1694
223	552	769-784	1720-1765

***Lysistrata***

1	142-143	332	590
8	145-153	335-336	593-597
16	149	342	597
18	150	342-346	630
18-19	151	353-362	641-647
23	152	374	645
27	160	378	651
28	182-199	384-385	653
30	195 sqq.	395	657
36	196	408-413	661
41	199	433-447	662
43	206	454	665-670
44	208	456	668-675
45	212	466	676-678
46-48	213	469-484	677
47	214	472	677-678
48	215	473	687
51	219	495	702
58-59	219-220	497	707-761
59-60	220	510	728
60	225	512	728-734 (passim)
66-68	225-226	515-516	729
72	227	519	740-752
89	229-230	529-534	742-757
99-101	230	530-531	749
107	231	551	797-799
111	252	551-554	800-804
111-112	261	556	822
112	268	567-568	826-827
113-114	271-280	567-570	839
117	283-285	567-586	839-841
124	299	569	844
125	301	571-572	858
135	307-313	583-586	870-919
137	318-320	588-590	880-881

883	939	1093-1094	1247-1253
885-951	940	1105	1248-1261
894	942	1112-1187	1255
894-897	944	1136	1296-1315
896	946	1147	1297
911	950	1158	1302
917	979	1162-1163	1309
931	1014-1015	1169-1170	1309
938-950	1019-1024	1181	1320 n. 82

### *Thesmophories*

20-21	347-349	504	772-773
59-62	387	509	
63	433	556 sqq.	814-818
153	478-489	628	841
157-158	484	630	
286	488-489	630 sqq.	995-1000
345-350 (passim)	491-492	641	1024-1025
346	493-496	734	
347	502	735 sqq.	1150-1151

### *Grenouilles*

7	313-314	386	931
38-166	314	388	940 sq.
42	320	389	941
42-47	330	391-393	942
69-70	336	397	953
91	337	398-402	1005-1008
111	338	401	1026-1029
117-118	342	415	1032
123	344	417	1036-1040
136	351	443	1040
143	353	446	1081
149-150	354	451-452	1119-1120
158	354-371	585-673	1138
159	367-368	588	1154
186	370	668	1156 s.
236	371	712	1159
273-276	372	745	1278
274-276	375-376	837	1296-1297
278	378	840	1356
288	381	886	1482
302	383	886-887	1529
313	384	887	

***Assemblée des femmes***

1-2	215-217	405	784
1-10	215-228	417	793
2	221	433	877-1111
10	226-227	480-482	878
12-13	232-234	489	878-879
13-14	236-238	491-492	884
14-15	245	493	899
15	246-247	496-499	900-903
18	250	499	903-905
23	251	500	906
26	254	501	919
32-33	257	506	926
35	265	508	928
37-39	269	516	929
43-45	270	525	991
54-55	275	529	994-996
55	278-279	539	1000
56	287-288	542	1056-1057
67	314	545	1057
74	315	553	1059
77	319	556	1066-1068
98	337	571-577	1068-1073
110	345	574	1073
110-111	346	581	1078
112-113	351	582	1097
121	355	589	1098-1104
126-127	360	617-618	1110
130-133	362	648	1117
132 sqq.	363	653	1119 sqq.
136-143	375	664	1139
149	398	730-732	
156	404	750	
211-212	404-406	778-783	

***Ploutos***

2	406	667	873
11	407	699	903
12	507-509	703	959
30-31	535	716-722	959-1096
97-99	544	716-725	963
115	546	718	965-1041
258	559	719	967-969
266	560	720	970-971
302	581	728	971
309	581-582	729	972
314	634-636	737	973
322-325	645	845	979-991
366	658	850-950	981-986

984	1015	1054	1084-1087
985	1016	1059	1086
987-988	1017	1060	1087
989	1021	1061-1065	1088
989-990	1024	1064-1065	1091-1092
989-991	1028	1066	1095
990	1033	1067-1070	1095-1096
992	1034	1069	1102-1106
993-1002	1035	1070	1131
1004-1005	1036	1071	1153
1005	1038-1041	1071-1072	1197-1207
1006-1024	1042	1072	1204-1207
1008	1042-1043	1079	
1010	1050-1051	1082-1083	
1013	1050-1059	1083	

## Bibliographie

- A.M.H. ADKINS, *Clouds, Mysteries, Socrates and Plato*, in *Antichthon*, 4 (1970), p. 13-24.
- A. ADLER, *Suidae Lexicon. Index*, vol. V, Leipzig, 1938, p. 46-66, s.v. Ἀριστοφάνης ὁ Κωμικός.
- I.R. ALFAGEME, *Higiene, cosmética y dietética en la comedia atica*, in *Cuadernos de Filología Clásica*, 8 (1975), p. 241-274.
- D. AMBROSINO, *Nuages et sens. Autour des Nuées d'Aristophane*, in *Quaderni di Storia*, 18 (1983), p. 3-60.
- S. AMIGUES, *Contribution d'un voyageur anglais à la phytonymie grecque : Gervais de Tilbury et l'anagyre*, in *Revue de Philologie*, 73 (1999), p. 147-154.
- C.A. ANDERSON, *Themistocles and Cleon, Knights, 763 ff.*, in *American Journal of Philology*, 110 (1989), p. 10-16.
- R. ARBESMANN, *Die Fasten bei den Griechen und Römern*, Giessen, 1929.
- R. ARENA, *Le iscrizioni corinzie su vasi*, in *Atti Accademia naz. dei Lincei, Sc. mor.* VIII, 13, II, Rome, 1967.
- ARISTOPHANE, 5 volumes. Texte établi par V. COULON et traduit par H. VAN DAELE, Paris, Les Belles Lettres, 1923-1930 (avec réédition, révision, additions et corrections par J. Irigoin pour les tomes I, III et V).
- C. AUSTIN, *Comicorum Fragmenta in Papyris Reperta*, Berlin, de Gruyter, 1973.
- A. BAILLY, *Dictionnaire grec-français* (éd. revue par L. Séchan et P. Chantraine), Paris, 1950.
- R. BALADIÉ, *Le Péloponnèse de Strabon. Étude de géographie historique*, Paris, 1980.
- K. BARWICK, *Ovids Erzählung vom Raub der Proserpina und Nikanders Ἐπειροιούμενα*, in *Philologus*, 80 (1925), p. 454-466.

- A. BAZIN, *Quels sont les animaux connus des Anciens sous les noms Αἴλουρος, Γαλῆ et de Γαλεώτης ?*, in *Actes de la Société linnéenne de Bordeaux*, tome 13 (1843), Paris-Bordeaux, p. 81-130.
- C. BÉRARD, *Anodoi. Essai sur l'imagerie des passages chthoniens*, Rome, 1974.
- H. BERGSON, *Le rire. Essai sur la signification du comique*, Paris, 1930<sup>33</sup>.
- C. BEVILACQUE, *La medicina nel teatro di Aristofane*, in *Lanternino*, 10 (5) (1987), p. 1-4.
- M. BIEBER, *Griechische Kleidung*, Berlin-Leipzig, 1928.
- M. BIZOS, *Lysias, Discours. Introduction*, Paris, 1955<sup>3</sup>, p. 1-10.
- L. BODSON, *Gai! Gai! Sauvons-nous. Procédés et effets du comique dans Lysistrata, 740-752*, in *L'Antiquité Classique*, 1973, p. 5-27.
- , Bruxelles, IEPA ΖΩΙΑ, 1978.
- R.R. BOLGAR, *The Classical Heritage and its Beneficiaries*, Cambridge, 1963.
- F. BÖMER, *P. Ovidius Naso, Metamorphosen, Buch IV-V*, Heidelberg, 1976.
- H. BONITZ, *Index aristotelicus*, Graz, 1955<sup>2</sup>.
- A. BONNARD, *Civilisation grecque*, Lausanne, t. II, s.d.
- P. BONNECHERE, *La scène d'initiation des Nuées d'Aristophane et Trophonios : nouvelles lumières sur le culte lébadéen*, in *Revue des Études Grecques*, 111 (1998), p. 436-480.
- P. BOUDREAUX, *Le texte d'Aristophane et ses commentateurs*, Paris, 1919.
- L. BOURGEY, *Observation et expérience chez les médecins de la Collection hippocratique*, Paris, 1953.
- A.M. BOWIE, *Aristophanes. Myth, Ritual and Comedy*, Cambridge University Press, 1996.
- P. BOYANCÉ, *Sur la vie pythagoricienne*, in *Revue des Études Grecques*, 52 (1939), p. 36-50.
- A. BOZZI, *Note di lessicografia ippocratica. Il trattato sulle arie, le acque e i luoghi*, Rome, 1982.
- W. BURKERT, *Griechische Religion der archaischen und klassischen Epoche*, Stuttgart, 1977.
- S. BYL, *Platon et Aristote ont-ils professé des vues contradictoires sur la vieillesse ?*, in *Les Études Classiques*, 42 (1974), p. 113-126.
- , *Lamentations sur la vieillesse dans la tragédie grecque*, in *Le Monde grec. Hommages à Claire Préaux* (éds. J. Bingen et al.), Bruxelles, 1975, p. 130-139.
- , *Socrate dans les Nuées d'Aristophane, v. 169-190*, in *ΔΙΔΑΣΚΑΛΙΚΟΝ*, 37 (mars 1976), p. 13-22.
- , *Le vieillard dans les comédies d'Aristophane*, in *L'Antiquité Classique*, 46 (1977), p. 52-73.

- , *Plutarque et la vieillesse*, in *Les Études Classiques*, 45, 2 (1977), p. 107-123.
- , *Lucien et la vieillesse*, in *Les Études Classiques*, 46 (1978), p. 317-325.
- , *Le rire dans les Guêpes d'Aristophane*, in *D'Eschyle à nos jours* (éd. G. Cambier), Université libre de Bruxelles, 1978, p. 25-44.
- , *Parodie d'une initiation dans les Nuées d'Aristophane*, in *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 58 (1980), p. 5-21.
- , *Recherches sur les grands traités biologiques d'Aristote : Sources écrites et Préjugés*, Bruxelles, 1980.
- , *Le thème de la mêtis de la femme dans la littérature grecque*, in *Grec et latin en 1980* (éd. G. Viré), Université libre de Bruxelles, 1980, p. 1-10.
- , *Le vocabulaire de la mêtis dans les Nuées d'Aristophane*, in *L'Antiquité Classique*, 50 (1980), p. 112-120.
- , *La γρᾶς du Ploutos (v. 959-1096) d'Aristophane*, in *Grec et latin en 1981*, Université libre de Bruxelles, 1981, p. 21-35.
- , *La mêtis des femmes dans l'Assemblée des femmes d'Aristophane*, in *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 60 (1982), p. 33-40.
- , *Mention d'un saurien dans les Nuées (v. 170 sqq.) d'Aristophane et ses rapports avec les mystères d'Éleusis*, in *Revue de Philosophie ancienne*, III, 2 (1985), p. 107-132.
- , *Pourquoi Aristophane a-t-il intitulé sa comédie de 423 Les Nuées ?*, in *Revue de l'Histoire des Religions*, 204 (1987) (3), p. 239-248.
- , *Pourquoi Athamas est-il cité au vers 257 des Nuées d'Aristophane ou de l'utilité des scholies ?*, in *Les Études Classiques*, 55 (1987) (3), p. 333-336.
- , *Rheumatism and Gout in the Corpus Hippocraticum*, in *L'Antiquité Classique*, 57 (1988), p. 89-102.
- , *Encore une dizaine d'allusions éleusiniennes dans les Nuées d'Aristophane*, in *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 66 (1988), p. 68-77.
- , *La comédie d'Aristophane, un jeu de massacre*, in *Les Études Classiques*, 56 (1989), p. 111-126 et dans *Homo Ludens* (éd. G. Viré), Université libre de Bruxelles, 1988, p. 7-77.
- , *Le vocabulaire hippocratique dans les comédies d'Aristophane et particulièrement dans les deux dernières*, in *Revue de Philologie*, 64 (1990), p. 153-162.
- , *La survie de la comédie d'Aristophane : une face du Miracle grec*, in *Les Études Classiques*, 58 (1991), p. 53-66.
- , *Le stéréotype de la femme athénienne dans Lysistrata*, in *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 69 (1991), p. 33-43.
- , *Le traitement de la douleur dans le Corpus hippocratique*, in *Tratados Hipocráticos* (éd. J.A. López-Férez), Madrid, UNED, 1992, p. 203-213.

- , *Néologismes et premières attestations de noms de maladies, symptômes et syndromes dans le Corpus Hippocraticum*, in *Maladie et Maladies. Histoire et conceptualisation*. Mélanges en l'honneur de Mirko Grmek (éd. D. Gourevitch), 1992, p. 77-94.
- , *La parodie de Diogène d'Apollonie dans les Nuées*, in *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 72 (1994), p. 5-9.
- et L. COULOUBARITSIS (éds.), *Mythe et Philosophie dans les Nuées d'Aristophane*, Bruxelles, Ousia, 1994.
- , *Les Mystères d'Éleusis dans les Nuées*, in *Mythe et Philosophie dans les Nuées d'Aristophane* (éds. S. Byl et L. Couloubaritsis), Bruxelles, Ousia, 1994, p. 11-68.
- , *L'aire géographique des médecins hippocratiques*, in *Ancient Medicine in its Socio-Cultural Context* (éds. P. van der Eyk, H.F.J. Horstmanshoff et P.H. Schrijvers), Amsterdam, 1995, p. 225-235.
- , *Qui étaient les γηγενεῖς ?*, in *Les origines de l'homme* (éds. J.-M. Galy et A. Thivel), Université de Nice Sophia-Antipolis, 1998, p. 119-124.
- , *Les Nuées, les Grenouilles et les mystères d'Éleusis*, in *Revue de Philosophie ancienne*, 17 (1999), p. 5-12.
- , *Les Troyennes d'Euripide : contexte historique et message moral*, in *Les Études Classiques*, 68 (2000), p. 47-53.
- , *Les Nuées d'Aristophane : parodie d'une initiation à Lébadée ?*, in *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 78 (2000), p. 19-29.
- , *Aristophane et Éleusis*, in *Cahiers de la Villa Kérylos*, n° 10, Paris, 2000, p. 141-154.
- , *Aristophane et les guerres médicales*, in *L'Antiquité Classique*, 70 (2001), p. 35-47.
- , *Le vocabulaire de l'intelligence dans le chapitre 35 du livre I du traité du Régime*, in *Revue de Philologie*, 76 (2002), p. 217-224.
- , *Index géographique, ethnographique et topographique des comédies d'Aristophane*, in *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, mars 2002, p. 52-69.
- , ΦΡΟΝΤΙΣΤΗΡΙΑΝ as ΜΥΣΤΗΡΙΑΝ, in *Kernos*, 17 (2004), p. 307-315.
- , *L'Hymne homérique à Déméter, les Nuées et Éleusis*, in *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 2006, p. 78-93.
- , *Autour du vocabulaire médical d'Aristophane : le mot sans son contexte*, in *L'Antiquité Classique*, 75 (2006), p. 195-204.
- , *Les Nuées. Une initiation à Éleusis en 423 avant notre ère*, Paris, 2007.
- , *Les scholies des Nuées d'Aristophane et l'initiation éleusinienne*, in *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 2008, p. 49-53.

- G. CAMBIER (éd.), *D'Eschyle à nos jours*, Université libre de Bruxelles, 1978.
- F. CARAPANOS et A. POTAMIANOU, *Langage et désir*, in *Psychanalyse et culture grecque*, Paris, Les Belles Lettres, 1980, p. 53-100.
- J.-C. CARRIÈRE, *Le Carnaval et la Politique. Une introduction à la comédie grecque*, Paris, 1979.
- M. CASEVITZ et al., *Pausanias, Livre I*. Texte établi et traduit, Paris, 1992.
- P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, 1968-1980.
- P.R. COLEMAN-NORTON, *The View of Old Age in Roman Drama*, in *Classical Bulletin*, 23 (1947), p. 33-34 & 38-40.
- H. COLLITZ et F. BECHTEL, *Sammlung der griechischen Dialekt Inschriften*, III, 1, Göttingen, 1889.
- G. COOTJANS, *La stomatologie dans le Corpus aristotélicien*, Bruxelles, 1991.
- , *Le pubis, les poils pubiens et l'épilation : sources grecques*, in *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 78 (2000), p. 53-60.
- F.M. CORNFORD, *Origin of Attic Comedy*, Londres, 1914.
- L. COULOUBARITSIS, *Aux origines de la philosophie européenne*, Bruxelles, 1992.
- , *Initiation et pédanterie*, in *Mythe et philosophie dans les Nuées d'Aristophane* (éds. S. Byl et L. Couloubaritsis), Bruxelles, Ousia, 1994, p. 69-85.
- R. CRAHAY, *La littérature oraculaire chez Hérodote*, Paris, 1956.
- M. CROISSET, *Aristophane et les partis à Athènes*, Paris, 1906.
- E. DARMSTÄDTER, *Ptisana. Ein Beitrag zur Kenntnis der antike Diaetetik*, in *Archeion*, 15 (1933), p. 181-201.
- S. de BEAUVOIR, *La vieillesse*, Paris, 1970.
- V.-H. DEBIDOUR, *Aristophane. Traduction*, Paris, 1966, 2 vol.
- C. de HEER, *Makar, Olbios, Eutuchês. A Study of the Semantic Field Denoting Happiness in Ancient Greek to the End of the 5<sup>th</sup> Century B.C.*, Amsterdam, 1968.
- P.-J. DEHON, *Les divinités traditionnelles*, in *Mythe et philosophie dans les Nuées d'Aristophane* (éds. S. Byl et L. Couloubaritsis), Bruxelles, 1994, p. 124-173.
- A. DELATTE, *Le cycéon, breuvage rituel des mystères d'Éleusis*, Paris-Bruxelles, 1955.
- M. DELCOURT, *La tradition des comiques anciens en France avant Molière*, Liège, 1934.
- , *Hermaphrodite. Mythes et rites de la bisexualité dans l'Antiquité classique*, Paris, 1958.
- , *La comédie*, in *La civilisation grecque de l'Antiquité à nos jours* (sous la direction de C. Delvoye et de G. Roux), Bruxelles, 1967, p. 427-442.

- J.D. DENNISTON, *Technical Terms in Aristophanes*, in *Classical Quarterly*, 21 (1927), p. 113-121.
- J. de ROMILLY, *Précis de littérature grecque*, Paris, 1980.
- G.E.M. de Ste CROIX, *The Origins of the Peloponnesian War*, Londres, 1972.
- J. DESAUTELS, *L'image du monde selon Hippocrate*, Québec, 1982.
- S. DESFRAY, *Oracles et animaux dans les Cavaliers d'Aristophane*, in *L'Antiquité Classique*, 58 (1999), p. 35-56.
- É. des PLACES, *Pindare et Platon*, Paris, 1949.
- M. DETIENNE, *Les Jardins d'Adonis, La mythologie des aromates en Grèce*, Paris, 1972.
- et J.-P. VERNANT, *Les ruses de l'intelligence. La mêtis des Grecs*, Paris, 1974.
- , *Dionysos mis à mort*, Paris, 1977.
- et J.-P. VERNANT, *La cuisine du sacrifice en pays grec*, Paris, 1979.
- P. DEVAMBEZ, *L'art au siècle de Périclès*, Lausanne, 1955.
- G.J. de VRIES, *Mystery Terminology in Aristophanes and Plato*, in *Mnemosyne* (1973), p. 1-8.
- T. M. de WIT-TAK, *The Function of Obscenity in Aristophanes' Thesmophoriazusaë and Ecclesiazusaë*, in *Mnemosyne* (1968), p. 357-365.
- A. DIETERICH, *Ueber eine Scene der aristophanischen Wolken*, in *Rheinisches Museum*, 48 (1893), p. 275-283.
- , *Die Göttin Mise*, in *Philologus*, 52 (1894), p. 1-12.
- G.L. DIRICHLET, *De veterum macarismis*, Giessen, 1914.
- E.R. DODDS, *Les Grecs et l'irrationnel*, Paris, 1965 (traduit de l'édition anglaise).
- T.A. DOREY, *Aristophanes and Cleon*, in *Greece and Rome* (1956), p. 132 sqq.
- K.J. DOVER, *Aristophanes Clouds*, Oxford, 1968.
- , *Aristophanic Comedy*, University of California Press, 1972.
- N.N. DRACOUlidÈS, *Psychanalyse d'Aristophane*, Paris, 1967.
- J.-P. DUMONT, *Les Sophistes. Fragments et témoignages*, Paris, 1969.
- J. DUMORTIER, *Le vocabulaire d'Eschyle et les écrits hippocratiques*, Paris, 1975<sup>2</sup>.
- N. DUNBAR, *A Complete Concordance to the Comedies and Fragments of Aristophanes*, Oxford, 1883 (révisée en 1973 par B. Marzullo, Hildesheim-New York).
- N. DUNBAR, *Aristophanes Birds*, Oxford, 1995.
- É. DUPRÉEL, *Le problème sociologique du rire*, in *Revue philosophique*, 106 (1928), p. 213-260 (repris dans *Essais pluralistes*, Paris, 1949, p. 27-69).
- V. EHRENBERG, *The People of Aristophanes, A Sociology of Old Attic Comedy*, Oxford, 1951<sup>2</sup>.

- J.A.S. EVANS, *The Oracle of the Wooden Wall*, in *The Classical Journal*, 78 (1982), p. 24-29.
- P. FAURE, *Parfums et aromates de l'Antiquité*, Paris, 1987.
- R. FLACELIÈRE, *La vie quotidienne en Grèce au siècle de Périclès*, Paris, 1959.
- , *L'Amour en Grèce*, Paris, 1960.
- C.W. FORNARA, *Evidence for the Date of Herodotus Publication*, in *Journal of Hellenic Studies*, 91 (1971), p. 25-34.
- P. FOUCART, *Les mystères d'Éleusis*, Paris, 1914.
- G. FRANÇOIS, *Aristophane et le théâtre moderne*, in *L'Antiquité Classique*, 40 (1971), p. 38-79.
- J.G. FRAZER, *Pausanias' Description of Greece*, Londres, 1913 (vol. 6).
- S. FREUD, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* (trad. fr. par M. Bonaparte et M. Nathan), Paris, 1930<sup>16</sup>.
- H. FRISK, *Griechisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, vol. 1, 1960.
- F. FRONTISI-DUCROUX, *Dédale. Mythologie de l'artisan en Grèce ancienne*, Paris, 1975.
- RA. GAUTHIER, J.-Y. JOLIF, *Aristote. L'Éthique à Nicomaque*, Paris-Louvain, 1970<sup>2</sup>.
- T. GELZER, *Aristophanes und sein Sokrates*, in *Museum Helveticum*, 13 (1956), p. 65-93.
- L. GERNET, *Frairies antiques*, in *Revue des Études Grecques*, 41 (1928), p. 313-359.
- , *Anthropologie de la Grèce ancienne*, Paris, 1976<sup>2</sup>.
- L. GIL et I.R. ALFAGEME, *La figura del medico en la comedia atica*, in *Cuadernos de Filología Clásica*, 3 (1972), p. 35-91.
- M.-C. GIRARD, *L'hellébore : panacée au placebo ?*, in *La maladie et les maladies dans la Collection hippocratique* (éds. P. Potter et al.), Québec, 1990, p. 393-405.
- R. GOOSSENS, *Un tabou du nom du Gecko en Grèce*, in *La Nouvelle Clio*, 5 (1953), p. 209-211 (= *Mélanges A. Carnoy*).
- D. GOUREVITCH, *Le triangle hippocratique dans le monde gréco-romain. Le malade, sa maladie et son médecin*, Rome, 1984.
- , *L'esthétique médicale de Galien*, in *Les Études Classiques*, 1987, p. 267-290.
- F. GRAF, *Eleusis und die orphische Dichtung Athens in vorhellenistischer Zeit*, Berlin-New York, 1974.
- B. GRILLET, *Les femmes et les fards dans l'Antiquité grecque*, Lyon, 1975.
- P. GRIMAL, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, 1958<sup>2</sup>.
- M.D. GRMEK, *Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale*, Paris, 1983.
- W.K.C. GUTHRIE, *Orphée et la religion grecque* (trad. de l'anglais par S.M. Guillemin), Paris, 1956.

- , *Socrates*, Cambridge University Press, 1971.
- D.G. HARBSMEIER, *Die alten Menschen bei Euripides*, Göttingen, 1968.
- J.E. HARRISON, *Prolegomena to the Study of Greek Religion*, 1908<sup>2</sup>, p. 511-516.
- M. HEATH, *Political Comedy in Aristophanes (Hypomnemata, 87)*, Göttingen, 1987.
- W.C. HELMBOLD et E.N. O'NEIL, *Plutarch's Quotations*, in *The American Philological Association*, 1959.
- J. HENDERSON, *The Maculate Muse. Obscene Language in Attic Comedy*, New Haven-Londres, 1975 (1991<sup>2</sup>).
- , *Aristophanes Lysistrata*, Oxford, 1987.
- H. HERTER, *Ovids Persephone – Erzählungen und ihre hellenistische Quellen*, in *Rheinisches Museum*, 90 (1941), p. 236-268 (reproduit dans H. HERTER, *Kleine Schriften*, Munich, 1975, p. 466-492).
- G. HIGHET, *The Classical Tradition*, Oxford, 1949.
- H.A. HOLDEN, *Onomasticon Aristophaneum*, Cambridge, 1902 (réimprimé en 1970, Hildesheim-New York).
- D. HOLWERDA, *Prolegomena de Comoedia. Scholia in Acharnenses, Equites, Nubes*, Fasc. III, 1, Groningen, 1977.
- R. HOVEN, J. HOYoux et L.E. HALKIN, *Le livre scolaire au temps d'Érasme et les Humanistes*, Université de Liège, s.d.
- T.K. HUBBARD, *Old Men in the Youthful Plays of Aristophanes*, in *Old Age in Greek and Latin Literature* (éds. T. M. Falkner et J. De Luce), New York, 1989, p. 90-113.
- J. IRIGOIN, *La formation du vocabulaire de l'anatomie en grec*, in *Hippocratica* (éd. M.D. Grmek), 1980, p. 247-257.
- , *Préalables linguistiques à l'interprétation de termes techniques attestés dans la Collection hippocratique*, in *Formes de pensée dans la Collection hippocratique*, Genève, Droz, 1983, p. 173-180.
- R. JANKO, *The Physicist as Hierophant : Aristophanes, Socrates and the Authorship of the Derveni Papyrus*, in *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 118 (1997), p. 61-94.
- H. JEANMAIRE, *Dionysos. Histoire du culte de Bacchus*, Paris, 1951.
- R. JOLY, *L'exhortation au courage (ΘΑΠΠΕΙΝ) dans les Mystères*, in *Revue des Études Grecques*, 68 (1955), p. 164-170.
- , *Le Tableau de Cébès et la philosophie religieuse*, Bruxelles, 1963.
- , art. *Hippocrates of Cos*, in *Dictionary of Scientific Biography*, t. VI, New York, 1972, p. 418-431.
- , *Le système cnidien des humeurs*, in *La Collection hippocratique et son rôle dans l'histoire de la médecine (Actes du 1<sup>er</sup> Colloque hippocratique de Strasbourg)* (éds. L. Bourgey et J. Jouanna), 1975, p. 107-127.

- et S. BYL, *Hippocrate. Le Régime*, Berlin, CMG, 1984 (2003<sup>2</sup>).
- J. JOUANNA, *Les causes de la défaite des Barbares chez Eschyle, Hérodote et Hippocrate*, in *Ktèma*, 6 (1981), p. 3-15.
- , *Hippocrate. Des Vents – De l'Art*, Paris, 1988.
- , *Hippocrate. Airs, eaux, lieux*, Paris, 1996.
- , (sous la direction de), *Le Théâtre grec antique, La Comédie, Cahiers de la Villa Kérylos*, n° 10, Paris, 2000.
- , *Maladies et médecine chez Aristophane*, in *Cahiers de la Villa Kérylos*, n° 10, 2000, p. 171-195.
- et M. GRMEK, *Hippocrate Épidémies V et VII*, Paris, 2000.
- L. KAHN, *Hermès passe ou les ambiguïtés de la communication*, Paris, 1978.
- R.M KASSEL et C. AUSTIN, *Poetae Comici Graeci. III, 2. Aristophanes. Testimonia et Fragmenta*, Berlin, de Gruyter, 1984.
- O. KELLER, *Die antike Tierwelt*, Leipzig, 1913.
- I. KERÉNYI, *Eleusis. Archetypal Image of Mother and Daughter*, Londres, 1967.
- O. KERN, art. *Galeotai*, in *R.E.*, VII, 1 (1910), col. 597.
- , art. *Misme* (Μίσμη), in *R.E.*, 1932, 15, col. 2050.
- R.C. KNIGHT, *Racine et la Grèce*, Paris, 1951.
- W.J.W. KOSTER, *Scholia recentiora in Nubes*, Groningen, 1974.
- , *Scholia in Vespes*, Groningen, 1978.
- A. LAKS, *Diogène d'Apollonie. La dernière cosmologie présocratique*, Lille, 1983.
- D. LANZA, *Aristotele. Poetica*, Milan, 1987.
- G. LECLER, *Les grandes aventures du théâtre*, Paris, 1965.
- C. LEDUC, *La Constitution d'Athènes attribuée à Xénophon*, Paris, 1976.
- P.E. LEGRAND, *Daos. Tableau de la comédie grecque pendant la période dite nouvelle*, Lyon-Paris, 1910.
- A. LESKY, *A History of Greek Literature*, Londres, 1966.
- P. LÉVÊQUE, Ὀλβιος et la félicité des initiés, in *Rayonnement grec. Hommages à Charles Delvoye*, Bruxelles, 1982, p. 113-126.
- É. LÉVY, *Les femmes chez Aristophane*, in *Ktèma*, 1976, p. 99-112.
- H.G. LIDDEL, R.S. SCOTT et H.S. JONES, *A Greek English Lexicon*, 1968 (Revised Supplement, 1996).
- S. LILJA, *The Treatment of Odours in the Poetry of Antiquity*, Helsinki, 1972.
- , *Dogs in Ancient Greek Poetry*, Helsinki, 1976.
- I.M. LINFORTH, *The Corybantic Rites in Plato*, Univ. of California, *Publ. in Class. Philology*, 13 (1949), p. 121-162.

- H. LLOYD-JONES, *More about Antileon, Tyrant of Chalcis (Solon frag. 33 and Aristophanes Eq. 1042-1044)*, in *Classical Philology*, 70 (1975), p. 197.
- J.A. LÓPEZ-FÉREZ (éd.), *Historia de la Literatura Griega*, Madrid, 1988.
- , *La strangurie dans le Corpus Hippocraticum*, in *La maladie et les maladies dans la Collection hippocratique* (éds. P. Potter et al.), Québec, 1990, p. 221-226.
- (éd.), *La comedia griega y su influencia en la literatura española*, Madrid, 1998.
- , *Eufemismos y vocabulario técnico en el Corpus Hippocraticum*, in *La lengua científica griega* (éd. L.-F.), Madrid, 2000, t. 1, p. 53-81.
- N. LORAUX, *Les enfants d'Athéna. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, Paris, 1981.
- , *The Invention of Athens. The Funeral Oration in the Classical City*, Cambridge, 1986 (trad. du français).
- F. LORBER, *Inschriften auf Korinthischen Vasen. Archäologisch-epigraphische Untersuchungen zur Korinthischen Vasenmalerei im 7. und 6. Jh. v.Chr.*, Berlin, 1979.
- D.W. LUCAS, *Aristotle Poetics*, Oxford, 1968.
- D.M. MACDOWELL, *Aristophanes Wasps*, Oxford, 1971.
- , *The Law in Classical Athens*, Londres, 1978.
- , *Aristophanes and Athens*, Oxford, 1995.
- M. MADER, *Das Problem des Lachens und der Komödie bei Plato*, Stuttgart, 1977.
- P. MALFAIT, *La femme et le rire dans le théâtre d'Aristophane*, Université de Bruxelles, 1979 (dact.).
- G. MALONEY et W. FROHN avec la collaboration de P. POTTER (éds.), *Concordance des œuvres hippocratiques*, Québec, 1984, 5 vol.
- L. MALTEN, *Ein Alexandrinisches Gedicht vom Raube der Kore*, in *Hermes*, 45 (1910), p. 506-553.
- J. MARCADÉ, *Eros Kalos*, Genève, 1962.
- M.C. MARIANETTI, *Religion and Politics in Aristophanes' Clouds*, Hildesheim-Zurich-New York, Olms-Weidmann, 1992.
- , *Socratic Mystery. Parody and Issue of ἀσέβεια in Aristophanes' Clouds*, in *Symbolae Osloenses*, 68 (1993), p. 5-31.
- H.-I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris, 1965 (nouvelle édition).
- B. MARZULLO, *Strepsiade*, in *Maia*, 6 (1953), p. 99-124.
- M. MAT, *Voltaire et l'Antiquité grecque*, Oxford, 1981.
- P. MAZON, *Mme Dacier et les traducteurs d'Homère en France*, Oxford, 1936.

- P. MEINECK, *Aristophanes. Clouds*, Indianapolis-Cambridge, 2000.
- H. MILLER, *Aristophanes and Medical Language*, in *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, 76 (1945), p. 74-84.
- M. MOISAN, *Lexique du vocabulaire botanique hippocratique*, Québec, 1990.
- A. MOTTE, *Prairies et jardins de la Grèce antique*, Bruxelles, 1973.
- , *Silence et secret dans les mystères d'Éleusis*, in *Les rites d'initiation*, Louvain-la-Neuve, 1986, p. 317-334.
- F. MUECKE, *Oracles in Aristophanes*, in *Seminari Romani di Cultura Greca*, I, 2, Rome, 1998, p. 257-274.
- G.E. MYLONAS, *Eleusis and the Eleusinian Mysteries*, Princeton, 1961.
- E. NORDEN, *Agnostos Theos*, Leipzig, 1913.
- A. NYSENHOLC, *L'Âge d'or du comique*, Bruxelles, 1979.
- H.G. OERI, *Der Typ der komischen Alten in der griechischen Komödie*, Bâle, 1948.
- M. OLENDER, *Aspects de Baubô*, in *Revue de l'Histoire des Religions*, 1985, p. 3-55.
- R.A. PACK, *The Greek and Latin Literary Texts from Greco-Roman Egypt*, Ann Arbor, 1965<sup>2</sup>.
- L. PAQUET, *La médiation du regard*, Leyde, 1973.
- H. PAYNE, *Necrocorinthia*, 1971<sup>2</sup> (1931<sup>1</sup>).
- C. PETERSEN, *Der geheime Gottesdienst bei den Griechen*, Hambourg, 1841.
- G. PERROTTA, *Erodoto parodiato da Aristofane*, in *Rendiconti del Istituto Lombardo di Scienze e Lettere*, LIX (1926), p. 105-114.
- C. PICARD, *L'épisode de Baubô dans les mystères d'Éleusis*, in *Revue de l'Histoire des Religions*, 95 (1927), p. 220-255.
- A.W. PICKARD-CAMBRIDGE, *Dithyramb, Tragedy and Comedy*, Oxford, 1927 (2<sup>e</sup> édition révisée par T.B.L. Webster, 1962).
- , art. *Comedy (Greek). Origins of*, in *The Oxford Classical Dictionary*, 1949, p. 216.
- J. PLATTARD, *L'œuvre de Rabelais*, Paris, 1910.
- F.M. PONTANI, *Sopravvivenza di Aristofane in Grecia*, in *Dionisio*, décembre 1965, p. 380-389.
- C. PRÉAUX, *Réflexions sur la misanthropie au théâtre. À propos du Dyscolos de Ménandre*, in *Chronique d'Égypte*, 34 (1959), p. 327-341.
- , *La lune dans la pensée grecque*, Bruxelles, Académie Royale de Belgique, 1973.
- , *Le monde hellénistique*, Paris, 1978, t. II.
- J. PSICHARI, *Sophocle et Hippocrate, à propos de Philoctète à Lemnos*, in *Revue de Philologie*, 32 (1908), p. 95-128.

- P. RAU, *Paratragodia. Untersuchung einer komischen Form des Aristophanes*, Munich, 1967.
- K.J. RECKFORD, *Father-Beating in Aristophanes' Clouds*, in *The Conflict of Generations in Ancient Greece and Rome* (éd. St. Bertman), Amsterdam, 1976, p. 89-118.
- G. REDARD, *Les noms grecs en -ΤΗΣ, -ΤΙΣ*, Paris, 1949.
- S. REINACH, *Cultes, mythes et religions*, Paris, 1904-1924.
- O. RIBBECK, *Agroikos. Ein ethologische Studie*, in *Abhandl. der sächsischen Gesellsch. der Wissenschaften*, 10 (1885), p. 1-68.
- N.J. RICHARDSON, *The Homeric Hymn to Demeter*, Oxford, 1974 (1979<sup>2</sup>).
- R.E. RICHARDSON, *Old Age among the Ancient Greeks*, Baltimore, 1933.
- F. ROBERT, *La littérature grecque*, Paris, 1967 (1<sup>re</sup> édition : 1946).
- L. ROBIN, *Platon. Le Banquet*, Paris, 1951<sup>5</sup>.
- G. ROCCA-SERRA, *La mer, agent thérapeutique dans l'antiquité classique*, in *Archives internationales d'histoire des sciences*, Paris, 1969, p. 17-44.
- F. RONSMANS, *L'influence de la pensée de Diogène d'Apollonie*, in *Mythe et Philosophie dans les Nuées d'Aristophane*, (éds. S. Byl et L. Couloubaritsis), Bruxelles, 1994, p. 191-215.
- M. ROSELLINI, *Une mise en scène de la féminité*, in *Aristophane. Les femmes et la cité. Les Cahiers de Fontenay*, 1979, p. 12-15.
- C. RUCK, *Euripides' Mother. Vegetables and the Phallus in Aristophanes*, in *Arion*, 1976, p. 13-87.
- D. SABBATUCCI, *Essai sur le mysticisme grec*, Paris, Flammarion, 1982 (éd. italienne, 1965).
- S. SAÏD, *L'Assemblée des femmes : les femmes, l'économie et la politique*, in *Aristophane, les femmes et la cité, Les Cahiers de Fontenay*, n° 17, décembre 1979, p. 33-69.
- D. SANSONE, *The Date of Herodotus' Publication*, in *Bulletin of the Institute of Classical Studies of the University of London*, 10 (1985), p. 1-9.
- A.W. SCHLEGEL, *Ueber dramatische Kunst und Literatur, Vorlesungen*, Heidelberg, 1817<sup>2</sup>, I, 6.
- C. SCHRADER, *Herodoto*, in *Historia de la Literatura Griega* (éd. J.A. López-Férez), Madrid, 1988, p. 503-536.
- L. SÉCHAN, art. *Saltatio*, in *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, tome 4, 2<sup>e</sup> partie*, p. 1043.
- G.M. SIFAKIS, *Parabasis and Animal Choruses, A Contribution to the History of Attic Comedy*, Londres, 1971.
- E. SIMON, *Plutarque. Vies. Index des noms propres*, Paris, Les Belles Lettres, 1983, p. 40 s.v. *Aristophane*.


- M. SIMON, Θάρσει· οὐδέεις ἄθάνατος. *Étude de vocabulaire religieux*, in *Revue de l'Histoire des Religions*, 113 (1936), p. 188-206.
- M. SIMONDON, *La mémoire et l'oubli dans la pensée grecque jusqu'à la fin du v<sup>e</sup> s. av. J.-C.*, Paris, Les Belles Lettres, 1982.
- W.D. SMITH, *Pleuritis in the Hippocratic Corpus, and after*, in *La maladie et les maladies dans la Collection hippocratique*, Québec, 1990.
- A.H. SOMMERSTEIN, *The Comedies of Aristophanes. Acharnians*, Warminster, 1980.
- , *The Comedies of Aristophanes. Clouds*, Warminster, 1982.
- , *The Comedies of Aristophanes. Wasps*, Warminster, 1983.
- , *The Comedies of Aristophanes. Birds*, Warminster, 1991<sup>3</sup>.
- E.S. SPYROPOULOS, *L'accumulation verbale chez Aristophane*, Thessalonique, 1974.
- W.J.M. STARKIE, *The Clouds of Aristophanes*, Amsterdam, 1966<sup>2</sup>.
- I.E. Στεφανής, Ο δούλος στις κωμωδίες του Αριστοφάνη, Thessalonique, 1980.
- L. STONE, *Costume in Aristophanic Comedy*, New York, 1981.
- E. SUÁREZ DE LA TORRE, *Observaciones sobre la presencia de la Mántica en la comedia griega*, in *La comedia griega...* (éd. J.A. López-Férez), Madrid, 1998, p. 177-201.
- W. SÜSS, *Aristophanes und die Nachwelt*, Leipzig, 1911.
- W. SZAFRAN et A. NYSENHOLC (éd.), *Freud et le rire*, Paris, 1994.
- J. TAILLARDAT, *Les images d'Aristophane*, Paris, 1965<sup>2</sup>.
- P. THIERCY, *Aristophane. Théâtre complet*, Paris, La Pléiade, 1997.
- O.J. TODD, *Index Aristophaneus*, Cambridge (Mass.), 1932 (réimprimé en 1962, Hildesheim-New York).
- A. TOUWAIDE, *Le sang de taureau*, in *L'Antiquité Classique*, 48 (1979) p. 5-14.
- J.S. TRAILL, *Demos and Trittys. Epigraphical and Topographical Studies in the Organisation of Attica*, Toronto, 1986.
- H. TRONCHON, *Ernest Renan et l'étranger*, Paris, 1928.
- A.-M. TUPET, *Une anecdote éleusinienne chez Ovide et chez Arnobe*, in *Présence d'Ovide* (éd. R. Chevallier), Paris, 1982.
- R.G. USSHER, *Aristophanes Ecclesiazusae*, Oxford, 1973.
- , *Old Comedy and « Character » : Some Comments*, in *Greece and Rome*, 24 (1977), p. 71-79.
- B. VANCAMP, *L'historicité de la maïeutique socratique : réflexions critiques*, in *L'Antiquité Classique*, 61 (1992), p. 111-118.

- R. VAN COMPERNOLLE, *Gouvernés et gouvernants dans la Grèce classique*, in *Gouvernés et Gouvernants*, 1968, p. 139-179.
- J.-P. VERNANT, *Mythe et Société en Grèce ancienne*, Paris, 1974.
- , cf. M. DETIENNE.
- D. VICTOROFF, *Le rire et le risible. Introduction à la psycho-sociologie du rire*, Paris, 1953.
- P. VIDAL-NAQUET, *Le chasseur noir et l'origine de l'éphébie athénienne*, in *Annales. Économies. Sociétés. Civilisations*, 1968, p. 947-964.
- (éd.), *Les Cahiers de Fontenay, Aristophane. Les femmes et la cité*, n° 17, décembre 1979.
- , *Aristophane et la double illusion*, in *Les Cahiers de Fontenay, Aristophane, les femmes et la cité*, n° 17, décembre 1979, p. 5-7.
- , *Le chasseur noir*, Paris, 1991.
- M. WAEGEMAN, *The Gecko, The Hoopoe... and Lice*, in *L'Antiquité Classique*, 53, 1984, p. 218-225.
- WESSNER, art. *Lactantius Placidus*, in *R.E.*, 1925, 12, coll. 360-361.
- D. WHITEHEAD, *The Demes of Attica 508/7-ca. 250 B.C.*, Princeton, 1986.
- C.H. WHITMAN, *Aristophanes and the Comic Hero*, Harvard, 1964.
- A. WILLEMS, *Aristophane. Traduction avec notes et commentaires critiques*, 3 tomes, Paris-Bruxelles, 1919.
- A. WILLI, *The Languages of Aristophanes*, Oxford, 2003.
- R.E. WYCHERLEY, *Aristophanes and Euripides*, in *Greece and Rome*, 1946, p. 98-107.
- D. WYTENBACH, *Animadversiones*, in *Plutarchi Opera Moralia*, Leipzig, 1920.
- B. ZIMMERMAN, *Innovation und Tradition in den Komödien des Aristophanes*, in *Seminari Romani di Cultura Greca*, I, 2, Rome, 1998, p. 275-287.

## Table des matières

Avant-propos	5
1 La comédie d'Aristophane, un jeu de massacre	7
2 Index géographique, ethnographique et topographique des comédies d'Aristophane	21
<b>I Quelques comédies</b>	<b>43</b>
<b><i>Les Nuées (423)</i></b>	
3 Pourquoi Aristophane a-t-il intitulé sa comédie de 423 <i>Les Nuées</i> ?	47
4 Le vocabulaire de la <i>mêtis</i> dans les <i>Nuées</i>	53
5 Mention d'un saurien dans les <i>Nuées</i> (v. 170 sqq.) d'Aristophane et ses rapports avec les mystères d'Éleusis	61
6 Pourquoi Athamas est-il cité au vers 257 des <i>Nuées</i> d'Aristophane ? Ou de l'utilité des scholies	79
7 Les <i>Guêpes</i>	83
8 Le stéréotype de la femme athénienne dans <i>Lysistrata</i>	99
9 Les <i>Grenouilles</i> : les <i>Nuées</i> , les <i>Grenouilles</i> et les mystères d'Éleusis	111
10 L' <i>Assemblée des femmes</i> : la <i>mêtis</i> des femmes dans l' <i>Assemblée des femmes</i> d'Aristophane	117
11 Le <i>Ploutos</i> (388) : la γράϋς du <i>Ploutos</i> (959-1096) d'Aristophane	125
<b>II Quelques thèmes</b>	<b>137</b>
12 Éleusis	139

13	Le vieillard	151
14	Le vocabulaire hippocratique	169
15	Les guerres médicales	181
16	La philosophie : Diogène d'Apollonie dans les <i>Nuées</i>	195
<b>III Trois analyses critiques</b>		<b>201</b>
17	ΦΡΟΝΤΙΣΤΗΡΙΟΝ as ΜΥΣΤΗΡΙΟΝ	203
18	Les <i>Nuées</i> d'Aristophane : parodie d'une initiation à Lébadée ?	215
19	Autour du vocabulaire médical d'Aristophane : le mot sans son contexte	227
20	La survie de la comédie d'Aristophane : une face du miracle grec	237
	Provenance des chapitres	251
	Liste des passages d'Aristophane	253
	Bibliographie	261



Cet ouvrage a été mis en pages par les  
PRESSES UNIVERSITAIRES DE LA MÉDITERRANÉE  
(*université Paul-Valéry, Montpellier 3*)  
publications@univ-montp3.fr  
www.PULM.fr

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2010

